

UNIVERSITE DE STRASBOURG

FACULTE DE THEOLOGIE CATHOLIQUE

**SAGESSE POPULAIRE,
SAGESSE DES NATIONS ?**

Thèse de Doctorat en Théologie morale
présentée et soutenue publiquement par :

Kossi François AMEHE

sous la direction de :

Prof. René HEYER

JURY: Prof. R. HEYER, Université de Strasbourg
Prof. E. BONS, Université de Strasbourg
Prof. J-P. RESWEBER, Université de Metz
Prof. Y. LEDURE, Université de Metz

N° :

MAI 2009

À ceux qui ont contribué
de près ou de loin
aux informations contenues dans ces pages,
ou qui tentent d'apporter leur contribution
à l'aventure spirituelle de l'humanité,
je dédie cette recherche,
afin que la sagesse soit contagieuse.

« Mes chers frères,

Cette vérité devrait faire trembler les pécheurs ; car enfin Dieu est bon, mais aussi qui aime bien châtie bien. Il ne suffit pas de dire : « Je me convertirai » ; ce sont des propos en l'air ; autant en emporte le vent. Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras ; il faut ajuster ses flûtes et ne pas s'endormir sur le rôti ; on sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on va et quelquefois on tombe de fièvre en chaud mal ; on troque son cheval borgne contre un aveugle.

Au surplus, mes chers frères, honni soit qui mal y pense. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ; à décrasser un More, on perd son temps et son savon ; et l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a soif. Suffit, je parle comme saint Paul, la bouche ouverte, et pour tout le monde ; qui se sent morveux se mouche ; ce que je vous en dis n'est pas que je vous en parle ; mais comme un fou avise bien un sage, je vous dis votre fait et ne vais pas chercher midi à quatorze heures.

Oui, mes frères, vous vous amusez à la moutarde, vous faites des châteaux en Espagne ; mais prenez garde, le démon vous guette comme le chat fait la souris ; il fait d'abord patte de velours ; mais quand une fois il vous tiendra dans ses griffes, il vous traitera de Turc à More, et alors vous aurez beau vous chatouiller pour vous faire rire et faire le bon apôtre, vous en aurez tout du long et tout du large. Si quelqu'un revenait de l'autre monde et qu'il en apportât des nouvelles, alors on y regarderait à deux fois ; chat échaudé craint l'eau froide ; quand on sait ce qu'en vaut l'aune, on y met le prix ; mais là-dessus les plus clairvoyants n'y voient goutte. La nuit tous les chats sont gris et quand on est mort c'est pour longtemps.

Prenez garde, dit un grand homme, n'éveillez pas le chat qui dort ; l'occasion fait le larron ; mais les battus payeront l'amende ; fin contre fin ne vaut rien pour doublure ; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur et à la Chandeleur sont les grandes douleurs. Vous êtes à l'aise comme rats en paille ; vous avez le dos au feu et le ventre à table ; on vous prêche, et vous n'écoutez pas ; je le crois bien, ventre affamé n'a point d'oreilles ; mais aussi rira bien qui rira le dernier. Tout passe, tout casse, tout lasse ; ce qui vient de la flûte retourne au tambour ; et l'on se trouve le cul entre deux selles ; mais alors il n'est plus temps, c'est de la moutarde après dîner ; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors.

Souvenez-vous donc bien, mes chers frères, de cette leçon ; faites vie qui dure ; il ne s'agit pas de brûler la chandelle par les deux bouts. Qui trop embrasse mal étreint ; et qui court deux lièvres à la fois n'en prend point. Il ne faut pas non plus jeter le manche après la cognée. Dieu a dit : « Aide-toi et je t'aiderai. » N'est pas marchand qui toujours gagne ; quand on a peur du loup, il ne faut pas aller au bois ; mais contre mauvaise fortune il faut faire bon cœur, battre le fer tandis qu'il est chaud. Un homme sur la terre est toujours sur le qui-vive. On ne sait ni qui vit ni qui meurt, l'homme propose et Dieu dispose ; tel rit aujourd'hui qui dimanche pleurera ; il n'est si bon cheval qui ne bronche, quand on parle du loup, on voit sa queue.

Oui, messieurs, aux yeux de Dieu tout est égal, riche ou pauvre n'importe. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Les riches payent pour les pauvres et ils se servent souvent de la patte du chat pour tirer les marrons hors du feu ; mais chacun pour soi

et Dieu pour tous. Un auteur célèbre a dit : « Chacun son métier, les vaches seront bien gardées » ; il ne faut pas que Gros-Jean remonte à son curé. Chacun doit se mesurer à son aune ; et comme on fait son lit, on se couche. Tous les chemins vont à Rome, dit-on, mais il faut les connaître et ne pas prendre ceux qui sont pleins de pierres ; il faut aller droit à la besogne et ne pas mettre la charrue devant les bœufs. Quand on veut son salut voyez-vous, il faut y aller de cul et de tête, comme une corneille qui abat des noix. Si le démon veut vous dérouter, laissez-le hurler ; chien qui aboie ne mord pas ; soyez bons chevaux de trompette, ne vous effarouchez pas de bruit. Les méchants vous riront au nez mais c'est un rire qui ne passe pas le nœud de la gorge. Au demeurant chacun à son tour ; et puis à chaque oiseau, son nid semble beau ; après la pluie le beau temps ; et après la peine le plaisir ; mais laisser dire, allez ; trop gratter cuit, trop parler nuit. Moquez-vous du qu'en-dira-t-on et ne croyez pas que qui se fait brebis, le loup le mange. Dieu a dit : « Plus vous serez humiliés sur la terre, plus vous serez élevés au ciel. »

Écoutez bien ceci, mes enfants, je vous parle d'abondance de cœur ; il n'est qu'un mot qui sauve ; il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron. Quiconque fera bien trouvera bien. Les écrits sont des mâles et les paroles sont des femelles, dit-on, mais on prend le bœuf par les cornes et l'homme par les paroles, et quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.

Faites donc de sérieuses réflexions, mes frères, choisissez d'être à Dieu ou au diable ; il n'y a pas de milieu ; il faut passer par la porte ou par la fenêtre ; vous n'êtes pas ici pour enfiler des perles, mais pour faire votre salut ; le démon a beau vous doré la pilule, quand le vin sera versé, il faudra le boire et c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.

Au reste, à l'impossible nul n'est tenu ; je ne peux pas vous sauver malgré vous. On dit que ce n'est rien de parler, le tout est d'agir ; et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais tâcher de faire mes orges et de tirer mon épingle du jeu ; alors, quand je serai sauvé, arrive qui plante, allez au diable, je m'en lave les mains. »¹

¹ « LE SERMON EN PROVERBES (XVIII^e SIECLE) », dans ROY Claude, 1997, *Trésor de la poésie populaire française*, « Anthologie », Paris, Plon, p. 460-462

INTRODUCTION

Le point de départ

Les temps anciens ont connu des sages. Ceux-ci ont donné une telle impulsion à la sagesse que notre monde en est profondément marqué. Malgré la distance qui nous sépare d'eux, la préoccupation pour la sagesse ne cesse de s'imposer, bon gré, mal gré, à nos contemporains. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a aujourd'hui aussi des sages. La sagesse ne s'est pas envolée avec les Anciens. Et cet idéal reste péremptoire aujourd'hui encore. Si bien que l'on peut dire que le phénomène sagesse traverse toutes les générations, tous les territoires et toutes les cultures. Que ce soit de générations en générations, de territoires en territoires, de cultures en cultures, la sagesse opère une véritable traversée.

Ce constat ne signifie pas que la sagesse s'est toujours imposée à toutes les couches humaines. Elle a aussi traversé des crises, des moments de désenchantement et de mépris.

Aujourd'hui, elle vit un regain de confiance dont on ignore combien de temps cela durera. C'est davantage sous la forme de nostalgie que les générations actuelles y fondent leur intérêt. Nous regardons la sagesse des anciens comme une richesse que nous avons perdue, une réalité forte qui s'éloigne de plus en plus de nous. Avec les idéologies de toutes sortes et les orientations diverses des conduites humaines, conduites plutôt orientées vers le refus de la directivité, notre époque plus que toute autre se cherche. Elle a l'impression (peut-être simplement une impression) d'ignorer le passé, mais en même temps ne semble pas être très sûre de l'avenir. Aussi doute-t-elle encore du présent, puisqu'elle continue de se chercher. Va-t-elle se rassurer un jour et se positionner de manière à affirmer son équilibre, sa stabilité ? Les désirs au moins ne sont pas morts. Et pour donner et redonner du goût à la vie aujourd'hui et éviter le chaos, il faut de la sagesse. Les raisons, elles, ne manquent pas.

À la base de la recherche de la sagesse, c'est surtout le souci de réussir sa vie qui se pose en impératif. Ce souci grandit chaque fois que l'on se trouve devant de plus en plus de responsabilités. Aux responsabilités doivent correspondre des actions adéquates ou des réponses adaptées. La sagesse se présente donc comme cette capacité découverte par l'homme de mieux se conduire de manière à réussir sa vie propre et sa mission auprès des

autres êtres humains, à faire ses preuves au milieu des siens. Le « *vivre* » sollicite l'homme aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur, tant il est vrai que l'acte est bon s'il est mieux conçu. Ce qui suppose une aptitude à mûrir ou à affiner ses conduites et ses projets. Il faudra peut-être faire un détour dans le monde de la Bible pour se rendre compte de la grandeur de la demande du roi Salomon, et qui lui vaudra un incomparable éloge : « *Donne-moi la sagesse qui partage ton trône... pour qu'elle peine à mes côtés et que je connaisse ce qui te plaît* » (Sg 9, 4-10). Salomon n'a pas sous-estimé les exigences de sa fonction de gouvernement d'un peuple aussi difficile que tous les peuples de la terre. Et loin de se glorifier orgueilleusement de son élection, il donne plutôt l'impression de recevoir une douche froide. Ce sont ses insuffisances et ses faiblesses qui inondent sa conscience. D'où sa plus grande préoccupation de rechercher la sagesse pour être à la hauteur de ses fonctions.

C'est donc un sentiment de fragilité qui provoque le désir d'être sage, afin d'être en mesure d'écarter les difficultés qui pourraient survenir ou de savoir les gérer quand elles seront effectives. Tant que la vie, considérée comme une énigme permanente pour l'homme, n'aura pas trouvé un dénouement heureux ou tout au moins un contournement des obstacles qui freinent son épanouissement, la paix intérieure reste impossible et le bonheur éloigné des considérations des hommes. Ne fallait-il pas de la sagesse pour que l'homme puisse mieux se mouvoir dans ce monde par trop complexe ?

Comme dit Jean-Louis Chrétien², la recherche de la sagesse apparaît comme une demande de paix,

« ... dans les périodes de conflit, de déchirement et d'inquiétude, tout comme le souci de soi, et parfois de soi seul, auquel la quête de sagesse conduit souvent, se fait plus envahissant lorsque déclinent les croyances et les projets collectifs, ou lorsque l'action politique est impossible ou paraît, du moins pour l'essentiel, vouée à l'impuissance. »

² CHRETIEN Jean-Louis, « La sagesse apprise au pied de la croix », dans *Revue Christus*, n° 203 de juillet 2004, p. 265.

C'est bien parce que depuis toujours, le temps des certitudes n'a été qu'un leurre. C'est dommage que, il y a un demi millénaire de cela, une multitude de gens ait pu nourrir un tel espoir en l'industrie et en la technique que le moindre soupçon d'un quelconque déséquilibre était presque inconcevable. Même l'idée d'un déséquilibre planétaire venait à peine à l'esprit. Aujourd'hui les bouches se délient et les confessions s'extériorisent. Le monde n'est pas aussi sûr et aussi domptable qu'on pouvait le croire. On a eu beau espérer dans les Lumières, les problèmes des hommes n'ont pas obtenu toutes leurs solutions. Loin s'en faut. Depuis que les progrès scientifiques ont vu le jour, d'énormes autres problèmes ont été engendrés. Des hommes et des femmes perdent leurs racines qu'une longue civilisation a contribué à bâtir³. En Angleterre, un chef d'entreprise note : « *Production de masse dans l'industrie plus production de masse dans la distraction : quel sera leur effet conjugué dans l'esprit du travailleur ? Naguère nous avions, parmi nos ouvriers, beaucoup plus de fortes personnalités (colourful).* »⁴ L'un des problèmes les plus urgents encore aujourd'hui est celui de maîtriser la technique. Nous n'en retiendrons pour seul exemple que les problèmes actuels posés à la bioéthique. Sans pour autant négliger le chemin ingénieux parcouru par l'humanité, en particulier dans la médecine ou dans la maîtrise de l'espace, notre société n'a fait qu'aggraver les situations de malaise et de crainte des hommes. Gabriel Marcel⁵ avait pressenti le drame : « *Tout se passe très exactement comme si l'homme, encombré du poids de ses techniques, savait de moins en moins à quoi s'en tenir sur ce qui est important et sur ce qui ne l'est pas, sur ce qui est précieux et sur ce qui est vil.* »

C'est sûrement un tel contexte de déconfiture annonçant de probables apocalypses qui a poussé les Pères conciliaires réunis à Vatican II il y a cinq décennies déjà à alerter :

³ Cf. FRIEDMANN G., 1970, *La puissance et la sagesse*, Paris, Gallimard.

⁴ ZWEIG Ferdinand, 1961, *The Worker in an Affluent Society*, Londres, Heinemann, p. 110-111, cité par FRIEDMANN G., *op. cit.*, p. 29

⁵ MARCEL Gabriel, 1954, *Le déclin de la sagesse*, Paris, Plon, p. 103.

« *L'avenir du monde serait en péril si elle [notre époque] ne savait pas se donner des sages* »⁶. Se donner des sages, oui, mais comment ?

La vision du saint Concile ou la demande qu'il formule paraît claire. Il désire d'un grand désir que notre époque foisonne de « craignant-Dieu », terme le plus souvent utilisé pour désigner les scribes moralistes, encore appelés « *sages* » dans la littérature biblique de l'Israël ancien, pour éviter des aventures préjudiciables à la condition humaine.

Effectivement, le désir de trouver la voie du bonheur n'a cessé de hanter les hommes. Dans le monde religieux, il s'agit pour le croyant de chercher Dieu par tous les moyens possibles. Le meilleur moyen est de recourir aux textes sacrés pour y trouver non seulement des moyens de vivre, mais surtout des raisons de vivre. Depuis les temps anciens et jusqu'à nos jours, beaucoup d'acteurs se sont prêtés à cette quête légitime du croyant, et de partout, foisonnent des traductions diverses de la Bible, des commentaires des textes sacrés pour l'approfondissement de la foi tant souhaité par le deuxième Concile du Vatican (*Dei Verbum* particulièrement), des méthodes de lectures et de partage sur l'Écriture sainte, et ceci, en vue de se frayer un chemin pour la rencontre effective de Dieu, la fin ultime de leur vie.

Ce qui préoccupe l'homme attaché à Dieu, l'est d'une manière ou d'une autre pour tout homme. L'histoire nous donne le grand champ où s'applique la sagesse, et ce champ, c'est toutes les étapes de la vie.

La thèse

Il existe une multipolarité des sagesse populaires que la simplicité de leur apparence originelle cache souvent. Mais leur mystère ne se révèle que si l'on s'arrête sur chacune, afin de pénétrer le drame intérieur, au sens premier du terme, qui se joue en elles. Ce travail consistera justement à s'arrêter sur quelques sagesse populaires pour développer le drame. La face réelle de l'agir humain se découvre et s'exprime à travers des formes simples, voire triviales.

⁶ CONCILE OECUMENIQUE VATICAN II, 1967, *Gaudium et Spes*, Constitution Pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps, n° 15 § 3, Paris, Éditions du Centurion.

Prise isolément, chaque expression sapientielle, qu'elle soit littéraire ou gestuelle ou comportementale peut sembler niaise et de peu d'importance. Il existe souvent une expression contraire qui suscite des questionnements, mais dont les effets réhabilitent la première et lui redonnent sa raison d'être et sa consistance. C'est que l'une et l'autre expressions ont parfois leur richesse cachée qu'il faut découvrir par une réflexion d'approfondissement. Il s'agit moins d'éprouver les choix humains de vie que d'exprimer le drame inhérent à la vie, un drame parfois ambivalent.

Le plus souvent dans toute éducation, on a envie d'éprouver les qualités ou les vertus des disciples pour voir de quoi ils sont capables, pour juger de leur capacité à poursuivre leur initiation à la vie avec ses surprises ou à simplement assimiler les leçons que cette vie ne cesse de donner. En sagesse, ce ne sont pas seulement les enseignements classiques qui éprouvent ou qui édifient. En sagesse, la forme est souvent provocatrice. Le contenu de l'enseignement lui-même donne à penser, tant il est étrange. S'il y a des choix à faire, ce ne sera pas l'un ou l'autre des contenus contradictoires, mais les deux simultanément, l'un et l'autre pesant lourd dans la balance de l'expérience humaine. Dans la sagesse, le contradictoire s'impose comme la vision la plus réaliste de la condition humaine. Une morale de la vie en tant que vécu quotidien est forcément contradictoire.

Les visions puristes qui souhaiteraient une morale saine de tout contradictoire finissent par appauvrir et réduire de façon drastique le domaine de l'expérience humaine. La tension ou le dynamisme que les sagesse populaires veulent introduire dans l'agir humain ou plutôt que l'agir humain suscite n'est souvent pas bien perçu de beaucoup qui s'arrêtent volontiers à un jugement primaire, voire superficiel sur la sagesse. Un jugement second, fruit de la sagesse elle-même (il n'appartient qu'à des sages de le susciter) permet d'en découvrir la valeur, la profondeur et l'intérêt. Les sagesse populaires délivrent un savoir certain malgré leur caractère parfois trivial. La presque totalité de l'enseignement de Jésus aura pour support la sagesse populaire avec évidemment ce qu'elle a de contradictoire ou d'ambivalent. Même Dieu se dit à travers cette sagesse-là, ou plutôt Dieu est présent dans cette sagesse-là et de laquelle Il invite à s'élever, à se hisser dans les profondeurs de la divinité. C'est que ce qui nourrit la vie n'est pas nécessairement savant ou moral. La sagesse ne renie pas la science et la morale, au contraire, elle va au-delà d'elles. Elle les dépasse. Une complicité de l'humain et du divin a permis à des peuples de déployer les dimensions les plus hautes et les richesses les plus éminentes de la sagesse.

Le signifiant et le signifié

En langage mathématique, on définit volontiers les ensembles en extension et en compréhension, pour indiquer et aussi préciser à la fois le contenant et le contenu de ces ensembles. Parler de signifiant et de signifié, c'est dire nommément de quoi on veut parler et ce à quoi la réalité renvoie comme pour préciser les contours de la question.

Nous distinguons donc dans ce travail d'une part les paroles, les textes, les écrits sapientiaux, les gestes qui sont le support vérifiable de la sagesse des peuples en tant que cette sagesse se diffuse le plus largement possible, et d'autre part l'éthique sous-jacente, c'est-à-dire l'agir que ces paroles, textes et gestes veulent servir et auquel ils renvoient sans cesse.

Dans le domaine de la sagesse, il y a ce problème à distinguer fait réel et fiction, expérience concrète et projection dans l'irréel ou dans la pensée. La sagesse des nations, même si, par son style codé, elle penche davantage du côté de la fiction ou se réclame de l'imagination, ne décrit pas moins des faits de vie, des expériences concrètes des peuples. Et là, on n'est plus dans la fiction. Le signifiant est bien sûr la sagesse dite selon un genre particulier, et le signifié, l'agir qu'il interprète. Et de ce fait, le thème de la sagesse est un thème moral, même si effectivement, la sagesse doit déborder le cadre strict de la morale. Pour identifier le signifié, il n'est pas nécessaire de disposer des clés contextuelles ou des indices culturels de tous les milieux où émergent les expériences. Ainsi, nous n'émettrons pas de jugement sur les peuples qui gardent intacte leur dignité, mais sur les faits qui dépassent le cadre de leur production. Ce qui veut dire que les sages, qui s'intéressent à des faits de vie, sont le plus souvent au service d'un imaginaire communautaire qu'ils appellent de tous leurs vœux à construire et à défendre, même si les possibilités réelles à cibler chaque culture dans ce qu'elle a de plus essentiel et à fixer les caractéristiques de son imaginaire ne sont pas toujours évidentes.

Quelle est donc la nature de la sagesse populaire pour qu'elle intéresse en même temps qu'elle répugne ? Jusque dans quel engrenage sa logique conduit-elle ? Quel lien entretient-elle avec la morale ? L'étude de la sagesse populaire permet-elle de mieux apprécier la morale ?

Plan du travail

Notre propos sera dans un chapitre préliminaire de poser le cadre théologique du thème de la sagesse et d'indiquer notre angle d'analyse. C'est l'occasion de situer le cadre théorique de la recherche et de faire intervenir les différents concepts qui entrent en jeu dans la compréhension du thème. On y découvrira la partition de sagesse que la tradition nous a laissée en héritage.

Dans une première partie, nous décrirons les trois visages principaux que prend la sagesse, avec les pôles d'excellence que chaque domaine tente de défendre. Cette partie retracera les grands accents ou domaines que l'histoire de l'humanité donne de la sagesse, avec une brève caractérisation des peuples qui incarnent ces accents : pour la sagesse orale et communautaire l'Afrique et les sociétés traditionnelles, pour la sagesse religieuse la communauté biblique avec à sa pointe Israël et le nouveau peuple issu de la Nouvelle Alliance, et pour la sagesse rationnelle la Grèce antique ou l'Occident héritier de la culture philosophique. Les délimitations ne sont pas fixées une fois pour toutes, mais il y a une cohérence interne dans chaque domaine de sagesse. Les conflits intergénérationnels mettent en valeur les influences non planifiées dues à l'irruption d'un type de sagesse dans un autre. Mais en réalité, ce n'est pas la sagesse qui est mobile. Ce sont les effets pervers des cultures. Quand on parachute les savoir-faire et les savoir-vivre d'une culture dans une autre sans prendre au préalable certaines dispositions, la situation explose. Des précautions méritent d'être prises pour faire le passage entre deux domaines de sagesse, même si ce passage existait déjà de façon latente ou voilée. Particulièrement en Afrique (et sous des formes similaires ailleurs dans le monde) deux structures illustrent ces conflits : les débuts du christianisme et l'école occidentale.

Ces visages, loin de constituer des pôles d'excellences des communautés culturelles, décrivent plutôt la complexité des domaines de l'expérience humaine.

Une deuxième partie fera l'inventaire sommaire des éléments essentiels de la sagesse, ces éléments qui sont en effet formés d'articles qui livrent une certaine vision de la vie en tant que vécu quotidien, et qui justifient le fait que la sagesse reste le noyau fondamental de l'éthique des peuples. Cette partie s'appuiera sur les différents aspects de la sagesse et la richesse que chaque élément fournit. Ces éléments forment le socle dur de toute sagesse. S'il s'agit de sagesse populaire, ces éléments peuvent se révéler incontournables. Chaque

élément ouvre comme un faisceau de lumières sur la sagesse qui reste une réalité polysémique. Mais au niveau de chaque entité, le mode d'agir varie d'une culture à une autre. Relever quelques divergences de point de vue sera une des tâches principales de cette partie de recherche.

Dans une troisième partie, nous traiterons de la position de la sagesse par rapport au Verbe fait chair en Jésus-Christ. La sagesse, c'est aussi l'expérience religieuse vécue par Jésus et continuée dans ses disciples. Mais c'est aussi Jésus lui-même en tant que sagesse en personne qui donne un nouveau visage à la sagesse. Il convient de se demander quel est le rapport entre vie morale et vie religieuse, le chrétien étant aussi personne humaine vivant et agissant dans le monde.

Notre proposition consistera à exiger que la sagesse soit ramenée à l'image que notre société se fait d'elle. Cette image, sans être évidemment la seule, me paraît être ce qui caractérise la sagesse dans ce qu'elle a d'essentiel : faire vivre. Cette image est celle d'une « *sagesse- spiritualité* » pratique qui donne ou qui cherche à donner sens à l'être et à la vie ; le « *dire* » ou le « *bien dire* » étant cette fois-ci second, même s'il continue d'éclairer les différents choix de la vie. C'est ce que Tertullien entrevoyait depuis fort longtemps quand il recommandait de rendre l'adjectif « *sapientiel* » ou « *sapiential* » par « *spirituel* ».

Toutefois, il convient de remarquer que la découverte de la sagesse populaire permet de faire une plongée dans l'univers de la sagesse qui n'a pas toujours été familier aux gens de notre génération qui vivent souvent sur des préjugés hostiles à l'idée de la sagesse, conséquences d'éternels conflits entre générations, entre les tenants d'un retour à la tradition et les progressistes qui cherchent à s'en libérer une fois pour toutes.

Si ce travail est malgré tout appelé à convaincre les uns et les autres sur l'utilité de la sagesse, il n'est pas sans intérêt de reconnaître la difficulté à parler d'elle. Paul Beauchamp⁷ a trouvé la formule pour exprimer la difficulté à parler de la sagesse :

« La première chose à dire de la sagesse, c'est combien il est facile de ne pas parler d'elle. Les mots "La Loi et les Prophètes" disent tout de l'Ancien Testament, sans qu'on ajoute "les Sages". La sagesse est explétive. »

⁷ BEAUCHAMP Paul, 1976, *L'un et l'autre Testament*, vol 1 *Essai de lecture*, Paris, Éditions du Seuil, Collection « Parole de Dieu », p. 106

PROLOGUE

SAGESSE ET THEOLOGIE

Comme pour toute recherche scientifique, la question de la méthode se pose. Pour Malinowski B.⁸ :

« Dans n'importe quelle branche du savoir, les résultats de la recherche scientifique doivent être présentés de façon tout à fait probe et sincère. Nul ne songerait à apporter une contribution scientifique [...] sans fournir un rapport détaillé sur l'ensemble des dispositions prises [...], un inventaire exact de l'appareillage utilisé, un compte rendu de la manière dont les observations ont été pratiquées, de leur nombre, du laps de temps consacré... »

Ce principe valait pour les études ethnologiques auxquelles il était très attaché, il continue de s'imposer dans tous les domaines du savoir.

Il nous appartient ici de dire comment la notion de sagesse s'est imposée dans le domaine théologique, et de décrire, grâce aux théologiens et penseurs qui se sont penchés sur le sujet avant nous, les dimensions qu'une telle investigation a pu prendre dans l'histoire de la pensée. Ce n'est qu'après ce grand déblayage que nous tenterons de préciser notre choix et l'angle d'analyse que nous comptons utiliser pour cette recherche. Comme dit une sagesse populaire africaine, *« C'est sur la corde ancienne qu'on tisse la nouvelle. »*

⁸ MALINOWSKI B., 1989 (2^e édition), *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, p. 58-59

I. LA SAGESSE EN THEOLOGIE

Pour Louis Bouyer qui énonce le thème dans son livre *Sophia ou le Monde en Dieu*,⁹ la Sagesse, *Sophia*, est :

« ... cette Sagesse divine qui est comme le thème enveloppant, pour ainsi dire, l'intelligence de l'économie de création et d'adoption divine dans la vision de foi de la divinité elle-même. »

La signification de la sagesse en théologie est donc à trouver en Dieu qui crée, assure le maintien de la création et en procure la rédemption. En d'autres termes, le thème de la sagesse se centre sur Dieu qui pourvoit l'homme de quoi le reconnaître comme créateur, comme providence et comme rédempteur. Ceci suppose une acceptation pure et simple de Dieu comme créateur et ordonnateur du monde. Il est « *Celui qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment* » et qui les a créés à partir de rien. Cette acceptation est un théorème indispensable à l'appréhension théologique de la Sagesse. La foi est requise comme l'outil primordial et nécessaire.

On peut dire que le débat théologique cible la question de la Source et du destinataire de la sagesse. Bien entendu, la source de toute sagesse est Dieu lui-même, avec ce que cette idée comporte d'essence et de manifestations de cette sagesse. Cette sagesse, fondamentalement divine, se voit communiquer à l'homme comme à son destinataire privilégié. Pour le théologien ou tout simplement le chrétien, la Sagesse, la divine, peut être reçue par l'homme, sous un certain nombre de conditions. Des questions se posent ainsi sur la façon dont cette sagesse est reçue par l'homme, et quelles transformations elle opère dans son hôte favori.

Qu'on se rende compte qu'il y a la sagesse en Dieu et en l'homme ne paraît plus une surprise. C'est que soit Dieu, source de la sagesse, l'a communiquée à l'homme on ne sait comment, soit que l'homme l'a explicitement demandée à Dieu comme l'a librement fait Salomon dans la prière, et que Dieu s'est complu à la lui accorder.

⁹ BOUYER Louis, 1994, *Sophia ou le Monde en Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, p. 8

1.1. La Sagesse, un don du Saint-Esprit

La sagesse est reçue sous la forme de don, et vécue sous la forme de vertu. Un don de Dieu est assez différent d'un don d'une personne à une autre. Pour Dieu, le don est essentiellement immatériel, même dans le sein de la Vierge Marie. Et c'est par son Esprit qu'Il fait passer ses merveilles aux hommes.

La sagesse n'est pas le seul don de l'Esprit. Mais elle fait partie d'un ensemble complexe de dons qu'il convient de spécifier.

Les dons de l'Esprit

La sagesse s'insère dans le vaste champ des dons de l'Esprit. Ceux-ci sont multiples. La référence la plus ordinaire et la plus populaire qui énumère les dons de l'Esprit a été donnée par Isaïe :

« Un rameau sortira de la souche de Jessé, un rejeton jaillira de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur : esprit de sagesse et de discernement, esprit de conseil et de vaillance, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur – et lui inspirera la crainte du Seigneur » (Is 11, 1-3a).

Ce texte d'Isaïe n'est pas une référence anodine dans l'appréhension de la sagesse comme don par excellence et dont le commencement est la crainte du Seigneur. La symbolique du septénaire veut indiquer la plénitude avec laquelle l'homme est rejoint dans sa profondeur la plus intime.

Comme le rapporte Bernard Pitaud,¹⁰ pour certains Pères comme Origène, ce septénaire désignera avant tout la plénitude de l'Esprit qui va reposer sur Jésus, cet Esprit dont la puissance lui fera accomplir l'œuvre de la rédemption. Il est d'ailleurs le seul à le posséder en plénitude, puis à le communiquer à tous les chrétiens, comme il en fera au matin de la résurrection. Pour d'autres comme saint Augustin, ces dons dessinent un itinéraire spirituel pour le chrétien. Cet itinéraire spirituel commence par la crainte de Dieu et culmine à la sagesse sommet de l'édifice spirituel.

¹⁰ PITAUD Bernard, « La sagesse, don du Saint-Esprit », dans *Revue Christus*, n° 203, de juillet 2004, p. 305-314.

L'efficience des dons

On peut s'interroger sur la manière dont ces dons agissent en celui qui les reçoit. Bien que chaque don dispose en propre de son efficacité, tous les dons fusionnent leur action pour que, comme nous l'avons dit précédemment, ce soit l'homme tout entier qui en soit investi, imprégné et mû. Ainsi, l'Esprit lui-même reste le don par excellence fait aux hommes.

À la suite de saint Augustin, ou en tout cas en son prolongement, saint Thomas d'Aquin dans son commentaire de la *Lettre aux Romains* abordera la question des dons, non plus de façon globale, mais dans leur efficience, c'est-à-dire en l'homme spirituel qu'il définit comme celui qui « *n'est pas seulement instruit par l'esprit de ce qu'il doit faire, son cœur lui-même est mû par l'Esprit Saint.* »¹¹

De cette façon, l'Esprit remodèle le spirituel et lui fait produire des fruits spirituels. L'Esprit établit une affinité profonde avec lui. Cette inspiration du spirituel fait de lui un être nouveau. Il s'agit d'une nouvelle naissance, selon la formule de saint Jean : « *Celui qui est né de l'Esprit est esprit* » (Jn 3, 8). Par voie de conséquence, celui qui est mû par l'Esprit n'est pas un homme supérieur (parce qu'aucune comparaison ne peut être faite à ce niveau). Il est totalement transformé, si bien qu'il est possible de parler d'une nature spirituelle. Il s'agit d'un saut qualitatif que les œuvres authentifient.

La nouvelle naissance est donc accompagnée de capacités nouvelles. Celui en qui repose l'Esprit peut désormais savoir ce que Dieu veut, et en même temps avoir la faculté de choisir le bien et le courage de l'accomplir. Alors que la possession de l'esprit mauvais pousse l'homme vers le mal, l'Esprit Saint au contraire facilite les bonnes œuvres et les fait aboutir effectivement.

C'est dans le commentaire sur la spontanéité à agir comme Dieu veut, désormais acquise du spirituel (« *homo spiritualis* »), que saint Thomas met la différence entre vertus et dons. Les vertus sont cet *habitus* opérationnel bon qui rend bon celui qui le possède. Mais cet *habitus* a besoin des dons de l'Esprit pour se stabiliser et pour se perpétuer. « *Aussi*

¹¹ Saint Thomas d'Aquin, *Lettre aux Romains*, 8, 14, lect. 3, n°635, cité par TORRELL Jean-Pierre, 1996, *Saint Thomas d'Aquin, maître spirituel*, éditions du Cerf, Paris, et repris par Bernard PITAUD, *op. cit.*, p. 306

parfaites que soient les vertus, elles ont besoin d'être aidées par les dons qui perfectionnent les puissances de l'homme selon qu'elles sont mues par le Saint-Esprit. »¹²

L'efficace des dons, y compris le don de la sagesse, réside donc dans la motion qu'ils offrent à l'émergence, la croissance et la pérennité des vertus, qui, elles, sont des transformations de nos facultés humaines en accord profond avec Dieu par la grâce.

Le Docteur angélique note cependant qu'aucun don n'est possible sans la charité qu'il place au-dessus de tous les dons. Celui qui a la charité parfaite est réceptif à tous les dons du Saint-Esprit.

La sagesse, un don de l'Esprit

À travers le cheminement spirituel défini par saint Augustin (et cité plus haut), théologiens et spirituels ont vu dans la sagesse, le couronnement de tous les dons. Toute la vie spirituelle commence par la crainte de Dieu et s'oriente vers la sagesse en son sommet. Il y aura cependant un sens fort technique qui vient renforcer la doctrine des dons. C'est que la sagesse est envisagée par les théologiens du XII^e siècle, et par la suite par les néo-thomistes comme « *l'aptitude à juger des choses divines* ». ¹³ La sagesse n'est plus seulement ce don que l'on reçoit de Dieu sans que nous y soyons pour quelque chose. Elle établit entre l'âme et Dieu, selon l'expression du Docteur angélique, une certaine « *connaturalité* ».

Pour Jean de saint Thomas, ¹⁴ « *le don de Sagesse dispose à juger d'une manière droite, et cela en vertu de la motion particulière par laquelle l'âme unie à Dieu suit promptement l'inspiration du Saint-Esprit par une certaine connaturalité aux choses divines, et un certain goût expérimental de ces choses.* » En effet, l'âme profondément unie à Dieu dispose de la capacité de discerner le vrai de la foi en toutes situations. Elle peut donc orienter toute chose à la fin qui lui convient. Ainsi le spirituel peut voir comme Dieu voit pour ainsi dire.

¹² Saint Thomas d'Aquin, *Summa Theologiae*, IIIa, q.7, a. 5 ad 1, cité par Bernard PITAUD, *op. cit.*, p. 307

¹³ Cf. PITAUD Bernard, *op. cit.*, p. 309

¹⁴ JEAN DE SAINT THOMAS, 1930, *Les dons du Saint-Esprit*, Traduit par R. Maritain, Cerf, cité par Bernard PITAUD, *op. cit.*, p. 309

La sagesse, une connaissance savoureuse

Cette connaturalité est une connaturalité affective. Pour Louis Lallemant, jésuite du XVII^e siècle, marqué par la théologie affective de Bonaventure : « *Le don de sagesse est une connaissance savoureuse de Dieu, de ses attributs et de ses mystères (...); de cette connaissance résulte un goût délicieux, qui s'étend même quelquefois jusqu'au corps, et qui est plus ou moins grand selon l'état de perfection et de pureté où l'âme se trouve.* »¹⁵

Effectivement, bien que les mots « *sage* » et « *sagesse* » soient d'une racine confuse, voire douteuse, la dimension du goût émerge souvent du sens de la sagesse. Le *Dictionnaire étymologique de la langue française*¹⁶ indique que le mot « *sage* » vient tantôt de « *sagax* » qui signifie « *qui a l'odorat subtil* », tantôt de « *sapidus* » qui veut dire « *qui a du goût* ». Il correspond au latin « *sapere* » qu'on rend par « *savoir* ». « *Sapidus* » est devenu « *sabidus* » dans le latin du Bas-Empire et celui-ci, en connexion étroite avec « *sabere* », « *savoir* », est devenu par changement de suffixe « *sabius* ». Ses dérivés sont : sagesse, sagacité, sagace, assagir, sage-femme, etc. Nous dirons donc que la sagesse est le caractère de celui ou de ce qui est sage, aux divers sens de l'adjectif.

Par ailleurs¹⁷, le mot « *sage* » traduit le latin « *sapiens* », participe présent de « *sapere* » qui signifie également « *avoir du goût* ». Le sens premier du mot est donc celui qui est appliqué aux aliments. Ce qui fait dire à l'auteur du livre des Proverbes : « *Mange du miel, mon fils, c'est bon ; un rayon de miel sera doux pour ton palais. Telle sera pour toi la sagesse, sache-le bien ! Si tu la trouves, tu auras un avenir et ton espérance ne sera pas fauchée* » (Pr 24, 13-14). Si le sens premier de la sagesse touche directement le besoin d'avoir le goût ou l'odorat subtil, ne fallait-il pas comprendre le plaisir qu'il y a à rechercher la sagesse ? La sagesse contient en elle-même cette saveur affective qui l'authentifie.

¹⁵ LALLEMANT Louis, 1959, *Doctrine spirituelle*, Desclée de Brouwer, Coll. « Christus », p. 193, cité par Bernard PITAUD, *op. cit.*, p. 309

¹⁶ BLOCH Oscar et von WARTBURG Walther, 1968, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, « Sage », P.U.F., Paris

¹⁷ FOULQUIE Paul et SAINT-JEAN Raymond, 1969, *Dictionnaire de la langue philosophique*, « Sage », P.U.F.

Mais pour Louis Lallemand qui n'hésite pas dans son interprétation à citer saint Bernard en particulier dans son sermon 85 sur le *Cantique des Cantiques*, il n'est pas question de parler de quelque chose qui touche aux consolations sensibles. Il s'agit principalement de délectation spirituelle qui a si peu à voir avec les sens. Il s'agit d'un goût en douceur de Dieu et des choses divines, et non d'une quelconque complaisance humaine et terrestre.

*« La sagesse est l'amour de la vertu, elle n'est autre chose que la saveur du bien : quand elle entre dans une âme, elle y surmonte la malice et en bannit la saveur du mal que la malice y avait introduite, remplissant l'âme de la saveur du bien qu'elle mène toujours avec elle. »*¹⁸

Le don de Sagesse s'oppose ainsi à la folie qui se trouve limitée dans sa vision et peut prendre pour fin ou le plaisir, ou l'honneur, ou quelque bien temporel. La sagesse, connaissance des choses divines et humaines se double de la sagesse délectation spirituelle affective. Elle dispose tout en ordre en faisant aimer le bien véritable. La connaturalité dont il s'agit se dit donc de l'amour entre Dieu et l'homme et réciproquement.

1.2. Sagesse et Jésus-Christ

Le débat sur la sagesse ne s'était pas arrêté sur la position prise par Saint Thomas d'Aquin. Il y a aussi celui autour des textes de l'Ancien Testament où on y voit l'accomplissement de la sagesse dans le Verbe incarné. Il ne s'agira plus seulement de parler d'une plénitude de l'Esprit qui repose sur Jésus et donc lui communiquant le grand don, c'est-à-dire la sagesse (la charité étant le plus grand de tous les dons). C'est Jésus en personne qui correspond à la description que l'Ancien Testament fait de la Sagesse.

Comme dit Xavier Léon-Dufour¹⁹ citant les textes des livres sapientiaux, la sagesse est une réalité divine qui existe depuis toujours et pour toujours (Pr 8, 22-26 ; Si 24, 9). Elle existe avant la création et vivait avec Dieu (Jb 12, 13 ; Si 1, 1b ; 24, 4 ; Sg 7, 22-24 ; 8, 3 ; 9, 4.9). La sagesse est présente (Pr 8, 27-29 ; Jb 28, 25-27 ; Sg 9, 9) marquant de son empreinte toutes les œuvres de Dieu (Ps 104, 24 ; Si 1, 9b ; Sg 14, 5 ; Si 42, 21), accomplissant son

¹⁸ Saint Bernard cité par Lallemand, *op. cit.*, p. 195.

¹⁹ Cf. LEON-DUFOUR Xavier (dir.), 2003, *Vocabulaire de Théologie Biblique*, art. « Sagesse », Les Éditions du Cerf, p. 1174

tour du monde (Si 24, 3-6). Elle est une énergie divine, un attribut exclusif du Tout-Puissant. Ses voies sont impénétrables. Ainsi, le sage reconnaît les limites des hommes à prétendre à la sagesse divine (Jb 28 ; Si 24 ; Sg 7) qui, elle, est éternelle. Elle échappe aux prises de la technique et de l'argent, du pouvoir, de la force ou de l'astuce (Ba 3) et même de la réflexion la plus subtile et la plus poussée (Jb 15, 7-8 ; Qo 7, 23-24).

La sagesse dépasse infiniment toute science et toute évaluation (Si 1, 1-8). « *Elle est un effluve de la puissance de Dieu, une pure irradiation de la gloire du Tout-Puissant ; c'est pourquoi nulle souillure ne se glisse en elle* » (Sg 7, 25). Cette toute-puissance ne l'identifie pourtant pas à Dieu. Elle est « *engendrée* » par Dieu, et pourtant demeure avec lui dans la plus étroite intimité (Si 4, 14). Elle jouit de toutes les prérogatives divines : sainteté, omniscience, omnipotence, ubiquité, bienfaisance universelle... La Sagesse est « *un souffle de la puissance divine, une effusion de la gloire du Tout-Puissant, un reflet de la lumière éternelle, un miroir de l'activité de Dieu, une image de son excellence* » (Sg 7, 26). Elle habite dans le ciel (Si 24, 4), partage le trône de Dieu (Sg 9, 4), vit dans son intimité (8, 3).

Jésus est ainsi cette Sagesse en personne. On comprend pourquoi saint Louis-Marie Grignon de Montfort s'éternisera dans une méditation qu'il consacre à « *l'amour de la Sagesse éternelle* » source de toute sagesse. Et cette Sagesse incarnée, c'est Jésus-Christ.

Conclusion :

La sagesse a ainsi plusieurs visages. Elle est surtout le plus grand don de l'Esprit selon l'énumération d'Isaïe. Mais la Sagesse désigne aussi la troisième personne de la sainte Trinité, l'Esprit Saint. Elle s'identifie à Jésus-Christ comme Sagesse incarnée, source du don de la sagesse aux hommes. D'autres visages encore se manifesteront dans les futurs développements. Des débats théologiques mettront en lumière ces diverses considérations de la sagesse.

1.3. L'émergence du thème de la Sagesse en théologie

Olivier O'Donovan²⁰ indique trois raisons fondamentales qui fondent la Sagesse en théologie dès le christianisme primitif :

- La théorie de la Sagesse appuyée sur Pr 8 où il est question de la Sagesse comme d'une hypostase ;
- La doctrine chrétienne considérée comme une sagesse et qui se définit, selon la formule classique de Justin, comme la « *connaissance de ce qui est vraiment* » ;
- Et la polémique autour de la gnose où la nécessité de préciser la définition de la perfection intellectuelle s'est faite plus qu'impérieuse. Ce dernier débat sera déterminant à tel point qu'il influera considérablement sur l'évolution de la réflexion sur la sagesse. L'orientation de la compréhension de la sagesse va se raidir et limiter considérablement son cadre épistémologique.

La sagesse prend ainsi trois formes principales : une hypostase, une vertu et un savoir ou une forme de science. Il en ressort que la Sagesse est une notion pleinement théologique, et qui désigne la vertu ou la somme de toutes les vertus.

1.3.1. La Sagesse, personnification et hypostase divine

Pour renouer avec la réflexion commencée avec Louis Bouyer, la conception de la sagesse s'insère dans l'insondable domaine de l'économie de création et de salut où la sagesse occupe une place primordiale. Avant qu'elle n'habite chez les hommes, la Sagesse préexistait éternellement auprès de Dieu, qui la donne à qui il veut. Le cadre biblique est celui qui définit le mieux cette sagesse, et la christologie, son expression la plus forte.

Tout le génie poétique des sages va s'exprimer dans la personnification de la sagesse. Quand on dit qu'elle est dans la Loi, ou qu'elle a présidé à la création, est-ce une façon de dire ou d'être ? Au départ, une discussion a retenu l'attention des experts : faut-il considérer la sagesse comme une hypostase, c'est-à-dire un être céleste réel, ou une personnification, abstraction créée par l'expression poétique ? C'est ici que Bible et Christologie s'accordent sur les termes pour désigner la sagesse.

²⁰ Art. « *Sagesse* », dans LACOSTE Jean-Yves, 1998, *op. cit.*

Les auteurs bibliques vont plus loin dans les considérations qu'ils accordent à la Sagesse. Ils vont lui assigner des rôles. Et la christologie en fera une réalité subsistante, une hypostase. Ce terme « *hypostase* » a été donné en christologie par saint Cyrille d'Alexandrie²¹ et veut désigner le principe d'existence ou de réalité, par opposition à la *phusis* qui désigne l'essence (*ousia*) d'une chose.

La sagesse divine

En définissant la sagesse, les sages bibliques ont dû se rendre compte de ses dimensions qui échappent totalement ou en partie à l'homme. D'où la volonté exprimée de l'attribuer à Dieu siège de toute plénitude. Israël définit donc la sagesse divine en fonction de l'expérience qu'il en fait. C'est ce qui exprime véritablement l'originalité de la sagesse de l'Ancien Testament et par extension celle aussi du Nouveau Testament.

Pour la révélation, la sagesse inspirée, même lorsqu'elle intègre le meilleur de la sagesse humaine, est d'une autre nature qu'elle (1 Co 2, 9 ; Is. 64, 3). La sagesse de l'homme a une source divine²². Dieu peut la communiquer à qui Il veut parce qu'il est lui-même le Sage par excellence. Un seul est donc sage (Jb 9, 4 ; 21, 22 ; Si. 1, 8 ; Rm 16, 27). C'est lui et uniquement lui qui peut dévoiler les secrets de la sagesse (Jb 11, 6). La sagesse est donc inaccessible à l'homme, absolument au-dessus de ses moyens. Les auteurs sacrés contemplent cette Sagesse d'où découle la leur.²³

La personnification

Quand il s'agit de traduire la sagesse en termes compréhensibles, l'une des ingéniosités des sages bibliques est d'interroger la sagesse elle-même. La Bible va exceller dans la façon de dire la sagesse en la faisant parler. C'est ce que la littérature appelle la prosopopée. Mais surtout, la poésie s'y invite pour faire danser les amants de la sagesse. La sagesse va se

²¹ Cf. Jean-Yves LACOSTE (dir.), *Ibidem*, art. « *Hypostase* »

²² Cf. LEON-DUFOUR Xavier (dir.), 2003, *Vocabulaire de Théologie Biblique*, « Sagesse » ; voir aussi BONNARD P.-E., 1966, *La sagesse en personne annoncée et venue : Jésus-Christ*, " *Lectio divina* " 44, Les éd. Du Cerf, Paris, p. 113

²³ *Ibidem*

dire. Elle va dire ce qu'elle est à travers une multiplicité de formes imagées : « *Je suis issue de la bouche du Très-Haut, et comme une vapeur j'ai couvert la terre* » (Si 24, 3). C'est surtout au chapitre 8 du *Livre des Proverbes*²⁴ qu'on retrouve la Sagesse comme une réalité subsistante. Le *Livre des Proverbes* au Chapitre 8 présente le cadre de la personnification de la sagesse, le sage faisant parler la sagesse pour en donner l'image. Puisque la Sagesse est issue de Dieu, il n'y a que la métaphore pour la définir. Aucun concept, aucune expression ne suffit à elle seule à la désigner.

Le sage verra la sagesse dans toutes sortes d'images, car, reçue de Yahvé, il n'y a que seules les images pour en indiquer l'essence. Les images sont nombreuses. Nous n'en retiendrons que quelques-unes.

Comme on peut trouver les indications chez Xavier Léon-Dufour,²⁵ la Sagesse est une bien-aimée qu'on cherche avidement (Si 14, 22), une mère protectrice (14, 26), une épouse nourricière (15, 2), une hôtesse hospitalière qui invite à son festin (Pr 9, 1-6), à l'encontre de Dame Folie dont la maison est le vestibule de la mort (9, 13-18). Elle est arbre de vie (Pr 3, 18), eau vive (Si 15, 3 ; 24, 23-31), lumière (Sg 6, 12).

La personnification de la sagesse a avant tout pour but de faire l'éloge de la sagesse créatrice (Pr 8, 22-31). Chez l'homme, elle peut se vanter de maîtriser tout l'ordre créé. Son effet principal n'est-il pas de juger de tout ?

La Sagesse, une hypostase

²⁴ Ce texte est rédigé avant l'exil au temps de Josias (Salomon, Ezéchias). Deux autres textes postexiliques viennent renforcer l'idée. Il s'agit de Job sauf le texte en prose qui encadre le dialogue et les monologues de Job (génie poétique doublé de cœur compatissant). Puis vers la fin du III^e siècle, Qohelet. Job n'est pas juif. Son pays Uç est au-delà du Jourdain. Son Dieu prend tous les noms des divinités sémites sauf dans les introductions aux discours des réponses de la théophanie (Job 38, 1-42,1). Plus tard Sg 7, 25 en fera aussi mention. Cf. BONNARD P.-E., *Ibidem*.

²⁵ LEON-DUFOUR Xavier, (dir.), 2003, *Ibidem*

L'objectif poursuivi par les scribes est de donner du relief à une sagesse qui est tout pour l'homme. Et voici comment la Sagesse se présente elle-même, comme une émanation de Dieu :

« Le Seigneur m'a engendrée, prémice de son activité, prélude à ses œuvres anciennes. J'ai été sacrée depuis toujours, dès les origines, dès les premiers temps de la terre. Quand les abîmes n'étaient pas, j'ai été enfantée, quand n'étaient pas les sources profondes des eaux. Avant que n'aient surgi les montagnes, avant les collines, j'ai été enfantée, alors qu'Il n'avait pas encore fait la terre et les espaces ni l'ensemble des molécules du monde. Quand Il affermit les cieux, moi, j'étais là, quand Il grava un cercle face à l'abîme, quand Il condensa les masses nuageuses en haut et quand les sources de l'abîme montraient leur violence ; quand Il assigna son décret à la mer – et les eaux n'y contreviennent pas –, quand Il traça les fondements de la terre. Je fus maître d'œuvre à ses côtés, objet de ses délices chaque jour, jouant en sa présence en tout temps, jouant dans son univers terrestre ; et je trouve mes délices parmi les hommes » (Pr 8, 22-31).

Ainsi décrite, cette sagesse divine peut malgré tout se concevoir en terme philosophique. Elle emprunte volontiers des formes mythologiques comme les arétologies ou auto-prédications de la déesse Isis.²⁶ Mais c'est surtout la pression hellénistique des livres de Ben Sirah et de la Sagesse qui favorisera l'entrée dans la sagesse biblique de concepts philosophiques. La sagesse sera donc désignée sous le nom grec d'hypostase, émanation de Dieu qui ne se confond pas avec Dieu, et ne se mélange pas non plus avec le monde. L'ordonnance de l'existence humaine est solidaire de l'organisation même de l'univers. Selon l'argument philologique, il existe une hypostase divine de la sagesse, ébauche de la révélation trinitaire, dira Évode Beaucamp.²⁷

²⁶ A. J. FESTUGIERE cité dans Jean-Yves LACOSTE, 1998, *Dictionnaire critique de Théologie*, art. « Sagesse », P.U.F, Paris

²⁷ Cf. BEAUCAMP Evode, 1988, *Les grands thèmes de l'Alliance*, "Lire la Bible", Les éd. du Cerf, Paris, p. 30-37.

Cette sagesse est aussi proche de l'homme qu'elle l'est de Dieu. « *Elle est à la fois qualité de l'homme, mais en tant qu'elle est acceptation du don de Dieu, et qualité de Dieu, mais en tant qu'elle est destinée à l'homme. Elle n'est réductible ni à Dieu, ni à l'homme.* »²⁸ Ce qu'il ne faut pas dire d'elle, c'est qu'elle est une divinité, ni qu'elle est un intermédiaire.

*« Cette sagesse est plus qu'un intermédiaire entre Dieu et les hommes. Un intermédiaire est « entre » et ne fait pas forcément communiquer ; il existe des intermédiaires qui au contraire empêchent toute communication. La sagesse est plutôt médiatrice en ce sens qu'elle fait passer quelque chose de Dieu en l'homme. Pour dire qu'elle n'est pas Dieu, on dira qu'elle est créée. »*²⁹

En revanche, elle est demandée à Dieu comme son don suprême et elle résume en elle toutes les autres entités par lesquelles Dieu se manifeste : Nom, Présence, Gloire, Nuée, Ange de Dieu, Esprit (Sg 7, 22-25), Esprit Saint (Sg 9, 17), Parole (Sg 9, 1). On comprend que le judaïsme va développer toute une doctrine sur la *Shekinah*, l'habitation de Dieu dans des lieux précis ou dans la créature qui s'y prête.

Aujourd'hui, la théologie (voir *infra* à propos de l'union hypostatique) a du mal à s'accommoder d'une telle doctrine. La sagesse biblique dans ce cas n'est pas une sagesse en soi, mais une méditation des actes de Dieu envers son peuple. C'est une façon sublime d'exprimer une sagesse partagée entre l'homme et Dieu. Du côté de l'homme, il y a exprimée la sublimité de sa vocation, tandis que du côté de Dieu, c'est sa proximité qui est visée.

Le contexte politico-religieux en dit long sur une telle considération à l'égard de la sagesse. Il faut dire qu'Israël avait besoin de concevoir ainsi la sagesse, parce qu'acculé par les problèmes qui se posaient à lui au retour de l'exil. Une telle idée de la sagesse le moulerait dans une discipline telle qu'il ne lui sera plus possible de retomber dans la désobéissance, et par voie de conséquence, d'avoir à subir un nouveau châtement de

²⁸ *Idem*, p. 60.

²⁹ COLLECTIF, « Aux racines de la sagesse », *Cahiers Évangile*, n° 28, Service biblique Évangile et Vie / Éditions du Cerf, mai 1979, p. 61

Yahvé. Mais en réalité, où réside la liberté d'Israël ? Ne voulant pas entrer en compromission ou en complicité avec les tiers, il s'est forgé une forme de liberté qui n'est en fait qu'une autre forme d'enfermement et d'esclavage. En plaçant la Sagesse dans la seule sphère divine, le débat sur la sagesse se referme.

L'union hypostatique ou la sagesse en personne

Bien qu'il faille attendre au moins six siècles, la personnification de la sagesse dans Pr 8 prépare le terrain à la sagesse en personne.

On aurait cru que la sagesse en Israël a son sommet dans la personnification. En effet, c'était déjà un sommet auquel les peuples environnants ne sont jamais parvenus. Et dans les textes présentés sous cette rubrique, la sagesse devient rayonnante quand on la prend sous la forme d'une figure de style, une abstraction personnifiée pour rendre plus vivante l'expression poétique. C'est d'ailleurs le propre des proverbes quand ils prennent des formes concises, non seulement pour l'économie des mots, mais pour la beauté et la pertinence du style. La métaphore consisterait par exemple à rechercher une façon frappante de dire que si nous ne devons rien faire sans la sagesse, c'est parce que Dieu lui-même n'a rien fait sans elle. Ainsi, la sagesse qui permet d'user comme il convient du monde n'est autre que celle par laquelle ce monde est venu à l'existence.³⁰ Être capable de percer les secrets des créatures et remonter jusqu'à leur origine divine, c'est postuler à la sagesse. Et savoir user des créatures, c'est vivre sagement.

Il y a cependant un sommet plus grand quant à l'essence de la sagesse. Ce sommet se manifeste au moment où, pour Israël et le nouveau peuple (le peuple de la Nouvelle Alliance), la sagesse devient une personne. Là, il ne s'agit plus de métaphore, au contraire. La métaphore prépare la parfaite révélation de ce qui est annoncé dans la sagesse créatrice et ordonnatrice du monde. L'agent de la création n'était pas une simple activité de Dieu. Il désigne le Fils lui-même, Sa Parole, Sa Sagesse et Sa Puissance éternelles.

« Le Christ est l'image visible du Dieu invisible. Il est le fils premier-né, supérieur à tout ce qui a été créé. Car c'est par lui que Dieu a tout créé dans les cieux et sur la terre, ce qui est visible et ce qui est invisible,

³⁰ Cf. KINDER Derek, 1986, *Les Proverbes. Introduction et Commentaire*, Farel / Sator, p. 71

puissances spirituelles, dominations, autorités et pouvoirs, Dieu a tout créé par lui et pour lui. Il existait avant toutes choses, et c'est par lui qu'elles sont toutes maintenues à leur place » (Col 1, 15-17).

L'Écriture poursuit qu' « en lui se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance divines » (Col 2, 3), « Il est l'Amen, le témoin fidèle et véritable, qui est à l'origine de tout ce que Dieu a créé » (Ap 3, 14). Le *Livre de la Sagesse* influence ainsi fortement le Nouveau Testament.³¹ Mais si l'on pense que le Nouveau Testament est un complément nécessaire de l'Ancien Testament, ces textes veulent bien indiquer que l'hypostase dont parle Pr 8 n'est autre que Jésus-Christ lui-même.

Ainsi, la sagesse d'Israël est à la fois une hypostase et un être céleste, en la personne de Jésus-Christ.

1.3.2. Le christianisme, une forme de sagesse

Dès le début du christianisme, l'idéal de vie des chrétiens se donnait pour une véritable école qui permettait de connaître les choses divines et humaines. À le définir ainsi, il ne peut être qu'une sagesse. Il pouvait ainsi se réclamer du statut de philosophie, et de fait, il s'en est réclamé.

Effectivement, dans l'Antiquité chrétienne, il y a eu une confrontation entre le Christianisme et l'Antiquité classique. La première réaction était une condamnation réciproque. Mais avec le temps, l'un devait justifier de la teneur de son message ou de sa doctrine sur le Christ, et l'autre, d'origine grecque, était vivement invité à adhérer au message chrétien par la foi. Il a fallu trouver un terrain d'entente. Pour Jean-Yves Lacoste,³² l'instance philosophique trouva une pertinence de deux manières :

L'Antiquité classique avait un désir de Dieu

Il y avait ce jugement assez biaisé de considérer que l'Antiquité classique n'avait pour histoire intellectuelle que de dire l'idolâtrie. À travers son raisonnement, elle disait le vrai

³¹ CAZELLES Henri, « Bible, Sagesse, Science », in *Recherches de Sciences Religieuses*, tome XLVIII, Année 1960, Paris-VII^e, p. 54

³² Article « Philosophie », dans LACOSTE Jean-Yves, 1998, *Dictionnaire critique de Théologie*, PUF

Dieu. On ne s'étonna pas que la Philosophie antique ait souvent eu recours à la divinité comme objet ultime de son raisonnement.

Le fait de concevoir la Sagesse comme un don de Dieu n'était pas un monopole chrétien. Le rapprochement entre Philosophie et Sagesse s'est fait par l'école d'Alexandrie où Clément reprenait une définition stoïcienne déjà adoptée par Philon de la Philosophie comme « *amour de la sagesse* », cette dernière étant la connaissance des choses divines et humaines ainsi que de leurs causes. La place de la sagesse était déjà conquise comme la reine des sciences et la philosophie, comme sa servante.

Pour reprendre le développement de Jean-Yves Lacoste, les apologistes comme Justin et Clément d'Alexandrie parleront de « *semences de vérité* » présentes dans le monde païen, et qui prédisposaient à l'accueil de l'évangile. Peut-on penser à une Source commune à laquelle auraient puisé l'Antiquité classique et la Bible, et qui aurait disparu tout en imprégnant l'histoire de traces mémorables ? Rien ne permet de l'affirmer. Cependant, il était possible de trouver un motif d'entente, et pour les chrétiens de faire de la philosophie, et pour les païens de faire de la théologie, sans qu'une quelconque ingérence pose quelque problème que ce soit.

La théologie se forge sur des mots païens

Pour se dire la théologie des premiers temps de l'Église ne disposant pas de répertoire approprié de mots, devait puiser dans l'héritage intellectuel de la philosophie. Parfois ce sont des développements entiers d'idées philosophiques qui fascinaient la théologie. On avait déjà parlé d'hypostase, terme qui fut emprunté aux Grecs. Une autre fois, au Concile de Nicée, l'usage du terme grec « *homoousios* » paraissait dans le symbole de la foi. Mais ces dispositions se justifient.

Pour Origène, les Chrétiens devaient puiser dans l'héritage intellectuel païen, comme les Hébreux avaient pillé les Égyptiens au sortir du pays, mais aussi parce que la philosophie grecque s'était elle aussi enrichie d'emprunts de la Sagesse de Salomon, larcins des

pythagoriciens, dettes de Platon envers un judaïsme rencontré en Égypte. Ainsi, la sagesse de Moïse serait plus ancienne que celle d'Homère.³³

Ce qui compte, c'est que la doctrine des chrétiens pouvait malgré tout se prévaloir d'être traitée à l'égal de la philosophie, et même se considérer comme la vraie philosophie par rapport à la fausse, la païenne. Ce qui fait revendiquer les Pères de l'Église au sujet de la philosophie comme de leur discipline propre : « *Notre philosophie* » selon Tatien, « *la philosophie des chrétiens* » pour Évagre, « *la philosophie inspirée* » pour Eusèbe, ou encore « *la philosophie tirée de la divine Écriture* » pour Clément d'Alexandrie. Cette importance accordée à la philosophie a été surtout une culture des milieux monastiques, la vie monastique étant considérée comme la « *vraie philosophie* » et le moine, « *un vrai philosophe du Christ*. »

C'était bien l'époque où philosophie et théologie étaient prises au sens générique. Ce qui ne sera plus le cas par la suite où l'organisation du travail universitaire imposera une distinction entre les deux disciplines.

Mais si les chrétiens pouvaient penser que le christianisme est la philosophie véritable, c'est parce qu'il était conçu comme une existence conforme à la nature des choses, comme choix de la vie bonne. Les vérités que la philosophie appréhendait, le christianisme les assumait, et l'ascète chrétien vivait la vraie vie, la sagesse qui sanctionne existentiellement l'aboutissement de l'expérience philosophique. Le christianisme disait la vérité d'une expérience et non celle d'une théorie. Mais il se réclamait autant de la rationalité. Ainsi, le chrétien ne mène pas seulement la vraie vie, il dispose du savoir qui donne accès à cette vie. Ce développement montera jusqu'à l'affirmation selon laquelle « *le Christ est la philosophie elle-même*. »³⁴

Le Christianisme comme sagesse ouvre la voie à toutes les réflexions qui tirent elles aussi toutes les conséquences d'une vie vécue à la suite du Christ et sous sa mouvance. Toujours

³³ PEPIN J., dans *Revue des Sciences Religieuses*, 29 (1955), 105-122, cité dans LACOSTE Jean-Yves, *ibidem*

³⁴ ROCHAIS Henri-Marie, (1951), *Ipsa philosophia Christus*, cité dans LACOSTE Jean-Yves, *Ibidem*

est-il que l'homme est transformé par le Christ, mais sans toutefois prendre sa place qui reste unique.

1.3.3. Sagesse et gnose : la perfection intellectuelle

C'est ici que le débat sur l'essence de la sagesse entre dans sa phase véritablement épistémologique. Toujours dès le christianisme primitif, le débat a entraîné les théologiens à définir la perfection intellectuelle et à préciser la place de la sagesse comme sommet de la connaissance. Ce débat a été surtout provoqué par le gnosticisme³⁵ de l'époque qui prétend avoir le monopole de la propriété intellectuelle. Il s'imposait entre les II^e et IV^e siècles, au moment où s'élaboraient des réflexions sur les problèmes de l'homme, du monde et de Dieu. Certains se laissaient aller aux cultes à mystères, d'autres aux solutions philosophiques, et d'autres encore aux voies mystiques pour trouver un contact direct et personnel avec Dieu.

Le mot gnostique vient du grec *gnostikoi*,³⁶ « ceux qui connaissent, ceux qui ont la gnôsis, la connaissance. » Il n'est pas sûr que les gnostiques au départ s'appellent ainsi entre eux. Ce nom leur a certainement été donné par ceux qui se dressaient contre eux, les apologistes, les Pères de l'Église. Cette connaissance, le gnostique pense la tenir d'une initiation particulière qui fait de lui celui qui sait. Son origine est une illumination directe, donc sans intermédiaire, dans l'homme.

Pour le gnostique chrétien, le Christ dont l'apparence charnelle n'est qu'illusoire, aurait transmis des paroles secrètes à quelques disciples privilégiés : Marie Madeleine, Thomas, Philippe par exemple. Cette initiation est limitée à quelques rares personnes qui retrouvent cette lumière originare. Cette idéologie a constitué une véritable menace pour les premières communautés chrétiennes qui annonçaient un christianisme ouvert au plus grand nombre et qui prônaient un rassemblement au sein de l'Église, la communauté naissante de

³⁵ SCOPELLO Madeleine, 1991, *Les gnostiques*, Paris, Éditions du Cerf, reprise dans LENOIR Frédéric et TARDAN-MASQUELIER Ysé (dir.), 2002, *Le Livre des Sagesse. L'aventure spirituelle de l'humanité*, Paris, Bayard

³⁶ Cf. SCOPELLO Madeleine, « Les gnostiques et les malheurs de la conscience exilée », dans LENOIR Frédéric et TARDAN-MASQUELIER Ysé, *op. cit.*, p. 238-243

ceux qui adhèrent au Christ. Aux II^e et III^e siècles, on pouvait dénombrer des gnostiques comme Valentin, Marcion, Bastide, et beaucoup d'autres.³⁷

Les gnostiques professent aussi la dualité d'un Dieu transcendant et bon opposé à un esprit mauvais (le démiurge) créateur du monde et de la chair. Ce dernier serait identifié au dieu de l'Ancien Testament, car pour les gnostiques, l'univers tout entier est une prison de laquelle tout gnostique cherche à se soustraire. Le mythe de l'exil, mythe fondateur de la pensée gnostique, où la *sophia* déchue par son exil sur terre cherche à réintégrer la patrie céleste, en donne toutes les dimensions. Aujourd'hui encore, le gnosticisme garde une forte emprise sur notre génération, en particulier les « *nouvelles Sagesse* » d'Occident comme l'anthroposophie, la Rose-croix, la Fraternité Blanche Universelle, la Nouvelle Acropole, le Nouvel Age, etc.

Des réflexions dont la plupart émane de théologiens catholiques vont donner des commentaires sur les types de connaissances et le lien qui pouvait les unir, mettant ainsi en lumière ce que pouvait représenter la sagesse qu'on considère comme le sommet de la connaissance. Parmi ceux qui écrivirent les ouvrages de controverse dits des « *réfutations* », on peut citer Irénée, évêque de Lyon, et Tertullien au II^e siècle, Hippolyte de Rome, Clément d'Alexandrie et Origène au III^e siècle, Épiphane de Salamine au IV^e siècle. C'est d'ailleurs à travers leurs écrits que les gnostiques sont connus, parce qu'ils en donnaient de larges extraits dans leurs ouvrages, les écrits originaux des gnostiques étant détruits par les répressions de l'Église et, plus tard, par l'État, devenu chrétien. La plupart d'entre eux s'appuie sur la critique paulinienne de la sagesse mondaine en 1 Co 1-2, comme d'ailleurs on peut le lire dans le premier chapitre : « *Le langage de la croix, en effet, est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui sont en train d'être sauvés, pour nous, il est puissance de Dieu. Car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai l'intelligence des intelligents* » (Versets 18-19). Grégoire de Nazianze va aussi

³⁷ DUBOST Michel (dir.), 1992, *Théo, Encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Droguet-Ardant / Fayard, p.

distinguer entre une fausse sagesse, la culture rhétorique qu'on acquiert en vue d'une vie publique, et la vraie sagesse représentée par la vie paisible et sainte de l'évêque chrétien.³⁸

- Clément d'Alexandrie

Clément d'Alexandrie³⁹ est certainement un des chefs de file d'un nombre important de théologiens des premiers siècles à réagir aux mouvements gnostiques du II^e au IV^e siècle. Il a le mérite de promouvoir une « *gnose* » chrétienne qui intègre la sagesse sur le plan moral et théologique.

Pour lui, la sagesse prend toutes les dimensions de la connaissance de Dieu et la connaissance de la nature humaine. Son objet est les causes premières et les essences intellectuelles. Selon ses termes, la sagesse suppose une âme droite, une raison droite et une vie pure (*Stromates* I, 5 ; 6, 7).

Ainsi définie, la sagesse suppose donc la foi qui permet au sage d'accéder à la condition de disciple. C'est la seule condition pour progresser véritablement sur la voie de la sagesse.

- Saint Augustin

Saint Augustin⁴⁰ distingue d'abord entre la *notitia* qui est une connaissance incertaine et impressionniste des apparences, et la *cogitatio* qui est autocritique et réflexive. C'est la *cogitatio* qui permet de se connaître soi-même de façon véritable, comme le stipule l'Oracle de Delphes « *connais-toi toi-même* ». Mais pour déterminer l'action de la sagesse dans la vie du disciple puisqu'il donne la position suprême à la sagesse dans l'ascension de l'âme, il distingue de nouveau entre une activité active et une activité contemplative de la raison humaine. Il appelle donc science (*scientia*) cette activité qui traite de l'organisation du monde matériel, et sagesse (*sapientia*) la contemplation des choses éternelles. Même s'il semble donner une certaine importance à la *sapientia*, il sous-entend que les deux activités restent inséparables dans l'ascension de l'âme.

³⁸ Grégoire de Nazianze, *Orationes theologicae*, 16, 2 ; 25, 2, cité par O'Donovan, *op. cit.*, dans LACOSTE Jean-Yves, 1998, *Op. cit.*.

³⁹ Cf. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, SC 30, 38, 278, et 279, cité par O'Donovan, *op. cit.*

⁴⁰ SAINT AUGUSTIN, *De Trinitate*, 10-13, cité par O'Donovan, *op.cit.*

- La théologie de l’Orient chrétien

L’Orient chrétien va pousser plus loin la réflexion commencée par Augustin. Pour la théologie de l’Orient chrétien, la communicabilité entre la vie pratique (*sapientia*) et la vie théorique (*scientia*) est assurée par la vie mystique. Pour Maxime le confesseur,⁴¹ la science fait partie des vertus intellectuelles qui permettent l’ascension de l’âme. Maxime le confesseur, tout en mettant en tête de liste l’amour, la plus haute des vertus pratiques, introduit la connaissance dans sa définition : « *Celui qui aime Dieu met la gnose de Dieu par-dessus tout.* » Et dans le *Quaestiones ad Thalassium*, il démontre que les étapes de l’ascension de l’âme prennent un tour plus intellectuel, et la sagesse devient le dernier stade, « *la claire contemplation de la vérité universelle.* »

- Bonaventure et Thomas d’Aquin

Bonaventure et Thomas d’Aquin constituent deux pôles incontournables de la théologie latine médiévale. Ils ont travaillé à repenser l’unité du théorique et du pratique, étant donné qu’on accorde une signification morale aux seuls aspects affectifs ou volitifs de l’activité de l’âme.

Pour Bonaventure,⁴² la sagesse s’atteint au terme d’une multitude de transformations dont le dernier stade représente le point où l’intellect est supplanté par l’affect dans un contact mystique avec Dieu.

Quant à Thomas,⁴³ il s’agit d’abord de préciser les définitions de *intellectus*, *scientia* et *sapientia*. Ces trois vertus recourent la liste fournie par Isaïe (11, 2). Pour lui donc, l’intellectus est immédiat ; la science et la sagesse sont discursives. La sagesse permet de comprendre le tout, la science consiste à comprendre les sphères particulières de la connaissance. Les sciences sont donc multiples, alors que la sagesse est une. Ce qui est plus remarquable chez Thomas, c’est d’associer l’intellectus aux vertus morales. Il est le don par lequel on perçoit la vraie fin de l’homme, alors que la sagesse permet de savoir que

⁴¹ Maxime le Confesseur, *Capita de caritate*, (PG 90, 959-1080), cité par O’DONOVAN, *op. cit.*

⁴² Bonaventure, *Itinerarium mentis in Deum*, traduction de H. DUMERY, 1960, « *Itinéraire de l’esprit vers Dieu* », Paris, J. Vrin, cité par O’DONOVAN, *op. cit.* .

⁴³ SAINT THOMAS D’AQUIN, *Summa theologiae*, Ia IIae, q. 57, a. 1, cité par O’DONOVAN, *op. cit.*

cette fin doit être poursuivie. Ici, la sagesse supplante l'intelligence et la science. Mais cette distinction n'est que procédurale. Thomas reconnaît que dans l'âme du chrétien, la dimension intellectuelle et la dimension volitive coexistent, il y a une co-inhérence de l'intellectuel et de l'affectif. Ce qui lui fera dire que la sagesse implique une « *sympathie ou connaturalité avec les choses divines* » dont la cause est logée dans la volonté.

Conclusion

De ce débat sur la gnose, la propriété intellectuelle a gagné en extension et en compréhension. On a pu distinguer clairement entre intelligence, science et sagesse, mais surtout on a glosé sur les rapports qui les lient en tant que sciences dianoétiques d'ordre théorique à la prudence (*phronêsis*), calculative (*to logistikon*), d'ordre pratique, comme Aristote aimait les distinguer dans son *Éthique à Nicomaque*.⁴⁴ Cette distinction correspondrait à la structure de l'âme.

1.4. Le concept chez les Modernes

La théologie médiévale, en voulant sauver la face de la sagesse, la dresse plutôt contre la feinte sagesse. Cette idée de faire de la sagesse une excellente vertu qui requiert une volonté purement morale et un intellect étranger à toute passion a eu plutôt un effet subversif au regard de l'époque moderne. Elle a plutôt contribué à vider la sagesse d'une bonne partie de sa substance et à la reléguer au stade de la simple piété. La sagesse n'est plus discursive puisqu'elle s'obtient par la seule illumination de la foi et non plus par un long processus de maturation. La théologie médiévale oublie que le sage a des passions et les modère, clé de voûte du système stoïcien qui garde sa force et sa légitimité. L'humanisme sceptique, notamment chez Érasme, Charron et Montaigne révoque l'idée que la Sagesse puisse encore prétendre garder sa place de catégorie morale centrale.⁴⁵

La théologie médiévale a, certes, été influencée par la critique paulinienne de la sagesse mondaine pour qui « *Dieu a rendu folle la sagesse du monde* » (Co 1, 20). Le Siècle des Lumières trouvera une raison égalitaire et moins morale à la sagesse.

⁴⁴ ARISTOTE, 1959, *Éthique à Nicomaque* (traduction de J. Tricot) livre VI, 2, 1139a, Paris, Vrin, Collection « Bibliothèque des textes philosophiques », p. 275.

⁴⁵ Cf. O'DONOVAN, *op. cit.*

Mais Descartes, qui n'est heureusement pas théologien, mais qui se réclame néanmoins de la stratégie de la foi, va tenter de rendre à la sagesse son sens à la fois intellectuel et moral. Il s'agissait pour lui de réconcilier sagesse et philosophie dont le divorce était consommé chez les Modernes. Il déclara donc dans la préface des « *Principes de la Philosophie* » :

« ... Ce mot philosophie signifie l'étude de la sagesse, et par la sagesse on n'entend pas seulement la prudence dans les affaires, mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts. Toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent en trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale ; j'entends la plus haute et la plus parfaite morale, qui, présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse. »

Ainsi, la sagesse intègre la morale et en même temps la dépasse. La morale reste néanmoins cette partie à la fois importante et essentielle de la sagesse. La sagesse se voit être le module qui répond le mieux à cette exigence d'ouverture de sens et de valeur.

II. SAGESSE POPULAIRE, SAGESSE DES NATIONS

C'est depuis l'Antiquité que la sagesse a toujours retenu l'attention des hommes et des femmes soucieux de bien agir ou de bien vivre. Et cette Antiquité a marqué la sagesse par des expressions propres qu'on lui reconnaît. La sagesse antique a une forme double : elle est une façon de dire particulière, elle est aussi un savoir-faire et un savoir-vivre. Les peuples successifs y laissent leurs empreintes. C'est sur l'un ou l'autre de ses aspects qu'on s'interroge aujourd'hui. On peut dire que son impact sur l'histoire n'a pas fini de soulever des débats qui révèlent les degrés de sensibilité de l'homme moderne par rapport au stimulus qu'elle représente. Si la sagesse, en tant qu'elle est un savoir-dire, un savoir-faire et un savoir-vivre, préoccupe encore notre génération, c'est parce que ses marques sont profondes dans toutes les sociétés et ne peuvent être effacées avec un coup de baguette magique. Comment comprendre cette diffusion et quelles conséquences peut-elle induire dans l'agir humain ?

2.1. Les questions actuelles

Des penseurs ont voulu repenser la question de la sagesse comme ils l'entendent et comme ils souhaitent que tous se la posent. Mais encore, tout dépendra des options et des positions stratégiques de chacun. Ce qui n'empêche pas de croire tantôt qu'il y a plusieurs sagesse, puisque les orientations sont diverses, tantôt qu'une seule et même sagesse se présente sous plusieurs facettes, toutes fondamentales pour la définir. Le désir de paix, de tranquillité, de mesure, de juste milieu... qui sont les caractéristiques fondamentales de la sagesse antique, laisse la place à des questionnements de type épistémologique. Et de fait, la sagesse essentiellement prédispose à cela.

Le thème de la sagesse s'insère dans ce mouvement des idées. Les questions sur la sagesse restent donc, comme on l'a dit, des débats dont l'actualité se fait prégnante, parce que la survie de l'homme en matière de choix éthique en dépend : quel savoir faut-il pour l'homme aujourd'hui ? La sagesse populaire est à l'image de la réponse qu'on en donnera.

2.1.1. La question du sens

Deux pôles semblent intéresser surtout les intellectuels de notre temps : d'abord redéfinir la sagesse avec les mots, les moyens, les visées de ce temps ; ensuite rechercher dans l'état actuel où sont parvenus les choix idéologiques du moment, un art de bien vivre.

On distinguera en premier lieu des questions liées au sens que l'homme peut donner à la vie dans les divers contextes où il se trouve. Il s'agit bien de la question d'une morale cette fois-ci pragmatique (parce que non plus nécessairement universelle comme chez Kant) et donc liée à des situations concrètes de la vie. Ces questions demandent une généralisation limitée parce que la réalité n'est pas la même partout et toujours. C'est donc une recherche de solutions ponctuelles à toutes les situations particulières qui, comme nous l'avons dit au sujet de l'engouement actuel pour la sagesse, regardent l'individu en tant qu'il est seul dans une situation ou une posture que lui seul peut gérer, même s'il doit aller chercher aussi ailleurs qu'en lui-même cette réponse. Si la personne se trouve en situation de précarité, comment retrouver l'harmonie et vivre pleinement sa vie ? On créera par exemple de nouvelles sciences (peut-être ne fallait-il pas les appeler ainsi) comme la résilience, où l'on observe, recense, analyse, et encourage les efforts des uns et des autres pour retrouver l'équilibre et l'harmonie quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve.

Les nouvelles questions sur la sagesse s'intéressent principalement aussi à l'actualité de la sagesse aujourd'hui, aux éléments dont elle sera faite. Les moyens traditionnels étant considérés comme désuets, il faudra, avec les nouveaux matériaux modernes, reconstituer ou redéfinir la sagesse (voir *infra* la question de l'actualité de la sagesse). De fait, les penseurs actuels cherchent le plus possible à se dégager du passé. Ils n'ont pas pour autant assez de matières pour construire le présent. Vouloir que la sagesse épouse notre temps et rien que cela, c'est vouloir vouer à l'échec l'histoire qui est faite d'accumulation d'expériences. Comme nous l'avons déjà dit, la sagesse consiste justement à « *tisser la corde neuve sur l'ancienne.* » La sagesse demande un travail collaboratif. Le cavalier solitaire y a peu de place. Comme le disait déjà Oppenheimer J. Robert, le père de la bombe atomique,

« *Nous ne sommes rien sans le travail de nos prédécesseurs, de nos maîtres, de nos contemporains. Même lorsque, dans la mesure de nos capacités et de*

*notre talent, nous créons une nouvelle conception et un nouvel ordre, nous ne sommes encore rien sans les autres. »*⁴⁶

2.1.2. La question d'une éthique immanente

André Comte-Sponville et Luc Ferry⁴⁷ vont ouvrir le voile sur un aspect non moins important de la sagesse. Faisant état du niveau où la philosophie est parvenue aujourd'hui, ils concluent qu'un retour en arrière ne paraît plus nécessaire. Ils s'inscrivent dans la tradition de la philosophie morale occidentale.

En effet, comme nous l'avons noté plus haut avec l'apport des mouvements d'idées de ces deux derniers siècles, l'homme moderne se situe aux antipodes d'une culture de religion et de métaphysique. « *Quels peuvent être les fondements d'une éthique qui ne soit pas fondée sur une transcendance d'ordre divin ?* »,⁴⁸ se demandent-ils. Pour ces coauteurs, il ne nous est plus possible de vivre, ni de penser comme dans le passé. Les sciences, la morale, la politique... ne sont plus les mêmes, disent-ils. Notre monde ayant muté profondément, il convient d'inventer à notre tour notre savoir-vivre et notre savoir-faire. Ceci ne pourra s'opérer que dans le contexte précis de l'effondrement des religions où la transcendance ne séduit plus et où le questionnement métaphysique n'est plus de mode. De plus, les valeurs portées jadis par la tradition sont considérées par nos contemporains comme désuètes. Dans un tel contexte, comment vivre ? Quels seraient les fondements d'une éthique qui ne serait pas fondée sur une transcendance d'ordre divin ?

La réponse selon eux est à découvrir dans la philosophie elle-même, prise à son état actuel de développement.

⁴⁶ OPPENHEIMER J. Robert, 1955, *La science et le bon sens*, Traduit de l'Anglais par Albert COLNAT, (Titre original : *Science and the common understanding*), Éditions Gallimard, p. 143.

⁴⁷ COMTE-SPONVILLE André et FERRY Luc, 1998, *La sagesse des Modernes. Dix questions pour notre temps*, Paris, Éditions Robert Laffont

⁴⁸ Cf., LE NINEZE Alain, 2000, *La sagesse, La force du consentement*, Collection « Morales », Éditions Autrement, p. 10, citant André COMTE-SPONVILLE et Luc FERRY

Il nous semble que cette option conduit elle aussi à une épuration de la sagesse. C'est l'autre excès, l'opposé des choix de la théologie médiévale. Si la philosophie est sagesse, pourquoi la théologie ne le serait-elle pas aussi ?

Ces coauteurs, tout en reconnaissant que la question de la sagesse n'est pas simple, disent ne pas prétendre y apporter une solution précise, mais se contentent d'animer un débat qui doit continuer le plus longuement possible : « ... *Nous aimons trop la philosophie pour ne pas voir qu'il s'agit aussi d'autre chose : du plaisir de penser à plusieurs, les uns avec les autres, les uns contre les autres, et c'est la philosophie même, toujours conflictuelle, toujours incertaine, et qui devrait être – puisque chacun y cherche la vérité – toujours ouverte et amicale.* »⁴⁹ L'ouverture prônée par la philosophie ne s'épuise pas avec elle.

2.1.3. La question de l'actualité de la sagesse

En quoi un idéal ancien peut-il être d'actualité pour les gens qui vivent l'aujourd'hui du temps ? Comment être sage aujourd'hui ? Doit-on l'être à la manière des sages antiques qui ont inauguré la notion et lui ont imprimé une nature ? Ou bien devons-nous inventer un nouveau mode d'être ?

Cette question est surtout posée par Roger-Pol Droit.⁵⁰ C'est même un dilemme pour le sujet de choisir : « *s'agira-t-il d' "adapter" aux données de notre temps les notions clés des sagesse du passé – notamment celles des traditions grecques et orientales ? Ou bien faudra-t-il "inventer" de nouvelles réponses ?* » Si les notions sont transposables d'une époque à une autre, il convient de scruter les sagesse existantes pour en tirer des règles modernes de conduite. Si elles ne sont pas transposables, il s'agira d'inventer des principes nouveaux aux questions actuelles. Si la question se pose, c'est parce que notre époque a pris de plus en plus de recul vis-à-vis de la Tradition.

L'auteur qualifie notre temps de temps de désorganisation symbolique et sociale, un moment d'éclipse et des certitudes et des illusions. Il y a donc pour lui un paradoxe, celui de « *l'énergie de la désillusion – l'élan suscité par le fait de ne plus croire, de voir*

⁴⁹ *Idem*, p. 10.

⁵⁰ DROIT Roger-Pol, « Chercher des sagesse », dans DROIT Roger-Pol et SPERBER Dan, 1999, *Des idées qui viennent*, Éditions Odile Jacob, Paris, p. 153

s'effondrer les certitudes antérieures. »⁵¹ L'homme, agrippé sur ses croyances de non croyance, se débat, et finit par adopter la thématique selon laquelle « *on se trouve en se perdant.* » Ce qui n'est pas toujours vrai.

Ce ne sont pas, au regard du passé, des sujets qui fâchent qui manquent. Mais en voulant sortir de ces supposées violences des temps passés, on se retrouve dans des impasses que l'on continue de défendre par toutes sortes d'idéologies. La persévérance dans l'erreur n'est-elle pas diabolique ?

La sagesse pourra-t-elle donc être actuelle ? Peut-être, à condition que l'homme se décrive pour savoir conjuguer le passé et le présent en vue de construire un avenir dont les paramètres soient plus ouverts et plus adaptés au mode de vivre d'aujourd'hui.

C'est aussi d'une certaine façon ce que pense François Jullien,⁵² qui se penche sur la voie orientale de la question, quand il pose comme corollaire que le sage est « *sans idée* », pour emprunter la formule de Confucius. Ainsi, toute réaction devient un nouveau parti pris qui s'écarte des prémisses, des premiers principes qui restent statiques. Pour lui donc, la philosophie, pour avoir choisi la voie de la vérité, et qui par contre pouvait choisir la non-vérité et ne l'a pas fait, n'a-t-elle pas pour cela choisi en même temps de s'éloigner de la sagesse ? La philosophie a pu abandonner la sagesse. Mais il pose aussi l'alternative : il se pourrait que la sagesse aussi ait pu abandonner la philosophie. Il est vrai que la scission est déjà profonde, mais c'est un drame qu'on aurait pu éviter. Il appartient à notre époque de relever le défi. Au lieu d'accentuer la scission, il est plus qu'important d'oser la réconciliation.

2.1.4. La question de l'unité de la sagesse

La sagesse se révèle essentiellement dans son unité profonde. La sagesse est une. La question de l'unité de la sagesse a beaucoup préoccupé Maurice Gilbert. Quelle est la latitude que peut prendre la sagesse ? La sagesse est-elle limitée à un domaine particulier ? Quel est son véritable champ de définition et d'action ? Dans toute sa carrière de

⁵¹ *Idem*, p. 138.

⁵² JULLIEN François, 1998, *Un sage est sans idée*, Seuil, Paris

professeur, il a tenté de faire le lien entre les différentes distinctions que beaucoup avaient tendance à radicaliser.

Selon son constat le plus pertinent, l'histoire nous a laissé en héritage la partition entre sagesse des anciens et sagesse des modernes, entre sagesse théorique et sagesse pratique, entre sagesse religieuse et sagesse profane. Comme le constatera bien Maurice Gilbert, ce sont là des cloisonnements qui sont le reflet d'une certaine vision de la sagesse, d'un certain jugement porté sur l'un ou l'autre aspect de la sagesse. Cette manière de voir est de peu d'importance pour l'homme total, qui est le même à penser, à croire, à agir, à parler ou à chanter.⁵³

« L'humanisme des sages d'Israël n'a pas manqué de proposer une sorte de philosophie de la religion. C'est que les sages s'intéressaient à tout, se préoccupaient de comprendre tout le réel, sans rien exclure, pas même l'expérience religieuse qui était la leur. Ils ont perçu et laissé entendre qu'il n'y a pas opposition, mais harmonie entre les traditions sapientielles qu'ils prênaient et le message du Deutéronome et des prophètes... »⁵⁴

Il est vrai que quand il s'agit d'agir dans un monde pluriforme, tous les signaux deviennent révélateurs de sagesse. Une distinction qui disloquerait la sagesse manquerait tout autant de vie. Ce désir d'affirmer l'unicité de la sagesse n'a de valeur que si elle est considérée en rapport avec l'homme. En l'homme, il n'y a vraiment pas de cloisonnement. Prise en elle-même, la sagesse mérite ces distinctions, même si sur elle des idées s'opposent.

Conclusion

Ce qu'on peut retenir de ce tour d'horizon, c'est la liberté des penseurs d'aborder la question de la sagesse à leur convenance dans toutes les directions que l'idée de sagesse

⁵³ MIES Françoise (éd.), (1999), *Toute la sagesse du monde, Hommage à Maurice Gilbert, s.j.*, Collection "Le livre et le rouleau", Presses universitaires de Namur / Éditions Lessius, Bruxelles, p. 14

⁵⁴ GILBERT Maurice, Qu'en est-il de la sagesse ?, dans TRUBLET Jacques (dir.), 1995, *La sagesse biblique. De l'Ancien au Nouveau Testament. ACTES DU XV^e CONGRES DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE FRANCAISE POUR L'ETUDE DE LA BIBLE (ACFEB Paris, 1993)*, Les éditions du Cerf, p. 54

suggère. Il y a donc comme un substrat fondamental à partir duquel chacun choisit ses préférences et ses orientations. Nous pensons que ce substrat, c'est à la fois la forme et le fond populaires de la sagesse sur lesquels peut se ruer toute personne, qui se tournera vers ce qui lui paraît nécessaire et pertinent, tant il est vrai qu'elle questionne sur la vie en tant que vécu quotidien.

Le moteur qui donne la réussite aux sagesse populaires réside dans l'imagination qui sait représenter le monde et tout ce qui s'y passe. Cette imagination trouve sa plus haute expression dans la poésie.

Le concept d'imaginaire ou d'imagination découle de la racine grecque « *imago* » qui signifie image. Cette image est double : elle est celle qu'un peuple se fait de la vie, du monde et de l'existence ; elle est aussi cette idée qui n'a pas de représentation réelle, mais dans laquelle tout peuple peut se projeter. La sagesse populaire fait partie de ce double aspect de l'imaginaire communautaire, et épouse les manières d'être et de faire, ainsi que les visions des individus et des peuples.

2.2. La sagesse populaire ou sagesse des nations

« Qui veut ranger les arbres de la forêt par rang de taille meurt avant d'y être parvenu. »⁵⁵

Nous choisissons volontiers de cibler notre réflexion sur la sagesse populaire, pour certainement la raison évoquée plus haut : c'est qu'elle est le point de départ ou la base de toute sagesse. D'ailleurs, les sagesse savantes n'ont jamais cessé de garder une profonde affinité avec elle, tant elle inspire la nostalgie. Mais de façon plus précise, il n'y a pas et il n'y aura pas de sagesse sans une certaine accumulation d'expériences sur les événements que tout homme vivant en ce monde peut éprouver. Et ces expériences s'enracinent dans le temps.

Pour qu'il y ait sagesse populaire, il faut des sages (sous toutes leurs variétés) qui donnent forme (une formulation aussi diverse) à l'existence ou l'interprètent. Mais il faut aussi des

⁵⁵ VERVIN Claire, 1959, *La sagesse des nations*, Présentation et préface de Claude ROY. 18 jeux typographiques de Pierre FOUCHÉUX. Paris, Club des Libraires de France

manières qui les traduisent : des savoir-faire et des savoir-vivre. La sagesse « dite » concerne l'expression littéraire, les savoir-faire et les savoir-vivre s'interprètent avec les dépositaires qui en sont l'incarnation.

2.2.1. « Sagesse des nations », une expression fort ambiguë

À propos de l'expression « *sagesse des nations* », Claude Roy⁵⁶ relève avec ironie l'équivoque :

« C'est une étrange expression, " la sagesse des nations". Si les nations étaient sages, cela se saurait. Cette chaîne, quasi sans fin ni halte, ni répit, de massacres et d'ébullitions, de guerre et de persécutions, d'esclavages plus ou moins hypocrites et de folies plus ou moins explosives, entremêlerait donc ses anneaux au mince petit fil d'or d'une sagesse commune ? Le mot sagesse s'accorde-t-il d'ailleurs avec un nom collectif et au pluriel ? Il y a un petit nombre de sages en Grèce, mais y a-t-il une sagesse de la nation grecque ? Il y a quelques sages de la Chine, mais y a-t-il une sagesse de la nation chinoise ? A plus forte raison, les nations, qui ont eu tant de mal à élaborer, entre deux étripades, quelques traités de paix ou de commerce, auraient-elles conçu une sagesse nationale ? Plus on est de fous, plus on rit. Plus on est, plus on est de fous. »

On aurait aimé que les nations soient sages. Mais la gestion des nations demande plutôt des institutions et des lois stables, des structures qui ont besoin de l'apport de classes élevées de personnes. Celles-ci doivent être des plus claires possibles pour éviter toute équivoque. La sagesse des nations est tout le contraire. Elle tolère ou encourage la mobilité, la souplesse et même l'équivocité. Il y en a qui sont confuses et dont la compréhension n'est pas évidente.

On appelle communément ces proverbes de la Bible « *sagesse des nations* », avant tout pour traduire leur caractère proverbial et fortement marqué d'expériences, même s'ils sont parfois des véhicules de messages divins. En d'autres termes, les proverbes parcourent toutes les nations et s'enrichissent de l'expérience des hommes et des peuples. Ils

⁵⁶ ROY Claude, Préface, dans VERVIN Claire, 1959, p. 11-12.

s'introduisent dans tous les discours à la fois humains et divins. Tous les peuples en disposent et on les rencontre, non seulement dans les recueils, mais aussi dans les expressions courantes de la vie.

2.2.2. Le mot et la chose

La sagesse populaire peut être soit un savoir dire, soit un savoir-faire ou un savoir-vivre. Si elle est un savoir dire, elle est soit extrêmement courte, soit plus ou moins longue. Parfois, ce sont des livres entiers qui en font l'interprète. Si elle est un savoir-faire ou un savoir-vivre, elle épouse toutes les subtilités et les finesses de l'agir des hommes et des peuples. En général, les sagesse populaires ou sagesse des nations sont d'une part des condensés de vérités ou d'expressions élaborées par des hommes ou des peuples, et d'autre part une sagesse qui se diffuse au plus grand nombre de gens. Elles sont populaires, comme dira Claude Roy, par leur auteur qui souhaite leur imprimer un caractère populaire, mais aussi et surtout par l'usage qui ne les détériore pas. Au contraire !

1. Des résumés plus ou moins courts

Comme brièvement cité plus haut, il existe des sagesse populaires qui prennent une des formes les plus simples de la sagesse du monde. Ce sont entre autres les proverbes, les dictons, les lieux communs, les « *expressions proverbiales* », aphorismes, paronomases, les locutions populaires d'une part, et d'autre part les adages, les sentences, les maximes, les apophtegmes, les expressions idiomatiques propres à chaque langue et les jeux de société qui sont plus ou moins élaborés parce que leur formulation est de peu plus longue que celle des précédentes. Parce qu'infiniment variées, elles prennent toutes les formes de l'art. Comme nous le dirons des visions du monde, ces résumés suscitent de véritables attraits. Leur forme est le plus souvent condensée. Ces sagesse populaires, si elles prennent la forme des proverbes, sont le plus souvent des expressions concises, nettes et frappantes d'une idée ou d'un ensemble d'idées, conçue pour attirer l'attention. Mais surtout, elles expriment *ce qui va de soi*, ce qui est généralement admis. Elles ont un caractère d'évidence et parfois de banalité. En faire usage, en un certain temps et dans une circonstance particulière, impose une autorité sans pareille.

2. Des visions du monde

Les visions du monde sont essentiellement ce que les croyances ou les philosophies de tous les temps et de tous les lieux ont réussi à faire passer dans le peuple, et qui font chemin avec les gens. Elles prennent la forme de discours susceptibles d'être compris et ratifiés par le plus grand nombre, des discours qu'on pourrait qualifier de mobilisateurs.

Comme les résumés plus ou moins courts, leur forme est aussi extrêmement variée. On peut citer entre autres : les contes, les légendes, les fables, les témoignages, les paraboles, les récits et les chants populaires, etc. Ils sont considérés comme ces visions du monde que les sagesses locales véhiculent en fonction des différentes ères culturelles. Parfois, ce sont des livres entiers qui sont les supports de ces sagesses populaires.

3. La sagesse populaire en livre

La sagesse populaire prend aussi la forme d'un livre. Bien qu'ils puissent faire facilement partie des résumés plus ou moins longs, les livres dits sapientiaux forment une catégorie particulière. Les livres de sagesse populaire peuvent être de deux sortes : une première qui est un recueil formé principalement par des citations et des pensées de sages les plus populaires à travers le monde, et une seconde formée des livres proprement dits « *de sagesse populaire*. » Seulement, ces derniers sont autrement organisés que les premiers.

- *Collection de textes à caractère sapientiel*

Sinoué Gilbert⁵⁷ va constituer un recueil important, *Le Livre des Sagesses d'Orient*. Lenoir Frédéric et Tardan-Masquelier Ysé⁵⁸ vont aussi constituer un ouvrage important de 1949 pages formé d'une présentation des sages, des courants de pensée, ainsi que d'extraits des écrits de sagesse de tous les temps. *Le Livre de la Sagesse dans la Bible* est aussi reconnu en partie comme une collection de proverbes et dictons populaires à l'usage de la communauté.

- *Les livres proprement sapientiaux*

⁵⁷ SINOUE Gilbert, 2000, *Le Livre des Sagesses d'Orient*, Le Grand Livre du Mois

⁵⁸ LENOIR Frédéric et TARDAN-MASQUELIER Ysé (dir.), 2002, *Le Livre des Sagesses. L'aventure spirituelle de l'humanité*, Paris, Bayard

À l'intérieur des livres populaires proprement dits de sagesse, il est possible de noter d'autres individualités.

Les livres de sagesse populaire prennent d'abord la forme des textes des différentes religions, de la philosophie et de la spiritualité populaires. Leur caractéristique principale réside dans le fait qu'ils proposent des voies et moyens pour réussir sa vie, soit en suivant des maîtres, soit en pratiquant leurs enseignements. De nos jours, ils se sont diversifiés. On peut distinguer par exemple des livres sur le christianisme, la chine tao, la franc-maçonnerie, la théosophie, la spiritualité orientale, le judaïsme, le bouddhisme, l'hindouisme, le soufisme et l'islam, la spiritualité occidentale, la rose-croix, le martinisme, etc. Il en existe de spiritualité populaire, des livres ésotériques et exotériques, des livres de bien-être, etc.

Ces formes de sagesse populaire inaugurent déjà la catégorie des savoir-faire, puisque leurs productions ou inventions nécessitent une certaine habileté, un talent ou un génie particulier. Leur maîtrise dépasse l'imitation. Il faut un talent particulier.

4. Des savoir-faire et des savoir-vivre

Le visage principal de la sagesse (du moins ce qui reste d'elle dans la mémoire populaire) est celui d'une sédimentation de l'expérience, d'une accumulation des observations qui permettent de dégager des constantes de la vie humaine dans toutes les situations. C'est ce que d'aucuns appellent la « *sagesse pratique*. » La sagesse se veut utile grâce à l'expérience qu'elle permet d'acquérir, ce que Jean-Louis Chrétien appelle une « *thésaurisation de sens*. »⁵⁹ Cette thésaurisation de sens peut être considérée de deux manières :

- *Comme une expérience au long d'une vie humaine*

La durée de la vie humaine compte pour que l'homme ait l'occasion d'imprimer un sens particulier à sa vie et à ses actions. D'où cette habitude à ne voir que dans les vieillards cette plénitude de sens. Elle est proprement la sagesse dite « *des anciens*. »

⁵⁹ CHRETIEN Jean-Louis, « La sagesse apprise au pied de la croix », dans *Revue Christus*, n° 203 de juillet 2004, p. 265.

- *Comme une expérience au fil des générations*

Les générations se seraient transmis un héritage dont la forme générale résiste au temps, mais en même temps dont le contenu s'enrichit ou s'appauvrit par endroits au cours du temps. Cette sagesse est dite « *sagesse des nations* ». Elle prend forme dans des formules dont le proverbe est le prototype. Grâce à des indices le plus souvent diffus, il est possible de reconstituer non pas l'histoire d'un peuple à un moment donné, mais la variété des glissements qui sont intervenus autour d'une expérience particulière.

L'image du savoir-vivre en tant qu'il est fruit de l'éducation familiale, a été poussée à son extrême par la bourgeoisie qui a toujours recherché pour tous les individus de la lignée familiale une attitude idoine en toutes circonstances. Il s'agit d'une discipline éducative très contraignante qui s'exprime dans l'art de se vêtir, de s'exprimer en public, jusqu'à l'art de la table.

Dans l'Antiquité grecque, cette fonction d'enseignement était assurée par les sophistes qui se faisaient payer pour prodiguer aux enfants de bourgeois une éducation digne de ce nom, et qui touchait toutes les dimensions de la vie sociale, politique, intellectuelle, morale, etc. Le plus souvent, une pareille éducation est recherchée pour réclamer un certain statut de civilisé. C'est ici que sagesse et civilisation ou culture font route ensemble et même s'identifient purement et simplement. Dans certaines familles, encore de nos jours, cette éducation se fait à coup de chicotte pour faire prendre aux enfants des habitudes que les parents attendent d'eux.

Conclusion :

Il faut dire que les sagesse populaires présentent toutes les caractéristiques de la sagesse : une parole, un geste, une habitude qui exprime un certain art de bien vivre, de bien agir, de réussir dans la vie et de faire son bonheur. Avant d'être populaires, elles sont reconnues comme des expressions de sagesse capables d'orienter la vie des hommes. Leur popularité vient certainement de l'audience qu'elles trouvent dans les événements que chacun vit quotidiennement, de leur incidence dans la vie courante, mais aussi pour le simple fait qu'elles naissent, s'épanouissent et se vivent dans des peuples. L'adjectif « *populaire* » vient, pour ainsi dire, préciser l'étendue non pas nécessairement du peuple (il peut s'agir aussi d'un petit peuple) mais de la répercussion de la sagesse. Dire « *sagesse populaire* »

c'est parler de ces dictons populaires, de ces proverbes, de ces gestes de délicatesse recherchés, communément admis et qui se diffusent à volonté dans un peuple, voire dans tous les peuples. Avant de se faire connaître dans les plus petits détails, la sagesse se déploie dans les grands domaines de cultures qui l'incarnent et impriment sur elle des caractères particuliers.

III. POUR UNE ETUDE DE LA SAGESSE POPULAIRE

Tout un contexte théorique définit la sagesse populaire. Diverses assertions de « *populaire* » illustrent le concept et lui donnent toute sa concision.

3.1. Que veut dire « populaire » ?

Il y a en jeu les approches structuralistes qui permettent de considérer les réalités selon la structure qu'elles présentent, mais aussi les approches formalistes qui s'intéressent à l'aspect global. Les unes comme les autres permettent de mieux cerner la réalité de la sagesse des nations. Si la sagesse est un type particulier d'art, et si elle est populaire, elle doit présenter les caractéristiques de tout art populaire. L'épithète « *populaire* » est souvent utilisée dans diverses directions, notamment comme un niveau, le niveau populaire ; comme une classe moyenne opposée à la classe bourgeoise, savante ; comme une masse importante et présente nulle part ; comme une renommée ou un éloge.

LE PETIT ROBERT

Paul Robert⁶⁰ trouve quatre sens à « *populaire*. » Il privilégie l'aspect structurel.

Un premier sens revient au phénomène démocratique. Est populaire, qui appartient au peuple ou émane du peuple, le peuple lui-même étant « *l'ensemble d'êtres humains vivant en société, habitant un territoire défini et ayant en commun un certain nombre de coutumes, d'institutions.* » Cette définition d'inspiration politique et sociologique a besoin d'être complétée.

Un second sens parle de l'opposition entre ce qui est commun par rapport à ce qui est réservé à une élite, à la bourgeoisie ou aux gens cultivés par exemple. « *Populaire* » rime ici avec vulgaire. Ici aussi, populaire se rattache à peuple, mais autrement. Ce qui fera dire

⁶⁰ ROBERT Paul, 1996, *Dictionnaire alphabétique et analogique de langue française*, Société du Nouveau Littre

à Paul Valéry⁶¹, « le mot peuple... désigne tantôt la totalité indistincte et jamais présente nulle part ; tantôt le plus grand nombre, opposé au nombre restreint des individus plus fortunés ou plus cultivés. »

Le troisième sens cible une catégorie de personnes, un milieu ou une classe : un quartier populaire, un bal populaire. Il désigne une réalité en tant qu'elle est telle. On se refuse à faire des distinctions minutieuses à l'intérieur des catégories et des milieux ou des classes.

Le quatrième désigne l'éloge. Dire d'un acteur ou un haut personnage qu'il est très populaire c'est lui dire qu'il est connu et apprécié.

La sagesse populaire est celle qui se diffuse au plus grand nombre ou qui requiert l'assentiment d'un large auditoire. C'est la chose dont on dit qu'elle est la mieux partagée. Le phénomène de la sagesse déborde le cadre de la Bible. Il est un phénomène universel. La recherche de la sagesse est commune à toutes les cultures et à toutes les époques, c'est-à-dire que toute culture selon l'époque et le contexte détermine de façon propre la sagesse.

LITTRE ET LAROUSSE

Littré, conscient des implications des concepts, met en garde contre des dérives qui peuvent se révéler antipathiques. Il ajoutera « *bon pour le peuple* », pour dire « *pour ce peuple vulgaire...* » La dérive consiste à aboutir à « *populace* », bas peuple, canaille, gens de peu. Ce qui d'ailleurs lui fait définir les proverbes comme une sentence ou maxime exprimée en peu de mots, et devenue commune et vulgaire. Larousse corrigera « *vulgaire* » par « *populaire* » sous le prétexte que le commun n'est pas toujours vulgaire. Cette correction vient au bon endroit pour inviter à reconsidérer la sagesse populaire comme une réalité commune à un grand nombre et à éviter le jugement de vulgaire qui ne lui convient presque jamais.

CLAUDE ROY

Pour Claude Roy⁶²,

⁶¹ BURDEAU Georges, article « nation », dans *Encyclopaedia Universalis*, 1990

⁶² ROY Claude, *op. cit.*, préface, p. I-II

« Lorsqu'on parle d'un roman populaire, cela peut être un chef-d'œuvre, en effet populaire par la volonté de son auteur (par exemple Les Misérables ou Les Chouans) ou qui l'est devenu avec le temps et les vagues successives de lecteurs (par exemple Robinson Crusoe ou L'Île au Trésor). Mais cela peut être aussi un de ces « produits » des usines à imaginaire, une fabrication calculée pour la plus facile et la plus molle des lectures, le feuilleton à gros traits, le « roman de gare », le mélo flasque, le tire-larmes garanti. »

Parce que travaillant dans le domaine de l'art (il était peintre et poète), Claude Roy ajoute que dans l'art, l'épithète « populaire » définit un cadre, un milieu. Mais immédiatement, il relève l'ambiguïté :

« ... L'art populaire se distingue d'un art savant, mais on a du mal ici à différencier l'artisan de l'artiste, et les maçons qui bâtissent une cathédrale de l'architecte qu'ils sont aussi. La musique populaire n'est pas une musique moins musicale que la musique de Josquin des Prés ou de Webern, mais peut-être (pas toujours) plus facile à jouer pour ce commun des mortels qui n'est ni si commun que ça, et pas du tout vulgaire. À la limite, entre une musique populaire et une composition savante, entre la peinture des ex-voto et celle du peintre du Roy, entre la littérature orale et la littérature écrite, il n'y a souvent que l'absence d'une signature... »⁶³

La limite est très mince entre la sagesse savante et la sagesse populaire. C'est qu'il est facile parfois (pas toujours) de passer de l'une à l'autre comme dans les cas cités par Claude Roy.

CUISENIER JEAN

La description de Jean Cuisenier⁶⁴ est beaucoup plus systématique. Il privilégie à la fois l'aspect formaliste et structuraliste du concept. Pour spécifier l'art populaire, il distingue, trois séries de critères :

⁶³ Ibidem

⁶⁴ CUISENIER Jean, dans *Encyclopædia Universalis*, 1990, « Populaire (Art) »

- Le *mode de transmission* des normes culturelles

« ... Une œuvre est d'art populaire quand la matière, la technique de fabrication, la configuration et la destination sont fixées de tradition immémoriale, anonyme, orale et non scolaire. »⁶⁵

Cette catégorisation n'enlève pas le problème, dans les pays à usage de l'écriture, de la découverte de quelque modèle savant dans la chaîne de transmission de normes (J.M. Guilcher) ou le fait que l'école ait pu sauver de l'oubli, en les divulguant, l'essentiel des versions savantes (Marc Soriano). Beaucoup d'autres œuvres populaires sont des répliques de modèles savants. Les sagesses des nations, ont quelque chose à voir avec le monde des savants, les scribes pour être plus précis.

- Les *sujets* de l'activité artistique

Les sujets concernent à la fois les auteurs et les destinataires. Si ceux-ci appartiennent à des classes dites « *populaires* », alors leurs œuvres sont aussi dites « *populaires* ». Malheureusement au sein de ces peuples des stratifications ne manquent pas entre le « *petit peuple* » et les « *grands* », entre ruraux et citadins, entre paysans, artisans, commerçants d'une part, et les nobles et les clercs de l'autre, entre la masse inculte d'un côté et les gens cultivés de l'autre. Bien que ces sujets puissent provenir d'un même milieu populaire, leurs œuvres peuvent infiniment varier à cause des classes internes qui les déterminent.

- La rémanence des *traits culturels archaïques*

« Un motif décoratif géométrique, une technique de construction, une forme dialectale sont populaires, parce qu'ils révèlent des états de culture en train de disparaître et maintiennent vivantes, comme en un conservatoire, des différences ethniques effacées par la culture et l'organisation sociale dominantes. L'art populaire véritable ne pourrait donc se trouver que dans les milieux ruraux, en des endroits maintenus à l'écart des grandes

⁶⁵ *Ibidem*

*transformations de la société, là où des collectivités locales auraient pu préserver les traits les plus caractéristiques de cultures disparues. »*⁶⁶

On pourrait ainsi à tort traiter avec mépris certaines formes d'art dans les sociétés modernes sous le prétexte qu'elles sont un retour pur et simple du passé. Le passé peut servir aux générations actuelles, sans pour autant empêcher l'innovation.

Ces visions tentent de caractériser le « populaire » par des domaines d'objets et d'activités. Pris isolément, ces éléments s'avouent insuffisants à déterminer avec tous ses contours l'art populaire. La sagesse populaire échappe elle aussi à la rigueur de la catégorisation, et c'est pourquoi elle s'invite dans tous les domaines de vie et dans toutes les cultures, même les bourgeoises et les savantes. Seuls les contextes particuliers où ils se trouvent les spécifient.

C'est ainsi que distinguer sagesse populaire d'une part et sagesse non populaire et sagesse savante d'autre part, reste un choix sélectif d'opinions sans grande généralisation.

Considérées dans la stricte assertion du terme populaire, c'est-à-dire le fait qu'une réalité s'étende à un plus grand nombre, certaines formules sapientielles semblent revêtir des caractères trop particuliers et dont l'usage se réduit à quelques milieux clos, voire privés. Parmi les proverbes non populaires il faut citer les plus réservés à une élite particulière, ceux propres à un milieu particulier, ceux qui sont nés de querelles de voisinage, etc. Ils concernent en particulier les proverbes modernes.⁶⁷

« *Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra* » proverbe répandu, mais comme dit Soriano Marc, il est d'inspiration antipopulaire.

Il y a des proverbes de rivalités entre voisins : « *Niais de Sologne qui ne se trompe qu'à son profit* » ; « *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes.* » Ici, l'art reste populaire. La forme et le contenu ne sont pas populaires. Il y a plus qu'une forme et un contenu dans une sagesse populaire.

⁶⁶ *Ibidem*

⁶⁷ SORIANO Marc, article « Proverbes », dans *ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS*, 1990

Il y a surtout le niveau qui permet de dire si elle est populaire ou savante. Si, dans certains cas, il est difficile de distinguer sagesse populaire et sagesse savante, il n'est pas possible en d'autres cas de les confondre. Les méthodes qu'elles utilisent et les objets qu'elles manipulent ne sont pas les mêmes. Ce qui fait dire à Bernard Ducourant :

« À l'inverse du philosophe qui développe sa propre conception du monde et raisonne le plus souvent dans l'abstrait, les proverbes populaires ne s'embarrassent pas de métaphysique et de complications intellectuelles, certes, ni même de morale. Ils vont droit au but, se préoccupent avant tout de la vie vécue, du quotidien de l'espèce humaine. En revanche, ils le font avec l'assurance que confèrent plusieurs siècles sinon plusieurs millénaires d'observations patientes, mille fois corroborées par les faits. Voilà leur force. Ce sont des concentrés de sagesse, des sublimés de bon sens, des bulles de santé mentale, cachant sous leur simplicité de télégramme, des vérités éternelles auxquelles jamais les hommes n'échapperont. »⁶⁸

Les choses ne sont pas si simples, et opposer la sagesse populaire à la sagesse savante est un leurre, parce que les sagesse populaires ne sont pas moins savantes, ou mieux, elles ne sont en définitive assez bien conçues que par des gens qui savent. D'ailleurs, pour que la sagesse puisse être diffusée dans les peuples, une première caractéristique est qu'elle soit bien pensée.

3.2. Vers une problématique

- *Un constat*

La théologie a présenté différents niveaux de compréhension ou plutôt différentes visions de la sagesse. Du don de l'Esprit, elle est passée à l'Esprit saint lui-même avant de désigner la deuxième personne de la Trinité. Elle est allée de développement en développement jusqu'à désigner le christianisme, puis la théologie elle-même comme une sagesse. Ce constat vaut pour chaque époque qui élabore sa conception de la sagesse. Les circonstances de temps et de lieu influent donc sur la pensée qui adapte ses regards en

⁶⁸ DUCOURANT Bernard, 1994, *Toute la sagesse des proverbes populaires du monde entier*, Éditions de la Maisnie, Paris, p. 8

fonction des événements et de l'évolution des situations. Si les visions de la sagesse varient d'une époque à une autre, elle varie aussi d'une culture à une autre. Comme on peut le lire chez Michel Volle,⁶⁹

« L'histoire nous a légué diverses figures du sage. Le sage bouddhiste considère que la nature est une illusion et aspire au nirvâna ; le sage platonicien place la réalité dans le monde des Idées ; la figure du saint catholique peut recouvrir aussi bien le militant qui s'engage pour construire un monde meilleur que l'ermite qui se retire du monde pour cultiver sa foi. »

Cette diversité est certainement une richesse. Ce que les Pères conciliaires de Vatican II n'ont pas manqué de relever. Il y a une véritable aspiration universelle de tout être humain à la culture. Le saint Concile l'a bien noté quand il faisait remarquer qu' « à quelque groupe ou nations qu'ils appartiennent, le nombre des hommes et des femmes qui prennent conscience d'être les artisans et les promoteurs de la culture de leur communauté croît sans cesse. Dans le monde entier progresse de plus en plus le sens de l'autonomie et de la responsabilité... ».⁷⁰ Chacun voulait ainsi apporter sa pierre à l'édification d'un monde meilleur fait de justice, de vérité et de paix. Mais tout dépend de comment se fait cet apport : par continuité d'avec le passé ou en constante rupture ? Le plus souvent, c'est la deuxième branche de l'alternative qui l'emporte. Ce qui n'a pas empêché les Pères, bien que faisant l'éloge de la richesse du foisonnement des inventions culturelles, d'exprimer une crainte fondée sur les conséquences que ce phénomène pourrait entraîner. Si les Pères conciliaires manifestent une certaine inquiétude ou plutôt émettent une réserve vis-à-vis de ces progrès de toutes sortes, c'est qu'ils ont aussi pressenti les antinomies⁷¹ de la culture et surtout de la culture moderne et les dangers qu'elles pouvaient représenter pour l'homme, appelé à savoir vivre et à savoir agir.

Une des craintes les plus fréquentes est de voir la multiplication des échanges culturels produire des effets pervers. Au lieu qu'ils renforcent le dialogue entre les peuples, et ainsi

⁶⁹ Le 15 septembre 2003 sur son site www.volle.com.

⁷⁰ *Gaudium et Spes*, n° 55.

⁷¹ *Ibidem*, n° 56.

contribuer à une richesse mutuelle des différentes cultures, ils viennent à neutraliser le génie propre à chaque peuple.⁷² Les nouvelles cultures qui s'enracinent dans la science et la technique s'émancipent au détriment des cultures dites traditionnelles ou les méprisent tout simplement.

De même, dans les raisons qui fondent la crainte de la débâcle dans le foisonnement des cultures, « *l'émiettement si rapide et croissant des disciplines spécialisées* »⁷³ n'est pas de nature à favoriser des synthèses pérennes qui pourraient donner des repères pour la vie bonne. Les premières annonces de l'évangile par exemple se sont faites en Afrique au détriment de la culture traditionnelle qu'elles traitent de paganisme. La nouveauté de l'instruction à l'occidental favorise le délaissement des pratiques traditionnelles. Aujourd'hui la culture occidentale dominée par la philosophie s'intéresse de moins en moins à la religion et aux traditions ancestrales qu'elle pense figées dans les dogmes. Et pourtant, la vie a besoin de repères. La devise la plus prudente de l'homme dans la vie doit être « *ante et retro oculata* », selon une expression chère de l'Église catholique au sujet de la pédagogie de la lecture des signes des temps. Le thème de la sagesse pose à la fois ces questions cruciales que soulèvent les antinomies de la culture.

- *Une démarche méthodologique*

Penser la sagesse populaire ou la sagesse des nations, c'est faire cas de ces glissements que le phénomène culturel universel ne cesse de soulever comme une empreinte fondamentale de l'histoire de la vie et de la pensée. D'où ce constat plutôt déroutant : « *Toute forme de savoir est relative.* » C'est la conclusion à laquelle est parvenu Michel Foucault à la suite de la relecture de l'histoire de la pensée occidentale.⁷⁴ Comme l'interprète Michel Lallement, « *M. Foucault soutient que les modes de pensée d'une époque ? y compris*

⁷² *Ibidem*, § 2

⁷³ *Ibidem*, § 4

⁷⁴ Cf. FOUCAULT Michel, 1966, *Les Mots et les Choses, une archéologie des sciences humaines* (réédition Gallimard, coll. « Tel », 1990).

*scientifiques ? sont précaires et destinés à périr un jour pour être remplacés par d'autres. »*⁷⁵

Ce qui pouvait bien signifier que les rigueurs de la logique humaine que nous pensons indéterminables ou incontournables finissent par céder à la vague des glissements que la complexité de la vie déroule continûment. Comme les sagesse populaires épousent davantage la courbe de ces mouvances de la vie en tant que vécu quotidien, leur renouvellement ne les déboussole aucunement. Et puisque la sagesse populaire épouse elle aussi les mêmes caractéristiques du savoir, nous pensons adopter la démarche méthodologique que Michel Foucault déduit du constat de la relativité des formes de savoir à savoir : la généalogie et l'archéologie.

La généalogie

*« Le point de départ de toute démarche généalogique est le refus des recherches de l'origine et, à l'inverse, la volonté de rechercher avec patience les transformations, glissements qui affectent de manière incessante nos valeurs, conduites et systèmes de pensée. »*⁷⁶

Ce qui manquerait à la sagesse populaire, c'est le suivi chronologique qui semble totalement perdu, à cause de la difficulté d'identifier le temps de production de la sagesse. D'ailleurs, est-il nécessaire de vouloir trouver un suivi chronologique ?

Selon Michel Foucault commenté par Michel Lallement,⁷⁷ il est important d'être attentif aux grandes ruptures et discontinuités qui scandent l'action et la connaissance humaines. Dans *Les mots et les choses*,⁷⁸ Michel Foucault distingue trois mouvements des idées visiblement inconciliables. À la Renaissance (XV^e siècle), le savoir, principalement

⁷⁵ http://www.scienceshumaines.com/la-quete-inachevee-de-michel-foucault_fr_14321.html. LALLEMENT Michel, « La quête inachevée de Michel Foucault », Article spécial de la Revue « Foucault, Derrida, Deleuze : Pensées rebelles », N° Spécial N° 3 – Mai-Juin 2005

⁷⁶ LALLEMENT Michel, *Ibidem*.

⁷⁷ LALLEMENT Michel, *Ibidem*

⁷⁸ FOUCAULT Michel, *Ibidem*

scientifique était fondé sur le concept de la ressemblance. À l'âge classique (XVII^e et XVIII^e siècles), il y a un glissement dans l'ordre du savoir. On insistera davantage sur le rapport entre les mots et les choses. Dès le XIX^e siècle à nos jours, le nouvel objet de connaissance est l'homme. Toutes les études centrent l'homme dans ce qu'il est, ce qu'il vit ou ce qu'il fait. À l'avenir, l'homme cessera d'être un objet principal d'étude et cèdera sa place à un autre objet de connaissance.

En général, il apparaît évident que la sagesse populaire se révèle au premier regard comme une réalité qui subit constamment l'érosion du temps et des événements dont elle est l'expression la plus forte et la plus fidèle. Elle montrerait différents niveaux de transformations qui sont l'effet de l'usage populaire. Au lieu d'y voir une chronologie, c'est plutôt les manifestations de la vie qui sont multiples.

L'archéologie du savoir

D'un autre côté, alors que la généalogie met en lumière des transformations, l'archéologie, elle, relève la sublimation du discours produit. Il ne s'agit pas d'une interprétation de ce discours, mais comme dit toujours Michel Lallement, d'une description de son apparition et de son fonctionnement. Ça marche ! dira-t-on vulgairement. Le discours apparemment contradictoire de la sagesse populaire, grâce aux questionnements liés notamment à certains contextes de temps et de lieu, se justifie et même impose des orientations nouvelles. Foucault parle dans ce second cas de « *désarticulation* ». René Heyer,⁷⁹ lui, parlera de « *déplacement de l'inversion*. » En effet, cette méthode permet de quitter sans l'abandonner la morale qui hiérarchise en codifiant, pour passer à la décision éthique qui induit et autorise l'inversion.

En fait, la sagesse populaire ne commande pas une suite linéaire de conduite, mais différentes orientations de la vie, parfois contradictoires, et ne présentant pas toujours des implications morales.

- *Un instrument d'analyse*

Nous pensons trouver l'instrument adéquat pour analyser la sagesse populaire dans l'ethnologie. Pour aborder l'art populaire, l'ethnologie (ou aussi la critique littéraire)

⁷⁹ HEYER René, 1994, *La Mémoire de Dieu. Essai sur l'imaginaire religieux*, Paris, Cariscript, p. 205

problématise plutôt la question et regroupe les différents débats en trois problèmes principaux : les genres populaires, la structure du système des œuvres et l'activité créatrice. Ce critère nous paraît très intéressant pour ce travail qui exige ces trois niveaux d'analyse.

Pour interpréter les spécimens collectés en des points et des dates donnés, un nombre fini de genres doit pouvoir suffire. Mais ces genres doivent être complétés par les relations entre les matériaux. En faisant ressortir ces liens, on détermine en même temps les lois qui les régissent et les différences qui les séparent. L'évaluation permet de statuer sur la créativité et la non-créativité populaire, sur la personnalisation ou l'anonymat des œuvres.

Si la sagesse des nations est une œuvre populaire, elle doit pouvoir se plier à ce triple palier d'analyse. Sous quel(s) genre(s) se présente-t-elle ? Quels éléments rendent compte de sa substance ? Comment est-elle structurée (structure littéraire mais aussi thèmes développés) ? Vers quel nouveau savoir nous oriente-t-elle ? Et en quoi ce nouveau savoir se discrimine-t-il en tant que savoir propre des autres types de savoir ?

Notons cependant que nous essayons de désigner ce que Descartes a appelé la morale parfaite, dernier degré de la sagesse.

PREMIERE PARTIE

LA QUESTION DES GENRES : LES VISAGES POPULAIRES DE LA SAGESSE

Dans l'histoire moderne des religions comparées,⁸⁰ le mythe comme fait primordial dans l'histoire des convictions culturelles et religieuses occupe une place importante. S'il faut parler d'un point de départ de la pensée, ou mieux du point zéro à partir duquel commence l'étape de la raison, le mythe situe l'enfance de la pensée humaine. Il serait le type de connaissance, si l'on peut parler ainsi, de l'homme primitif, ce que Lucien Lévy-Bruhl⁸¹ appellera plus tard la « *pensée prélogique* ». Mais c'est plutôt ce jugement qui sera reconnu pour primitif, parce qu'il méconnaît la profondeur de la pensée des peuples qui sont assez proches du cosmos et témoignent de l'osmose qu'ils entretiennent avec la nature. Se rendant compte de son jugement prématuré, Lévy-Bruhl se ravisera et requalifiera la pensée pré-logique en pensée « *méta-logique* », parce que le mythe est un premier et fondamental essai de pensée logique sans lequel toute autre pensée serait un fantasme. Toutes les sociétés partagent ces pré-requis sur lesquels s'édifie la culture. Ce qui fait dire à Louis Bouyer⁸²,

« Le mythe est comme la forme initiale que prend notre conscience de la réalité totale, ce qui donne un sens à toute la vie, et d'abord à la pensée de l'homme : inséparablement notre expérience de la vie en ce monde et le but vers quoi elle ne peut que tendre : rejoindre ce dont elle procède. »

Si la sagesse pose un problème épistémologique, c'est parce qu'elle émerge de ce fond primordial de la pensée logique qui débouchera sur la grande importance accordée à l'observation participative du cosmos, à l'interprétation rationnelle et à la vision intérieure par la foi. Une réaction des « *religions supérieures* » contre une certaine puissance de la

⁸⁰ Cf. MUELLER Friedrich Max, 1879 (1972), *Essai sur l'histoire des religions*, traduction de George Harris, Paris

⁸¹ Cf. LEVY-BRUHL Lucien, 1963, *Le Surnaturel et la Nature dans la mentalité primitive*, Paris. P.U.F.

⁸² BOUYER Louis, 1994, *Sophia ou le monde en Dieu*, Les Éditions du Cerf, Paris, p 12

vie cosmique, conduira à l'affirmation du monothéisme, tel celui de Zarathoustra, de Tell Al-Amarna, du pharaon Akhenaton, etc., qui sera avec le temps absorbé de nouveau dans le polythéisme, continue Louis Bouyer dans ses commentaires. Le thème de la Sagesse est ce qui va relier, dans leur développement même, les critiques postérieures des essais de la pensée logique centrée sur le cosmos, critiques apparemment inconciliables, qui seront le fait, soit de la raison, du *logos* grec, soit de la Parole, le *dabar* hébreu.⁸³

La sagesse, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit, semble prendre un tel déploiement, et s'insérer dans de tels domaines de définition. Louis Bouyer établit un lien étroit non entre la sagesse et le mythe, mais plutôt entre la vie cosmique, la raison et la parole divine. On peut dire que la sagesse est le fil rouge qui passe dans ces trois domaines. Aujourd'hui, la sagesse présente ces formes principales qui constituent, chacune, un indice particulier auquel on peut identifier certains peuples.

Notre propos ici est de faire un tour d'horizon sur les appropriations historiques que les peuples font de la sagesse. Ce qui revient à déterminer des catégories comme la sagesse traditionnelle avec ce qu'elle a d'oral et de communautaire, la sagesse grecque ou philosophie avec ce qu'elle a de rationnel et / ou de scientifique, et la sagesse biblique avec ce qu'elle a de surnaturel et de divin. Les accents variés, sans toutefois se radicaliser, s'identifient clairement, ne serait-ce que par les moyens qui sont privilégiés pour atteindre la sagesse : l'observation attentive du cosmos, la rationalité, la foi en Yahvé.

⁸³ *Ibidem*

CHAPITRE I. UNE SAGESSE ORALE ET COMMUNAUTAIRE, LA SAGESSE TRADITIONNELLE EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE : LE CAS DES AKPOSSO DU TOGO

Il paraît aujourd'hui impossible de parler globalement de l'Afrique. Cette appellation est bonne pour parler géographie, économie, ou population. Mais pour parler de sa culture, beaucoup souhaitent qu'on parle des Afrique, tellement elle est différente d'une région à une autre. George P. Murdock⁸⁴ énumère environ 850 sociétés africaines. Pour aller à la découverte de la sagesse traditionnelle dans ce milieu, il convient de faire un choix. Pour avoir vécu depuis l'enfance dans la culture akposso, cette culture va nous servir d'appui.

Comme toute société traditionnelle, la culture akposso offre un champ d'observation qui peut être transposé à beaucoup de cultures du même type. La sagesse chez les Akposso du Togo s'insère dans le vaste champ de la sagesse populaire africaine. Elle est une sagesse orale dont le rôle dans la société est capital. Tous les chercheurs s'accordent pour dire qu'elle est une sagesse mise à l'épreuve de la modernité. Ce qui pousse d'ailleurs à faire çà et là une collecte de proverbes, de contes, d'énigmes, d'expressions de type sapientiel propres à l'Afrique. Cette volonté de sauver un héritage jusque-là transmis de bouche à oreilles n'est pas seulement typique à l'Afrique. On découvre en Occident et partout ailleurs des tentatives de recueils de contes et de proverbes en fonction des langues et des aires culturelles. Notre intérêt pour cette recherche est de revisiter la sagesse du peuple akposso, d'en découvrir la richesse, et de voir en quoi elle manifeste un type particulier de sagesse ou se réclame d'un statut universel.

Nous n'avons pas l'intention de voir la sagesse partout. Mais nous disons qu'elle occupe une dimension importante dans la vie de ce peuple, du moins des hommes des générations

⁸⁴ Cf. MURDOCK George P, 1966, *Social Structure...*, New York, Collier-Macmillan, Free P London

passées, puisque la tendance d'aujourd'hui paraît atténuée par une certaine évolution de la société et un relativisme culturel plus ou moins prononcé d'une région à l'autre. Tout ne semble pas perdu. Bien au contraire. C'est au sein même de ce semblant d'abandon que naissent les plus vives nostalgies du passé, non pas pour un retour aux anciennes façons de penser et d'agir, mais comme un recours pour conforter les habitudes nouvelles qui n'ont pas l'air d'être stables en tout point de vue.

Nous proposons, dans ce sens, de choisir parmi les mille et une formes d'expressions sapientielles propres à cette région africaine, les formes les plus régulières et les plus usitées. Mais avant cela, il serait convenable de dire quelques mots sur le pays et le type de culture qui y est véhiculé.

1.1. LE PAYS ET LES HOMMES

Nous voulons nous appuyer sur l'entité ethnique akposso pour essayer de découvrir en quoi peut consister pour nous une sagesse orale et communautaire. De ce fait, nous offrons à la recherche, un terrain concret où tout ce qui sera dit de cette sagesse ne sera pas simplement une reconstitution. La présentation du pays doit pouvoir aussi donner lieu à des vérifications et constituer peut-être pour beaucoup, une occasion de méditer sur la complexité de la tradition africaine. De toutes les façons, nous n'avons pas fini de comprendre nos origines qui, parfois, peuvent nous interpeller sur ce que nous sommes devenus en bien ou en mal. Aller à la rencontre de la tradition, c'est vouloir se ressourcer soi-même ou s'instruire.

1.1.1. Géographie

Le pays Akposso se trouve au Togo, en Afrique occidentale. Les Akposso peuplent les montagnes qui portent son nom : « *les Monts Akposso* », et géographiquement dans la Région des Plateaux située au centre et vers le sud-ouest du pays.

Il est limité à l'Ouest par le Ghana où les hommes entretiennent des relations profondes avec les Ashanti, au Nord par le peuple Akébou, à l'Est par les Ifè (ethnie Ana), et au sud par les Dayes et les Kpélé (voir carte en annexe).

Le pays akposso couvre une superficie d'environ 4200 km². Deux préfectures et une vingtaine de cantons se répartissent le territoire. Un nombre impressionnant de villages,

plus de 250, sont reliés par deux routes principales et de petits sentiers plus ou moins praticables.

Le sol est naturellement fertile. On y cultive entre autres : le café et le cacao destinés à l'exportation, beaucoup de céréales pour la subsistance. Les forêts sont favorables à la culture des fruits. L'élevage est pour l'essentiel domestique.

1.1.2. L'ethnie akposso

Les Akposso constituent un groupe ethnique parmi la quarantaine qui peuple le Togo.

Sur le terrain, il y a une importante différence terminologique entre le pays désigné par le terme "*Kposso*", la langue parlée "*Ikposso*", et les habitants "*Akposso*". Nous convenons de tout désigner par Akposso pour nous mettre en conformité avec les chercheurs qui nous ont précédés, et pour ne pas casser le rythme de lecture.

Le terme Akposso renvoie au système guerrier qui caractérise ce peuple. Il signifie "*les buffles s'attroupent*". Ce qui justifie souvent les légendes et représentations guerrières fréquentes dans la culture.

Les historiens allemands comptent ce peuple dans le groupe dit des "*peuples témoins*", de l'allemand "*Restvölker*", petites populations disséminées dans les montagnes.⁸⁵ Ces peuples sont : Akébou, Akpafu, Ahlon, Adélé.

La population est d'environ 300 000 habitants.

1.1.3. La sagesse en pays akposso

Beaucoup d'Akposso vivent encore une tradition vivante, même si la mondialisation au sens fort du terme n'a épargné aucune entité culturelle.

C'est ainsi que des Akposso gardent encore une certaine vie simple dépouillée de la plupart des produits de la technique, ou d'apport culturel étranger dont les orientations entrent parfois en conflit avec le vécu quotidien. Pour les vrais traditionnels, il ne s'agit aucunement d'un enfermement, mais bien d'une pratique ascétique pour mieux conserver les richesses des pères. Ces volontaristes rendent un service incroyable à l'humanité, par

⁸⁵ KUEVI D., 1970, *Tradition, Histoire et Organisation de la cité chez les Akposso*, Lomé, I.N.R.S., p 8

leur façon de concevoir par exemple la vie (le caractère sacré de la vie) et de choisir les moyens adéquats qu'offre la nature pour en tirer le maximum de bienfaits. Nous pourrions citer en passant les coutumes, les modes de vie ordinaires, les interdits, les rites qui s'étendent à toute l'existence et jusqu'après la mort, etc. Il s'agit bien de tout un héritage qui constitue le patrimoine sapientiel du groupe.

La religion principale est l'animisme, même si le terme ne correspond pas tout à fait à la réalité du milieu.

Le peuple Akposso adopte une autorité centralisée : hiérarchiquement la préfecture, le canton, le village, le quartier et la famille, tous d'éminents lieux de sauvegarde de la tradition. Depuis 1989, sur le souhait du Président de la République d'alors, toutes les entités culturelles du pays dont les Akposso célèbrent une fête traditionnelle, forme d'expression populaire des richesses culturelles. Pour les Akposso, c'est « *ovazou* », de « *ova* » sorte de céréales à la forme du couscous, symbole de la guerre qui a donné la victoire aux Akposso sur les Ashanti, et de « *zou* » une forme spéciale de récolte, la récolte à la main. « *Ova* » est appelé en français « *fonio* » sans qu'on dispose des indices ou des circonstances qui ont conduit à cette appellation, tant il est vrai que la céréale reste inconnue de l'Occident. La fête traditionnelle en l'honneur de « *ovazou* » a lieu après les dernières récoltes qui se font généralement en fin d'année civile.

Actuellement, des efforts sont faits pour essayer de traduire dans des écrits de langues étrangères, paroles et images des cultures africaines dont la particularité est d'être opaque aux cultures occidentales.

1.1.4. L'enquête

Le chercheur étant du milieu, nous gardons des souvenirs vivants de ce peuple. Pour une confirmation des souvenirs qui peuvent être perturbés par une jeunesse et une formation vécues loin du milieu culturel, nous avons effectué expressément un voyage au pays du 13 décembre 2002 au 9 janvier 2003.

Notre recherche se veut provisoirement qualitative. Nous avons procédé par échantillonnage de la population. C'est ainsi que nous avons contacté et consulté :

Des *jeunes* : Davy Améhé, 17 ans, et Bonaventure Semenou, 30 ans.

Des *femmes* : Daria Sogbalé, 74 ans, une chrétienne très engagée, et Yawa Tchakpassou 68 ans, toutes mères de familles et grands-mères de petits-enfants.

Des *chefs de canton* : Nayo Edoufa IV (Chef du Canton Ouma dont le siège est à Amlamé), et Olukê Ossah III, chef du Canton Imlé à Koutoukpa.

Un *chef religieux* : Bodê Agouma Kotou. Il est chargé de veiller sur les us et coutumes du peuple et de coordonner les activités rituelles nécessaires.

Un *conseiller royal* attaché au chef religieux Raphaël Kossi Kpotoufé, 74 ans. Raphaël est décédé une semaine après notre enquête. Paix à son âme !

Et un *conseiller royal* attaché à l'entité clanique *Ehé* : Matthias Doussimélé, 60 ans

Un *ancien et chef de famille* : Simon Kodjo Kablè Améhé, 82 ans, le père du chercheur.

L'enquête s'est effectuée sans incident majeur et avec grand succès, mais surtout à la manière traditionnelle. À la manière d'adresser une salutation et une parole à un ancien s'ajoute le pot symbolique de vin que celui qui vient de loin apporte aux anciens du village. Les anciens à leur tour sortent du dessous de leur lit une liqueur, font une libation et en donnent une gorgée au visiteur. C'est après ce cérémonial, qu'il est permis de débiller le motif de la visite et d'engager la causerie.

Nous avons gardé le goût de l'écoute des anciens et nous croyons que la continuation de cette action ne pourra que générer d'importants ressourcements de sagesse.

1.2. L'EXPRESSION SAPIENTIELLE CHEZ LES AKPOSSO DU TOGO

L'indice le plus saillant est l'attachement à la Tradition qui a immortalisé paroles et gestes sapientiaux.

1.2.1. Le mot et la chose

Comme tous les peuples, les Akposso ont une manière propre de désigner la sagesse, selon sa résonance dans leur entendement. Un seul mot, selon l'enquête réalisée chez un

échantillon de la population, est le plus usité : « *êsêmv* ». Que veut dire « *êsêmv* » pour les Akposso ? Il est possible de parler d'une sémantique chez ce peuple.

Ce peuple n'a certainement pas les mêmes manières d'appréhender la réalité "*sagesse*" que les autres peuples, en l'occurrence le français qui tirerait l'origine de certains mots de l'hébreu, du latin ou du grec. L'esprit scientifique y trouve néanmoins des dérivés. Le mot « *êsêmv* » vient de *êsê* qui signifie affaire, évènement, et de *mv*, le participe passé de "*aviser*". *Mv* avec l'accent tonique, doit être distingué de "*mu*" à accent grave. Ce dernier signifie "*voir*". Il est vrai que le sage, c'est celui qui voit. Mais le sage akposso ne saurait être confondu avec les "*voyants*" qui constituent une entité distincte selon la classification akposso. Le sage est donc l'homme avisé, l'homme averti au sens absolu du terme, celui dont le regard est pertinent, éloquent, sur tout ce qui se passe autour de lui et en lui, et qui est prêt à en rendre compte. Il n'est pas seulement un observateur, mais celui qui sait observer de manière à tirer le meilleur parti de son objet. Il est l'homme du conseil le mieux indiqué à être consulté.

Le terme « *sage* » chez les Akposso renvoie à une réalité concrète : la personne du sage. Et il n'y a pas de sagesse qui ne soit approuvée par ses dépositaires.

1.2.2. Quelques aspects de la sagesse chez les AKPOSSO

Qu'est-ce que les Akposso du Togo considèrent comme réalité incarnant l'attribut de sage ? Que peut-on retenir de la culture akposso en tant qu'elle est révélatrice de sagesse ? En un mot, quand on parle de la sagesse chez les Akposso, à quoi peut-on penser ?

1. *Le style sapientiel oral*

C'est particulièrement le Père Léon Marcel⁸⁶ qui, après plus de vingt ans passés au Togo, au contact de filles et de pèlerins africains au Foyer de Charité d'Aledjo, s'est donné l'agréable devoir d'étudier pour son propre compte le style sapientiel africain dont fait partie celui des Akposso. Cette recherche reste d'une certaine manière une source importante de révélation sur les secrets de l'Afrique. À celle-ci, nous ajoutons un échantillon des différents recueils de contes, de fables, d'énigmes du terroir, et les sources

⁸⁶ MARCEL Père Léon, 1983, *La sagesse africaine, Ouvertures sur les Évangiles*, Éditions Saint-Paul, Paris

vivantes auxquelles nous avons eu accès au cours de nos enquêtes préliminaires à Koutoukpa, notre village natal, et dans une dizaine de villages akposso.

Le Père Léon Marcel note une conception de la sagesse assez homogène dans tout le pays et dans la zone subsaharienne de l'Afrique, même si de près on pense le contraire.

En effet, le style oral ne permet pas de parler véritablement de littérature, puisque lesdits peuples ne se sont jamais donnés le loisir de l'étudier ou de le vivre comme tel. Cela n'empêche pas de remarquer des tournures différentes chaque fois que l'on s'exprime dans une culture africaine. La littérature fait partie d'un ensemble d'harmoniques qu'il ne faut pas dissocier. Il faut dire aussi qu'il y a une multitude de styles littéraires sapientiels, certains échappent même à la catégorisation. Des études d'ethnologues, avec le temps, pourront préciser leur nature et au besoin les classer.

Le Père Léon Marcel (1983) trouve que la littérature sapientielle africaine rime étonnamment bien avec le style sapientiel biblique. Par des comparaisons surprenantes des paraboles bibliques avec les contes, fables et légendes africains, il arrive à cette conclusion qu'il existe une affinité entre la sagesse biblique et la sagesse africaine. Il faut néanmoins admettre que comparaison n'est pas raison. L'un des objectifs poursuivis par cet auteur est d'ordre spirituel. À ces peuples d'une autre formation religieuse avec qui il est appelé à vivre, l'auteur veut révéler la proximité sinon la concomitance de la manière de concevoir les choses avec celle des sémites de la Bible.

Nous tenons à faire malgré tout cette remarque que les peuples africains ont leurs particularités que d'autres peuples n'ont pas. Ou bien, pour être plus large dans les idées, chaque peuple privilégie des aspects d'une même réalité qui peuvent ne pas intéresser d'autres peuples. Nous n'affirmons pas ici une nature africaine. Ce qui n'a jamais existé en dehors de la nature humaine la mieux partagée. Nous sommes ici en face de niveaux de distinctions d'ordre culturel et social.

Le langage codé est une des formes les plus régulières de la sagesse africaine qui intéresse particulièrement le peuple akposso.

2. Du langage codé

Nous appelons langage codé cette forme d'expression du fait qu'elle associe le proverbe à l'art de raconter. Le langage des personnes âgées est totalement construit sous cette forme.

Dans l'après-midi de Noël, sous l'arbre à palabre de la cour familiale, se tenait assis dans un fauteuil traditionnel (*akpasra*), monsieur Kablè Simon, mon papa. À ma question, comment s'exprime « *ésémv* » chez les Akposso, il répond par ce proverbe à la limite mystificateur :⁸⁷

"Celui qui a longtemps séjourné dans le monde des Chamanes n'est pas cru sans preuve".

Vu mon air hébété, il ajouta ce récit, un peu comme pour descendre jusqu'au niveau de compréhension du non initié :

"Il était une fois, dans le passé, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui habitait ce village. Il s'appelait "Amuêtsésuê", nom énigme qui signifie "Connais-tu l'avenir ?". Au fil des jours et les événements se succédant, il se fit remarquer par les grands dignitaires du village comme un homme dont la démarche est bien rigoureuse. Non seulement il a une conduite presque irréprochable, mais aussi ses prises de parole en public et les analyses qu'il fait de certains faits cruciaux de la société attirent beaucoup l'attention. En effet, il savait bien consoler les cœurs meurtris par les souffrances de la vie. Le bruit parvint rapidement aux oreilles du chef qui, après audition de son conseil, décide de l'intégrer dans le groupe de ses notables. Des situations graves n'ont pas cessé de survenir et dont le chef doit statuer. Mais Amuêtsésuê n'a jamais manqué d'apporter une pierre précieuse à la résolution des crises. Ce qui suscita la jalousie de ses compères.

Un jour, une dame fut prise dans un groupe de badauds quand elle était seule dans la forêt en train de chercher du bois de chauffage. Ceux-ci se ruèrent sur elle, l'assommèrent, la pillèrent, et même la violèrent. La femme porta plainte auprès du chef. Les badauds furent repérés, appréhendés, et punis conformément à la loi. Au terme du jugement, Amuêtsésuê prit la parole et dit à la femme : "Il y a pire qui devait t'arriver ; une petite partie seulement t'a été manifestée." Cette phrase surprit plus d'un.

⁸⁷ Extrait des Notes du terrain.

Une autre fois, ce fut le tour d'un commerçant. Alors qu'il faisait avec sa femme la grande vente de l'année qui se prolongeait tard dans la nuit – c'était autour des fêtes de fin d'année – son magasin fut pris d'assaut par des voleurs de grand chemin. Ils passèrent à tabac l'homme et sa femme, pillèrent le magasin, et emportèrent leurs victimes qu'ils abandonnèrent à demi mortes dans une forêt. Ces derniers revinrent à eux-mêmes au petit matin et ignoraient même ce qui leur était arrivé. Ils se hâtèrent de retrouver leurs marchandises, mais ils ne virent qu'un magasin vide. Il était même impossible de retrouver les traces des assaillants. Tout le village se rassembla dans leur maison. Personne ne pouvait se réserver de se lamenter sur leur sort. Après un long silence, Amuêtsésuê vint et s'adressa aux malheureux victimes en beaucoup de termes de consolation qu'il conclut ainsi : "Il y a pire qui devait vous arriver, seulement une petite partie vous a été manifestée." Beaucoup furent choqués en entendant ces paroles. Les grands conseillers du chef furent davantage furieux, et certains d'entre eux choisirent de faire payer à Amuêtsésuê le prix de ses remontrances et de ses interventions qu'ils jugeaient déplacées et exagérées. Ils se dirent entre eux : faisons advenir à cet homme un grand malheur, et nous verrons s'il continuera à tenir le même langage.

Or Amuêtsésuê avait un fils, son unique, qu'il a choisi d'appeler symboliquement "Akanava", ce qui veut dire "Dieudonné". On décida donc de mettre à mort Akanava en repréailles aux paroles provocatrices d'Amuêtsésuê. L'idéal est de lui choisir une mort tragique qui fera taire celui qu'on voulait punir. On organisa une grande fête loin du village et on choisit de mettre en honneur le fils bien-aimé du chef et Akanava. On prit soin de poster sur la piste des bourreaux chargés d'exécuter Akanava, avec les détails qui le distingueraient du fils du chef. On donna un habit symbolique au fils du chef. Quant à Akanava, on l'orna de perles précieuses et de vêtements somptueux en or. Pendant que tout cela se passait, tout le village était déjà rassemblé au lieu de fête. On posa les deux élus chacun sur un cheval. Le départ fut bien pris, et les notables ne s'attendaient plus qu'à recueillir le résultat. Chemin faisant, les chevaux ont commencé à prendre de l'allure. La vitesse était tellement grande qu'Akanava, inexpérimenté, chuta de sa monture. Tout l'ornement en or et les perles précieuses furent éparpillés. Son habit somptueux fut éclaboussé de boue. La nouvelle atteignit rapidement Amuêtsésuê et tout le village en fête revint rapidement sur ses pas. Tous se rassemblèrent dans la cour du chef. Après une grande méditation, Amuêtsésuê prit la parole, remercia ceux qui se lamentaient encore sur

le sort de son fils, et conclut son intervention en ces termes : "Il y a pire qui devait arriver à mon fils et à moi, seule une petite partie nous a été manifestée." À ces mots, tous ceux qui avaient monté le coup comprirent la profondeur de la pensée d'Amuêtsésuê et ce dernier fut élu doyen des notables du chef.

Alors Kablè Simon attendait une réaction de moi. Comme elle tardait à venir, il conclut : « *Voilà pourquoi celui qui a longtemps séjourné dans le monde des Chamanes, n'est pas cru sans preuve.* »

La rencontre continuera avec beaucoup d'entrain. Mais précisément cette image de la sagesse orale traditionnelle reviendra plus d'une fois dans notre mémoire sous forme de constant questionnement. N'est-ce pas le premier effet de la sagesse orale : bouleverser au point de créer un habitus, de laisser des marques pour longtemps ?

3. L'usage des codes

Les éléments de la sagesse populaire traditionnelle sont nombreux. Dans l'histoire même d'Amuêtsésuê beaucoup d'autres modes d'expression de sagesse peuvent se retrouver. L'usage de codes par exemple est nécessaire à souligner. Comment se présentent les codes dans la sagesse orale traditionnelle ?

Selon les dires des personnes qui nous ont confié leur témoignage, toute l'expression orale était construite sur des paroles énigmatiques. Aux enfants, on pouvait parler un langage sans tournure énigmatique. C'est-à-dire qu'à chaque mot on donnait son sens littéral, jusqu'à l'âge de raison où le jeune garçon ou la jeune fille est appelé à se mettre à l'école de la sagesse. Il faut dire que beaucoup de personnes âgées ont conservé jusqu'aujourd'hui cette manière de converser qui est le propre de personnes mûres. Vouloir que les paroles soient prises au mot à mot, c'est comme disent les anciens "*dé-voiler le monde*" au sens étymologique du terme, enlever la spécificité au langage qui exige de se faire décoder par des personnes "*avisées*". Celles qui n'y arrivent pas sont considérées comme non éveillées et donc stupides. Il suffit par exemple de dire "*le tamis coule*" en voyant venir un étranger, pour signifier à son interlocuteur que l'étranger est capable de comprendre la langue dans laquelle on s'exprime. Les peuples rivalisent en formules codées quand l'autre est obligé de lire à travers les paroles apparemment claires, le sens profond de l'idée contenue dans ces phrases.

Cet art de s'exprimer prend toute son extension dans la vie pratique courante. S'exprimer sagement peut se faire par simple geste ou bruit, telles les onomatopées. Cette manière de s'exprimer va jusqu'à l'imitation des bruits des animaux. Un simple raclement de la gorge suffit à dire à un enfant « *fait attention à ce que tu fais* », ou encore « *ne fais pas, arrête de continuer* », parfois un soupir pour dire « *je suis dépassé par les événements, venez à mon secours* ».

Il y a aussi et surtout des gestes du corps qui sont très développés comme expression de sagesse. Un clin d'œil peut fermer la page à un discours que l'on a engagé depuis un certain temps et dont l'évolution serait préjudiciable à celui qui le tient. Ou bien on soulève un pied que l'on re-dépose sur l'autre, ou l'on écarte les jambes. Au cours d'une causerie, un geste du pied ou un retour sur soi peut signifier : « *continuez librement, il n'y a pas d'inquiétude, ou arrêtez la causerie et changez de thèmes* », le temps que l'intrus s'en aille.

Les cors et les tam-tams sont aussi parlants que les gestes du corps.

Une grande vertu est défendue par ces manières de faire : l'attention. Le sage n'est-il pas celui qui mieux que quiconque fait attention à l'autre, qu'il soit ami ou ennemi ? Il ne faut donc pas s'en tenir à la mystification que le langage codé semble vouloir induire. Il y a bien sûr cette idée de maintenir dans l'ignorance celui qui n'est pas averti. La preuve est que ce langage est aussi utilisé pour injurier les autres. Il y a là comme une forme d'exclusion, même si les peuples ne l'acceptent pas comme telle. C'est une barrière pour les autres. De même, celui qui, dans le même clan n'est pas habile dans de telles manipulations stylistiques, est considéré comme "*le distrait*" au sens pratique du terme, c'est-à-dire "*le sot*". Mais le premier but de ces genres d'expressions est avant tout la manifestation de la perspicacité du sage à déceler n'importe quel signe. Il y a une fascination incomparable dans la manipulation des codes.

Il faut dire aussi que certains signes prêtent à confusion, et il y a ce risque permanent de ne pas toujours se comprendre. Cette remarque, les anciens la savent. Mais ils s'en remettent à la sagacité populaire qui sait la plupart du temps tout déchiffrer.

Chaque famille ou chaque clan a ses propres codes qui permettent aux individus de s'adresser l'un à l'autre, de communiquer entre les membres sans qu'une personne d'une autre corporation puisse accéder au déchiffrement et arriver à la compréhension du

discours. Cela ne veut pas dire que les peuples soient radicalement différents les uns des autres. La formule est en général la même. Seuls les codes diffèrent, parce que non seulement on en invente toujours, mais aussi parce qu'ils sont protégés par les clans. Chaque famille ou corporation peut accéder plus facilement au langage de l'autre, il suffit qu'elle en détienne les clés. Mais seul un séjour plus ou moins long dans le milieu permet une bonne assimilation des cultures.

1.3. L'ART D'INVENTER LA VIE

Toute société humaine a cette caractéristique principale : l'adaptation. Nous dirions même que c'est la caractéristique de tout le genre animal. Il en est de même pour le peuple akosso qui, par toutes sortes d'ingéniosités, se livre à l'investigation de tout ce qui pouvait constituer un frein à son bonheur de vivre. Et comme le vécu quotidien a aussi ses exigences, nous voulons dire que des besoins ne cessent de se présenter, l'adaptation se trouve aussi variée. Ce qui nous importe, c'est l'invention de la vie, malgré l'absence d'une science et d'une technique fort constituées.

Parmi les innombrables signes de sagesse attachés à la conquête de l'environnement, nous ne pourrions retenir pour ce travail que quelques éléments. Nous nous intéresserons aux aspects rudimentaires, même si le développement de la science et de la technique ne rend pas aisé ce genre de considération. La vie au naturel, dépouillée de la science et de la technique, a existé, que nous y croyions ou non. Ce qui surprend, c'est que nos grands-parents (c'est ainsi que les sociétés traditionnelles appelaient toutes les personnes des générations passées, qu'elles soient lointaines ou proches) vivaient aussi heureux que nous, et mieux peut-être. Il n'est pas honorable de les appeler "*sauvages*", puisqu'ils ne se laissaient pas vivre. Ils ne s'abandonnaient pas au cours naturel des choses et des événements. Ils luttèrent autant qu'ils pouvaient pour dompter la nature. Cette habileté n'est-elle pas à proprement parler la sagesse ? Comment se présente donc cette habileté originelle ? L'art d'inventer la vie n'est donc pas instinctif ou naturel. Il est culturel.

1.3.1. Des activités culturelles

La culture offre un ensemble de structures fort variées mises en place en fonction des milieux géographiques, des saisons et des circonstances. Nous donnons quelques éléments culturels du peuple akosso.

1. L'habitat

Le peuple akposso a toujours été ingénieux dans le soin à apporter au logement. Il n'y a vraiment que les abris des champs qui sont pour la plupart bafoués. Mais pour ceux qui sont appelés à résider près de leur lieu d'exploitation agricole, le soin à apporter à l'édification d'une maison est toujours le même.

Il faut dire d'abord que la maison est édifiée sur un sol ferme. Le village est souvent sur une montagne à cause des invasions guerrières qui se pratiquaient, il y a déjà plus d'une quinzaine de décennies, mais aussi pour éviter d'une part les inondations des vallées et d'autre part pour pratiquer la chasse et la cueillette dans les montagnes souvent impraticables, foyers de grands gibiers et de fauves.

Si nous remontons plus loin, les montagnes sont choisies pour éviter les contacts trop faciles avec les colons qui pratiquaient la traite négrière, et plus tard en une époque récente pour fuir les travaux forcés imposés comme effort de guerre lors des deux guerres mondiales. Mais depuis, des villages se sont formés généralement sur une petite colline ou sur une plaine surélevée, et toujours près d'un ruisseau si petit soit-il et pourtant ne tarissant jamais.

La matière était de l'argile compacte, les murs sont les plus épais possibles, pour le refroidissement permanent des locaux. La couverture est faite de feuilles de cacao ou de paille sélectionnée.

La maison pouvait être quadrangulaire ou circulaire selon l'usage.

Aujourd'hui, les maisons sont en train d'être remplacées, non sans conséquences, par des moyens modernes. Le ciment retient de la chaleur et les tôles ne donnent pas la possibilité de faire quoi que ce soit à l'intérieur des maisons pendant que le soleil est au zénith. Et il est bien de se laisser demander par un Ancien si l'acceptation de la modernité est accompagnée de beaucoup de sagesse. Cela n'en a vraiment pas l'air.

2. La monnaie

La vie communautaire exigeait des relations d'interdépendance entre les hommes habitant un même milieu ou région. Ils pouvaient donc échanger entre eux beaucoup de choses. Mais les termes de l'échange étaient aussi géniaux que dans nos sociétés.

Le premier moyen d'échange était le troc. C'était un échange direct. Il consiste à échanger un produit de l'agriculture, de la pêche et de l'artisanat contre un autre. On donnait par exemple des céréales à la place d'une tête de bétail. Le rapport de proportionnalité de l'échange était informel. Tout se faisait par consensus. Il n'y avait pas d'instrument de capacité. À la rigueur, on adoptait la calebasse, fruit de rônier ou d'arbre rampant ouvert, éventré et poli. Et personne ne se sentait lésé dans le système. Mais le rapport avec l'étranger à la communauté était tout autre. Avec lui, le traitement était différent. À l'intrus, on fixait des prix.

Certains adoptaient plutôt le système du *prêt*. Mais ce prêt ne ressemble en rien aux prêts à usure que notre société connaît aujourd'hui. Il s'agissait de venir rendre, quand on peut, ce qui est prêté sans calcul d'intérêts. Mais à l'étranger, le prêt n'est pas accordé par tous, parce qu'il pouvait quitter la région d'un jour à l'autre.

Dans le souci d'établir un rapport équitable avec celui qui ne fait pas partie de la communauté, les hommes ont inventé les *cauris*, espèce de coquilles marines résistantes et très recherchées. Les cauris donnaient aussi cet avantage qu'ils pourraient être plus facilement emportés sur soi, puisque jusque-là, les déplacements ne se faisaient qu'à pied. Ainsi se sont constitués peu à peu les termes de l'échange. L'acceptation postérieure des billets de banque a été plus ou moins facilitée par ces prémisses de l'échange qui ont préparé les esprits.

Pour les personnes âgées, les pièces de monnaies actuelles n'ont toujours aucune signification, et ne semblent pas traduire la valeur de l'objet que l'on cède. Ne rentre-t-on pas dans un monde de fiction où les rapports entre les hommes résistent au concret de la vie pour ne plus s'enfermer que dans le symbolique ? Ne peut-on pas aussi interpréter la dislocation des rapports entre humains par de telles réalités inventées qui ne mobilisent plus rien de la chaleur humaine ? L'usure est une des pratiques les plus choquantes pour une personne âgée. Où est l'entraide ? Où est la fraternité ? Se demande-t-elle. L'idée de mesure a été portée si haut qu'il faut quelque chose de stable pour la traduire. Jusqu'ici, la monnaie n'a toujours pas traduit comme il faut la valeur de l'effort humain. Il y a même ce danger constant de matérialiser le rapport entre les hommes qui, s'il faut être vrai, aurait dû être davantage du domaine qualitatif que quantitatif. Par rapport au passé, les moyens d'échange actuels, non seulement sont politisés et liés à des territoires, mais génèrent aussi

des problèmes comme les asservissements liés aux prestations bancaires et à l'arbitraire des échanges mondiaux. Ils ont créé l'individualisme et la concurrence déloyale qui écartent les personnes malhabiles.

Mais il faut dire aussi que les jeunes générations ont du mal à concevoir un tel mode de vie qui n'est plus le leur. Quelle que soit la beauté de l'antiquité, elle reste un passé.

3. La vie paysanne

Les moyens de survie des populations sont l'agriculture, l'élevage, la pêche, l'artisanat. Des sages indiquent comment faciliter l'exploitation de tel ou tel domaine d'activité.

Pour ce qui concerne les outils, l'on est passé de la pierre taillée à la pierre polie, et enfin au coupe-coupe, à la houe, à la hache, etc.

Les ustensiles étaient de poteries diverses faites d'argile de haute qualité. Le traitement est tout aussi traditionnel. L'efficacité est la même, sauf qu'il faut beaucoup les protéger contre les chocs. Elles éduquent néanmoins à une attitude qui exige beaucoup de soins que notre génération est incapable d'avoir.

Les sociétés traditionnelles ne disposaient pas de calendrier préétabli, mais elles savaient déchiffrer les temps et les saisons. Elles savaient par une habileté tactile quand il faut semer, quand et où faire la pêche, comment soigner ses animaux... en vue d'un rendement satisfaisant. Elles savaient étudier les sols, même à vue d'œil, pour choisir les lieux de culture.

4. La vie au village

Généralement, les villages des sociétés à caractère traditionnel sont de petits villages. Ils dépassent rarement deux cents habitants. Les raisons sont multiples.

D'abord, les habitants se regroupent par affinité. Ils sont fils et filles d'une même famille ou d'un même clan. Un même héritage culturel les unit. Ils partagent, presque tous, les mêmes activités et les mêmes héritages. Bref, la vie était commune. La sagesse qui se transmet dans l'éducation se vit en profondeur dans les réunions de famille, spécifiquement convoquées aux grands événements de joie et de souffrance, mais aussi et surtout pour célébrer l'unité de la famille. C'est probablement ces réunions qui ont donné naissance à la

célèbre et populaire formule « *Il faut laver le linge sale en famille.* » Ces réunions acquièrent toute leur grandeur et leur solennité quand c'est tout le village qui se rassemble sous l'arbre à palabre. La célébration des naissances et des mariages, l'accueil de défunts, surtout les femmes en provenance d'un clan ou d'un village voisin, les rites populaires, etc., amplifient le contexte d'expression de la sagesse dans les lieux publics.

Les métiers et l'artisanat en général étaient au service direct de la communauté. Le plaisir d'inventer ou de créer était la vocation de tous. Personne n'était bousculé par la nécessité de produire pour le commerce. Si bien que les œuvres d'art avaient une valeur originale, la concurrence n'étant pas à l'ordre du jour.

Par moments réguliers, ils se regroupent pour partager les joies et les peines des uns et des autres. Les moments de souffrances, particulièrement la mort d'un membre de la famille, sont vécus communautairement, et généralement sur une longue période. C'est à de pareilles occasions que la culture s'exprime dans toutes ses dimensions : folklore, cérémonies rituelles, retrouvailles familiales et fêtes villageoises, etc. Chez les Akposso du Togo, il y a par exemple au moins quatre danses folkloriques pour adultes : *igbélé*, *atroukpè*, *gbeko*, *atideka*. Ces activités culturelles meublent la vie au village. La culture de la joie était au premier plan de la vie communautaire. Le terme folklore : de l'anglais *folk*, peuple, et *lore*, connaissance, étude, est venu après. D'ailleurs ces peuples africains ne se préoccupent pas des jugements extérieurs sur leur réjouissance populaire. W.-J. Thoms inventa ce mot pour remplacer *Popular antiquities* de Brandt sur les croyances et les coutumes des populations rurales anglaises.⁸⁸

Personne ne peut facilement s'ennuyer, ni trouver la vie absurde. Un signe de la vitalité de ces sociétés est qu'il n'y a presque pas de gens qui se suicident, tellement les joies et les peines sont vécues ensemble dans un climat familial très fort.

Un tel mode de vie ne semble pas disposer d'initiateur, la société elle-même savait se choisir ce qui est bien, ou réprouver ce qui est mal. Mais par-dessus tout, chacun savait faire plaisir à son prochain. Les gens des sociétés modernes diront qu'il y a trop de

⁸⁸ VAN GENNEP Arnold, 1980, *Coutumes et croyances populaires en France*, Paris, Éditions Le Chemin vert.

promiscuité, et qu'il faut laisser l'individu être à lui-même dans les événements qu'il vit. Ce qui ne pouvait que rendre la vie difficilement supportable, puisque vécue dans la solitude.

1.3.2. Les rites de passage : de la conception à la mort

De la conception à la mort, le peuple akosso établit des rites qui ponctuent la progression physiologique, psychologique, spirituelle et morale de l'individu. Ces rites sont le réservoir d'une sagesse qui exprime l'idéal sociétal de la communauté. C'est la culture elle-même qui crée le cadre de ces pratiques qui prennent à juste titre le nom d'*initiation*. Ces pratiques varient d'une ethnie à l'autre dans le pays. Il faut noter ces mêmes nuances d'un clan à un autre ou d'une famille à l'autre à l'intérieur de l'ethnie akosso. Nous n'avons pas l'intention de donner la liste de ces pratiques qui nous semblent relever de l'ethnologie. Nous voulons simplement dire en quoi elles consistent et les raisons profondes qui les déterminent dans la société.

Comme le dit bien Fidèle Blewusi⁸⁹, les rites de passage sont « *des pratiques qui, dans les traditions négro-africaines, accompagnent toute l'existence humaine pour la ponctuer à des moments forts et marquer l'intégration progressive de l'individu dans son groupe.* » L'idée de fond qui préside à une telle organisation réside dans le fait que les sociétés africaines prônent l'*union vitale* de la communauté qui s'étend à tous les vivants et les morts, et à tout le monde environnant des choses et des divinités. Cette union vitale, V. Mulago⁹⁰ la définit comme :

« *le lien unissant entre eux, verticalement et horizontalement, les êtres vivants et trépassés ; elle est le principe vivifiant qui se trouve entre eux tous. C'est le résultat d'une communion, d'une participation à une même réalité, à un même principe vital qui unit entre eux plusieurs êtres.* »

Il faut préciser que la relation verticale qui est ici indiquée veut bien parler de la participation à la vie divine, la vie du Dieu unique et suprême qui fait partie de la croyance des Africains. De même « *les morts ne sont pas morts* ». Ils continuent une communion

⁸⁹ Fidèle BLEWUSI, 1982, *L'Anthropo-Cosmo-Sociologie négro-africaine I, Les rites de passage*, Notes, Atakpamé, " École Normale Supérieure", p. 17

⁹⁰ MULAGO V., 1965, *Un visage africain du christianisme*, Présence Africaine, Paris, p. 115

vitale avec les hommes. L'Africain croit à la totalité de la vie que les hommes, les morts et Dieu lui-même ne sont pas les seuls à partager. C'est toute la nature : animaux et végétaux, rochers et vents, eaux et terre..., qui ont part à la vie. Une telle conception justifie pourquoi il est plus que nécessaire d'entrer en initiation, pour marquer sa pleine intégration au tissu social et culturel.

1.4. LES DEPOSITAIRES DE LA SAGESSE POPULAIRE CHEZ LES AKPOSSO DU TOGO

Apparemment, la sagesse populaire africaine, que symbolise d'une certaine façon la culture akposso, semble avoir sa source dans le patrimoine culturel lui-même. Mais quand il faudra aller à la rencontre des grands sages pris comme tels par les populations, on découvre qu'il y a mieux qu'un héritage culturel, une invention d'un peuple. C'est le cas des Akposso qui distinguent entre les faux-semblants, c'est-à-dire entre les vrais sages et les faux sages, entre les talentueux et ceux qu'on peut appeler les génies, en d'autres termes entre la sagesse naturelle fruit de l'éducation et la sagesse comme don. Il y a donc des critères à remplir pour être sage à l'africaine. Le sage puise sa sagesse à beaucoup de sources. Et qui parle de sources parle de ressources. La question se ramène à celle-ci : de quelles ressources dispose le sage selon la conception des Akposso pour être véritablement sage ?

Selon les enquêtes réalisées, il y aurait trois sources principales de sédimentation de la sagesse : la personnalité même de celui qui veut être ou se dit sage, une personnalité qui est décelable dès l'enfance ; l'héritage ou le contact des anciens où l'accent est mis sur l'initiation avec toute sa rigueur ; et le pressentiment ou l'éducation reçue des dieux, l'aspect typiquement moral de la sagesse traditionnelle.

1.4.1. La personnalité du sage

Une stature se dessine toujours pour celui qui est appelé à la vocation de sage. Pour la culture traditionnelle, le sage est un homme de caractère. Il n'est accepté que sur preuve. Sur quoi porte donc cette personnalité du sage ? Sur l'inné ou sur l'acquis ?

C'est d'abord vers l'inné que nous transportent les sociétés traditionnelles. Pour elles, le génie existe, et correspond bien à la disposition par excellence pour devenir sage. Il est vrai

que les génies ne se rencontrent pas à tous les bouts de chemin. Mais les anciens avaient leurs critères pour déterminer qui est disposé à acquérir la sagesse. Ils ne souffrent pas de s'arrêter à un génie relatif, ce que nous appelons l'homme clairvoyant. Il y a des gens qui ne font pas trop d'effort pour réussir. C'est bien un homme qui a suffisamment de qualités humaines qui est prédisposé à la sagesse. Le sage possible, c'est celui qui présente les signes d'un enfant éduicable, malléable, docile.

Mais cet état n'est décelable que quand l'enfant se laisse vraiment éduquer. Les sociétés traditionnelles ne s'interrogent pas sur le type d'éducation à donner à l'enfant. Il y a un imaginaire communautaire, la « *Tradition des Pères* » (l'équivalent d'un dépôt de la sagesse des anciens, une forme de sagesse encyclopédique sans encyclopédie), à laquelle tous se réfèrent constamment. On entendra régulièrement de la bouche des parents, s'il s'agit de reprocher quelque chose aux enfants : « *Nos grands-parents ne faisaient pas ça... Les anciens avaient ça pour totem...* » Il faut nécessairement faire recours au passé. Les anciens avaient tellement confiance en cette éducation qu'ils en vantaient les arrhes. N'est-il pas vrai que le sage traditionnel est celui qui sait s'appuyer sur l'expérience des personnes âgées ?

L'important dans cette éducation, c'est cette détermination à avoir un enfant qui reflète la grandeur de ses parents. D'où le désir ardent d'en faire un homme attentif et donc non dissipé, un enfant inventif, créatif, chercheur, un enfant de bonne volonté et travailleur, bref un enfant sage. L'éducation est censée donner toutes ces qualités. La culture traditionnelle est en accord parfait avec Paul Foulquié pour qui l'enfant sage est celui qui n'oppose pas d'obstacle à son éducation.⁹¹ Et il renchérit : c'est le contraire de turbulent, d'instable et de dissipé. En présentant la sagesse en éducation comme la forme idéale du comportement d'un enfant, il ne faut tout de même pas ignorer qu'il y en a beaucoup de fausses par apathie, asthénie, aboulie, fatigue, dépression, maladie, dissimulation, etc. Il conseille de se méfier de l'enfant trop sage.

⁹¹ FOULQUIÉ Paul, 1971, *Dictionnaire de la langue pédagogique*, "Sage", P.U.F., Paris. LAFON Robert, 1969, *Vocabulaire de la Psychopédagogie et de Psychiatrie de l'enfant*, "Sage", P.U.F., Paris

1.4.2. L'héritage des anciens

La sagesse convient en propre à l'homme mûr, en tant qu'il est celui qui, jugeant toutes choses d'après la droite raison, est exempt des troubles et des passions qui affectent le commun des hommes. Il lui appartient de former les jeunes. Le terme adéquat est l'"*initiation*".

L'héritage oral est très complexe. Pour l'éducation, celui qui se met à l'école de la sagesse est mis au contact de plusieurs réalités dont les principales sont les suivantes :

- Les *contes* le forment à l'interprétation de la nature, au dénouement des paraboles et énigmes, à la stigmatisation du ridicule et à la lutte contre les comportements individuels ou collectifs déshumanisants. En un mot, ils servent au rétablissement de la vie morale et politique.
- Les *légendes* sont des exercices pour interpréter le monde. Nous rappelons que pour quelqu'un fortement enraciné dans la tradition ancestrale, le monde est vivant, traversé de secrets. Qui sait lire dans le livre du monde sauve sa vie et celle des autres.
- Les *rites* et *totems* de toute la vie aident plutôt pour l'intégration dans la société. Puisque la famille était devenue comme une base incontournable de tout citoyen, la vie communautaire est de règle. En tout cas selon la conception de nos pères, personne ne pouvait se séparer des siens et rester heureux. C'est même une malédiction que de rompre les relations avec la famille et le clan. Ce sont vraiment les irrécupérables qu'on éjectait de la société, dans l'intention de leur offrir l'occasion de se remettre en cause et de changer de vie. On invitait à trancher : ou bien on s'intègre pleinement dans la famille et on communit à ses us et coutumes, ou bien on vit en marge de la famille et donc exclu.
- Les *noms énigmes* étaient aussi donnés aux enfants pour plusieurs raisons dont en particulier le fait de fixer un idéal de vie, un projet sur eux. Ils exprimaient un dessein et étaient destinés à établir des similitudes avec la vie et à orienter l'existence.
- Les *chants ancestraux*, surtout ceux qui sont exécutés dans les contes et dans les rites ancestraux, sont des supports de vérités profondes qui expriment les astuces de l'existence.

Cette initiation est populaire. Et seules les personnes attentives arrivent à tirer des leçons de vie de tout ce qu'elles voient et entendent.

Mais quand l'héritage des anciens devient école, l'initiation prend des allures inimaginables. Il s'agit en fait de faire du jeune un adulte ou un ancien parfait, qu'il soit jeune garçon ou jeune fille. Un des exercices principaux est le déchiffrement des énigmes et des proverbes, pour faire découvrir et aimer l'habileté dans la vie sociale. C'est à cette école que l'on apprend par exemple les secrets de la chasse, comment sauver sa vie face à des ennemis redoutables, comment guérir certaines maladies... Il s'agit, certaines fois, de rivaliser avec des êtres supranaturels, ou d'exercer l'expérience qu'on vient d'acquérir sur certains objets. Les Anciens tendaient à dresser des pièges, pour voir comment le jeune pourra s'en sortir. Si le jeune venait à s'embrouiller, les Anciens avaient les moyens de le sauver et lui révéler en fin de compte le niveau d'initiation où il est parvenu...

Faut-il privilégier une catégorie de personnes pour l'initiation ? Que ce soit dans les jeunes à initier ou la classe des dirigeants, il n'y a pas de discrimination au départ. C'est le progrès dans l'habileté à appliquer les consignes qui fait remarquer les qualifiés. Quant à spécifier parmi l'équipe dirigeante si une femme ou un homme était plus apte au rituel, il y a des domaines pour lesquels une femme serait plus efficace qu'un homme et vice-versa. Mais en général, hommes et femmes étaient conjointement impliqués, que ce soit pour l'initiation des garçons comme pour celle des filles. Il en est de même dans les divers rites traditionnels.

Il n'est pas possible de remettre en cause un idéal aussi élevé de l'éducation traditionnelle. Il y a simplement la possibilité de remettre en cause son absolutité qui, parfois, tourne en dictature et en mystification. La marginalisation arrive facilement quand quelqu'un n'arrive pas de bonne foi à suivre les enseignements.

1.4.3. La sagesse royale

La plus haute forme de sagesse en Afrique est, comme dans la Bible et finalement chez tous les peuples, la sagesse politique. Le roi sage se fait entourer de sages reconnus comme tels par le peuple. S'il y a élection, le critère est celui de la sagesse. L'élection ne se fait pas de façon démocratique, c'est-à-dire en vertu d'un jeu qui associerait sympathisants

contre opposants. Les attachés du roi reçoivent donc une distinction particulière. Ils sont chargés du bon ordre et des règlements des conflits.

Ce qui surprend, c'est qu'ils sont les défenseurs farouches d'un droit coutumier pourtant non écrit. « *En Afrique encore, ce n'est pas le droit occidental qui règle tous les conflits, mais bien le droit coutumier, essentiellement fondé sur la sagesse locale traditionnelle* », notait Maurice Gilbert⁹². Ce droit recueille néanmoins un consensus général et un respect implacable. C'est l'une des réalités africaines que la colonisation n'a pas réussi à dénaturer, même si le système colonial de gouvernement a été mis sur pied. Ce qui est vrai, c'est que les États africains continuent d'y recourir pour le règlement non seulement des conflits internes, mais aussi pour normaliser des relations entre pays voisins. On ne cesse d'invoquer sous le signe du droit coutumier la sagesse des anciens qui savaient mieux que quiconque pacifier les peuples.

1.4.4. La place des "dieux"

Les dieux sont sources de la sagesse, eux qui ont présidé à la création du monde. Il ne faut pas les confondre avec les ancêtres, qui constituent une classe spéciale, la classe des anciens morts en odeur de sainteté. Les dieux ont aussi des noms énigmatiques qui les feraient assimiler aux attributs divins. Ils sont souvent désignés par leur rôle dans la société. Généralement, ces noms sont connus seulement des anciens. Et si un jeune arrive à entendre le nom d'un dieu, il ignore souvent la profondeur de sa signification. Mais quel rôle spécifique les dieux jouent-ils dans la transmission de la sagesse ?

1. Le pressentiment des dieux

Le pressentiment des dieux est en Afrique un phénomène qui dépasse un entendement occidental. Jusqu'à nos jours, de tels événements ne cessent de se produire. Les Akposso du Togo en font des expériences surprenantes. Comment se faisait ce pressentiment ?

De toutes les façons, le pressentiment était inattendu, à la manière d'une élection. Sans préavis et sans choix conscient, certains disparaissaient des clans sans que l'on sache où ils étaient partis et ce qui leur était arrivé. Après une année pleine, et après les avoir cherchés partout sans succès, on annonçait la présomption de leur mort. Certaines familles

⁹² GILBERT Maurice, dans *Revue Esprit et Vie*, n° 38, juillet 2001, Les éditions du Cerf.

attendaient jusqu'à trois années. Dans de telles situations, la coutume demande que leurs funérailles soient faites. Même absents de corps, ils méritent, selon la tradition, tous les rites, ici les rites funéraires. Le temps de disparition pouvait être plus ou moins long. Mais généralement, ce temps ne dépassait pas dix ans. Leur retour, jusque-là inattendu, provoquait un émerveillement, mais il réservait aussi des surprises.

Le simple fait d'être retrouvé vivant se doublait de métamorphoses qu'auraient subies les prétendus disparus. C'est quand ils doivent parler de leur expérience qu'ils se laissent découvrir. En général, ils parlent moins qu'ils n'agissent. L'expression pour dire qu'ils ont été enlevés par les dieux est qu'ils ont été « *élus par le génie de la forêt.* » Ils disent s'être mis à l'école de tous les êtres du monde. L'expérience la plus importante se fait avec des animaux et des monstres qui communiquent leurs vertus aux hommes. N'est-ce pas pourquoi dans beaucoup de contes africains, il est de règle de faire parler les animaux ? Nous voyons bien que les sociétés traditionnelles passent de la nature aux divinités sans distinction aucune. Mais en même temps on se rend compte qu'il n'y a pas non plus de limite entre la légende ou le mythe qui tente une explication du monde et d'expériences ineffables, et les expériences réelles.

Nous disons aujourd'hui que c'est un anthropomorphisme que de faire parler les objets de la nature. Mais certains disent l'avoir vécue, cette expérience. Et ils en donnent la preuve. Des élus et des génies de la forêt, c'est à leurs œuvres qu'on reconnaît ce qui a pu leur arriver. Ils expriment des qualités qu'on ne leur a jamais soupçonnées. Ils devenaient habiles dans l'art. C'est bien parce que les dieux inspiraient aussi aux hommes des modèles jamais connus du monde des hommes. Ceux qui ont fait des inventions extraordinaires ont presque tous été inspirés par les dieux. Notre village a connu de mon vivant deux cas saisissants.

Le plus grand signe qui atteste qu'ils ont fait des expériences auprès des dieux, c'est le côté mystique de leurs actions qui s'expriment au plus haut point dans la guérison et les visions. Ils deviennent immédiatement des illuminés. Ce qui leur confère le statut de sages. Ils détiennent des secrets pour maîtriser la vie. Ils pouvaient ainsi rendre les autres heureux. En même temps, leur vie est faite d'une ascèse très rude dans l'intention de bien se comporter pour ne pas perdre le privilège des dieux.

Nous sommes en face d'une expérience mystique qui échappe à tout contrôle. Elle ne fait pas moins partie de l'héritage sapientiel, de tout ce qui contribue à l'initiation à la vie bonne. Mais les Anciens, constitués en castes, ne les acceptent comme sages que dans la mesure où ils sont les continuateurs de la tradition des pères. Ils ne sont pas appelés seulement à apporter la nouveauté dans le clan, ils doivent aussi compléter certains aspects de leur sagesse auprès des Anciens de métier. Ils ont bu à la même source que les Anciens. C'est leur relation avec les structures de la société qui authentifie leur don. L'amour de l'argent les écarte souvent des Anciens, et l'amour exagéré de l'argent leur fait perdre parfois leur charisme.

2. Éducation reçue des dieux

La forme traditionnelle de l'expression de la religiosité du peuple akosso se trouve concentrée dans les rites et les coutumes ou totems. Chez les Anciens, la plus haute forme d'éducation se concentre dans la connaissance de la volonté des dieux et dans la vie en connivence avec eux.

Pour ceux qui sont appelés à continuer les rites, ceux qu'on appelle en propre les prêtres, le choix se fait par les dieux, mais d'une façon différente de celle du pressentiment. Il existe des plantes indiquées par les dieux ou par les anciens pour cela. Il fallait rassembler ces herbes dans une marmite et poser le tout sur un grand feu de bois aussi sélectionnés. Les noms des candidats sont prononcés sur la marmite. Seul celui qui a l'assentiment des dieux peut faire bouillir le mélange jusqu'à ce que le débordement de la marmite éteigne complètement le grand feu. Cette expérience fait aussi partie de la mystique akosso. Mais ce peuple ne conçoit pas la sagesse en dehors de cette mystique. Pour lui, le sage est nécessairement puissant, et il reçoit sa puissance des dieux.

Mais attention, il ne s'agit pas de puissance pour écraser les autres. C'est une puissance au service du peuple. À cause de tous les interdits qui y sont attachés, la vie exemplaire du sage apparaît clairement. Parce qu'il a la protection des dieux, le sage ne doit rien craindre, même pas ses ennemis. Les dieux le défendent sans qu'il en fasse la moindre demande.

Cette manière de concevoir la sagesse en rapport avec les dieux épargne au sage la débauche. La sagesse traditionnelle d'expression orale est véritablement une garantie de moralité, un système sûr pour contrôler l'agir individuel et communautaire.

1.5. DIMENSION AFRICAINE DE LA SAGESSE TRADITIONNELLE

L'histoire de la plupart des peuples traditionnels n'a été restituée qu'en partie grâce aux trouvailles archéologiques, aux traditions orales, au lexique, aux généalogies et par des voyageurs anciens. Il y a toujours eu des problèmes liés au recueil des informations : les témoignages des missionnaires sont entachés de jugements moraux. Il y a eu datation des poteries mais aucune trace de l'identité des peuples. On a recensé des mythologies aux traits culturels polymorphes. On a aussi répertorié des indices sur le chemin d'antiques migrations et des marques d'influences des autres ethnies avec une histoire non datée parce que liée à la tradition orale, de la même façon que Jean-Marcel Hurault et Françoise et Pierre Grenand l'ont souligné au sujet des Indiens de Guyane.⁹³

On peut dire seulement après un long côtoiement avec le milieu africain que l'ère sapientielle est étonnement vaste. Jusqu'où va la dimension de la sagesse africaine et comment peut-on en faire l'approche ? Les premiers travaux sont récents. C'est dans le cadre du Projet d'histoire générale de l'Afrique que l'Unesco a organisé des rencontres de spécialistes.⁹⁴ La première a commencé à Abidjan du 31 août au 5 septembre 1966. Le projet de collecte devait prendre fin en 1975. La tâche prioritaire est la collecte, la conservation et la publication des traditions orales, conservatoires et vectrices du capital de créations socioculturelles des peuples sans écriture. Pour mieux cerner la recherche, deux méthodes ont été adoptées :

Une *méthode intensive* qui consiste à cibler la recherche : lieux, temps et thèmes privilégiés : ère saoudienne occidentale, royaume du Ghana, Mali ou Songhaï, Sokkoto, sites Lobi et Senoufo...

⁹³ Cf. HURAUULT Jean-Marcel & GRENAND Françoise et Pierre, 1998, *Indiens de Guyane. Wayana et Wayampi de la forêt*, Préface de Lévi-Strauss, Éditions Autrement, Paris, 12-13

⁹⁴ Cf. DIOULDE Laya, (éd.), 1972, *La tradition orale, Problématique et Méthodologie des Sources de l'Histoire Africaine*, Niamey-Niger, Cultures africaines, C.R.D.T.O (Centre Régional de Documentation pour la Tradition Orale)

Et une *méthode extensive* qui consiste en une vaste enquête dont les réponses sont susceptibles d'être triées après.

Il était question d'utiliser l'une ou l'autre méthode. Mais dans beaucoup de cas, les deux étaient conjointement sollicitées. L'espoir qui y était nourri était que « *la bouche du vieillard sent mauvais, dit un proverbe africain, mais elle profère des choses bonnes et salutaires.* »

On se rend compte que les choses ne se passent pas comme on veut. Pour une petite information, de fausses pistes font irruption. Ou bien on déformait volontairement les informations, ou bien on en injectait d'autres de l'extérieur. Le moyen généralement utilisé, l'enregistrement, présente des problèmes délicats de caractère technique ou psychologique. Le vieillard interviewé est distrait par ces nouvelles technologies et a l'inspiration perturbée. La volonté parfois perceptible d'exploitation et de commercialisation du patrimoine corrompt les informations. D'autres difficultés tiennent à la transcription de formules ésotériques qui n'existent nulle part que dans le langage d'origine. Les consignes ne manquent pas. Pour l'interprétation, il était important de ne pas la tirer hors de son contexte. Ce qui rendait vraiment vaine la crédibilité du travail de recueil d'informations.

Bref, l'étude des problèmes a pris plus de temps que les recherches effectives. Et comme on le sait bien, ces problèmes n'ont que des solutions vraisemblables et bien limitées. Les résultats dans ce contexte peuvent ne pas être forcément fiables. Le vrai résultat est plutôt celui de se rendre compte du leurre que cela comporte d'étudier une telle sagesse. Cela n'a pas empêché les organisateurs d'indiquer certains canevas :

Les catégories de traditionalistes :

Les catégories de traditionalistes constituent les génies au sens pur du terme, ceux qui détiennent l'art de la création et les échos du vécu passé et présent des peuples. Parmi eux, on peut citer : les griots, les conteurs et les chanteurs, les chefs de caste, les lettrés musulmans et les prêtres, les maîtres artisans, les patriarches et les chefs de familles, etc.

Les différentes formes de traditions :

Les traditions sont fort variées. Il est cependant possible de les regrouper. On a noté la forme libre (conte, épopée, etc.) et la forme fixe et stéréotypée (chants rituels, code ésotérique, poèmes épiques, etc.)

Le fond :

Le fond des traditions comporte des textes historiques (généalogies, chroniques, récits historiques); des poèmes épiques, lyriques, pastoraux; contes, fables, devises, devinettes, théâtres; des textes religieux, initiatiques, etc. mais généralement on distingue :

- Un contenu historique : On a distingué les traditions proprement historiques : généalogies, chroniques; et les traditions d'intérêt historique limité : contes, chants, pièces de théâtre...
- Une profondeur de la connaissance : La recherche a été fructueuse de richesses incommensurables : des traditions populaires; traditions érudites; des généalogies; des histoires détaillées d'une dynastie, d'un peuple, etc.
- L'aire d'extension : Comme partout, les lieux ciblés étaient les clans, les quartiers (qui regroupent souvent des gens d'un même clan), le village, le royaume, la région...

Origine et chronologie des faits relatés :

Il a fallu rendre compte des faits anciens, récents et d'origine étrangère. À la négation de l'histoire de l'Afrique sous prétexte qu'elle n'a pas l'écriture, s'ajoute la négation de système chronologique, ni absolu ni relatif. Pour classer les sources de l'historien, Herskovits⁹⁵ opère la distinction entre sources dures (documents écrits, archéologie) considérées comme répondant aux critères de chronologie, et les sources molles (tradition orale et ethnologie) qu'il relègue dans la catégorie de la probabilité. Il faut plutôt dire que le sens de la chronologie n'échappe pas aux Noirs africains traditionnels, bien au contraire. « *Dans une société sans écriture, le sens et la portée du passé pèsent beaucoup plus lourd qu'ailleurs.*

⁹⁵ HERSKOVITS dans DIOULDE Laya, 1972, *La tradition orale, Problématique et Méthodologie des Sources de l'Histoire Africaine*, Niamey-Niger, Cultures africaines, C.R.D.T.O.

La hiérarchie sociale est une réplique de la réplique de l'âge. Tous ont un intérêt vital à définir leur place dans le temps. »⁹⁶

La tradition orale est la source inépuisable des interprétations du cosmos, des croyances et des cultes, des lois et des coutumes, des systèmes de parenté et d'alliance, des systèmes de production et de répartition des biens, des modes de pouvoirs politiques et des stratifications sociales, des critères de l'éthique et de l'esthétique, etc.

1.6. UNE CERTAINE IDEE DE LA TRADITION

Pour mieux apprécier cette sagesse orale et communautaire, il est important de faire la lumière sur ce qui pourrait l'occulter ou lui faire de l'ombre : les préjugés séculaires. Il est vrai que les prises de position sont diverses. Notre tâche ici n'est pas de convaincre, mais de soulever les problèmes tels qu'ils se sont posés jusqu'ici.

1.6.1. Le vocable « tradition »

Le mot « *Tradition* »⁹⁷ évoque ce qui vient du passé. Ainsi, elle s'identifie parfois à la coutume. Selon l'attachement au passé, on peut avoir respect et vénération d'une part, ou répugnance d'autre part pour la tradition. Dans le langage de la foi, il s'agit d'une transmission du « dépôt » révélé, d'un contenu de la foi. C'est ce sens actif que le peuple d'Israël pouvait aussi avoir de l'héritage qu'il portait. Cela ne l'empêche pas pour autant d'enrichir cette tradition. C'est dommage que dans l'histoire des hommes, ce mot soit venu à désigner péjorativement l'Afrique. Ce qui n'a pas empêché des penseurs de réagir :

⁹⁶ Joseph KI-ZERBO, « La tradition orale en tant que source pour l'histoire africaine », dans DIOULDE, 1972, *Ibidem*, p. 103

⁹⁷ Ce concept a d'abord été pensé par les Romains pour désigner le fait de transmettre des objets matériels, des personnes, puis enfin des choses immatérielles à une tierce personne. La foi chrétienne en fera un moyen de communiquer « *l'enseignement oralement transmis des vérités chrétiennes* » (MICHEL A., dir., 1946, *Dictionnaire de théologie catholique*, art. « Tradition », Paris, Letouzey et Ané, col. 1252) Il se posera donc la question du « dépôt » à transmettre, de l'autorité chargée de la garder, et de l'organisation de cette transmission dans le temps. Bref des mêmes critères qui régissent la sagesse.

« Le remplacement du mot « précolonial », qui implique simplement un découpage historique conventionnel sans rapport avec les caractères internes de l'objet, par le qualificatif « traditionnel », qui paraît exprimer une caractérisation interne, traduit bien cette volonté de simplifier l'histoire culturelle de l'Afrique, de la réduire à un schéma commode et maniable, de la vider de ses tensions, de ses énigmes, de ses équivoques, et finalement de la clore. [...] Plutôt que de parler de « l'Afrique traditionnelle », mieux vaudrait parler de la tradition, ou mieux encore des traditions africaines. Car il n'existe pas d'Afrique « traditionnelle » ni de civilisation africaine « traditionnelle », ... au sens où cet adjectif qualifierait des invariants toujours identiques à eux-mêmes à travers les millénaires d'une histoire supposée répétitive. Mais il existe une tradition, ou plus exactement des traditions africaines, au sens d'héritages complexes, plurivoques, contradictoires, transmis de génération en génération à travers les hésitations et les soubresauts d'une histoire mouvementée... »⁹⁸

Mayi-Matip Théodore renchérit : *« La tradition n'est pas synonyme de culture africaine. Et tradition ne signifie pas non plus folklore. »*⁹⁹ Pour nous, le clivage réside dans les préjugés sur l'oralité, ou plutôt sur les considérations données à l'écriture par rapport à l'oralité. Ainsi pèseront sur la sagesse traditionnelle des idées préconçues qui empêcheront de connaître pendant longtemps son vrai visage ou sa réelle consistance.

Et pourtant, toutes les nations n'auront pas manqué de boire ou mieux de se désaltérer à la source de la Tradition. La sagesse des nations n'est pas née autrement. Les plus grands « livres » de l'humanité ont été transmis de bouche de grand-père à oreilles de petit-fils.

⁹⁸ P. J. HOUNTONDI, extrait d'une étude inédite rédigée pour l'UNESCO en 1974. Et ici 1994, *Les savoirs endogènes. Pistes pour une recherche*, Série de livres du CODESRIA (Conseil pour le développement de la recherche en Sciences Sociales en Afrique), Paris, Karthala, note 12.

⁹⁹ MAYI-MATIP, « Le rôle de l'initié dans la transmission des valeurs culturelles », étude pour l'UNESCO, 1990, *Tradition et Développement dans l'Afrique aujourd'hui*, Paris, PUF, collection "Introduction à la culture africaine", p. 97-105

C'était à une époque où l'oralité était reine et où l'écriture sous sa forme actuelle n'avait pas encore vu le jour.

1.6.2. La puissance de la parole

Alors que dans la société occidentale « *la parole s'envole et les écrits demeurent* », la parole étant souvent un « *flatus vocis* » comme diront les latinistes, dans les sociétés traditionnelles, la parole est consistante. Elle est vie si on sait en faire usage et en même temps elle est « *mort* », ou peut causer la mort. On s'entend souvent répéter par les personnes avisées : « *Garde la parole que je te donne... Elle te sauvera dans les moments difficiles...* »

Cette importance donnée à la parole a été si travaillée qu'elle en est venue à produire instantanément des effets. Les sociétés traditionnelles parlent de la puissance de la parole. Que le langage soit codé, ce genre peut s'enraciner dans le fait même que certaines paroles, prononcées dans certaines circonstances et avec un certain degré de concentration, peuvent provoquer des effets dramatiques chez celui envers qui ces paroles sont adressées. C'est le caractère mystérieux de la parole, apparemment simple élocution, qui est ici démontré. Pour les personnes non initiées, les incantations sont creuses et proférées vainement. Comme on pouvait lire chez Jules Metz :

« Parce qu'ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi la foudre incendiait les forêts, pourquoi le vent violent culbutait les arbres, et encore pourquoi les pluies torrentielles faisaient déborder les rivières, les premiers hommes subissaient les phénomènes atmosphériques avec crainte. [...]. Ils tentèrent dans un premier temps d'en atténuer les effets désastreux par la magie, en dessinant des personnages ou des animaux sur les parois des grottes. Plus tard, ils s'efforcèrent d'agir sur les phénomènes atmosphériques, en se livrant à des danses rituelles, soit pour faire tomber la pluie, soit pour la faire cesser. »¹⁰⁰

¹⁰⁰ METZ Jules, 1990, *Croyances, légendes et dictons de la pluie et du beau temps*, Paris, Robert Laffont, p.

En certains milieux traditionnels africains, en particulier en pays akposso, ces gestes ne sont pas de purs hasards. C'est l'apparence qu'ils donnent, mais ils sont souvent associés à des produits de la nature comme les plantes, l'eau, les rayons de lumière..., dont les effets peuvent être prouvés scientifiquement. Seulement, ils sont gardés en secret. La puissance de la parole exprime au plus haut point ce secret.

Le langage échappe souvent à une prise totale. Pour Yves Emmanuel Dogbe¹⁰¹, la parole, comme la poésie en général (*poiêsis*, création), a une force extraordinaire et invincible :

« La magie des mots dont parlent les connaisseurs est une réalité. Et quiconque est bien instruit de la puissance de la parole doit être animé d'une certaine méfiance à l'égard de tout ce qui est dit... Toute parole qui sort de la bouche de l'homme a une résonance oraculaire, c'est-à-dire qu'elle est douée, précisément, de la force magique qui la rend efficiente. Ceci est d'autant plus vrai que ce qui sert de canevas à la parole, et qui se trouve être la pensée, est créateur, inconditionnellement... Il n'y a pas de parole gratuite. C'est dans ce phénomène de la communication, en revanche, que la parole déploie entièrement ses facultés, qui vont de l'envoûtement à l'exorcisme en passant par des étapes intermédiaires ou secondaires, qui sont la transmission d'impressions, d'idées, de pensées et l'attirance de faveurs, de prérogatives, de sympathies venant de l'extérieur. »

Il est tout à fait hors de question d'attribuer à la tradition cette puissance de la parole. Elle se produit naturellement et instantanément, que l'on y croie ou non. Ce que la culture peut revendiquer, c'est de l'avoir domestiqué, d'en avoir fait "*une culture de la parole*" à l'usage de la société ou de la corporation. C'est le cas de certaines pratiques qu'on assimile aujourd'hui à tort à la magie comme institution mystique et à la sorcellerie. L'exercice serait néanmoins diabolique quand la parole est utilisée pour nuire à une tierce personne, comme les malédictions, les injures, les envoûtements, etc.

¹⁰¹ DOGBE Yves-Emmanuel, 1984, *Fables africaines*, Éditions AKPAGNON, 4^e édition, Nîmes, p 9-13

Considérée comme telle, la sagesse traditionnelle prend forme dans les cultures. C'est un héritage qui a été cultivé et conservé depuis des temps immémoriaux, et qui est par ailleurs un critère de distinction entre les peuples. Ici entre en jeu la notion d'éducation ou mieux d'initiation pour être identifié. Nous en parlerons particulièrement à l'occasion de la transmission de l'héritage sapientiel des Anciens aux jeunes générations. Il est parfois possible de parler d'une véritable école, informelle mais véritable. D'où la nécessité de se former le plus souvent sur le tas pour acquérir le statut du sage.

1.6.3. L'oralité

En effet, le siècle dernier est celui qui a le plus accordé une importance capitale à la diffusion mondiale de l'écriture. Pour Cohen Marcel¹⁰², l'écriture apparaît comme la « *grande invention* » qui « *s'applique à une production de l'esprit, le langage, qui peut lui-même être considéré sous l'angle d'une invention et qui est un instrument correspondant au besoin de communication et de combinaison des actions dans le groupe social.* »

Mais l'écriture n'a pas commencé à exister seulement au siècle dernier. Elle serait née à une époque très ancienne.¹⁰³ C'était d'abord les symboles (signaux et signes), puis la pictographie, ensuite une simplification sensible de l'écriture où le signe ne désigne plus une phrase mais un mot (c'est l'époque de l'écriture suméro-akkadienne, au 3^e millénaire av J.-C.) et enfin les écritures phonétiques. L'Afrique n'était pas du reste dans la création de signes susceptibles d'exprimer une idée. Akoha Albert Bienvenu¹⁰⁴, dans une recherche récente, a publié un document sur les systèmes graphiques que l'Afrique connaissait avant la colonisation. Seulement, ils n'ont pas eu l'occasion de connaître une large diffusion. Tous les milieux qui ont participé aux premiers instants de la genèse de l'écriture pouvaient néanmoins rencontrer des difficultés quant à l'interprétation des signes.

¹⁰² COHEN Marcel, 1958, *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris, Imprimerie Nationale, Librairie C. Klincksieck, p. 1

¹⁰³ Cf. AMEHE K. F., « Le genre psalmique dans la littérature africaine d'expression française », dans COULOT C., HEYER R., JOUBERT J., (dir.), 2006, *Les Psaumes. De la littérature à la littérature*, Presses universitaires de Strasbourg, p. 207-229

¹⁰⁴ AKOHA, Albert Bienvenu, « Les systèmes graphiques de l'Afrique précoloniale », in HOUNTONDI, 1994, *op. cit.*, p. 283-303

Pour les Indiens d'Amérique du Nord de l'époque précoloniale comme pour les Noirs de l'Afrique subsaharienne « *les informations sont transmises de façon limitée, à l'aide de pictogrammes, de nœuds de cordes ou d'encoches taillées dans un bâton.* »¹⁰⁵

Les services rendus par la simplification des signes graphiques et phonétiques sont inestimables à bien des égards. Non seulement elle permet une transposition et une conservation des représentations visuelles, elle précise aussi la compréhension des messages. C'est « *un procédé dont on se sert actuellement pour fixer le langage articulé, fugitif par excellence* »¹⁰⁶. Son plus grand mérite réside dans le fait qu'elle constitue le support par excellence de la pensée. Aujourd'hui, on en a fait un absolu. En Afrique, elle a plutôt créé un malaise que certains penseurs n'ont pas craint de relever avec énergie.¹⁰⁷

¹⁰⁵ FEEST Christian F., (dir.), 2000, *Les civilisations des Indiens d'Amérique du Nord*, Könemann, Texte original en Allemand sous le titre : *Kulturen der nordamerikanischen Indianer*, p. 12.

¹⁰⁶ FEVRIER James G., 1984, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, p. 9

¹⁰⁷ « Dans la société d'aujourd'hui, dans l'univers bourgeois que nous connaissons, tout est fait pour que le groupe et même parfois la famille, s'efface devant l'individu méritant. Et l'écrit nous permet précisément d'affirmer cette individualité. Voilà pourquoi la pensée elle-même nous apparaît comme étant strictement personnelle et privée pour ainsi dire, parce que l'écriture permet à qui sait la manipuler de fonder son propre monde (pour emprunter l'expression de Max STIRNER), et à chacun de nous de se construire un ciel. C'est peut-être grâce à ce système que je peux vendre ma pensée ; ce que j'ai écrit est ma propriété, la notion du « *droit d'auteur* », nous la connaissons bien. Et une fois que j'ai signé telle ou telle pensée, elle m'appartient, on n'a pas le droit de me la reprendre. Si quelqu'un d'autre dit la même chose, et qu'il ne me cite pas, c'est un ignorant, il aurait dû me lire avant, on le lui reprochera à la limite. Il nous est donc difficile d'imaginer une pensée qui serait « *collective* » c'est-à-dire une pensée du type de celle qu'on rencontre dans les sociétés de tradition orale : « *collective* » et « *anonyme* ». Une telle pensée ne serait pas admise sérieusement, ni comme pensée, ni, encore moins, comme philosophie. Et comment, en plus, imaginer une collectivité humaine sans individualité spirituelle, sans qu'il y ait dans cette collectivité des gens qui soient là pour penser et qui pensent d'une certaine façon ? Je veux dire, comment imaginer une pensée sans son penseur, sans son propriétaire, sans son possesseur ? La civilisation de la scripturalité a conduit au constat que seul l'alphabet permet la manipulation objective de la pensée, pas seulement la mienne propre, pas seulement

Du côté de l'Occident, c'est Maurice Calvet qui fait une remarque sévère sur le jugement porté sur les cultures dites « *traditionnelles* » :

« Les francophones confondent souvent les termes "Civilisation" et "Culture", et les termes "Civilisations" et "Sociétés". Les anglophones, plus précis, les distinguent nettement. Une culture, pour eux, c'est l'ensemble des mœurs, des coutumes, des savoir-faire et des savoir-vivre d'un groupe réduit : le clan, la tribu. C'est l'ensemble des liens culturels que ce groupe a tissés entre ses membres, entre les autres clans, entre lui et la nature. Sa langue, vision du monde spécifique, véhicule sa culture et la transmet de génération en génération. Une civilisation, c'est une culture qui s'impose à de nombreux groupes : c'est une culture expansionniste et dominatrice qui suppose un pouvoir, un gouvernement solidement organisé, des rapports très stricts de dominateurs à dominés, de gouvernants à gouvernés. Les critères de la civilisation sont alors les suivants : en premier lieu, comme l'étymologie l'indique, c'est le règne de la Cité ("civilis" qui concerne les citoyens et la "civitas", la cité). Ensuite, c'est la présence dans cette cité d'une architecture monumentale. Enfin, c'est l'usage de l'écriture, le règne de la loi écrite. La réunion de ces conditions permet et favorise la création de vastes empires. »¹⁰⁸

Les occidentaux d'aujourd'hui professent pour la plupart une supériorité des langues sur la culture et méprisent les patois, les dialectes, les « *jargons sauvages* » à la seule maîtrise de

celle des vivants mais aussi celle des morts. Ce qui est vrai, c'est aussi que l'écriture devient un instrument irremplaçable, tellement irremplaçable qu'elle nous apparaît aujourd'hui à peine comme un instrument. Détenir l'écriture, c'est détenir le savoir tout simplement, et l'écriture est devenue un fétiche, un fétiche qui garantit et authentifie toutes les formes de pensée spéculatives. On a pu dire, à la limite, que ce qui n'est pas écrit est impensé. » (DOSSOU François C., « Écriture et oralité dans la transmission du savoir », in HOUNTONDJI, 1994, *op. cit.*, p. 264-265)

¹⁰⁸ CALVET Maurice, 1968, *De l'oralité à l'écriture*, Dakar Sénégal, CLAD (Centre de Linguistique Appliquée de Dakar), p. 2-3

l'écriture qu'ils ont faite le critère principal de la civilisation. Elle n'est pas le critère le plus important. Pour Cl. Levi-Strauss (dans "*Tristes Tropiques*"), l'écriture a plutôt marqué une régression. Elle se limite à figer des réalités qui sont foncièrement vivantes. Dire que la Tradition ne remet pas en cause son système, c'est se méprendre sur elle, puisqu'elle ne traite que de réalités intrinsèquement vivantes.

Israël sauvera dans l'écrit nombre d'éléments de sa sagesse. Mais ce qui lui est plus important, pense-t-on, c'est de se frotter avec les civilisations voisines reconnues pour vivantes.

En fin de compte, la sagesse traditionnelle orale et communautaire peut consister en une attention portée au cosmos, à ce travail constant pour en connaître les lois et les mettre à profit, et aussi en cet art oral finement travaillé. Tout l'effort qui est fait pour méditer sur toutes sortes d'événements dans le monde, tout le savoir-faire pour maintenir la famille humaine unie à travers une certaine conception de la société et de la vie, toute la morale fondée sur le respect d'interdits ou totems, toute la rigueur à se donner des devoirs et à les honorer, témoignent d'un grand génie humain. La base est bien l'attention portée sur le monde (une attention doublée d'imagination) qui permet un regard pertinent sur les choses pour en dénicher les secrets et en même temps pour savoir tirer les règles du comportement humain.

CHAPITRE II. UNE SAGESSE RATIONNELLE : LA SAGESSE GRECQUE OU PHILOSOPHIE

Une forme particulière de la sagesse a connu des développements dans la Grèce antique, à la même époque où la sagesse biblique prenait forme dans des collections dites sapientielles, c'est-à-dire le IV^e siècle av. J.-C. Sa dominante est la raison. Quel que soit l'éclatement de ce système de pensée, il est possible de tout regrouper sous l'appellation de « philosophie ». Alquié Ferdinand¹⁰⁹ réaffirme son existence et sa particularité que personne ne peut contester :

« Il ne convient pas de se demander longuement si l'on peut philosopher, puisque, depuis des siècles, certains hommes ont philosophé. Il n'y a pas lieu de chercher péniblement où se trouve la philosophie, puisqu'elle est dans leurs œuvres, ou, plus exactement, dans la compréhension que, de nos jours, chacun peut acquérir de leurs œuvres. Nous partirons d'une définition de la philosophie considérée, si l'on peut dire, en extension. Chacun accorde que Platon, Descartes, Malebranche, Spinoza, Kant, Hegel, furent des philosophes. Si l'on veut découvrir ce qu'est la philosophie, ce sont les philosophes qu'il faut interroger. On doit s'efforcer de comprendre leurs écrits, de retrouver leurs pensées qu'ils ont voulu transmettre... En appelant philosophique la pensée de Platon et de Descartes, nous ne faisons que nous conformer à l'usage, et au dictionnaire. »

Comme dans la sagesse traditionnelle, la philosophie se conçoit en rapport avec ceux qui la font : les philosophes. Ils essaient autant qu'il est possible, d'établir à travers un discours l'adéquation entre le réel et la raison. Ce discours est d'abord un questionnement approfondi sur ce qui est. Il faut apporter la preuve de tout comme si tout devait prendre le passage obligé de la raison, comme si les choses n'existaient que lorsque l'intelligence

¹⁰⁹ ALQUIÉ Ferdinand, 1971, *Signification de la philosophie*, Paris, Hachette, p. 11

humaine peut les appréhender. Le regard critique sur les choses et les événements est bien le propre de la philosophie.

La philosophie hérite d'une conception qui remonte à l'Antiquité grecque. De toutes les façons, elle est constituée en système, et vécue par des peuples. La société occidentale se réclame ou se sent héritière de la philosophie, ou du moins de la démarche philosophique.

Le domaine de la pensée rationnelle sera marqué en ses débuts par la sagesse antique. Il y a bien des marques du passé dans la société actuelle, quitte à savoir ce qu'elles sont devenues au contact de la modernité. Mais peut-on parler de véritables ruptures ? Qu'est-ce qu'on peut retenir de la sagesse philosophique dans l'esprit des gens d'aujourd'hui ? Mais avant de répondre à cette question, nous voulons déterminer quelle sagesse véhicule la philosophie, depuis ses débuts en Grèce jusqu'à nos jours. Nous traiterons de quelques traits seulement.

2.1. LA CONCEPTION DE LA SAGESSE CHEZ LES GRECS

Les Grecs se sont fait très tôt remarquer par leur recherche de la vérité et de la sagesse. Cette sagesse est-elle la philosophie que nous connaissons ? Comment a-t-elle été conçue à l'origine ? Qui en sont les premiers acteurs et comment s'exprimaient-ils ?

Avant de scruter le contenu d'une telle sagesse, nous voulons d'abord et avant tout tenter de retrouver les origines. Le milieu géographique, les premiers sages et les premiers éléments s'imposent à nous comme une première tâche qui nous ouvrira sur les développements ultérieurs. Nous ne ferons pas comme telle une histoire de la philosophie qui demande de faire toute la lumière sur la question. Nous nous contenterons de quelques éléments qui traduisent la notion de sagesse dans le domaine philosophique. Pierre Hadot et Luc Ferry¹¹⁰ vont beaucoup épiloguer sur le sujet.

¹¹⁰ HADOT Pierre, 1998, *Études de philosophie ancienne*, Paris, Les Belles Lettres. FERRY Luc, 2002, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* Essai, Grasset et Fasquelle, Paris.

2.1.1. Du mythe ou de l'histoire

Selon la manière de concevoir des Grecs, les débuts de la sagesse s'appuieraient sur un récit. Ce dernier tente de fixer le terminus a quo de l'expérience qui donnerait naissance à la philosophie.

En effet, disait un mythe grec :

« Athènes est agitée par des luttes intestines et des procès cruels, tourmentée par d'obscurs pressentiments et superstitions, ses femmes s'adonnent à des excès barbares. Et vint un Sage pour guérir l'angoisse. Le sage politique – Solon – invoque l'aide de celui qui n'a que sa sagesse car il connaît le passé et l'avenir, de celui qui vit avec les dieux : alors Épiménide vient de Crète, de la mythique Cnossos, cité de Minos et du Labyrinthe. Athènes est purifiée, les terreurs s'évanouissent, et cette sagesse est une conquête de joie. »¹¹¹

Ce récit ressemble bien à un mythe ou du moins il présente les caractéristiques d'un mythe ou d'une légende. Mais l'auteur qui rapporte le récit témoigne qu'il s'agit bien d'une histoire tenue pour vraie par les Grecs. Quelqu'un de connu a pu être l'acteur du salut. Cette histoire ne rend certainement pas compte d'un commencement absolu. Mais c'est la pratique courante des sages qu'à un certain moment d'une expérience édifiante, il faudra bien lui trouver un événement de référence.

C'est d'ailleurs courant d'évoquer le mythe pour des événements qui attendent d'être élucidés. La philosophie ne pensait-elle pas ainsi de nos jours les mythes de la tradition

¹¹¹ COLLI Giorgio, 1991, *La sagesse grecque*, Volume II, *Epiménide, Phérécyde, Thalès, Anaximandre, Anaximène, Onomacrite*, Collection "Polemos", Éditions de l'Éclat, p 15, titre original italien en 1978 "*La sapienza greca*". COLLI dit rapporter l'histoire d'une source ancienne dont les fragments (ici fragment 8 [A 5 8. B 1] sont rassemblés par Diels-Krant, 1956, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 8^e édition.

biblique ? « Par "mythe" nous entendons d'abord un texte qui reste à interpréter pour faire sens et non une simple fiction. »¹¹²

C'est alors que commence une spéculation sur la personnalité d'Épiménide. À travers son acte de libération, il reflète Dionysos et Apollon, deux dieux grecs de la sagesse. Selon les Athéniens, les paroles des sages sont suggérées par ces dieux. Si Épiménide rétablit une situation désespérée, c'est soit qu'il a le charisme des dieux, soit qu'il est envoyé par les dieux qui lui ont fait don du logos. Mais c'est la sagesse politique qui, déjà, reçoit des éloges.

En effet, Épiménide cumule à lui seul les dons de divination et d'interprétation de la parole du dieu. Il constitue aussi une véritable représentation chamanique, car il pratique la vie ascétique, la diète végétarienne et le détachement par rapport à la nécessité de se nourrir. Il aurait vécu avec les dieux, et son sommeil de 57 années est une possession léthargique par le dieu, et où il rencontre la déesse « Vérité. »¹¹³

Nous voyons bien que le mélange entre mythe et recherche de vérité est très présent chez les Grecs. Il dit d'une certaine façon que la sagesse grecque serait née d'un milieu traditionnel. La sagesse grecque antique est ici encore à son stade de balbutiement. Elle est comme indifférenciée et a besoin de purification pour se préciser avec le temps. Cela ne veut pas dire qu'elle soit valable seulement par rapport à son devenir. Ce que nous voulons dire, c'est qu'il y a des questions qu'elle n'est pas encore en mesure d'élucider. En voici une : Faut-il penser que la Vérité absolue serait l'apanage des divinités ? Et les sages devaient-ils obligatoirement dépendre d'elles pour devenir véritablement sages ? La suite du développement le clarifiera. Épiménide sera continué par Phérécyde de Syros.

¹¹² BERNER Christian & WUNENBURGER Jean-Jacques (dir.), 2002, *Mythe et philosophie. Les traditions bibliques*, PUF, Paris, p. 7.

¹¹³ COLLI Giorgio, 1991, *ibidem*, fragment 8 [B 14]

2.1.2. La question de la terminologie

Dans la terminologie, en grec courant, *Sophia* désigne « *la connaissance de celui qui maîtrise son art.* »¹¹⁴ Platon dira que la *Sophia* du poète est la maîtrise de l'art de composer et de chanter :

« *Les mots sophos ou sophia, que nous traduisons respectivement par "sage" ou "sagesse", lorsqu'ils apparaissent, très tôt dans la littérature poétique ou philosophique de la Grèce antique, désignent aussi bien l'habileté technique que l'excellence dans l'art musical ou poétique. Ils font allusion à un savoir-faire qui est à la fois le résultat de l'éducation par un maître, le fruit d'une longue expérience et le don reçu grâce à une inspiration divine.* »¹¹⁵

L'habileté du charpentier et son savoir dans l'art de construire par exemple sont rapportés dans l'*Illiade* 15, 411 comme le fruit des conseils d'Athéna. De même le poète sait ce qu'il doit chanter et comment le faire grâce aux Muses.¹¹⁶ En effet, devenir créateur, pour les premiers sages grecs, serait, selon le terme couramment utilisé aujourd'hui, de l'ordre du "charisme" reçu des dieux. Ce qui met la distinction d'avec le talent qui imite.

Les débuts de la sagesse grecque ne connaissaient pas encore le terme « *philosophie* ». Le mot le plus courant était donc la sagesse. On pourrait dire que « *le plus ancien nom de la philosophie fut sagesse.* »¹¹⁷ Ce terme s'est imposé bien après et est venu à désigner la sagesse d'inspiration grecque. Que veut dire « *sage* » ou « *sagesse* » pour les Grecs de l'Antiquité ?

¹¹⁴ Cf. LE NINEZE Alain, 2000, *La sagesse. La force du consentement*, Éditions Autrement, Collection Morales n°28, p.18

¹¹⁵ *Ibidem*

¹¹⁶ Cf. KERFERD G. B., 1976, *The image of the wise man in Greece before Plato*, dans *Mélanges Verbeke, Image of Man*, Louvain, p 18-28, cité par HADOT Pierre, 1998, *op.cit.*, p 234

¹¹⁷ LALANDE André, 1968, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, "Sagesse", P.U.F., Paris

La sagesse grecque signifie principalement connaissance. Comme le dit P. Gauthier,¹¹⁸ la *sophia* est pour Platon et Aristote le terme ultime de la connaissance, la contemplation du Bien subsistant et de l'Être premier. Elle ouvre selon Aristote la voie aux sciences théorétiques, lesquelles s'achèvent par la « *théologie* ».

Mais pour Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*, il ne faut pas tout confondre. Il y a une sagesse, la *sophia*, plus théorique et qui est proche de la connaissance, et une autre, la *phronêsis*, qui serait davantage de l'ordre pratique et qui vise à la conduite de la vie. L'acquisition de la première n'implique pas la seconde. Platon rapporte l'aventure de Thalès qui, obsédé par la contemplation du ciel, tombera dans un puits, et sa servante, de fondre en raillerie : « *Il ne s'aperçoit pas de ce qu'il avait devant lui et à ses pieds.* »¹¹⁹ Si la connaissance théorique peut se trouver privée de la connaissance pratique, elle se sait indispensable à la *phronêsis* qui a besoin d'elle pour exister. C'est parce que la connaissance au sens grec est très complexe.

Comme renchérit P. Gauthier (*ibidem*),

« *En Occident la sagesse est la première préoccupation de ceux qui ne sont pas encore philosophes, mais qui pratiquent cosmologie, physique, morale, dans l'espoir d'atteindre une connaissance identifiée à la vérité et gage pour eux d'un baptême en tant que sages. Pythagore serait le premier à en faire l'objet prioritaire de ces sages qu'il transforme en philosophes après en avoir inventé le nom.* »

Un spécialiste de la philosophie antique, Pierre Hadot,¹²⁰ va dénoncer avec force, un peu comme une mise en garde, la rétractation dans le pur théorique de la philosophie aujourd'hui, et qui s'écarte des préoccupations des origines. La philosophie antique, dit-il, ne pouvait pas se réduire à une discipline spéculative. Elle est d'abord une manière de

¹¹⁸ GAUTHIER P., dans AUROUX Sylvain (dir.), 1990, *Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques*, Article « Sagesse », Paris, Presses Universitaires de France.

¹¹⁹ PLATON, *Théétète*, 174a, cité par LE NINEZE Alain, 2000, *La Sagesse, La force du consentement*, Paris, Éditions Autrement, Collection Morales n° 28, p. 18

¹²⁰ HADOT Pierre, 1981 (2002), *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel.

vivre, une thérapeutique pour ainsi dire, car elle demande une sorte de conversion personnelle et une manière nouvelle de concevoir le monde. La philosophie est une manière de vivre, une expérience totale de vie et de pensée. Comme le soulignait il y a peu Jean-François Balaude¹²¹ interprétant la pensée de Pierre Hadot,

« La vie des idées trouve sa raison et son fondement dans l'expérience du réel, dans l'ouverture au monde et aux autres considérée non comme un complément ou un à côté, mais comme le foyer même de tout investissement philosophique. Et c'est cela qui permet de faire le départ entre une philosophie hétéronome, en somme, qui tire ses règles d'ailleurs que d'elle-même, et une philosophie s'efforçant à l'autonomie qui se pense en expérience totale de vie et de pensée. »

Pour Michel Foucault par contre, ce travail sur soi n'est plus à considérer comme une réalité spécifiquement philosophique, parce que la philosophie a franchi des étapes et est devenue autre chose. Mais la problématique de Pierre Hadot reste que le philosophe a besoin de vivre de sa pensée, de retrouver un état de bonheur indispensable à tout homme. La philosophie est une discipline vécue. Ceci implique une démarche de transformation totale de l'individu philosopant. Cette problématique demeure, même s'il n'est plus possible à la philosophie d'entrer dans une phase de rétroaction sur elle-même.

¹²¹ « Rétroaction philosophique : Pierre Hadot, les anciens et les contemporains », Conférence donnée le 1^{er} juin 2007 à l'École Normale Supérieure 45, rue d'Ulm à Paris par BALAUDE Jean-François, dans le cadre de la Journée d'études Pierre Hadot et la philosophie française contemporaine, Organisé par : Jean-Charles Darmon (univ. Versailles/Institut universitaire de France/ENS) et Arnold Davidson (univ. Chicago et univ. Pise) et Frédéric Worms (univ. Lille III, CIEPFC, ENS). Le Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine (Ciepfc, ENS, Département de philosophie) dans le cadre de sa série « Passeurs » et en collaboration avec le centre Littérature et morale (ENS) ont organisé cette journée d'études *Pierre Hadot et la philosophie française contemporaine : l'enseignement des anciens et l'enseignement des modernes*. Enregistrements présents sur la Plateforme <http://www.diffusion.ens.fr/index.php?res=conf&idconf=1770>

2.1.3. La connaissance du sage

Les premiers sages de l'Antiquité mêlaient dans la recherche de la vérité cosmologie et religion. Pour eux, la cause première de toute chose pouvait bien être quelque chose de physique, et pourtant habité par les divinités. Ce qui mettait résolument la sagesse au-dessus de l'homme. Le besoin de reconnaître la vertu de l'homme dans la recherche de la vérité, commencée par Socrate et poursuivie par les Stoïciens, va progressivement s'imposer. De plus, ceux qui recherchaient la perfection de la sagesse se rendaient compte de la difficulté à y parvenir. De là surgit la question fondamentale : qui est sage et qui ne l'est pas ? Quel critère faut-il fixer ?

Socrate sera l'un des premiers à vouloir apprécier la part de l'homme dans l'acquisition de la sagesse. Citant un oracle de Delphes, il dira : « *ô humains, celui-là, parmi vous, est le plus sage (sophôtatos) qui, comme Socrate, sait qu'en vérité, il ne vaut rien pour ce qui est de la sagesse (sophia).* »¹²²

Socrate part de ces maximes populaires qui étaient gravées près du temple de Delphes ou inscrits sur des stèles qu'on plaçait dans les places publiques des villes. Parmi ces maximes, on pouvait lire : « *Connais-toi toi-même* », « *Rien de trop* », « *Reconnais l'instant favorable* », « *La mesure est ce qu'il y a de meilleur* », « *Tout est affaire d'exercice* ». ¹²³ Le « *Connais-toi toi-même* » va inspirer particulièrement Socrate pour qui la connaissance de soi est d'abord et principalement la prise de conscience d'une ignorance. Comme on le sait, il va travailler à faire comprendre cette ignorance à ses interlocuteurs, et particulièrement à ceux qui ont conscience de connaître, les sophistes qui se faisaient payer pour les enseignements qu'ils donnaient aux enfants des plus fortunés de l'époque. Deux méthodes lui permettaient d'arriver à ses fins : la *maïeutique* ou l'art d'accoucher d'autrui ou d'accoucher les esprits, méthode inspirée de sa maman qui était « *sage-femme* », ¹²⁴ et *l'ironie*. La première méthode consistait à poser beaucoup de

¹²² PLATON, *Apologie de SOCRATE*, 23b, dans HADOT Pierre, 1998, *op. cit.*, p. 234

¹²³ HADOT Pierre, 1998, *op. cit.*, p. 234 citant SNELL B., 1952, *Die Sieben Weisen*, Munich, et ROBERT L., 1968, "De Delphes à l'Oxus. Inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane", *Compte rendu de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, p. 416-457

¹²⁴ LE NINEZE Alain, 2000, *op. cit.*, p. 65

questions à ses adversaires pour leur faire dire autant qu'il est possible tout ce qu'ils savent. La seconde permet de leur montrer qu'en réalité, ils ne valent rien de ce qui est de la sagesse. D'où le mot « *philosophie* » qui signifie « *amour pour la sagesse.* » Ainsi, la philosophie se définit par rapport à ce dont elle est privée, la sagesse, qui est l'apanage des dieux. Le philosophe serait donc en quête de ce qu'il ne possède pas.

Platon dans *Le Banquet* va développer cet argument du non-savoir.¹²⁵ Pour lui, il n'appartient qu'à des dieux d'être parfaitement sages. Et par voie de conséquence, il n'existe parmi les hommes que des non-sages. Au IV^e siècle donc, à la suite de Socrate, Platon insistera davantage sur le caractère surhumain de la sagesse, état transcendant et divin, par rapport auquel l'homme ne peut que reconnaître la distance qui le sépare d'elle.

De là encore s'impose la distinction entre ceux qui ont conscience et ceux qui n'ont pas conscience de leur non-sagesse. C'est bien celui qui a conscience de sa non-sagesse qui mérite d'être appelé « *sage* ». C'est la démarche finalement qui est sage, sinon personne n'est sage. Ce n'est pas non plus un jeu, une hypocrisie que de reconnaître sa non-sagesse. Il n'est pas sage de se croire ou de se proclamer sage. La découverte de ses propres limites est déjà le commencement de la sagesse. Encore faut-il travailler à corriger ses défauts et à améliorer ses performances. Mais ici, ce n'est pas d'abord ce travail qui est important. La sagesse est déjà présente quand nous arrivons à savoir jusqu'où nous sommes vulnérables. Cette attitude rejoint d'une certaine façon celle du religieux dans son humilité. La différence réside finalement dans le choix du saint à qui se vouer quand on sent dans son être profond ses propres limites.

La sagesse s'identifie de plus en plus avec l'*épistémê*, c'est-à-dire avec un savoir certain et rigoureux, qui n'est jamais conçu d'ailleurs comme notre savoir scientifique moderne, car il s'agit toujours d'un savoir-faire.¹²⁶

« Puisqu'il n'est pas dans la nature de l'homme de posséder un savoir (épistémê) tel que, si nous le possédions, nous saurions ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, je considère donc comme sages (sophoi), dans les limites

¹²⁵ Cf. LE NINEZE Alain, 2000, *op. cit.*, p. 19

¹²⁶ HADOT Pierre, 1998, *op.cit.*, p. 235

*de ce qui reste possible, ceux qui, grâce à leurs conjectures, peuvent atteindre le plus souvent la solution la meilleure, et je considère comme philosophes ceux qui se consacrent aux études grâce auxquelles ils acquerront le plus vite possible une telle capacité de jugement ».*¹²⁷

La philosophie est donc véritablement ce moyen qui conduit à la sagesse. Elle n'est donc pas à proprement parler la sagesse elle-même. Mais elle l'a pour objectif final puisqu'elle est l'étude qui permet d'arriver à la sagesse. La sagesse, selon la nuance introduite par Socrate, est quelque chose de stable et de parfait que l'on peut acquérir par la démarche philosophique.

Selon Manuel de Dieguez,¹²⁸ le savoir auquel la sagesse grecque s'identifie est révélateur de deux attitudes fondamentales du sage. Le sage apparaît tantôt comme un *gestionnaire*, et donc comme obligé de s'appuyer sur un ensemble de directives qui ont fait leur preuve dans l'histoire, tantôt comme un *visionnaire* qui trouve le plaisir de penser, et donc de passer tout au crible de la raison, de garder un état de conscience supérieur où la certitude de ses limites en est le présumé pour un cheminement spirituel. La première attitude, celle du gestionnaire, serait incarnée par l'État, pour qui le peuple reste docile à coup d'enseignements moraux intangibles et sévères préétablis. L'autre, celle de l'intelligence visionnaire, est une attitude plus spéculative, celle de libre penseur, pour qui l'individu est valeur dominante et clé de sens. Socrate en est le prototype, et plus tard « *Jésus de Nazareth* », qui manifestera en beaucoup de sujets épineux du temps, sa liberté vis-à-vis du formalisme juif. Pour éviter de privilégier un aspect au détriment d'un autre, beaucoup de penseurs vont vouloir maintenir l'entre-deux.

L'Antiquité grecque nous livre à la fois l'aspect d'une sagesse qui, d'une part, est un savoir à visée totalisante permettant de faire face à toutes les situations possibles et prioritairement à la conduite de sa vie, et d'autre part est l'accès à un état de conscience supérieur, base et fondement indispensable pour un cheminement spirituel. Si la sagesse est un savoir, elle est un savoir issu sinon entièrement de l'expérience et de la pratique, et résolument orienté vers elles, même si elle doit passer par la cogitation.

¹²⁷ ISOCRATE, 1966, *Discours*, t. III, Paris, p 169 cité par HADOT Pierre, 1998, *op. cit.*, p. 235

¹²⁸ Manuel de DIEGUEZ, « Sagesse », dans *ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS*, 1990

2.1.4. La sagesse, objet de la philosophie

Quel rôle assigner à une science si élevée ? Luc Ferry (2002, *ibidem*) dit devoir s'appuyer sur l'historiographie de l'Antiquité, qui aurait tenté d'apporter une lumière sur le motif primordial qui devait pousser à s'orienter vers la philosophie. Il ne s'agira pas, comme chez les stoïciens, de lutter contre les passions.

Dans la pensée grecque, la mort était tellement redoutée qu'il fallait lui trouver une solution. Elle était perçue comme une menace réelle à la « *vie bonne* ». Que faire ? Gagner l'éternité était devenue une préoccupation sinon la principale préoccupation de l'existence humaine. Trois orientations étaient perceptibles : la transmission de la vie (prioritairement biologique), la réalisation d'œuvres mémorables, et la philosophie.

Le premier vecteur serait la tradition parentale qui, dans la transmission de la vie, aurait pu éterniser l'existence. Mais malgré cette volonté de vivre ou de demeurer toujours, la mort ne s'est pas vue arrêter. Elle gâche toujours la fête. Alors commença, par Hérodote et les historiens grecs, la tâche d'éterniser l'existence humaine par l'exceptionnel sauvetage des faits héroïques de la société, les Grecs accomplissant ces œuvres sublimes dans l'intention de donner à leur vie une continuité après la mort. Cette entreprise suivait la logique suivante :

*« Si les mortels réussissaient à doter de quelque permanence leurs œuvres, leurs actions et leurs paroles, et à leur enlever leur caractère périssable, alors ces choses étaient censées, du moins jusqu'à un certain point, pénétrer et trouver demeure dans le monde de ce qui dure toujours, et les mortels eux-mêmes trouver leur place dans le cosmos où tout est immortel, excepté les hommes. »*¹²⁹

Cette idée reste collée à l'image du Panthéon qui conserve des « *immortels* ». Mais le défi de l'immortalité reste intact et la nécessité de trouver une autre stratégie de combat se fait plus insistante. C'est alors que la philosophie apparaît comme une troisième alternative d'éternisation de l'univers. Il s'agit bien de conduire par syllogisme l'homme à se rendre

¹²⁹ ARENDT Hannah, 1989, *La crise de la culture*, "Le concept d'histoire", trad. Gallimard, p 60, dans Ferry Luc, 2002, *op. cit.*, p. 242

compte qu'il est éternel malgré la mort. Du fruit sec, il faudra remonter au fruit mûr qui l'a produit. Dans ce passage, il n'y a pas eu d'altération, mais transformation, changement d'état. Les scientifiques diront plus tard : « *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.* » Ainsi l'homme qui meurt n'est pas détruit, il a simplement changé d'état.

La philosophie aura donc pour tâche de faire comprendre que la mort n'est pas la fin absolue des choses. Luc Ferry rapporte la pensée de Marc Aurèle (IV, 14) selon laquelle : « *Tu existes comme partie : tu disparaîtras dans le tout qui t'a produit, ou plutôt, par transformation, tu seras recueilli dans sa raison séminale.* » Ainsi naît peu à peu la philosophie du devenir

2.1.5. Un savoir-faire politique

Très tôt chez les Grecs, comme dans la Bible, les conseillers des rois sont choisis parmi ces artistes dont la renommée s'imposait à tous. Ainsi, les mots "*sage*" et "*sagesse*" sont venus à désigner le savoir-faire politique. Ces sages devenaient des législateurs et des éducateurs, tel Solon. Rapidement, l'usage d'inscrire sur des stèles au centre des villes de leurs maximes s'est rapidement répandu. Contrairement à ce qu'on peut penser, ce savoir-faire politique n'est pas mis au service de la propre gloire des sages. Ils orientaient plutôt vers une sagesse plus grande et plus parfaite, la sagesse des dieux. Comme explique Pierre Hadot,¹³⁰ ces maximes delphiques étaient destinées entre autre à faire prendre conscience aux hommes de la distance qui les sépare des dieux et de l'infériorité de leur sagesse. C'était d'abord le roi qui prenait conscience de ses limites, puis les citoyens.

Prise dans son contexte, dans son milieu et dans son époque, cette sagesse répondait pleinement à l'idéal de la société grecque. Ce que nous ne pouvons pas nier, c'est qu'il y a une différence importante entre ceux qui sont considérés comme sages et ceux qui ne le sont pas. Ils ne sont pas aussi excentrés de la vie populaire que certains pouvaient le penser, puisqu'ils faisaient profiter de leur savoir toute la société de laquelle ils faisaient partie.

N'est-ce pas le rôle de la sagesse de faciliter la vie et de la rendre heureuse à travers une conception adéquate qui lui est inhérente ? La connaissance de soi suffisait à se situer non

¹³⁰ HADOT Pierre, 1998, *op. cit.*, p. 234

seulement par rapport aux autres hommes et au monde, mais aussi par rapport aux dieux. Sur ce point, le but des philosophes se trouve atteint.

2.2. LES PREMIERES ELABORATIONS PHILOSOPHIQUES : LA SAGESSE, UNE ECOLE

La sagesse grecque réside malgré tout dans l'habileté manuelle. Ce n'est qu'après que les premiers sages grecs (ils sont vraiment appelés « *sages* » par leurs contemporains) vont s'évertuer à scruter le monde tel qu'il s'offrait à eux, et à produire un discours intellectuel. Ils seront pour la plupart sinon entièrement des physiciens. La sagesse grecque va donc officiellement commencer avec Thalès et l'école de Milet. Quelle est la spécificité de cette école qui permet de dire qu'elle est une école de sagesse ?

Selon Colli,¹³¹ les sources ne sont pas aussi claires que nous ne le pensons. Ce sont comme de véritables balbutiements d'une intelligence humaine qui essaie de trouver un fondement pour les choses. La sagesse devient alors école. On connaît celle de Milet qui foisonnera des premiers penseurs pour qui la cause première du monde pouvait être l'air, l'eau, la terre, les contraires, etc. Quoi qu'on dise, la mise en forme de ces premières écoles sera l'œuvre d'Aristote. C'est lui qui aurait précisé les contours de la pensée des premiers philosophes grecs. Nous supposons qu'il n'est pas parti de rien et que ses interprétations sont guidées par le souci de restituer un passé plus ou moins obscur et lointain.

La spécificité de l'école de Milet était d'étudier les choses par leur principe. Tout ce qui existe et que nous voyons ou expérimentons, de quoi vient-il ? Qu'est-ce qui est à son origine ? Qu'est-ce qui l'a produit ?

Pour Thalès, le principe de toute chose est l'eau. Pourquoi désigne-t-il sans tergiversation l'eau ? Les Grecs auraient gardé une relation substantielle avec l'Égypte et donc avec sa sagesse. L'élément aquatique serait emprunté par identification d'Osiris. L'équivalent grec est « *l'Apollon delphinien* », le dieu marin vénéré à Milet. Thalès dira donc que le principe de toutes choses est l'eau, mais que toutes les choses sont pleines de dieux.

¹³¹ COLLI G., 1991, *ibidem*.

Il y a dans ce début de la philosophie cet effort à faire passer toutes choses par la pensée, mais la tension reste forte du côté de la religion ambiante. Est-ce par souci d'équilibre ? Il ne semble pas vérifié que ce soit ce motif qui guida les premiers sages. Ce qui est vraisemblable, c'est qu'il y a une difficulté réelle à pouvoir se départir d'un milieu où les légendes sont faites pour dire l'inexprimable. De même, il apparaît normal que la raison humaine, non encore habituée à une telle gymnastique puisse douter de ses capacités. Tout se résout alors dans une certaine synthèse englobante.

Pour Héraclite et Empédocle aussi, il faut rapprocher l'âme de la divinité. Elle restera unie aux divinités jusqu'à ce qu'elle soit capable de juger par elle-même. C'est Héraclite qui enseignera « *l'existence d'une raison immanente au monde, sorte de loi qui le gouverne, Logos-dieu, harmonie secrète résultant de l'opposition des contraires, fondement sur lequel doivent s'appuyer toutes les lois humaines...* »¹³² Il annonce les couleurs de ce que l'effort de la pensée est appelé à devenir.

Anaximandre dans ce sillage défendra l'idée selon laquelle toutes choses viendraient de leurs contraires. C'est néanmoins un nouveau type de sage, celui qui est digne de vénération et terrible à la fois. Pour Anaximène, c'est l'air, avec cette intention plus ou moins secrète que l'air puisse être considéré comme une divinité.¹³³

Le sage entre sur la scène politique avec Onomacrite. Le sage est sommé d'intervenir auprès de la société et de lui accorder quelque chose de son savoir. Il aurait en personne rendu beaucoup de services au roi perse par sa sagesse.

Ce qui frappe, et qui n'étonne en rien l'esprit moderne, c'est que ces premiers chercheurs étaient appelés sous le vrai nom de « *sages* ». D'où le titre de « *Sagesse grecque* » donné à leur pensée. L'observation de la nature, puis la recherche des causes des êtres, les ont amenés à poser les bases de cet édifice intellectuel que nous connaissons aujourd'hui.

¹³² COLLECTIF, 1952, *Initiation théologique*, tome III, *Théologie morale*, Les éditions du Cerf, Paris, p. 334-335

¹³³ COLLI Giorgio, 1991, *op. cit.*, fragment 5 [B 14], 8 [B 3].

2.3. LA SAGESSE STOÏCIENNE

Le stoïcisme a représenté dans la sagesse grecque, ce que Ferry a appelé « *un type-idéal de la sagesse ancienne.* » A l'époque où les écoles philosophiques étaient désignées par le nom d'une ville et des lieux géographiques, le mot stoïcisme dérive du grec "stoa", "portique".¹³⁴

Le sage stoïcien se laisse appréhender, entre autres, par trois points principaux : la capacité de distinguer ce qui dépend de nous de ce qui n'en dépend point, le sens donné à la vertu, et la lutte contre les passions. La sagesse stoïcienne vise un double intérêt : elle veut exceller dans l'art de vivre d'une part, et d'autre part favoriser le plus de jouissance possible à l'intelligence. A la suite de Platon et d'Aristote, elle serait une porte non moins importante d'entrée dans la sagesse philosophique actuelle où le rôle de la raison serait prépondérant. Quant au sens donné à vertu et à passion, la construction n'est pas dénuée d'intérêt. C'est déjà une porte ouverte de la sagesse dans l'éthique du savoir-vivre.

Le trait caractéristique du sage stoïcien nous est fourni par Épictète dans son fameux *Manuel* dont Luc Ferry rapporte la doctrine :

« Parmi les choses qui existent, les unes dépendent de nous, les autres ne dépendent pas de nous. Dépendent de nous : jugement de valeur, impulsion

¹³⁴ FERRY Luc, 2002, *op.cit.*, p 277 : Cette école philosophique comme en rapporte Luc Ferry correspond à trois grandes familles :

- le "*stoïcisme ancien*" avec des sages comme Zénon de Kition (vers 334-262), le fondateur, celui-là même qui enseignait à Athènes sous les arcades "*recouvertes de peintures*" (*stoa poikilé*), Cléanthes d'Assos (vers 331-230) et Chrisippe de Soles (vers 280-208),
- le "*moyen stoïcisme*" (II^e – I^{er} siècle av. J.-C.) avec Diogène le Babylonien, Antipater de Tarse, Panétius de Rhodes et Posidonius d'Apamée,
- et enfin le "*stoïcisme impérial*" avec en tête Sénèque (vers 8 av. J.-C. – 65) et l'empereur Marc-Aurèle.

Les deux premiers se succèdent à la tête de l'école d'Athènes en Grèce tandis que le dernier est membre de la cour impériale romaine

Cette dernière classe serait celle qui aurait laissé des souvenirs forts de la pensée stoïcienne à propos de la sagesse antique.

à agir, désir, aversion, en un mot, tout ce qui est notre affaire à nous. Ne dépendent pas de nous, le corps, nos possessions, les opinions que les autres ont de nous, les magistratures, en un mot, tout ce qui n'est pas notre affaire à nous. »¹³⁵

Le but visé dans cette démonstration est d'arriver à la conclusion selon laquelle la mort ne doit aucunement faire peur à l'homme, parce qu'elle entre dans la catégorie de ce qui ne dépend pas de nous. De là est née l'idée-force de la pensée stoïcienne que le sage a des passions et les modère. Le sage sait se délivrer de ses craintes, des angoisses, de la terreur et de la mort, et ceci, par la connaissance, même s'il sait qu'il ne peut s'en débarrasser complètement. Des réalités comme la maladie et la santé, la richesse et la pauvreté, le plaisir et la douleur, la beauté et la laideur, la gloire et l'obscurité et, bien entendu la vie et la mort elles-mêmes, expriment cette idée de passion. La liste nous dit bien que les stoïciens essaient d'introduire la distinction dans l'analyse que nous faisons des choses, mais jusqu'où ?

Nous connaissons la formule stoïcienne selon laquelle le destin est maître de tout. L'homme n'est capable de rien contre la nécessité. Sur tout ce qui concerne le cours du monde, notre action est très limitée. Nous avons aujourd'hui peine à envisager un destin aussi implacable. Il est vrai que parfois nous ne pouvons rien contre certains événements de la vie. Mais, est-ce pour cela qu'il faut les fuir ? C'est un insigne devoir pour l'homme de pouvoir faire des distinctions. Mais tout ne s'arrête pas là. Quel que soit ce que nous pensons, les événements surviennent et agissent malgré nous. La mort tue toujours, qu'on y pense ou non. Et il est impossible d'y échapper.

Il est clair que leur classification de ce qui dépend de nous et de ce qui ne dépend pas de nous peut choquer l'esprit moderne. La richesse par exemple dépend en partie de l'effort humain, de même que la santé ou la jouissance de la vie. Mais cette pensée a contribué à révéler le rôle que doit jouer désormais la raison dans la jouissance de la vie : distinguer pour se rassurer.

¹³⁵ *Ibidem*, p 279

La sagesse comme une morale est signifiée par le vocable « *vertu* ». L'idée de considérer la sagesse comme vertu a commencé avec les stoïciens, mais aussi avec les Épicuriens. Mais, quel contenu donnent-ils à ce concept ?

Selon Lalande A. (1968), la vertu stoïcienne aurait un sens plus intellectuel que moral. Elle ne signifie pas force d'âme. Pour le stoïcien, il y a une Raison universelle à laquelle le sage participe par la raison humaine.

« *C'est que la forme de la raison propre à l'homme n'est pas cette raison substantielle, formatrice, immanente immédiatement aux choses qu'est la Raison universelle, mais une raison discursive qui, dans les jugements, dans les discours qu'elle énonce sur la réalité a le pouvoir de donner un sens aux événements que le destin lui impose et aux actions qu'elle produit. C'est dans cet univers de sens que se situent aussi bien les passions humaines que la moralité.* »¹³⁶

Est donc vertu, l'activité de la raison pour pénétrer le destin et au besoin en assumer les conséquences. C'est une activité constante qu'il faut faire. D'où le nom *d'exercices spirituels* donné à ce genre d'activité, à comprendre comme l'exercice de l'esprit humain pour comprendre l'homme et son monde. Cet exercice est de deux sortes¹³⁷ :

- Considérer, lorsqu'une chose nous attache, qu'elle n'est pas de celles qu'on ne peut vous enlever, qu'elle est du même genre qu'une marmite ou une coupe de cristal, dont on ne se trouble pas qu'elle se brise, parce qu'on se rappelle ce qu'elle est ;
- Vivre au présent, détacher de soi les remords, les regrets et les angoisses que cristallisent le passé et l'avenir, goûter chaque instant de la vie comme il le mérite, c'est-à-dire avec la pleine et entière conscience que, pour les mortels que nous sommes, il peut toujours être le dernier.

Le philosophe ou le sage doit s'entraîner à adopter la meilleure attitude possible face aux événements déroutants, de telle manière qu'il puisse jouir au maximum de la vie. C'est le vrai sens d'"exercice", le faire et non le dire. « *Facere docet philosophia, non dicere.* » La

¹³⁶ HADOT Pierre, 1981, *op. cit.*, p 204

¹³⁷ Cf. FERRY Luc, 2002, *op. cit.*, p 301-302

philosophie est un art de vivre, une conversion qui bouleverse la vie, qui change l'être de celui qui l'accomplit¹³⁸. Tout se joue dans le rapport que nous entretenons au réel. Quand on se laisse troubler par le cours des choses, c'est qu'on ne comprend pas et que l'on n'accepte pas sereinement le destin.

C'est bien cette discipline de la raison qu'il faudra aussi appliquer dans la lutte contre les passions. L'idée principale des stoïciens est de relativiser la souffrance.

Pour les stoïciens, le comportement à adopter vis-à-vis des passions est déterminant pour évaluer le degré de la sagesse. Est sage celui qui sait lutter contre les passions. Quelles armes proposent-ils et jusqu'où leur thèse est-elle recevable ?

L'arme de lutte nous est connue par le développement précédent. C'est bien la raison qui confère la liberté à l'homme. Les passions étant extérieures à l'homme, elles doivent arriver par nécessité. Il n'est pas impossible que l'homme rencontre des difficultés dans la vie, qu'il soit contraint de ne pas pouvoir jouir de l'existence. Si l'on se laisse écraser, c'est que l'on n'a pas suffisamment fait la différence entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. « *Et cela, c'est non seulement le malheur assuré, mais l'absence de vertu, c'est-à-dire de raison et, finalement, d'excellence et de sagesse.* »¹³⁹ Ne pas exercer sa raison, c'est vouloir souffrir (passion), c'est vouloir mourir.

Pour toutes les écoles philosophiques, la principale cause de souffrance, de désordre, d'inconscience, pour l'homme, ce sont les passions : désirs désordonnés, craintes exagérées. La domination des hommes par les soucis empêche de vivre vraiment. La philosophie apparaîtra donc, en premier lieu, comme « *une thérapeutique des passions.* »¹⁴⁰

¹³⁸ SENEQUE, *Epist.*, 20, 2 ; 6, 1, dans HADOT P., 1998, *op. cit.*, p 27

¹³⁹ FERRY Luc, 2002, *op. cit.*, p 291.

¹⁴⁰ CHRYSIPPE avait composé une Thérapeutique des passions. Cf. également la sentence attribuée à Épicure par H. USENER : "*Vide est le discours du philosophe s'il ne contribue pas à soigner une passion de l'homme*". Ou encore : "*L'école du philosophe est un cabinet médical*" (Épicure, III, 23, 30). Chaque école philosophique de l'époque a sa méthode thérapeutique propre. Les stoïciens soignent les contraires par les contraires ; les Pythagoriciens laissent l'homme goûter aux passions du bout des doigts ; Socrate soigne par

Il appartient en propre au philosophe de s'entraîner, de s'exercer de manière à tout accepter en vue de la vraie jouissance de la vie. Il s'agit d'un exercice, et un exercice de la raison pour s'octroyer une liberté totale. La philosophie fait passer l'homme d'un état de vie inauthentique, obscurci par l'inconscience, rongé par le souci, à un état de vie authentique, dans lequel l'homme atteint la conscience de soi, la vision exacte du monde, la paix et la liberté intérieures. Le génie du stoïcisme a été surtout de réussir à établir l'équation entre intelligence et vertu, liberté et bonheur. Pour lui,

« ... la raison dévoile l'harmonie du cosmos et nous aide à percevoir que le destin nous échappe. La vertu consiste dès lors à nous réconcilier avec ce monde parfait, à vouloir et aimer ce qui est, plutôt qu'à céder au tourment des désirs insatisfaits. Nous accédons ainsi à la vraie liberté, qui est émancipation, maîtrise de soi, et par là même au bonheur, puisque plus rien ne saurait désormais décevoir ni effrayer. »¹⁴¹

Une telle position semble trop idéaliste. Ce n'est pas parce qu'on réfléchit bien que la souffrance ne sera plus ressentie. Le moyen de lutte contre les passions proposé par les stoïciens ne pourra être que provisoire. Ce que reconnaît Épictète dans ses *Entretiens*¹⁴² quand il oppose le sage authentique aux simples détenteurs des principes abstraits de la doctrine :

« Je vois bien des hommes qui débitent des maximes des stoïciens, mais je ne vois point de stoïcien. Montre-moi donc un stoïcien, je n'en demande

homéopathie, en conduisant par exemple de l'amour des beautés terrestres à celui de la beauté éternelle, mais toutes lient cette thérapeutique à une transformation profonde de la manière de voir et d'être de l'individu. PHILON fournit deux listes d'exercices (Cf. HADOT Pierre, 1981, *op. cit.*, p 27-30) : La première : la recherche, l'examen approfondi, la lecture, l'audition, l'attention, la maîtrise de soi, l'indifférence aux choses indifférentes. L'autre liste présente : les lectures, les méditations, les thérapies des passions, les souvenirs de ce qui est bien, la maîtrise de soi, l'accomplissement des devoirs.

¹⁴¹ Cf. FERRY Luc, 2002, *op. cit.*, p 291.

¹⁴² Cf. FERRY Luc, 2002, *op. cit.*, p 295

qu'un ! Un stoïcien, c'est-à-dire un homme qui, dans la maladie, se trouve heureux, qui, dans le danger, se trouve heureux, qui, mourant, se trouve heureux, qui, méprisé et calomnié, se trouve heureux ! Si tu ne peux me montrer ce stoïcien parfait et achevé, au moins montre-m'en un qui commence à l'être. Ne frustre pas un vieillard comme moi de ce grand spectacle dont je l'avoue, je n'ai encore pu jouir... »

Les stoïciens s'opposent ainsi aux physiciens. A l'existence de la nature et des événements qui s'imposent et qui ne dépendent pas de nous, et qui préoccupent les premiers sages de Milet, le stoïcisme oppose la raison qui est essentiellement compréhension, puis acceptation de ce qui est. Elle doit les dominer et les sublimer autant que possible pour permettre à l'homme d'atteindre le bonheur.

Cela n'empêche pas de savoir que la sagesse est vertu au sens fondamental du terme. Ce que réclame L. Lavelle,

« La sagesse est indivisiblement une vertu de l'intelligence et une vertu de la volonté. Nous pouvons bien la définir, dit-il, une vertu de la volonté, en disant qu'elle impose une mesure à nos désirs et à nos passions, et une vertu de l'intelligence parce qu'elle consiste d'abord à reconnaître où est la mesure. »¹⁴³

Et pour renchérir : *« la sagesse est (...) une sorte de science, mais dans laquelle la théorie et la pratique cessent de se distinguer : c'est la science de la vie spirituelle (...), la seule où il y ait une identité nécessaire entre le connaître et le faire. »*

Malgré toutes les critiques dont il sera l'objet, le Stoïcisme aura mis systématiquement la raison au service de la liberté. Il n'y a plus de rupture entre la réflexion et l'action. N'est-ce pas véritablement sagesse que de joindre contemplation et action en vue du bonheur ?

¹⁴³ Cf. FOULQUIE Paul & SAINT-JEAN Raymond, 1969, *Dictionnaire de la langue philosophique*, art.

« Sagesse », Paris, PUF

2.4. LA PHILOSOPHIE, UNE SAGESSE

Jusqu'à Socrate et Platon, il n'était pas question de confondre sagesse et philosophie. Il fallait définir différemment ces deux sciences. Mais en réalité, elles ne s'opposaient pas l'une à l'autre. Bien au contraire. La philosophie jouait le rôle de moyens pour atteindre la sagesse, science supérieure du savoir-vivre et du savoir-faire. Ceux qui devaient définir la philosophie devaient en même temps prendre soin d'insister sur son caractère intermédiaire et pourtant obligatoire pour atteindre la sagesse. N'est-ce pas ce moyen qui sera plus tard assimilé à son objet ?

2.4.1. La sagesse philosophique

La philosophie prend désormais progressivement du terrain dans la vie des hommes. Il faudra lui donner un rôle qui soit à la hauteur de sa tâche. De même dans le domaine du savoir, le besoin se fait impérieux de lui trouver une place. Elle serait encore plus utile si elle répondait à un certain nombre d'impératifs.

Dans le milieu grec antique, la division de la philosophie est liée à la division des sciences en général. Au départ donc, la philosophie devait regrouper en son sein, en plus de la métaphysique, toutes les autres sciences y compris la mathématique, la géométrie, l'algèbre, etc. Simplement la philosophie devait faire l'unité de toutes les sciences. Kant en a fait cas en ces termes :

« L'ancienne philosophie grecque se divisait en trois sciences, la physique, l'éthique et la logique. Cette division est parfaitement conforme à la nature des choses et l'on n'a guère d'autre perfectionnement à y apporter que celui qui consiste à y ajouter le principe sur lequel elle se fonde, afin que, de cette façon, on s'assure d'une part qu'elle est complète, que, d'autre part, l'on puisse déterminer exactement les subdivisions nécessaires. »¹⁴⁴

C'est ce qu'Origène avait depuis longtemps suggéré quand il faisait correspondre les branches de la philosophie avec les étapes du progrès spirituel.¹⁴⁵ L'éthique, selon lui,

¹⁴⁴ KANT Immanuel, 1980, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, dans HADOT Pierre, 1998, p. 125

¹⁴⁵ ORIGENE dans HADOT Pierre, 1998, p. 146.

assure la purification préalable de l'âme. La physique, en révélant la vanité du monde sensible, nous invite à nous en détacher. L'éoptique enfin ouvre à l'âme purifiée la contemplation de réalités divines. C'est ainsi que pour lui les trois livres de Salomon correspondent aux trois parties de la philosophie : les *Proverbes* assurent la purification éthique, *l'Ecclésiaste*, qui commence par *Vanité des vanités*, nous révèle la vanité du monde physique, le *Cantique des Cantiques* nous introduit dans l'éoptique. Mais la philosophie ne pouvait rester longtemps confondue avec les autres sciences. Le rappel de Kant relance la philosophie sur sa vocation fondamentale, celle de juger (au sens étymologique) toutes les sciences.

Mais que voulaient-ils surtout dire, ces sages à cette époque, en faisant consister la philosophie dans la somme de toutes les sciences ? Ils ne voulaient certainement pas dire que la philosophie s'installe dans le domaine des sciences et procède de la même manière qu'elles. Rien ne justifierait cette occupation indue. C'est pourquoi elle verra se détacher d'elle au cours des siècles plusieurs disciplines qui se savent autonomes. Il s'agit principalement des sciences positives qui regroupent autour d'elles beaucoup d'autres sciences satellites. Ces sages désiraient plutôt qu'elle soit une réflexion métaphysique "*sur les conclusions des autres sciences*". Ainsi,

« *La sagesse philosophique, sans prétendre absorber et englober en elle toutes les sciences, projette sur toutes sa lumière supérieure, assure leur fondement, fonde leur valeur et leurs limites, accueille et assume leurs conclusions et leur est par-là nécessaire.* »¹⁴⁶

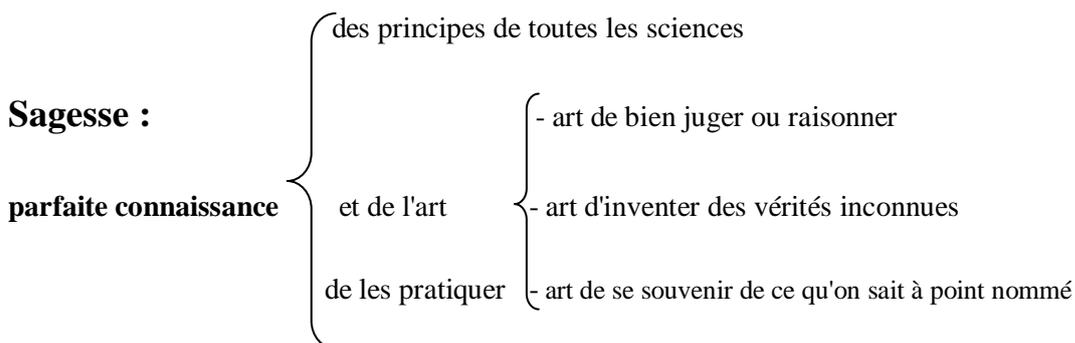
Ainsi, la philosophie est sagesse et trône dans les sommets de la connaissance. Déjà pour Platon et Aristote, « *la sophia est bien le terme ultime de la connaissance, la contemplation du Bien subsistant ou de l'Être premier ; elle ouvre, selon Aristote, la voie aux sciences théorétiques, lesquelles s'achèvent par la « théologie* ». »¹⁴⁷ Beaucoup de philosophes ont voulu porter haut ce flambeau de la sagesse philosophique par diverses sortes de prises de

¹⁴⁶ DAUJAT Jean, 1974, *Y a-t-il une vérité ?* Téqui, Paris.

¹⁴⁷ GAUTHIER G., « sagesse », dans AUROUX Sylvain (dir.), 1990, *Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques*, P.U.F., Paris

paroles. Nous n'en donnons ici que quelques-unes, dont la plupart se retrouve dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande André.¹⁴⁸

Comme nous l'avons signalé dans le prologue à ce travail, Descartes a pris soin de distinguer le sens courant du sens familier. On voit dans sa définition cette volonté de s'élever dans les considérations métaphysiques de la sagesse. C'est ce que Leibniz, dans l'opuscule *De la sagesse*, va reprendre pour en faire le point de départ d'une méthode.



Ainsi, la sagesse est un terme qui a un sens fort et technique. Son emploi est réservé à une forme de connaissance contemplative et infuse, concrète et synthétique, amoureuse et savoureuse (sapit). Le seul entendement abstrait est incapable d'atteindre la plénitude, ni d'égaliser la lumière, l'unité, l'efficacité. Elle est à la fois *cognitio et inclinatio*.

Elle se distingue bien de la science sans pourtant la rejeter. C'est que la sagesse, « *sophia* » a gardé son sens originel de « *connaissance* ». Si l'on a beaucoup glosé sur ce concept, c'est bien parce qu'il posait problème. S'agit-il de la connaissance des lois de l'univers ? C'est à cela que s'intéressent les épicuriens. Ou plutôt s'agit-il de la connaissance de soi ? Le « *gnoti seôton* » renvoyait bien à la connaissance de l'Homme.¹⁴⁹ Ce qui revient à dire : *connais l'homme que tu es ou que tu représentes*. Cette interprétation dite cartésienne est certainement la seule à favoriser la réconciliation de la sagesse et de la philosophie, car en matière de connaissance de l'homme, toutes les branches du savoir sont concernées.

Un engagement maximal de la raison et de la volonté est nécessaire pour mieux bénéficier de la grandeur, de la richesse et de la beauté de la sagesse, connaissance de l'homme et

¹⁴⁸ LALANDE André, 1968, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., art. « Sagesse »

¹⁴⁹ Cf. LE NINEZE Alain, 2000, *op. cit.*, p. 18-19.

bien sûr de son univers. Car en matière de sagesse, il s'agit bien d'un savoir au service de la vie pratique. À quoi bon acquérir une grande connaissance si elle n'est pas utile pour faire son bonheur ? Mais ce lien entre le savoir et le faire ou le vivre ne demeurera pas toujours, la philosophie franchissant de nouveaux seuils.

2.4.2. La philosophie, une science autonome

L'élan donné par Aristote va faire son chemin. La philosophie se trouverait hissée à la métaphysique. Elle a ses méthodes propres. Elle verra ainsi toutes les autres sciences s'émanciper par rapport à elle.

Pour Aristote, l'objet de la sagesse est la connaissance de la Cause première et des premiers principes. Est donc sage philosophiquement, celui qui arrive, par un effort de la raison discursive, à découvrir la cause ultime de toute chose. Ainsi, Aristote et beaucoup d'autres après lui, proclamaient les formidables pouvoirs de la raison humaine et, de ce fait, la dignité de la sagesse naturelle. Ce qui fait dire à Maurice Bondel :

« La science est l'acte de l'esprit qui sait ; la sagesse est l'expérience de l'acte même de ce qui est su, goûté, de l'être qui se communique et se laisse posséder ; elle est l'union de l'intellectus à son objet essentiel, mais par l'opération de cet objet même. »¹⁵⁰

Cette démarche trouvera son apogée dans la philosophie de S. Thomas d'Aquin et de tout le thomisme. « On appelle communément sages, ceux qui respectent l'ordre des choses en les subordonnant les unes aux autres selon la hiérarchie qui leur convient »¹⁵¹. C'est un postulat qu'il pose pour dire qu'à force de subordonner les choses, le sage arrive à tout récapituler sous la réalité suprême, Dieu, qui ne peut être subordonné à aucune autre chose. Mais S. Thomas va plus loin : « la meilleure disposition des choses est leur subordination à la fin qui leur convient. »¹⁵² C'est l'ordre contemplé et l'ordre réalisé que S. Thomas

¹⁵⁰ Cf. LALANDE André, 1971, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, art. « Sagesse », P.U.F., Paris

¹⁵¹ S. THOMAS D'AQUIN, *Contra Gentiles*, I, c. 1, citation reprise dans S. THOMAS D'AQUIN, 1971, *L'être et l'esprit*, collection "SUP", Paris, p. 52

¹⁵² *Ibidem*.

d'Aquin considère comme des voies d'accès à la sagesse, chaque chose à sa place et à sa juste place, selon ce qui est prévu par le créateur. Il faut remarquer que pour lui, l'ordre propre à la sagesse n'est certes pas essentiellement un ordre des choses matérielles, car la sagesse comme vertu de l'intelligence est distincte de l'artisanat.¹⁵³

La sagesse est une science qui possède les principes. Elle n'a pas à les recevoir d'une autre science, comme nous l'avons souligné plus haut ; elle va d'une vue (immédiate) aux fins dernières, dira S. Thomas d'Aquin¹⁵⁴. Jacques Maritain précisera : « *Nous appelons sagesse une connaissance qui pénètre et embrasse les choses en usant des vues intelligibles les plus profondes, les plus universelles et les plus unifiées.* »¹⁵⁵

Que la sagesse soit une production de la raison humaine, c'est ce que la philosophie va s'attacher à défendre. Toutefois, il nous semble que le niveau même où la placent les philosophes, du moins ceux qui s'y sont intéressés, voit éminemment dépassées les limites de la raison. La sagesse n'est pas dite seulement des philosophes. S'il peut y avoir des écoles de sagesse, il nous semble que ce n'est pas seulement pour meubler l'intelligence, mais bien aussi et surtout pour coordonner la vie et toute l'existence.

2.4.3. La rupture entre sagesse et philosophie

Dans son développement, la philosophie, à force de croire à la puissance de la raison, finira par changer même d'orientation, si bien qu'elle a besoin de se définir désormais seulement par rapport à la raison. Est-ce encore l'amour de la sagesse ? Les tenants de cette nouvelle conception de la philosophie semblent bien l'affirmer. Mais alors, dans cette nouvelle conception quel contenu réel prend la sagesse ? Nous voulons nous appuyer sur les travaux de Luc Ferry (2002) pour le procès intenté à la métaphysique. Nous ne traiterons pas du sujet sans citer nommément les philosophes qui ont apporté cette innovation.

¹⁵³ Cf. CLEMENT André, 1983, *La sagesse de S. Thomas d'Aquin*, collection du Docteur angélique, Paris, p. 235-236

¹⁵⁴ Cf. S. THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, Ia, q.1, a.6.

¹⁵⁵ MARITAIN Jacques, 1959, *Pour une Philosophie de l'éducation*, Paris, A. Fayard, p. 61, dans FOULQUIE Paul, 1971, *Dictionnaire de la langue pédagogique*, art. « Sagesse », Paris, P.U.F.

Toute l'argumentation à propos de la rupture s'appuie sur l'interprétation de chef-d'œuvre dont l'artiste est l'auteur, mais dont il croit détenir le génie de la sagesse d'une divinité. Qui est l'auteur véritable du chef-d'œuvre ? C'est dans la tentative de donner une réponse adéquate à cette question que les gens se divisent. Une façon d'interpréter la croyance grecque consiste à poser du dehors un regard sur sa vision des choses et à lui imprimer une nouvelle logique.

Dans cet exemple, l'artiste a dû faire une représentation de l'Absolu. De quelle nature est cet Absolu ? La religion et les mythes ayant leurs représentations propres du spirituel, celles du sculpteur ou simplement de l'artiste ne sauraient y correspondre. Il y aurait un chevauchement et même un décalage sur les manières d'appréhender un même réel par des auteurs dont les statuts sont foncièrement divergents. On dirait même qu'il s'agit d'une ingérence de l'artiste dans un domaine qu'il maîtrise peu ou pas du tout. L'expression de l'Absolu exigerait d'autres moyens que l'art.

« Seule la rationalité, selon Hegel, est véritablement capable d'exprimer l'Absolu, d'être en pleine sympathie avec son objet, en parfaite harmonie avec lui. L'art et la religion doivent donc finalement faire place à la philosophie qui les dépasse tout en conservant fondamentalement la même finalité qu'eux : atteindre et penser le divin. »¹⁵⁶

Sur cette démonstration, la philosophie va renvoyer dos-à-dos art et religion et se verra conférer un nouveau statut : son établissement au domaine du rationnel. Désormais, la philosophie se constitue en tierce partie et se fait « concurrente »¹⁵⁷ de la religion dont elle partage l'objet, la finalité, mais non la forme ou les moyens d'expression.

Cette conception de la philosophie sera partagée par Nietzsche et Heidegger. De là un procès s'engage contre la métaphysique classique d'avoir simulé une religion au lieu d'une philosophie, une "religion déguisée" ou une "onto-théologie" sécularisée.

La sagesse philosophique serait donc conçue en termes de rupture avec les "illusions" de la métaphysique. Elle serait une sagesse concurrentielle, ou encore une sagesse protestataire

¹⁵⁶ FERRY Luc, 2002, *op. cit.*, p 233

¹⁵⁷ L'adjectif est de Luc FERRY

qui a besoin de cette protestation pour se construire et exister. La nouvelle compréhension de la philosophie s'exprimera en termes de négation de la religion, mais de fait, elle n'a pas rompu totalement avec elle, en ce sens qu'elle n'en est que la face négative. Sur cette lancée, qu'est-ce finalement que la philosophie ? À cette question, Luc Ferry répond : « *Une tentative d'assumer les questions religieuses sur un mode non religieux, voire antireligieux.* »¹⁵⁸ Celui qui est sage est donc par corollaire celui qui arrive à se libérer de la religion pour construire par soi-même son bonheur, sa vie bonne et authentique au moyen de la rationalité.

Ainsi, la sagesse est abandonnée par la philosophie. Plusieurs indices justifient cette attitude : la sagesse est un idéal ancien, son style est déterminé, elle traite des thèmes les plus populaires, et son point fort est sa praticité.

Ainsi définie, la sagesse philosophique met de côté le doute socratique, en se fondant désormais sur une certitude : celle de la raison. Nous sommes devant un autre extrême : la divinisation de la raison. Il faudra se tourner vers le Christianisme comme sagesse pour dégripper cette philosophie qui s'asphyxie dans sa rétractation à la seule sphère de la raison (voir *supra*).

Conclusion

Est-ce une richesse ou une pauvreté que de considérer la philosophie comme une sagesse ? Il faut le dire sans ambages, la philosophie est richesse seulement en son origine, et pauvreté en son soi-disant accomplissement. Comme le pense et le justifie François Jullien, il y a ruse de la philosophie :

« tant de retenue, nous dit Nietzsche, n'a servi qu'à masquer les ambitions de la philosophie naissante alors qu'elle s'apprêtait déjà, et déjà chez Platon, à reléguer la sagesse dans l'inconsistance de tout ce qui n'est pas un savoir démontré (ou révélé) ; et ce dédain ne pouvait qu'aller croissant avec le développement de la philosophie. Car la philosophie grandissait, elle pouvait se targuer d'avoir une histoire et l'autre non. En conséquence,

¹⁵⁸ FERRY Luc, 2002, *op. cit.*, p 234

la sagesse s'est vue traiter à l'envers, non plus en sur- mais en sous-philosophie. »¹⁵⁹

Ainsi dit, la philosophie en son histoire peut s'identifier à une sagesse paradoxale. Que dire de cette sagesse sinon de constater qu'elle est éclatée. Contrairement à la sagesse biblique (et à la sagesse traditionnelle comme nous l'avons vu précédemment), elle est en évolution continue. Elle ne se définit qu'en fonction de cette évolution. Mais pour aboutir à quoi ? *« Au long des âges, les penseurs réagissent les uns sur les autres, ils se confortent et s'affrontent, cherchant à justifier, critiquer, réfuter, réactualiser, confirmer les thèses de leurs devanciers et de leurs contemporains. »¹⁶⁰*

Certains philosophes n'ont cessé de dénoncer cette instabilité dans la manière dont la science philosophique évolue vertigineusement dans le temps. Nous voulons seulement retenir la critique de Duméry Henry :¹⁶¹

« Il y a encore des philosophes, oui. Mais les philosophes n'ont plus – ou ont de moins en moins – la foi philosophique. Sous le nom de philosophie, beaucoup d'entre eux font autre chose. Et s'il y a des exceptions, la persévérance n'est peut-être qu'un effet de l'habitude (...). Pour des raisons diverses, mais convergentes, la philosophie est en perte de vitesse par perte de crédit, par manque de confiance dans ses fins comme dans ses moyens. Ce qui lui arrive aujourd'hui n'est pas une simple crise de méthode, ni même une crise de fondement (des crises de ce genre, elle en a connu d'autres, elle a même constamment été en crise sous ce rapport). Ce qui lui arrive, et qui explique sa perte de crédit, c'est une perte d'identité : non seulement on ne

¹⁵⁹ JULLIEN François, 1998, *Un sage est sans idée ou l'autre de la philosophie*. Paris. Éditions du Seuil. p. 29

¹⁶⁰ G. MALTHON et G.-H. BAUDRY, 1996, *Catholicisme, Hier, Aujourd'hui, Demain*, " Philosophie ", Encyclopédie de l'Institut Catholique de Lille, Librairie Letouzey et Ané, Paris, p 211

¹⁶¹ DUMERY Henry dans *Encyclopaedia Universalis*, 1980, "Philosophie", tome 12, p 971 ou *ibid.*, 1990, tome 18, p 69.

sait pas à quoi elle sert (elle n'a jamais été 'utile'), mais on ne sait plus si elle répond à un objet défini, à un projet sensé. Elle n'est pas ébranlée, elle est dissoute, ou en voie de dissolution. »

La philosophie sera d'autant plus utile que la remise en cause qu'elle préconise permet de rechercher une vérité profonde et de tendre vers une certitude plus grande. Elle jouerait par contre un sale tour à la vérité si elle ne faisait qu'ébranler toutes les convictions quelles qu'elles soient. La sagesse philosophique a besoin d'être constructive. La démarche philosophique reste néanmoins indispensable en tant qu'outil pour affiner les constructions de l'esprit.

En choisissant de se centrer sur l'homme plutôt que sur Dieu, elle a contribué à fonder rationnellement toute l'existence humaine. Mais reste à savoir si l'existence humaine est entièrement rationnelle. Alors, n'a-t-on pas besoin d'autre conception pour porter la quête humaine du "*bien vivre*" à son paroxysme ? A-t-on vraiment le choix entre cosmocentrisme, anthropocentrisme et théocentrisme ?

Comme dira Jean-Yves Lacoste (*op. cit.*, art. « *Philosophie* »), au IX^e siècle, de la querelle entre dialecticiens et anti-dialecticiens, on pouvait voir la philosophie se dessiner comme une technique qui n'a pas parti lié avec l'expérience chrétienne, mais qui reste un prélude à un plus haut savoir. La formule « *philosophia ancilla theologiae* », théorie déjà préformée chez Origène, va justifier de l'utilité de la philosophie, non pas une utilité *suis generis* parce que la raison profane ignorait tout des mystères de la foi, mais pour les services qu'elle rend désormais à l'intelligence de la foi. Le théologien a besoin de la philosophie pour donner plus d'évidence à ses propres enchaînements de raisons, dira saint Thomas d'Aquin¹⁶². Mais malgré cette domestication de la philosophie, un aristotélisme purement philosophique verra le jour avec Siger de Brabant (1240-1284) et Boèce de Dacie de la Faculté des Arts de Paris. La « *théorie des deux vérités* » d'Etienne Tempier accentuera la disqualification de la suprématie de la théologie sur la philosophie. Le Moyen-âge connaîtra cette oscillation entre une philosophie officielle et une théologie officielle, bien que des néo-scholastiques prêchent une théorie de la connaissance en deux étages : un étage philosophique centré sur la nature et un étage théologique sur la grâce ou la

¹⁶² Saint Thomas d'Aquin, *Summa theologiae*, Ia, q.1, a.5, ad 2, cité par Jean-Yves Lacoste, 1998, *ibidem*

« *surnature* ». L'Église renoncera définitivement à l'idée d'une philosophie officielle avec l'encyclique « *Fides et ratio* » publiée par Jean-Paul II.

CHAPITRE III. UNE SAGESSE RELIGIEUSE : LA SAGESSE BIBLIQUE

« Méditation de croyants sur les événements, le pays, la foi, la vie, l'amour..., la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse, est tout imbibée de sagesse. »¹⁶³ La Bible définit donc en beaucoup de points un grand champ d'expérimentation de la sagesse. Beaucoup de ceux qui cherchent à être sages y trouvent une large part de bénéfice. C'est d'abord l'Israël ancien qui, pendant longtemps, a eu une floraison de sages dont les œuvres ont été prises en compte par la Bible. Disons mieux que les traces de leurs écrits apparaissent clairement dans les écrits bibliques censés être d'inspiration divine. Et cette expérimentation a été motivée par le contexte culturel d'Israël et les situations sociopolitiques qu'il a connues pendant de longs siècles. Si Israël a pu s'édifier une sagesse propre, c'est qu'il s'est considéré comme un peuple particulier au milieu d'autres peuples. Au moins, il en a pleine conscience. Il n'a certainement pas fait comme si les autres peuples n'existaient pas. L'affirmation de son identité a dû se faire en plusieurs niveaux dont nous retenons deux : comme peuple au milieu d'un ensemble de peuples, comme une culture au milieu d'autres cultures.

Il se trouve que cette sagesse traverse toute la Bible, considérée comme le chef-d'œuvre qui véhicule la sagesse d'Israël. Le nouveau peuple perpétuera cette sagesse et en livrera d'autres nouvelles orientations. Étant une sagesse vécue par un peuple, elle reste populaire. Quand elle parle des considérations terre à terre de la vie, elle ne s'y éternise pas. Elle s'élève toujours dans les profondeurs de la pensée, jusqu'aux dimensions même de Dieu. Les préceptes qu'elle élabore et livre sont ouverts à tous, mais ils ont leur origine en Dieu qui les énonce ou les recommande vivement. La sagesse biblique se présente comme objet d'étude et d'admiration par les autres peuples et comme un motif d'orgueil pour Israël lui-

¹⁶³ SUPPLEMENT AU CAHIER ÉVANGILE 46, décembre 1983, *Sagesse de l'Égypte ancienne*, Présentation et notes par Jean LEVÊQUE, Éditions du Cerf, Préface de Marc SEVIN, p 4

même. Ce peuple ira jusqu'à affirmer la supériorité de cette sagesse par rapport à celle des autres peuples.

Notre objectif n'est pas de nous interposer comme arbitre entre les peuples, mais de repérer les grandes lignes de cette sagesse qui se propose à toutes les nations quelles qu'elles soient. Elle nous intéresse particulièrement parce qu'elle est une sagesse d'inspiration fortement religieuse, et non pas à cause de sa prétendue ancienneté. Il y a plus ancienne qu'elle : la sagesse égyptienne et d'autres du Proche-Orient ancien. Mais la sagesse biblique semble se démarquer de celles-là à cause de la Révélation du Dieu unique qu'Israël a connue. Cette note fait du contexte biblique de la sagesse une représentation spéciale de la vision spirituelle du monde. La sagesse biblique pour couper court est une sagesse spirituelle, même si elle porte beaucoup de marques des sagesse de son époque. À cause de son effort de synthèse de ce qu'il y a d'honorable dans les autres cultures que ce peuple a rencontrées, sa sagesse prétend même être représentative de la sagesse de tout le Proche-Orient ancien.

Notre objectif est de présenter brièvement cette sagesse populaire et sa spécificité, c'est-à-dire le domaine du savoir qui est le sien.

3.1. LES ORIGINES DE LA SAGESSE BIBLIQUE

Peut-on parler véritablement de sagesse biblique alors que la Bible dit devoir trouver sa sagesse dans toutes les nations ? La Bible fait souvent allusion à la sagesse et aux sages des voisins d'Israël, particulièrement égyptiens et assyro-babyloniens : d'Égypte (Ac 7, 22 ; 1 R 4, 30 ; Is. 19, 11-12), d'Édom et de l'Arabie (Jr 49, 7; Ab. 8 ; Jb 1, 3 ; 1 R 5, 10), de Babylone (Is 47, 10 ; Dn 1, 4.20, etc.)¹⁶⁴ Loin de s'en prendre aux sages de ces nations, elle parle d'eux plutôt avec beaucoup de respect. Ce qui n'est pas le cas à propos de leurs prêtres et de leurs prophètes.

Comme l'a si bien relevé G. von Rad, « *Israël a été au courant des efforts du savoir accomplis chez les autres peuples, il les a examinés et n'a pas hésité à s'appropriier ce qui*

¹⁶⁴ Cf. KIDNER D., 1986, *Le livre des Proverbes, Commentaires Sator*, Cergy-Pontoise, Farel / Sator, p. 7

pouvait lui être utile. »¹⁶⁵ Et ceci pour plusieurs raisons : les Hébreux sont des tard venus dans l'histoire et dans la civilisation du Proche-Orient. Mais surtout pour former ses fonctionnaires, Salomon était comme obligé de s'inspirer d'un genre littéraire typique des gens du voisinage. C'est tout le Proche-Orient qui a pour ainsi dire influencé la sagesse biblique.

C'est un atout considérable que la sagesse proche orientale ancienne ait été mise par écrit. Il y a lieu de faire des rapprochements. Les cultures se sont enrichies les unes des autres. L'écrit biblique devait à son tour influencer la philosophie ou l'humanisme de l'Antiquité, et réciproquement.

La spécificité d'Israël ne réside pas dans la nouveauté de ses moyens, mais dans la capacité d'adaptation des éléments préexistant au monothéisme. La Bible a gardé une part importante de la sagesse populaire traditionnelle. La sagesse en général n'a-t-elle pas une souche traditionnelle ? Est-ce une prise en compte par la Bible de ce qui pourrait être un héritage commun de l'humanité ? Évidemment, la sagesse demande que l'on tisse l'avenir sur ce qu'il y a de noble dans le passé. Mais le travail propre des auteurs bibliques a enrichi cet héritage.

La Bible s'insère ainsi dans la quête commune et universelle de la sagesse. Elle garde néanmoins une certaine originalité qui n'est pas moindre. La sagesse biblique est restée longtemps inconnue de plusieurs générations. Ou si elle est connue, cette connaissance est imparfaite et même biaisée. Ce qui expliquait d'ailleurs le peu d'intérêt qu'on pouvait lui accorder. Et pourtant, elle n'a jamais cessé de s'affirmer comme une sagesse spéciale, appelée à se proposer, elle aussi, à un grand nombre, sa vision éthique de la vie et du monde se voulant délibérément universelle.

Des découvertes des XIX^e et XX^e siècles vont contribuer à la dévoiler au monde. Ce qui va donner un regain d'intérêt pour cette sagesse et permettre à notre époque non seulement de vouloir s'y intéresser, mais aussi et surtout de la mettre en rapport avec les autres sagesse, celle du Proche-Orient ancien, celle de la Grèce antique dont l'Occident se réclame, et

¹⁶⁵ von RAD Gerhart, 1971, *Israël et la Sagesse*, traduction française E. de Peyer, Genève, Fides et Labor p.

celle de l'Afrique qui commence à prendre une grande notoriété. Cette étude de la « *sagesse des nations* » dans la Bible va tenter de relever la dimension éthique de la sagesse d'Israël que les proverbes définissent particulièrement, et surtout préciser ce qui la différencie de la sagesse des autres peuples.

Puisque nous sommes dans le domaine biblique, les grandes découvertes annoncées sont certes bibliques et exégétiques. Mais celles-ci se voient compléter par des découvertes linguistiques chez les peuples voisins qui lui renvoient des ressemblances.

À l'archéologie comme méthode succède ici l'archéologie comme science autonome pratiquée dans la recherche des traces de l'expérience humaine des populations des temps passés. C'est l'archéologie qui permettra les découvertes de textes anciens venant éclairer la nature de la sagesse d'Israël. Si par exemple les genres littéraires sont communs et facilement reconnaissables, de subtiles différences sont perceptibles avec les structures littéraires. C'est surtout les textes découverts qui sont susceptibles de rendre compte de ces subtilités. L'archéologie va donc jouer un rôle très déterminant dans les rapprochements des cultures, non pas nécessairement que les cultures étaient les mêmes au départ, mais les diverses études permettent d'y voir les similitudes et de conclure à de possibles influences entre les peuples. Il est vrai que sans l'archéologie, l'histoire reste illisible. Et sans l'archéologie, l'hypothétique mur de division entre les cultures s'affirme malheureusement comme un phénomène irréversible.

L'archéologie ne va pas provoquer les influences. Elle permet seulement de les déceler et de les confirmer. Et pour une sagesse ancienne abandonnée depuis longtemps par les hommes et les femmes de tous les temps, elle se révèle un outil indispensable pour restituer le passé. Aujourd'hui, elle paraît être une science autonome en pleine évolution. C'est en Phénicie et en Palestine que des fouilles archéologiques ont mis à jour l'influence de l'Égypte sur ses voisins.¹⁶⁶

¹⁶⁶ Cf. HUMBERT Paul, 1929, *Recherches sur les Sources égyptiennes de la littérature sapientielle d'Israël*, « Mémoires de l'Université de Neuchâtel » tome septième, Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, Introduction

Selon Paul Humbert, en Phénicie, des archéologues français ont rendu publiques les recherches sur les témoins de la civilisation égyptienne à Byblos. Celle-ci remonte à l'époque thinite, c'est-à-dire à plus de trois mille ans avant notre ère. Pierre Montet a confirmé par un texte des pyramides de cette époque la relation statuée par Plutarque entre le mythe d'Osiris et la capitale giblite. Cet échange se serait étendu aux idées religieuses comme aux domaines économique et politique. Une autre inscription en écriture dérivée des hiéroglyphes sur une statue de Bostan-ech-Cheikh traduit également cette influence égyptienne sur le pays de Sidon.

En Palestine selon la même source, l'Université de Philadelphie a opéré des fouilles à Beisan, la Scytopolis des époques grecque et romaine. Le résultat est plus que satisfaisant. On exhuma quatre temples cananéens, dont deux ont été bâtis par Ramsès II, le troisième par Sétî I^{er} et le dernier par Aménophis III ou plus probablement Aménophis IV. À cette découverte s'ajoute celle d'une parure en or par Sellin¹⁶⁷ et dont les emblèmes révèlent les influences non seulement babylonienne mais aussi égyptienne.

L'histoire manifesterait une époque de déclin de la civilisation égyptienne, certainement au temps de Ramsès III vers 1100 av. J.-C. Mais dans les époques de haute antiquité, elle a marqué beaucoup de peuples surtout par son autorité politique sur la Syrie et la Palestine.

Les découvertes linguistiques opérées chez les voisins ont aussi beaucoup mis en lumière la sagesse d'Israël.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle et dans le monde des exégètes de métier, on pensait que la sagesse biblique était la plus ancienne. Selon Maurice Gilbert¹⁶⁸, Salomon était véritablement présenté dans l'Écriture Sainte comme le parangon des sages, jusqu'au jour où la langue égyptienne antique fut, grâce à Champollion, déchiffrée en 1828. Ce qui donna progressivement accès à quantité de textes sapientiaux de l'époque pharaonique, les plus anciens remontant jusqu'au troisième millénaire avant notre ère.

¹⁶⁷ Cf. SELLIN, 1926, *Zeitschrift des Deutschen Palästina Vereins*, tome XLIX, p. 229-236

¹⁶⁸ GILBERT Maurice, « Les Livres sapientiaux de l'Ancien Testament », dans *Esprit et Vie*, n°38, juillet 2001, p. 14

Le même type de découvertes survint après qu'au milieu du même XIX^e siècle, les civilisations de la Mésopotamie furent étudiées. La littérature sapientielle biblique, née au premier millénaire de notre ère, s'insère plutôt dans le vaste contexte culturel du Proche-Orient ancien. Elle est, selon toujours Maurice Gilbert, la part propre de l'Israël ancien à un courant de pensée qui lui est antérieur et dont il bénéficie partiellement. Israël aura donc beau garder son originalité, il doit beaucoup à la richesse culturelle de la sous région.¹⁶⁹

Les découvertes bibliques et exégétiques sont surtout l'œuvre de plusieurs chercheurs et équipes de chercheurs qui ont marqué la mise au grand jour de la sagesse d'Israël. N'eurent été ces diverses études, la richesse de la sagesse biblique aurait été occultée.

Cet intérêt pour l'étude sur le thème de la sagesse date de plus de trois décennies, à en croire Maurice Gilbert.¹⁷⁰ Cazelles Henri¹⁷¹ fera le point sur les résultats des découvertes de Sumer et de Mari qui modifient considérablement les opinions sur la sagesse en Israël.

¹⁶⁹ Cf. LEON-DUFOUR Xavier, (dir.), 2003, *Vocabulaire de Théologie Biblique*, "Sagesse", Paris, Les éditions du Cerf, et A. BARUCQ, 1964, *Le livre des proverbes*, Sources bibliques, Paris, Gabalda et Cie, p. 20-21

¹⁷⁰ GILBERT Maurice, 1990, *op. cit.*, p. 8-13. Le coup de fouet si l'on peut ainsi parler a été donné en 1955 par un recueil intitulé *Wisdom in Israel and the Ancient Near East*, que Martin NOTH et D. Winton THOMAS ont publié dans les *Supplements to vetus Testamentum* (3, Leiden, Brill, XIX-301 p.). Il a été écrit par vingt-deux exégètes et offert à Harold Henry ROWLEY. Puis en 1962, s'est tenu un colloque à Strasbourg (*Colloque de Strasbourg, 17-19 mai 1962*, Paris, PUF 1963, 208p) sur *Les sagesse du Proche-Orient ancien*. Il sera suivi en 1976 et au même endroit par une rencontre sur *Sagesse et religion*, actes qui ne seront malheureusement pas publiés. Mais la même année, James L. CRENSHAW rassemblait vingt-cinq études en un volume, *Studies in the Ancient Israel Wisdom* (New York, Ktav, 1976, XVIII-494 p.). Plus près de nous en 1990, parut un volume qui clarifie la notion de sage dans le Proche-Orient ancien et pour quelques livres bibliques de l'Ancien Testament. Il est dirigé par John G. GAMMIE et Leo G. PERDUE (éd.) et intitulé *The Sage in Israel and the Ancient Near East* (Winoma Lake, Eisenbrauns). Un autre ouvrage aussi célèbre vient de l'Allemagne (Hermann VON LIPS, *Weisheitliche Traditionen in Neun Testament*, Neukirche-Vluyn, Neukirchener Verlag, coll. « Wissenschaftliche Monographien zum Alten und Neuen Testament » 64, 1990) et traite de la question de la sagesse dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Il est

Tout ceci conduit à dire que les textes bibliques en général sont à leur manière des sommes de l'expérience religieuse à base de révélation divine et de la pensée d'Israël peuple de Dieu. Mais leurs éléments représentent des niveaux de cultures différents, des orientations de pensées diverses. Nous n'insisterons pas trop sur les recueils souches qui forment le socle dur de la sagesse du Proche-Orient, leur interprétation fait intervenir des principes strictement exégétiques, mais nous donnerons des exemples de rapprochement des sagesse de l'époque.

3.2. LES INFLUENCES : UNE POLITIQUE D'INTEGRATION

Les Proverbes dans la Bible, appelés « *Sagesse des nations* », sont, comme nous les avons définis plus haut, la sagesse des anciens que l'école des scribes et hauts fonctionnaires utilisaient pour l'éducation des jeunes générations. Cette sagesse des nations n'était pas forcément au départ israélite. Deux paradigmes sont repérables chez Israël : intégration de ce qui est le trésor de l'humanité que la sagesse des anciens a laissé (bien sûr circuler), mais aussi épuration doctrinale et exclusion de ce qui ne pouvait se marier avec le Yahvisme.

Pour que la sagesse biblique soit reconnue comme une sagesse, il a fallu que ce courant ait des similitudes avec les sagesse alentour qui préexistaient à elle. Autrement, il faudrait l'appeler par un autre nom. Nous avons traité du genre sapientiel. Il y a aussi le mouvement sapientiel auquel la sagesse d'Israël ne pouvait se soustraire. Ce phénomène « *sagesse* » peut s'exprimer dans l'idée de « *savoir* », dans le style et dans l'usage de

important de noter aussi le XV^e Congrès de l'A.C.F.E.B. tenu à Paris du 30 août au 3 septembre 1993 sous le titre *La sagesse biblique. De l'Ancien au Nouveau Testament* (coll. « Lectio Divina » 160, Paris 1995) et publié sous la direction de Jacques TRUBLET aux éditions du Cerf. Il sera de grande importance pour nous dans cette brève synthèse. Quant aux textes sapientiaux eux-mêmes, il y a de nos jours une infinité de découvertes et de travaux sur ces découvertes, dont la découverte en 1964 à Masada de fragments hébreux de cinq chapitres de *Ben Sira* (Sir, 39, 27-44, 17).

¹⁷¹ CAZELLES H., « Les nouvelles études sur Sumer (Alster) et Mari (Marzal) nous aident-elles à situer les origines de la sagesse israélite ? », dans GILBERT M. (éd.), 1990 (1^{ère} édition 1979), *La sagesse de l'A.T.*, Presses Universitaires de Louvain

matériaux traditionnels dont toute sagesse est censée disposer. Mais il reste essentiellement ce désir et cette recherche concertée de la sagesse, ancrés dans la conscience de tout peuple. Ce désir, cette recherche a une formulation. Israël a dû partir aussi de ces éléments indispensables avant d'insuffler le message religieux.

On peut tout de même se demander si ces teintes sont essentielles à la sagesse, c'est-à-dire, si elles permettent d'opposer les différentes catégories de sagesse que ces touches propres identifient (caractérisation essentielle) ou si elles ne sont que des indicateurs d'une seule et même sagesse (caractérisation formelle).

Cette étude veut justifier à travers l'histoire et les textes, la grande similitude entre la sagesse d'Israël et la sagesse de ses voisins. Il y a une véritable ressemblance avec la sagesse d'institution traditionnelle (transmission de bouche de grand-père à oreille de petit-fils) et les élaborations quasi scientifiques et rationnelles des sagesse alentour.

Ou bien il y a un mécanisme d'assimilation ou d'accommodation à partir d'éléments provenant de la culture environnante, ou bien Israël, comme d'ailleurs tous les autres peuples, serait à l'origine de sa propre sagesse. S'il a vraiment assimilé des éléments étrangers, quels sont-ils ? Et pourquoi se sentirait-il obligé d'assimiler des éléments étrangers ? Sinon, en quoi consiste sa particularité. L'étude d'Henri Cazelles¹⁷² décrit quelques critères permettant d'apprécier la juste part d'Israël. Mais il faut surtout déchiffrer à travers les textes les ressemblances et les dissemblances. La connaissance de l'histoire du Proche Orient ancien permet aux chercheurs de donner les opinions les plus vraisemblables.

3.2.1. Des théories de base

La sagesse biblique dans sa constitution obéit à des théories de base. Elle s'est formée sous le coup d'un concours de circonstances. On peut supposer que des influences aient pu meubler la relation entre Israël et ses voisins, et donc entre sa sagesse et celle des voisins. Il y aura d'abord un attrait pour ce qu'il y a de noble chez les peuples étrangers, et en même temps une volonté affirmée d'exprimer une individualité.

¹⁷² *Ibidem*

L'anthropologie du peuple hébreu a été aussi un motif de son ouverture aux autres peuples. Quand on dit sagesse « *des nations* », on a affaire à un contexte tout particulier que la Bible¹⁷³ a tenté d'élucider. Celle-ci fera d'abord une distinction entre peuple et nations, avant de postuler à une intégration des deux selon le plan même de Dieu.

Selon la Bible, il est possible de dire qu'il y a une différence profonde – voire essentielle – au sein du genre humain :

- D'un côté, seul Israël est appelé « *peuple* » de Dieu (en hébreu *'am* et en grec *laos*), à qui sont l'élection, l'alliance, les promesses divines. Dans le Nouveau Testament, le peuple s'élargit pour devenir l'Église. À ceux-ci, la Bible confère le nom de « *peuple* ». Une telle insistance vient peut-être de ce que les croyants ont une idée précise de la grandeur de l'entité culturelle qu'ils représentent, Israël, avec son organisation politique, ses croyances et surtout son origine divine.
- Par contre de l'autre côté, les nations (*goyim*, en grec *ethnè*) restent dispersées, ne semblent pas disposer d'une organisation politique imposante, et leurs pratiques religieuses varient au gré du temps et des lieux. Même si certains cultes païens peuvent être identifiés, Israël ne fait aucun effort pour leur reconnaître une quelconque notoriété.

On peut même dire que l'usage des termes « *peuple* » et « *nations* » est caractéristique d'une certaine anthropologie biblique. Les nations ne connaissent pas Yahvé. Ce sont les païens et ceux qui ne participent pas à la vie du Peuple de Yahvé : les étrangers. Si saint Paul est appelé « *Apôtre des gentils* » ou « *Apôtre des nations* », c'est bien parce qu'il a dirigé tout son apostolat vers les païens ou vers les chrétiens d'origine païenne. Mais le travail que décrit la révélation, surtout celui des apôtres (saint Paul en premier), c'est de faire avec toute l'humanité une seule nation où, selon l'image d'Isaïe, « *Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau. Le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira...* » (Is 11, 6 et suivants). Il y a ici une projection dans le futur, dans *l'eschaton* où tout sera rassemblé.

¹⁷³ LEON-DUFOUR Xavier (dir.), 2003, *V.T.B.*, « nation », Les Éditions du Cerf, Paris

C'est dans sa relation étroite avec ses voisins que la Bible forgera, ou mieux, affinera sa sagesse. Ainsi, la volonté d'intégration de ce qui est extérieur à l'essence de la civilisation hébraïque se trouve déjà exprimée dans cette anthropologie. Pouvait-elle d'ailleurs faire autrement ? Mais au-delà d'une intégration, c'est l'aspect populaire qui transparait et s'impose même au cœur de la Bible que beaucoup encore dans notre société actuelle considère malheureusement comme un champ privé de savoir. Il n'y a pas de sagesse sans la sagesse populaire pourrait-on oser dire.

Les textes bibliques en général sont à leur manière des sommes de l'expérience religieuse à base de révélation divine et de la pensée d'Israël peuple de Dieu. Mais leurs éléments représentent des niveaux de cultures différents, des orientations de pensées diverses.

Israël ira vers les autres pour se construire une notoriété, et ensuite seulement pour affirmer son identité. Pour certains, c'est donc tout à fait normal qu'Israël reprenne une bonne partie de la littérature sapientielle de ses voisins. Des signes évidents existaient déjà longtemps. Expulsés d'Égypte, les Hébreux ne partent pas les mains vides :

« Les Israélites avaient fait ce que Moïse leur avait dit : ils avaient demandé aux Égyptiens des objets d'or et d'argent et des vêtements. Le Seigneur avait amené les Égyptiens à les considérer avec faveur et à leur accorder ce qu'ils demandaient. C'est ainsi que les Israélites dépouillèrent les Égyptiens » (Ex 12, 35-36).

Il faut dire que ce ne sont pas seulement des objets qui ont été emportés, mais aussi les trésors de la sagesse. Évidemment, la sagesse demande que l'on tisse l'avenir sur l'héritage du passé. Mais le travail propre des auteurs bibliques a enrichi cet héritage. Notre génération actuelle trouvera-t-elle ici l'exemple nécessaire pour renouer avec son passé et pour redonner racine à son être-au-monde.

L'ambition culturelle a été déterminante dans ces influences des voisins sur l'héritage culturel d'Israël. En réalité, il ne s'agit pas de la sagesse proprement dite des Hébreux. S'il en était une, c'est la sagesse politique qui accompagne la sagesse religieuse.

3.2.2. La sagesse politique

Le génie israélite est double : politique et sapientiel. Bien qu'on ne puisse pas dire que le premier précède le second, le génie politique préparera les étapes décisives de la littérature sapientielle. Et ces deux caractéristiques existent dans la plupart des peuples. C'est le signe qu'il n'y a pas à séparer sagesse et politique. Les deux vont ensemble. D'ailleurs le roi est considéré comme le lieu-tenant de Dieu, son « *fi*ls ». Comme nous l'avons dit plus haut, la sagesse (politique) aura pour but la vie, le succès et le bonheur de tous. Elle recherchera l'équilibre dans le gouvernement de la cité.

La grande préoccupation des Hébreux après l'exil est de relever les ruines, de reconstruire le pays et de sauver ce qui reste de la culture et de la vocation ou de la mission d'Israël. Mais les choses iront très vite. De structure tribale, Israël est devenu un État avec, à sa tête, un chef qui prend les manières de roi.¹⁷⁴

*« Saül qu'on peut considérer comme le dernier des grands Juges fait la transition entre une administration tribale et une administration centralisée autour du roi. David, le premier, organise le royaume et le structure. Salomon alignera ce royaume sur les grands empires voisins. »*¹⁷⁵

La monarchie sera créée selon le modèle des états voisins, en particulier les royaumes des cités-états de Canaan, dont les fonctionnaires ont eu une formation à l'égyptienne. Ces cités-états étaient vassales de l'Égypte et imitaient leur pays suzerain. L'influence égyptienne sur la sagesse d'Israël trouve ici son fondement. Inspirée par les cours d'alentour et plus particulièrement par la cour jébusite, la royauté de Saül, et surtout de ses successeurs, assimile la culture nouvelle.

David (± 1010-970 av. J.-C.) pendant longtemps restera un roi guerrier qui crée un empire et commence à l'organiser. Il fera de Yahvé le Dieu dynastique quand il transférera l'arche

¹⁷⁴ Cf. BRIEND Jean, Une lecture du Pentateuque, dans CAHIERS EVANGILE n° 15

¹⁷⁵ COLLECTIF, *Aux racines de la sagesse*, CAHIERS EVANGILE, n°28, 1979, Éditions du Cerf. David gouvernera Juda les sept premières années de son règne, puis Juda et Israël depuis la ville de Hébron. Il prendra Jérusalem, alors habitée par les Jébusites (2 S. 5, 6-9), pour en faire sa capitale politique et administrative. Jérusalem sera appelée « *Cité de David* ».

auprès de sa maison. Il va ainsi ouvrir sa cour aux influences étrangères.¹⁷⁶ Il faisait venir aussi des techniciens phéniciens pour ses constructions (I R 7, 13 et suiv.).

Salomon (± 972-933 av. J.-C.) va administrer le royaume que son prédécesseur a créé et stabilisera les institutions: une institution tribale pour l'administration préfectorale, et une institution cananéenne pour la structure administrative.

Il continuera d'abord les œuvres de son prédécesseur, pour l'élargir à une dimension plus universelle. Henri Cazelles¹⁷⁷ donne une liste plus complète :

« ... La culture du temps ce n'était pas seulement l'art de bâtir, les maximes de sagesse politique, c'était aussi l'art d'écrire, l'art de compter pour faire des recensements, l'art de faire des répartitions d'impôts en nature, la science du cadastre dont témoigne le papyrus de Wilbour de quelque deux cents ans antérieur à Salomon, l'art de faire des nomenclatures de lieux et d'objets (onomasticon Golenischeff) ainsi que la science des routes militaires asiatiques qu'enseignait ironiquement à son correspondant le scribe du papyrus Anastasi I^{er}. Administration d'un État, et constitution d'une classe cultivée donnant au monarque ses scribes, ses juges, ses ambassadeurs, tout cela allait de pair. Et l'État salomonien connut une sorte d'ivresse dans cette promotion. »

La reine de Saba crierait sa stupéfaction devant le génie de Salomon à organiser son palais (1 R 10, 4-6). Cela donne l'illustration du climat intellectuel qui prévalait à l'époque en Israël et ailleurs. L'histoire a montré que les sages rendaient couramment visite aux cours étrangères dans le but de mettre à l'épreuve l'habileté et la sagesse de ceux qu'ils y rencontraient. Même si Salomon ne faisait pas personnellement de tels voyages, il n'empêche pas que sa cour se soit prêtée à comparer les dictons du roi aux paroles des visiteurs (1 R 4, 30.31).

¹⁷⁶ Cf. BOURKE J., 1959, *The Ideal King of Judah, Scripture*, XI, p. 97-109. Ce livre donne des lumières sur les débuts de la Monarchie et le sens de la royauté davidique.

¹⁷⁷ CAZELLES H., « Bible, Sagesse, Science », in *Recherches de Sciences Religieuses*, Année 1960, tome XLVIII, Paris-VII^e, p. 42.

Dans cet univers, la sagesse d'Israël a paru fort peu morale et fort peu yahviste. C'est quelque chose de très humain, universel, peu israélite et peu traditionnel. À cette époque, le livre des Rois décrivait Salomon, non en fonction de sa fidélité à Yahvé, mais par rapport aux autres peuples :

« La sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les fils de l'Orient et la sagesse de l'Égypte... Il disserta sur les arbres, depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille ; il disserta aussi sur les quadrupèdes et sur les oiseaux, sur les reptiles et sur les poissons » (1 R 5, 10.13).

On lui attribuait trois mille maximes et mille cinq cantiques. Sagesse encyclopédique, lui reconnaîtra-t-on.

En comparant l'organisation politique et administrative de David et de Salomon, on peut déceler les priorités qu'ils accordaient à leur système de gouvernement :

Pour le règne de David :

« Joab, fils de Cerouya, commandait l'armée, Yehoshafath, fils d'Ahiloud, était héraut ; Sadoq, fils d'Ahitou et Ahimèlek, fils d'Abyatar, étaient prêtres ; et Seraya était secrétaire ; Benayahou, fils de Yehoyada (commandait) les Kérétiens et les Pélétiens et les fils de David étaient prêtres » (2 S 8, 16-18).

Pour le règne de Salomon :

« Voici les chefs qui étaient à son service : le prêtre Azaryahou, fils de Sadoq ; les secrétaires Elihoref et Ahiyya, fils de Shisha ; le héros Yehoshaphath, fils d'Ahiloud ; le chef de l'armée Benayahou, fils de Yehoyada ; les prêtres Sadoq et Abiatar ; le chef des préfets, Azaryahou, fils de Natân ; le prêtre et ami du roi, Zavoul, fils de Natân ; le chef du palais, Ahishar et le chef des corvées, Adonirâm, fils d'Avda » (1 R 4, 2-6).

L'ordre des listes donne la priorité soit à la guerre et à la conquête (époque de David), soit à la fonction administrative (époque de Salomon). L'analyse des rôles¹⁷⁸ confirme les influences fortes de l'Égypte sur Israël.

La prospérité du temps de Salomon a permis de s'ouvrir à l'organisation politique des peuples voisins. L'influence de l'Égypte sur l'administration salomonienne surtout de Cana et de la cité-état jébusite de Jérusalem est donc très évidente. C'est le signe aussi que la sagesse quelle qu'elle soit a besoin d'être éprouvée au contact d'autres peuples. Sans cela, elle reste peu convaincante.

Ézéchias agira autrement par la suite et méritera d'être considéré comme un roi de paix pour Israël. C'est sous son règne que la littérature sapientielle va connaître ses plus beaux jours. En Israël, toute la sagesse spécifiquement religieuse sera élaborée dans les écoles de scribes avec le concours d'enseignants étrangers. C'est dans ces écoles que les élèves sont mis en contact avec la sagesse des anciens, avec les vieux fonds de cette masse d'observations contradictoires.

*« Ces écoles transmettent un savoir : lecture, écriture, grammaire, mathématique, ainsi qu'un enseignement « professionnel » : administration, diplomatie, sagesse politique, art de faire un recensement ou des répartitions d'impôts en nature. C'est aussi le moment où l'on met en forme les traditions yahvistes du Pentateuque et les premières collections des proverbes. »*¹⁷⁹

¹⁷⁸ Shisha et Elihoref sont de facture égyptienne. Le rôle de secrétaire est un emploi de premier plan sur les bords du Nil. « Héraut » a son équivalent en Égypte « celui qui proclame ». Ce rôle subsistera jusqu'à la fin de la monarchie (2 R, 18, 13-16 ; Is. 36, 3-13). « Ami du roi » se traduit « connu du roi » en Égypte. Il signifie aussi « conseiller du roi ». Le roi de Jérusalem se proclame le « connu du roi » en écrivant à Pharaon. « Chef du palais » existe aussi en Égypte. Au temps de la monarchie, on a trouvé une inscription sur une tombe de Jérusalem. CAHIERS EVANGILE, n° 28, p. 20-21 commentant De VAUX, 1957, *Les institutions de l'Ancien Testament*, Éditions du Cerf, p. 195-203.

¹⁷⁹ COLLECTIF, *Aux racines de la sagesse*, CAHIERS EVANGILE, n°28, Éditions du Cerf, 1979, p. 13.

Même s'ils ne sont pas directement produits dans ces écoles, les proverbes subissent des traitements. Le but des scribes est de trouver un ordre, des lois générales qui puissent les guider et leur permettre de transmettre aux autres un enseignement pratique.

Le phénomène "*sagesse*" déborde le cadre des livres dits de sagesse. Salomon est appelé "sage" (1R 3), mais aussi Azitawadda, Panammu, etc. De ce fait, les origines de la sagesse israélite paraissent devoir être recherchée dans les cours royales et le milieu intellectuel où les scribes étaient formés.¹⁸⁰ Les proverbes étaient des moyens mnémotechniques pour apprendre aux futurs scribes les règles du bien vivre en fonction de l'expérience des anciens.

Les enseignements venaient plutôt d'Égypte.¹⁸¹ Les noms des auteurs ou compilateurs d'écrits sapientiaux sont connus. Même si les textes bibliques sont parfois amenés à affirmer que la sagesse de Salomon dépassait celle de tous ses voisins, même si Daniel a surpassé en sagesse les sages de Babylone en se révélant le meilleur d'entre eux (Dn 4, 11.12), Israël n'hésite pas un instant à admirer la sagesse de ses voisins. L'Ancien Testament laisse clairement entendre qu'en dehors de toute révélation spéciale, l'homme peut penser de façon valable et parler avec sagesse. Même s'il sera traité après de traître, Ahitofel et ses conseils avaient autorité comme si l'on eût consulté Dieu lui-même. Ses paroles ont « *valeur d'oracle* » (2 S 16, 23 ; 17, 14).

¹⁸⁰ GILBERT Maurice et al., 1990, *La sagesse de l'Ancien Testament*, Nouvelle édition mise à jour, Presses universitaires de Louvain, p 18 qui renvoie à J. L. Crenshaw, H. J. Hermisson et à R.N. Whybray. Voir aussi LEVÊQUE Jean, dans Cahier Évangile, 46. La sagesse de Amenemope est publiée par W. Budge, 1922, *The Precepts of Life by Amen-em-apt, the Son of Ka-nekht*, dans *Bibliothèque des Hautes Études*, 234, Paris p. 341-446. Voir aussi KIDNER Derek, 1986, *Le livre des Proverbes, Commentaires Sator*, Cergy-Pontoise, Farel / Sator., p 7-12

¹⁸¹ Les Égyptiens avaient leur façon de dater ces enseignements. Ainsi les enseignements de Kagemmi (3 e ou 6 e dynastie), de Hordjedef (4 e dynastie), de Ptahhotep (5 e dynastie), de Khety III à Merikarâ (10 e dynastie), de Khety à Douaouf, d'Ani, d'Amenemhat I, au Moyen Empire et, plus récents, les Enseignements d'Amenemope (ou Amenop, 19 e -20 e dynastie? Le manuscrit est de la 22 e ou 26 e dynastie). Le monde ancien de culture sémitique n'était pas dépourvu de telles œuvres. (Cf. GILBERT Maurice, *Ibidem*)

Dans la Bible, et comme le démontre bien Paul Humbert,¹⁸² on pouvait noter de nombreux contacts avec *Ptahhotep* (vers 2450 avant J.-C.), *Ahikar* (sage assyrien du VII^e siècle avant J.-C.), *Mérikaré*, *Ani* et surtout avec *Amenemope*. En exemple, les Proverbes en 22, 17-24, 22 empruntent à la sagesse *d'Amenemope* ; le genre de l'Instruction adopté en Proverbes 1-9 imite d'assez près le modèle égyptien quant à la facture littéraire ; et la *Satire des Métiers de Dwa-Khéty* a inspiré la comparaison entre l'artisan et le scribe que l'on peut lire en Siracide 38, 24-39, 11. De tels parallèles et bien d'autres encore que les commentaires font peu à peu apparaître, attestent que dès l'époque royale les sages d'Israël ont été à l'écoute de l'Égypte. Ce dernier aurait apporté à la sagesse biblique l'éclairage latéral sans lequel les vestiges du passé perdent toujours une partie de leur relief.

Pourtant, l'inverse n'est pas vérifié. En dehors même de la Bible, nous ne savons presque rien de la personnalité de ses sages : seul le nom de Ben Sirah a survécu et celui de Salomon en Pr 25, 1. Les auteurs dans la Bible sont peu désignés. Preuve qu'ils se cachent ou derrière Yahvé ou leurs maîtres étrangers.

Les autres livres ont présenté leur sagesse sous des noms fictifs : Job, un oriental, le plus souvent Salomon (Pr 1, 1 ; Sg 7-9...), un prophète, Baruch, ou bien des hommes comme Agur, fils de Yaqeh (Pr 30, 1), Lemuel, un roi (Pr 31, 1). L'anonymat se voile parfois sous un nom collectif : les sages (Pr 24, 23) ou bien Qohelet (qui paraît bien désigner « l'assemblée », ou, si l'on veut, quelqu'un qui se fait le porte-parole du peuple, opposé à l'élite des sages). Encore l'éditeur du livre verra-t-il en lui un vrai sage, qui a eu l'oreille du peuple, un homme sincère, aux propos savoureux (Qo 12, 9s).

Le fait que les sages de la Bible ne soient pas cités par les littératures sapientielles étrangères, manifeste aussi peut-être la postériorité de la sagesse biblique dans la sphère sapientielle proche orientale.

Il faut dire que l'état actuel de la sagesse des nations a été le fruit de beaucoup de collaborateurs étrangers et israélites. C'est ainsi que la sagesse d'Israël s'est reconstituée progressivement au retour de l'exil au contact de beaucoup de cultures. En compensant le

¹⁸² HUMBERT Paul, 1929, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientielle d'Israël*, coll. Mémoires de l'Université de Neuchâtel, 7, Neuchâtel

manque à gagner du temps de l'exil, ce peuple visera haut. Il cherchera à égaler et même à surpasser tous les autres peuples. A-t-il réussi ou non n'est pas notre question. Israël ne justifie-t-il pas cependant l'adage selon lequel "*Qui veut aller loin, ménage sa monture*" ?

3.2.3. Parenté littéraire

Paul Humbert¹⁸³ reconnaît une parenté littéraire entre la sagesse biblique et les sagesse babylonienne et égyptienne grâce à la catégorisation de certains livres bibliques en « *livres de sagesse* », et il en donne les preuves. Les preuves scripturaires datent pour la plupart du premier quart du XX^e siècle.

Des exemples d'emprunts littéraires

Comme toujours, on transpose volontiers son expérience sur des événements identiques qui se produisent chez les autres. L'expression du vécu des uns renvoie l'écho à l'expérience des autres. Israël a fait aussi une transposition de l'expérience de l'exil. On comprend pourquoi les thèmes les plus fréquents seront la souffrance, l'écoute, la justice, l'étranger, etc.

Il est prouvé que les livres bibliques dits de « *sagesse* » et particulièrement le « *Livre des Proverbes* » ont fait des emprunts directs et considérables aux « *Maximes d'Amenemope* ». Ce qui légitime l'affirmation selon laquelle il y a eu des contacts entre la sagesse de l'Égypte et celle d'Israël. Selon Paul Humbert (*ibidem*), les recherches de M. Erman¹⁸⁴ en donnent la démonstration. Pour Lambert W. G.¹⁸⁵, « *le problème du juste qui souffre était certainement implicite dans les documents dès l'époque de la troisième dynastie d'Ur.* » La sagesse de Proverbes (Ch. 8) est une adaptation israélite purifiée et non point un pur

¹⁸³ HUMBERT Paul, 1929, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientielle d'Israël*, coll. Mémoires de l'Université de Neuchâtel, 7, Neuchâtel.

¹⁸⁴ M. ERMAN, 1924, *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, p. 86-93. Ces découvertes sont confirmées par MM. GRESSMANN, SELLIN, GRIMME, GRIFFITH, SIMPSON, KEIMER, MALLON

¹⁸⁵ LAMBERT W. G., cité par HUMBERT Paul, *ibidem*

décalque, de la Maat égyptienne, Maat du Panthéon, patronne de la vérité et de la justice, fille de Rê et maîtresse de l'ordre cosmique et social.¹⁸⁶

En réalité, c'est la culture babylonienne qui dominait l'Ouest-sémitique dans la première partie du II^e millénaire avant Jésus-Christ. Elle poussait jusqu'à El Amarna au sud et jusqu'à Boghaz-Köy au Nord.¹⁸⁷ On s'attendait qu'Israël soit imprégné de cette culture. Dans le grand étonnement, les collections des proverbes ne sont pas babyloniennes ou accadiennes, mais sumériennes. Selon Cazelles Henri (*ibidem*), on voyait mal comment les collections sumériennes auraient directement favorisé l'éclosion des collections salomoniennes, nées en milieu ouest-sémitique. Ce qui suppose une présence de la sagesse sumérienne sur les bords de la Méditerranée.

Avec les études de A. Marzal et de B. Alster¹⁸⁸ toute la lumière sera faite sur les divergences dans les genres littéraires qui écartent les collections salomoniennes des sources sumériennes et les rattachent aux sources provenant des *Instructions de Shuruppak*. Les conseils d'un père à son fils ne sont pas sans rapports (dispute, maison, mariage, prince) avec les *Instructions de Shuruppak*, de même que les conseils d'un pessimiste (petit fragment sur le *memento mori*) et même les conseils à un prince.

À propos de la sagesse *suméro-accadienne*, J. van Dijk¹⁸⁹ distinguait les disputes, les caractères, les sentences, les maximes, les justes souffrants. E. I. Gordon¹⁹⁰ répartissait les œuvres en proverbes, fables, paraboles, récits populaires, essais miniatures, énigmes,

¹⁸⁶ GILBERT Maurice, « Le discours de la sagesse dans Pr. 8 », dans GILBERT Maurice, 1990, *op. cit.*, p. 202-218

¹⁸⁷ CAZELLES Henri, Les nouvelles études sur Sumer (Alster) et Mari (Marzal) nous aident-elles à situer les origines de la sagesse israélite ?, dans GILBERT Maurice, 1990, *op.cit.*, P. 19

¹⁸⁸ MARZAL A., 1976, *Gleanings from the Wisdom of Mari*, Collections Studia Pohl, 11, Rome, spécial, p. 15-45. ALSTER B., 1974, *The Instructions of Suruppak. A Sumerian Proverb collection*, Copenhague et 1975, *Studies in Sumerian Proverbs*, Copenhague

¹⁸⁹ van DIJK J., 1953, *Sagesse suméro-accadienne*, Leiden, cité par P. HUMBERT, *ibidem*

¹⁹⁰ GORDON E. I., "A New Look at the Wisdom of Sumer and Akkad", dans *Bibliotheca Orientalis* 17, 1960, p. 121-152, cité par P. HUMBERT, *ibidem*

compositions d'école (*Edubba*), disputes, dialogues satiriques, ordonnances pratiques, prescriptions, compositions du type « *Juste souffrant* ». Le même cadre a accueilli les compléments de P. Römer¹⁹¹. Comme nous l'avons noté plus haut, la littérature de sagesse des Proverbes bibliques présente une structure différente.

Ce besoin d'adaptation s'est exprimé par la forme du texte. M. Griffith¹⁹² a su remarquer que le regroupement des versets des Proverbes se fait en quatrains quasi constants alors que *Amenemope* les regroupait tantôt en quatrains, tantôt en strophes de six, de huit, de dix ou plus.

Les rapprochements de la sagesse biblique sont à rechercher avec la sagesse égyptienne. Les emprunts directs¹⁹³ concernent particulièrement le début de la première collection des

¹⁹¹ RÖMER P., 1974, "Fünf und zwanzig Jahre der Erforschung sumerischer literarischer Texte", dans *Bibliotheca Orientalis*, 31, cité par P. HUMBERT, *ibidem*

¹⁹² M. GRIFFITH, 1926, *Journal of Egyptian Archaeology*, tome XII, cité par P. HUMBERT, *ibidem*

¹⁹³ Les sources seront : COLLECTIF, *Sagesse de l'Égypte ancienne*, COMPLEMENT AU CAHIERS EVANGILE, n° 46, Service Biblique Évangile et Vie / Éditions du Cerf ; BRIEND Jacques & SEUX Marie-Joseph, 1977, *Textes du Proche-Orient ancien et Histoire d'Israël*, Paris, Les Éditions du Cerf ; HUMBERT Paul, 1929, *op. cit.* : Des similitudes directes :

Pr. 22, 17 : « Incline ton oreille et écoute "mes" paroles, mets ton cœur à "les" connaître ».	Am. Op. 3, 9.10 : « Tends tes oreilles ; écoute les choses dites, mets ton cœur à les comprendre ».
Pr. 22, 18 : « Il sera beau pour toi de les retenir en ton cœur, de les fixer "comme un pieu" sur tes lèvres ».	Am. Op. 3, 11 : « Il est bon que tu les mettes dans ton cœur ». 3, 16 : « Ce sera un pieu sur ta langue ».
Pr. 22, 20 : « "Ici" je t'ai transcrit "trente" (maximes), "elles" (constituent) bons conseils et science ».	Am. Op. 27, 7.8 : « considère ces trente chapitres ; ils (sont) une joie et une instruction ».

Dans la Bible, le Texte Massorétique a omis « maximes » ou « chapitres » après le mot « trente ». Ce n'est pas pour cela qu'il n'y aurait pas quelques différences avec le texte d'Amenemope. Le thème de l'écoute y est fortement relevé.

Des adaptations :

Le verset 19 diffère un tout petit peu de celui d'Amenemope. Mais il faudra plutôt y voir une adaptation du compilateur :

Pr. 22, 19 : « Pour que ta confiance soit en Yahvé, je t'ai fait connaître... »	Am. Op. I, 7 : « Pour le faire marcher droit dans les chemins de la vie ».
---	--

L'observance des lois est aussi un enseignement de sagesse.

Des absences

Le verset 23 « *Car Yahvé prendra en main leur cause et traitera avec rigueur leurs oppresseurs* » et les versets 26.27.29b n'ont pas de parallèles dans Amenemope. Il faut y voir une spécificité israélite pour le v.23 et une allusion probable à une recension disparue dans Amenemope pour les versets 26.27.

La justice est recommandée sous une forme négative. On pourrait entendre : « Pratique la justice et sois libre ».

Des reformulations :

Pr 23, 1-3 : « 1. Lorsque tu t'attables avec un supérieur, considère ce que tu as devant toi. 2. "Abstiens-toi de l'engloutir" si tu es un glouton. 3. Ne convoite pas ses plats fins car c'est une nourriture trompeuse ».	Am. Op. 23, 13-18 : « 13. Ne mange pas de pain en présence d'un noble 14. et ne présente pas ta bouche chez un gouverneur (?). 15. Si tu es rassasié de bouchées mal acquises, 16. c'est une volupté pour ta salive seulement. 17. Considère la cruche qui est devant toi 18. et laisse-la suffire à tes besoins ».
---	---

Apparemment, on donne ici des leçons de bons sens qui ont bien leur place dans le concert des sagesse. Mais on peut y lire aussi une consigne sur les manières d'acquisition des richesses, en quoi on peut être honnête dans la vie.

On y voit une libre reproduction d'Amenemope. Il y a certes des ressemblances, mais d'autres concepts s'écartent du sens global. Certains termes, vagues dans Amenemope, deviennent précis dans les Proverbes. Par exemple Pr 23, 9 :

Pr 23, 9 : « Ne parle pas aux oreilles du fou, car il méprisera tes discours sensés ».	Am. Op. 22, 11.12 : « Ne vide pas ton cœur (littéralement : ton intérieur) devant les gens et ne compromets pas ainsi ton prestige ».
--	---

La discrétion du sage renforce sa notoriété et son impact sur les gens, tandis que l'indiscrétion est son cruel ennemi. Le mot « fou » des Proverbes est précis, tandis que « les gens » dans Amenemope est très général.

De même le verset 9b est une transcription positive de la phrase négative d'Amenemope

« *Paroles des sages* » d'Israël, c'est-à-dire le passage de Pr 22, 17-23, 11. Nous n'irons pas dans les détails qui sont typiquement exégétiques. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a des parallèles évidents, d'autres sont des corrections ou des ajouts, et d'autres encore sont de vraies reformulations.

En somme, les sages hébreux ne sont pas restés passifs devant les sources égyptiennes desquelles ils s'inspiraient. Au contraire, on sentait en eux cette ferme volonté d'adaptation au génie israélite.

Par endroit, on notait un besoin de résumer une idée jugée trop disparate, ailleurs la nécessité d'insister portait à développer certaines autres idées. Certains mots variaient. Le mot « *tribunal* », cher aux Hébreux sera ajouté en Pr 22, 22. L'opposition du taciturne et du violent disparaîtra au profit du simple « *colérique* » (Pr 22, 24). L'allusion à Thot (Am. Op. 8, 9.10) sera remplacée par la mention des ancêtres qui les ont plantées (Pr 22, 28). Le scribe habile, image chère aux Égyptiens cède la place à « *l'homme habile* » (Pr 22, 29). L'image d'oie, baroque aux yeux de l'Israélite, sera substituée à celle de l'aigle (Pr 23, 5), etc. La liberté des compilateurs israélites met en relief leur sens non seulement de synthèse, mais surtout de tri et d'adaptation. Ce qui suppose qu'il y a une autre philosophie à la base de la sagesse des Hébreux.

Une hypothèse contraire selon laquelle ce serait *Amenemope* qui se serait inspiré d'Israël ou que les deux se seraient inspirés d'une source hébraïque commune évidemment inconnue, a été avancée par Budge,¹⁹⁴ mais a été trouvée inconsistante.

En fait, la littérature d'Amenemope a occupé une place unique sur le plan moral et religieux dans toute la littérature sapientielle égyptienne. Il en va de même de sa conception de Dieu et des devoirs envers le prochain. Israël n'a aucun monopole sur ce point.

Mais les anciens recueils égyptiens, tels la « *Plainte du paysan* » ou le « *Livre des morts* », précédaient de loin, au plan religieux et moral celui d'Amenemope. Même les recueils typiquement didactiques faisaient eux aussi des allusions de nature religieuse. En exemple les « *Maximes de Merikarâ § 12* » recommandent de rassurer ceux qui pleurent, de ne pas

¹⁹⁴ Cf. BUDGE, *Teaching*, p. 103, dans P. HUMBERT, *ibidem*.

opprimer les veuves, de ne pas dépouiller un homme de son héritage, de ne jamais agir injustement, etc. L'Égypte est religieuse depuis l'Ancien Empire, comme l'attestent nombre de monuments littéraires égyptiens. On pouvait y lire les divinités du Panthéon égyptien : Thôt, Râ, Khnoum, Min, Shai et Renent. Les mentions « Dieu » ou « le Dieu » n'induisent pas un monothéisme dominant, puisque l'Égypte a toujours affirmé son polythéisme pratique et professionnel.

Israël n'a pas le monopole des thèmes religieux. Au contraire ! *Amenemope*, même après ces allusions à sa conception religieuse, s'intitule « *Instruction* », une désignation classique de la littérature didactique égyptienne. Il n'est donc pas à séparer des autres recueils égyptiens. Si les Proverbes, du moins dans les parties qui prêtent aux « *Maximes d'Amenemope* », paraissent concis, c'est bien parce que les sages d'Israël ont voulu dépouiller leur source de ce qui leur paraissait superflu. *Amenemope* aurait pu être aussi concis et continu s'il s'était inspiré de la même source que les Proverbes. *Amenemope* est naturel, le *Livre des Proverbes* est travaillé.

3.3. LA SAGESSE RELIGIEUSE

Comme nous le disions plus haut, en Israël, il faut distinguer, sans toutefois les opposer radicalement, entre sagesse politique et sagesse religieuse. La sagesse des Hébreux que l'on retrouve dans l'Ancien Testament, même si elle présente des parentés littéraires et des similitudes avec les autres sagesse proche-orientales surtout la sagesse égyptienne, se réclame d'une identité propre. Cette identité se révèle dans son option éthique et religieuse.

3.3.1. La spécificité des proverbes bibliques

Comme l'écrivait bien Geneviève Vauthier :¹⁹⁵

« *Les Proverbes d'Israël ne connaissent que deux types d'hommes : l'un, qui est « comme un homme doit être », c'est-à-dire vénérant Dieu, charitable, honnête, maître de lui, avisé (ce sera selon les passages : le sage, le bon, le juste, le pieux, le prudent, l'humble...) ; l'autre, qui est tout le contraire, « comme un homme ne doit pas être » - et ce sera, sans*

¹⁹⁵ VAUTHIER Geneviève, 1991, *Première lecture de l'Ancien Testament*, tome 4, *Une sagesse pour les nations*, Paris, p. 22

distinction : le fou, l'insensé, le méchant, l'insolent, le sot, l'imprudent, l'orgueilleux... Jamais il ne s'agit d'intelligence, de tempérament, d'aptitudes humaines. Mais toujours de valeurs morales ou, plus exactement, spirituelles. »

Dictons populaires (en hébreu « *Meshalim* »), les Proverbes bibliques, contrairement aux proverbes populaires profanes sont reconnus comme des poèmes qui désignent un exposé de morale religieuse. Ils diffèrent des proverbes des autres peuples par leur sens tranché, alors que ceux-ci restent hypothétiques.¹⁹⁶ Ces derniers transmettent une expérience ancienne, mais ne s'interdisent pas de jouer avec la polysémie d'images empruntées à chaque région. Cette caractérisation ne se veut pourtant pas radicale. Définir la sagesse biblique uniquement dans son orientation religieuse, c'est méconnaître sa prétention à faire flèche de tous bois, à s'ouvrir à l'universel.

On a toujours présenté les proverbes dans la Bible comme des exposés de morale religieuse. Cela est peut-être vrai si l'on se situe dans une vue générale, quand ils forment ensemble une idée défendue par les auteurs sacrés ou quand ils forment un livre, le Livre des Proverbes, le Livre de Job, Qohelet, etc. Mais les proverbes dans la Bible n'avaient toujours pas eu le souci de préserver l'aspect religieux. La distinction entre profane et sacré, code de droit civil et codes religieux, livres profanes et Écritures saintes est venue plus tard. Il y avait de la place pour les proverbes populaires tous azimuts dans la Bible, et cette place n'est pas prêtée. Si héritage il y a, c'est dans les milieux populaires auxquels le monde biblique ne peut échapper. Le bon sens fait partie intégrante de l'Écriture sainte. Et on y découvre justement des proverbes qui véhiculent des pensées qui n'ont rien de religieux :

« Plutôt rencontrer une ourse privée de ses petits qu'un insensé en son délire » (Pr 17, 12) ;

ou encore

« "Mauvais ! mauvais !" dit l'acheteur ; mais en partant il se félicite » (Pr 20, 14).

¹⁹⁶ SORIANO Marc, dans *ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS*, 1990, article « Proverbe »

La variété des formules manifeste leur richesse, mais aussi reste le signe que ces sagesses sont manipulables selon les usages, les milieux, et les situations qui les font émerger. Ce qui compte, ce ne sont pas les matériaux qui sont plutôt divers dans la Bible, c'est l'orientation de la sagesse qui garde le plus strictement possible une connotation morale et religieuse. La culture étrangère n'a pas été un obstacle à l'annonce de la foi. On peut seulement dire que ces formules rendent compte de l'expérience humaine sous toutes ses formes, en faisant valoir toutes les circonstances de temps et de lieu. Ces condensés de la morale, disons plus précisément de la morale populaire, occupent une grande place dans la culture humaine dans tous les peuples et sur toutes les terres. C'est peut-être un exemple fort évocateur pour l'inculturation ou plutôt l'ouverture aux cultures.

3.3.2. Distance doctrinale avec l'Égypte

L'Égypte se révèle le passage intermédiaire pour les Hébreux vers la terre promise, Cana. Ils auraient séjourné sur cette terre pendant environ quatre cents ans. Joseph vendu par ses frères et la grande famine de ce temps, ont favorisé l'exode de ce peuple vers l'Égypte. En même temps, nous connaissons la civilisation égyptienne qui a du renom depuis des temps immémoriaux. La sagesse juive aurait-elle commencé à cette époque ?

Il semble cependant évident que ce ne sont pas les contacts avec l'Égypte qui ont donné naissance à la sagesse israélite. L'ensemble du corpus sapientiel égyptien garde une différence quasi constante de tonalité avec les œuvres des sages d'Israël. Cette différence tient au cadre géographique et social autant qu'aux croyances et aux institutions religieuses.

Les Hébreux en Égypte ne se sont pas comportés comme les autochtones, mais ont cherché à tout prix à garder leur autonomie d'être et de pensée. La période de gloire qu'ils avaient eue s'était limitée à la vie de Joseph. Il faut dire aussi que les Hébreux ne se sont pas détachés un seul instant de la promesse de Yahvé faite à Abraham et à sa descendance. Ce qui ne les autorisait pas à fusionner avec les Égyptiens. Malgré les dissensions entre progressistes et fidèles au judaïsme traditionnel, la mémoire au Dieu d'Israël restait sauve. L'égyptianisation n'a été que partielle chez les israélites authentiques.

Mais la raison principale de leur réticence à tisser un lien durable avec les Égyptiens tient au fait que l'Ancien Testament méprise la magie, la superstition, l'orgueil et la polygamie dont les autres cultures sont traversées. De même le rejet de la sagesse naturelle par les

Hébreux, sagesse conçue en connivence avec le paganisme, est surtout l'œuvre des prophètes qui tournent en dérision une sagesse étrangère à Dieu. Toutefois, il faut remarquer que la sagesse est la connaissance certaine des choses. Il devient plus qu'impérieux d'y exclure les arts ambigus pour Israël comme : la divination, les sortilèges, les sept arts de la magie (géomancie, hydromancie, areomancie, pyromancie, chiromancie, armomancie, nigromancie), les augures et les songes, la physiognomonie, l'étude de la vertu curative des pierres précieuses, l'alchimie, les prédictions astrologiques, etc. Israël s'inscrivait donc en faux contre le polythéisme qui lui a fait subir des pressions psychologiques traumatisantes durant l'exil. Le désir de sauver une culture se double d'une réaction anti-polythéiste. L'affirmation de l'unicité du Dieu d'Abraham induira la dénonciation du polythéisme ambiant en commençant par l'auto divinisation des rois humains.

On ressentait alors le service déloyal que Salomon a rendu au peuple hébreu quand il avait érigé des temples païens sur le mont des Oliviers (1 R 11, 7 et suiv.). L'Orient qui avait participé à travers des intellectuels à asseoir l'administration d'Israël, n'est pas hors de soupçon. En effet, il n'a pas apporté que la culture intellectuelle. Salomon s'est fait piéger par son désir d'universalisme. C'est à son sujet que l'image de l'astuce du serpent serait donnée à la sagesse (Gn 2-3). Mais à travers lui, c'est toute la sagesse royale qui est visée.

Mais ce n'est pas le seul signe du polythéisme d'Israël. Pendant longtemps ce peuple a vécu un polythéisme institutionnel avec cette multitude de prophètes de Baal dont les oracles étaient consultés à des moments clés de la vie du peuple. L'assassinat par le prophète Élie de quatre cent cinquante prophètes de Baal réunis au mont Carmel (1 R 18) lui vaudra une poursuite.

En effet, l'exil a été pour Israël une véritable épreuve culturelle que le psalmiste interprétait ainsi : « *Comment chanterions-nous un chant du Seigneur sur une terre étrangère ?* » L'espoir de retrouver une terre et de pouvoir aisément vivre sa culture était comme hypothéquée et cette situation engendrait pour les Hébreux une grande souffrance. C'est là qu'ont commencé effectivement les démarches de conversion. Il a fallu la libération pour renouer avec la tradition et la défendre en toute quiétude. Désormais, il ne sera plus question d'idolâtrie, de culte des baals.

À proprement parler, on ne peut pas confondre la sagesse d'Israël avec l'étape préparatoire d'avant l'exil qui a consisté en une certaine organisation politique et administrative du royaume. À lire l'histoire d'Israël, la sagesse a été avant tout détournée par et au profit des rois. Après l'exil, elle retrouve ses origines. Jusque-là, l'essence de la sagesse n'est pas atteinte. Elle a simplement été récupérée. On peut même dire que sa progression, loin d'être relayée par la royauté, a été plutôt retardée. Mais sa restitution ne sera pas indemne de son passage par la civilisation égyptienne, babylonienne et mésopotamienne. Au contraire, la culture égyptienne permettra aux scribes, cette fois-ci bien formés dans les écoles, de déployer les virtuosités du Yahvisme vers le IV^e siècle au retour de l'exil. Le véritable travail des scribes qui consiste à faire des recueils sapientiaux n'aura commencé que vers le IV^e siècle avant J.-C., après plusieurs siècles d'enrichissement auprès des autres grandes civilisations.

Les sages d'Israël vont avant tout chercher à s'expliquer¹⁹⁷ l'échec qui a conduit à l'exil et à en tirer des leçons pour éviter désormais une pareille catastrophe. On comprend que leur intervention sera fortement rationnelle et morale, parce qu'il s'agit de faire la relecture du passé pour tirer des leçons de conduite pour l'avenir. Pour eux, le drame de l'Exil est arrivé parce que le peuple n'a pas été sage, ni capable de rester dans l'amitié de Dieu. Mais, est-il possible de rester dans l'amitié de Dieu alors que l'homme reste fragile et toujours poussé à la perversion ?

Le motif principal de l'entreprise considérable des rapatriés était de tenter de sauver l'essentiel du patrimoine religieux et littéraire d'Israël. C'est à cette époque que serait née la plupart de la littérature sapientielle. Le peuple hébreu, après le rappel du Yahvisme, aura pour mission de conserver le dépôt de la foi et de défendre ses institutions.

Ainsi, les Hébreux vivaient une certaine sagesse, originale par surcroît, avant leur passage en Égypte, et pendant la période hellénistique. Pressé de tous côtés – par une culture égyptienne qui évolue vers le ritualisme et la magie, par la Mésopotamie qui développe son astronomie et son astrologie, la Grèce étant encore à Thalès qui prédit son éclipse du soleil

¹⁹⁷ Cf. CAHIERS EVANGILE, n° 28, mai 1979, p. 10.

probablement vers 585 deux ans après la chute de Jérusalem¹⁹⁸ – la Révélation juive prend une position « *rationaliste* » assez curieuse qui lui permet de mieux défendre et de mieux établir le vrai surnaturel, celui du Dieu de la conscience morale, de la création et de la rédemption de l'homme. Cela ne veut pas dire non plus qu'il n'y ait pas eu ou n'y aurait pas eu une influence extérieure sur la poussée rationnelle et morale d'Israël.

3.3.3. Le savoir en Israël

Comme pouvait le relever Henri Cazelles,¹⁹⁹ avant l'exil en 587 et avant l'établissement de David à Jérusalem, Israël s'est montré comme un peuple guerrier plutôt que scientifique. Sa littérature était épique plutôt que spéculative. Pour Alfred Bertholet,²⁰⁰ « *Ce qu'on peut dire du savoir en Israël est fort mince.* » De même Abel Rey²⁰¹ dans son remarquable livre sur *La Science orientale avant les Grecs*, ne mentionne guère la Bible qu'à propos du livre des Rois où la mer d'airain est donnée (7, 23) comme ayant 30 coudées de tour pour 10 de diamètre. Le traducteur grec d'Alexandrie a corrigé en 33 coudées sur 10, ce qui d'ailleurs ne donne pas pour la valeur de Π (π) une approximation meilleure. Le peuple d'Israël depuis longtemps a partagé les mêmes préoccupations que les peuples alentour.

Israël menait des guerres et racontait les massacres, sans se soucier des victimes. Jusque-là, les Hébreux formaient un peuple rude et fruste. Les guerres avaient un caractère de férocité épouvantable. Mais ce peuple ignorait qu'il pouvait aussi en être victime.

On aurait bien voulu trouver aussi chez lui des textes scolaires, mathématiques, astronomiques, géographiques comme en Égypte (les papyrus de Kahun et Rhind datant du

¹⁹⁸ CAZELLES Henri, « Bible, Sagesse, Science », dans *Recherches de sciences religieuses*, tome XLVIII – année 1960, Paris-VIIe, p. 46-47

¹⁹⁹ *Idem*, p. 40

²⁰⁰ BERTHOLET Alfred, 1925, *Histoire de la Civilisation d'Israël*, traduit en français par J. Marty, Paris, Payot, 1936, p. 316 cité par Cazelles H., *op. cit.*, p. 43

²⁰¹ REY Abel, 1942, *La Science orientale avant les Grecs*, Paris, Albin Michel, cité dans CAZELLES Henri, *op. cit.*, p. 40

II^e millénaire) et en Mésopotamie.²⁰² Comme il est impossible de les reconstituer, les Ostraca de Samarie et le Calendrier de Gezer, anciens témoins épigraphes trouvés en Palestine, manifestent néanmoins qu'Israël a été un peuple comme les autres. Mais comme dit Cazelles Henri, « *C'est plutôt l'empirisme que la science.* »²⁰³

Tout en reconnaissant que la sagesse, comme l'entend Israël, vient de Dieu, il reste possible de considérer l'œuvre des sages en elle-même comme une fécondité de la foi au Dieu unique. C'est ainsi que la sagesse d'Israël s'est reconstituée progressivement au retour de l'exil au contact de beaucoup de cultures. Ce qui importe, c'est sa capacité à se forger une sagesse propre.

3.3.4. Des sources anciennes de la sagesse d'Israël

Si nous nous tournons vers les autres civilisations du Proche-Orient, nous découvrons le même type de sagesse. La Bible n'est pas l'innovatrice de la sagesse impériale. Elle n'a fait que continuer un système qui a déjà longtemps fait ses preuves, en l'adaptant à la croyance en YHWH.

Avant l'exil, Israël vivait déjà une certaine sagesse populaire. On pouvait noter qu'avant Salomon, il existait plusieurs conseillers permanents de la cour de son père (1 Ch 27, 32.33) : Yehonatân, Yehiël, Ahitofel, Houshaï, etc., tous considérés comme des sages.

Il existait aussi d'autres sages de grande renommée, non seulement parmi les hommes comme on peut le penser, mais aussi parmi les femmes. Le témoignage de la femme de Teqoa et d'Abel dans 2 S 14 et 20, 16, en dit suffisamment long. La sagesse d'Israël n'est pas le monopole des hommes comme nous l'aurions pensé, vu la misogynie longtemps entretenue chez ce peuple. La sagesse, elle, ne souffre pas de discrimination sexuelle. Jésus sur ce point ne sera pas un innovateur absolu quand il se fera entourer, pour faciliter son ministère, de saintes femmes.

²⁰² Cf. THUREAU-DANGIN F., 1938, *Textes mathématiques babyloniens*, Brill, Leiden ; NEUGEBAUER O., & SACHS A., 1945, *Mathematical Cuneiform Texts*, New Haven, USA

²⁰³ CAZELLES Henri, *Ibidem*

Même dans le parcours fait au sujet de la sagesse des nations, les heurts semblent parfaitement gérés, si bien que seules quelques différences idéologiques permettent de percevoir quelques variances. Le socle dur des proverbes par exemple reste inamovible.

3.3.5. Le mouvement sapientiel

La sagesse biblique se présente aussi comme un courant de pensée qui traverse une civilisation. Ce courant est dit « *sapientiel* » et exprime à la fois le savoir-vivre et le savoir-faire, mais aussi le savoir dire et le savoir penser des peuples. Elle est donc, comme le dit bien G. von Rad,²⁰⁴ « *un phénomène d'ensemble* ». En effet, dans son livre, il disait que son but est de « *saisir dans ses tendances fondamentales quelque chose de la connaissance du monde et de la vie qu'avait l'Ancien Israël et surtout de sa conception de la réalité.* »

Ce phénomène est donc complexe, parce que la réalité des peuples et leur conception sont aussi complexes. Le mouvement sapientiel n'est pas seulement motivé par le désir de faire comme les autres, mais aussi et surtout par une éthique que les peuples choisissent de promouvoir. Ainsi, selon Van Imschoot,²⁰⁵ la Bible connaît deux catégories de sagesse : la sagesse humaine dérivant d'un milieu laïque aristocratique et la sagesse divine se rattachant au milieu prophétique. Mais comment les deux ont-ils pu subsister sans le moindre affrontement ? C'est ce que le génie des sages israélites va coordonner.

Israël ne semble pas traiter de la sagesse en dehors de son Dieu. En définissant la sagesse, il a dû se rendre compte de ses dimensions qui échappent totalement ou en partie à l'homme. D'où la volonté exprimée de l'attribuer à Dieu siège de toute plénitude. Israël définit donc la sagesse divine en fonction de l'expérience qu'il en fait. C'est ce qui exprime véritablement l'originalité de la sagesse de l'Ancien Testament.

C'est une haute définition de la sagesse. Et nous nous demandons s'il est possible de mieux exprimer la grandeur de la sagesse. Une telle sagesse ne peut être reçue que sous la forme du don. Les hommes en bénéficient, non par participation comme la théologie en fera le développement ultérieur, mais par pure bonté de Dieu et sans aucun mérite de la part de l'homme. L'exemple de Daniel en dit long. S'il interprète des mystères divins, c'est parce

²⁰⁴ von RAD G., 1971, *Israël et la sagesse*, traduction française E. de Peyer, Fides et Labor, Genève, p. 14

²⁰⁵ IMSCHOOT Van, « Sagesse et Esprit dans l'Ancien Testament », dans *Revue Biblique*, 1938, p. 23-49.

que l'Esprit divin qui réside en lui, lui donne une sagesse supérieure (Dn 5, 11-14). Le sage apparaît donc dans ce contexte comme inspiré de Dieu, et donc pouvait revendiquer d'être à l'égal des prophètes.

C'est l'une des premières fois que la sagesse se conçoit en dehors de l'effort substantiel de l'homme. Ainsi, les auteurs bibliques évitent la confusion du pélagianisme qui fait dépendre le salut de la liberté humaine.

Il n'est pas approprié de parler de tournant. Mais d'une reprise décisive, une prise de conscience d'une identité. Israël, sous l'instigation des prophètes va faire mémoire de ses sources. Pour mesurer l'élan nouveau ou les orientations nouvelles qui dénoncent les Hébreux dans les compromissions, celles-ci étant reconnues préjudiciables à leur vocation, il faudra comprendre ce qu'il y avait au départ : la prise de conscience par Israël de son élection.

Dans l'histoire d'Israël, il y aura une intervention décisive de Yahvé. Qui fera que cette histoire ne sera pas simple déroulement (*chronos*), mais une histoire traversée par l'événement Yahvé (*kairos*). C'est par cette intervention qu'Israël revendique son origine et son identité. Il s'agit déjà du commencement avec Abraham (Gn 12, 1-3) :

« Le Seigneur dit à Abraham : "Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. Je rendrai grand ton nom. Sois en bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, qui te bafouera je le maudirai ; en toi seront bénies toutes les familles de la terre". »

Cette parole divine donne le récit de la vocation d'Abraham, lui, l'héritier des nomades installés dans la plaine de la Mésopotamie. Bon gré mal gré, Abraham sera poussé à quitter la belle prairie pour s'aventurer dans le désert, dans la solitude où Yahvé lui parlera au cœur, pour lui dire qui Il est, et pour lui donner une mission particulière. L'unique condition pour avoir les prérogatives de Yahvé est d'« écouter » sa parole, ce qui veut dire, eu égard à la terminologie déjà retracée plus haut, d'être « sage ». Cette écoute sera rendue impérative, toujours à cause de l'histoire d'Israël et des grands signes que Yahvé lui a donnés aux grands moments de sa vie. Aujourd'hui encore, tout juif, quelle que soit sa sensibilité (courants orthodoxes, conservateurs, ou libéraux), continue de fonder sa foi en

Yahvé et marmonne chaque matin la prière tirée du Deutéronome 6, 4 : « *Écoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur UN. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force...* »

Mais en réalité, ce départ, cette rupture avec son passé, est plutôt l'ébauche d'une rupture plus grande que la parole biblique va développer dans l'épître aux Hébreux (He 11, 8-10) comme par besoin de dérouler une histoire jusque-là mystérieuse :

« Par la foi, répondant à l'appel, Abraham obéit et partit pour un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit sans savoir où il allait. Par la foi, il vint résider en étranger dans la terre promise, habitant sous la tente avec Isaac et Jacob, les cohéritiers de la même promesse. Car il attendait la ville munie de fondations, qui a pour architecte et constructeur Dieu lui-même. »

Cette interprétation de l'appel veut insister sur le fait qu'Abraham et sa descendance doivent quitter les cités terrestres qui tentent vainement de se construire durablement. Ce qui est en porte-à-faux avec la politique universaliste de Salomon qui cherche des architectes et des conseillers étrangers pour construire sa cité, une cité terrestre.

Louis Bouyer²⁰⁶ décline les conséquences de cette irruption de Dieu dans l'histoire d'Israël. Dieu prend sa véritable place comme le roi d'Israël, et condamne en même temps les rois, Salomon en premier, qui usurpent sa place ou se font ses intermédiaires obligés. De plus, Yahvé se dira non seulement le roi d'Abraham et du peuple à naître de lui, mais de tous les peuples de la terre. Cet universalisme est déjà contenu dans le Yahvisme traditionnel. La différence entre Abraham ou ses descendants et les autres hommes, dira-t-il, est que les fidèles de la parole le savent les premiers, alors que les autres l'ignorent encore.

Au milieu de ceux qui ont été emmenés en captivité par Nabuchodonosor et ses troupes se trouvait le prophète Ézéchiël. Son rôle a été déterminant. Non seulement il redonne courage aux exilés, mais aussi il les invite incessamment à la conversion, et leur ouvre les perspectives d'une nouvelle Alliance dans l'Esprit. Sa fameuse vision sur les ossements

²⁰⁶ BOUYER Louis, 1994, *Sophia ou le Monde en Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, p. 24 suiv.

desséchés (Ez 37) est une preuve à plus d'un titre. L'épreuve de la captivité va entraîner le repentir ; le repentir, la fidélité ; la fidélité, l'espérance.

Même la circoncision pratiquée jusqu'alors comme un simple usage ethnique sémite, prend en direction des incirconcis un sens nouveau. Il sera institutionnalisé en signe de l'alliance, et marquera la différence d'avec les païens.

Au retour de l'exil, et sous la pression de la sagesse grecque, tous ces sentiments vont donc resurgir. L'attachement au Dieu unique et transcendant sera réaffirmé. Les fidèles acquièrent un sens profond de l'Alliance, du péché, du pardon, et la conviction d'être un peuple à part.

3.3.6. Un corpus de livres sapientiaux

Au temps de Salomon, il y eut une telle floraison de littératures dites sapientielles qu'il est possible de les regrouper en une famille, à cause des similitudes qui existent entre les ouvrages. Un ensemble de livres déterminés de la Bible sont reconnus comme véhiculant une certaine sagesse. Il n'est pas possible de les éviter si l'on veut savoir ce qu'est la sagesse dans la Bible. Chaque document a sa spécificité. Nous accorderons un intérêt particulier à ces livres qui constituent comme des sommes de sagesse.

Quand ces textes sont associés à d'autres, ils mettent en valeur une idée, ou sont le véhicule d'une pensée spécifique. L'association de plusieurs idées ou pensées donne un livre. Une partie du Livre des Proverbes par exemple donne ce schéma d'association de proverbes. Mais il existe un livre qui se dit de la sagesse. Le *Livre de la Sagesse* dans la Bible est probablement le plus récent parmi les Livres Sapientiaux. Son auteur est un intellectuel juif d'Alexandrie. Il est entièrement écrit en grec. Entre autre, il a insisté sur l'idée concernant la destinée humaine, la nature et l'origine de la Sagesse divine et son rôle dans l'ancienne histoire d'Israël.²⁰⁷

Le *Livre des Proverbes*, le plus ancien en date des livres sapientiaux, serait écrit autour de l'an 400 avant notre ère. Un peu plus tard se formeront les livres de *Job* et de *Qohelet*. Le *Livre de Job* doit être pour l'essentiel l'œuvre d'un génie que l'on situe généralement dans

²⁰⁷ Cf. WEBER Jean- Julien, 1945, *Le Livre des Proverbes. Le Livre de la Sagesse. Le Livre du Cantique des Cantiques, Texte et commentaire*, Paris / Tournai / Rome, Desclée et Cie, Préface.

la première moitié du V^e siècle, en pleine époque perse. Quant au *Livre de Qohelet*, il doit avoir été composé vers le milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ, soit sous la domination des Lagides, les héritiers égyptiens d'Alexandre le Grand.

À vrai dire, ce sont les trois livres que les Exégètes modernes reconnaissent comme des livres sapientiaux. L'œuvre de Ben Sirah et le *Livre de la sagesse* de Salomon suivront plus tard, le premier durant le premier quart du II^e siècle, et le second aux tous débuts de l'ère chrétienne. Jérusalem étant passée des mains des Lagides à celles des Séleucides d'Antioche, sa sagesse est toujours dans la mouvance du courant sapientiel proche oriental. Par contre, le *Livre de Salomon* est un produit juif, certes, mais de la diaspora alexandrine. Ce livre est écrit directement en grec, utilisant un genre littéraire typique de la rhétorique grecque. Il est pétri de la culture grecque hellénistique, tout en maintenant le contact étroit avec la tradition juive. C'est avec ce livre qu'on quitte assez clairement le courant sapientiel proche oriental ancien pour entrer dans la mouvance de la culture grecque, probablement à l'époque de l'empereur Auguste.

Il est vrai que dans la Bible, des livres sont constitués en corpus. On peut citer le Pentateuque traditionnellement attribué à Moïse, les quatre Prophètes, les douze Petits Prophètes, le Psautier aussi mis sous le patronage de David. Et dans le Nouveau Testament, on a les Évangiles, et les lettres pauliniennes. Mais la constitution des écrits de sagesse dans la Bible n'est vraie qu'en partie. Bien que la collection des Proverbes soit mise sous le patronage de Salomon, toutes les collections recueillies dans le livre ne remontent pas au roi et à sa sagesse légendaire.²⁰⁸ La plupart conserve un fonds antérieur à l'époque perse, mais l'introduction où se perçoit l'influence du Deutéronome et des prophètes comme Jérémie, et le portrait conclusif sont de composition postexilique. Certaines collections sont appartenent par exemple à Agur (Pr 30, 1-14) et à Lemuel (Pr 31, 1-9). La structure du livre a aussi beaucoup changé. La version grecque de la Septante donne un ordre différent des collections actuelles.

La différence entre la Bible hébraïque qui ne reconnaît que trois livres sapientiaux et la version grecque juive des Septante qui accueille deux autres est le signe d'une constitution

²⁰⁸ Cf. GILBERT Maurice, Les Livres sapientiaux de l'Ancien Testament, dans *Revue Esprit et Vie*, n° 38 de juillet 2001, Paris, Les éditions du Cerf

spéciale de corpus. Aujourd'hui encore, comme l'authentifie Maurice Gilbert, les chrétiens sont divisés à propos du *Livre de la Sagesse* et de *Ben Sirah*. Protestants et anglicans n'en reconnaissent pas la canonicité, tandis que catholiques et orthodoxes l'acceptent l'un et l'autre dans leur canon. Si le Nouveau Testament pouvait aussi parler sereinement de sagesse, c'est que les œuvres de Ben Sirah et de la Sagesse de Salomon ont bel et bien leur place dans le corpus sapientiel, et le Nouveau Testament s'en sera largement inspiré.

Pour Roger N. Whybray²⁰⁹, il n'est pas question d'isoler un corps de sages à la manière des prophètes, parce que toute personne cultivée en Israël pouvait se nourrir de la sagesse internationale du Proche-Orient. On se retrouvera avec un corpus très éclaté. Le Psautier en fera partie, comme ce psaume messianique : « *O Dieu, donne au roi ton jugement, au fils de roi ta justice, qu'il rende sentence juste et jugement à tes petits* » (Ps 72, 1).

Mais des raisons fortes justifient de la formation du corpus sapientiel :

- *Le thème*

Le thème de la sagesse et celui de son acquisition forment le thème principal de ces livres. Aucun livre de l'Ancien Testament n'utilise aussi fréquemment les termes « *sage* » et « *sagesse* ».

- *La proximité avec les sages du Proche-Orient ancien*

À propos des sages bibliques, Maurice Gilbert²¹⁰ dit :

« Ils ne racontent pas le passé historique, ils ne promulguent pas de lois pour Israël, ils ne prophétisent pas au nom du Seigneur, ils ne chantent pas les louanges de Celui-ci dans l'action liturgique. Même s'ils appartiennent au même peuple d'Israël et partagent sa foi, leur visée est différente et les apparente aux sages du Proche-Orient ancien. »

²⁰⁹ WHYBRAY Roger N., 1974, *The Intellectual Tradition in the Old Testament*, Berlin : Walter De Gruyter, Supplément à la coll. « Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft » 135, cité par CAZELLES Henri, dans GILBERT Maurice (dir.), 1990, p. 17.

²¹⁰ GILBERT Maurice, « Les Livres sapientiaux de l'Ancien Testament », dans *Revue Esprit et Vie*, n° 38 de juillet 2001, Paris, Les éditions du Cerf, p. 16.

Les sages affirment une visée universelle plus sensible à la réalité quotidienne de l'existence humaine comme telle. Et comme ils n'appellent pas à la fidélité à l'alliance, ils invitent au plein épanouissement des virtualités inscrites dans la nature humaine. Ici, leur message est une théologie de la création. Comme renchérit Maurice Gilbert :²¹¹

« Il y a, en effet, dans toute vie humaine, même dans l'ancien Israël, tant de faits concrets, de réalités de tous les jours, tant de choix à opérer, de décisions à prendre, de comportements qu'il est préférable d'adopter, tant d'énigmes non résolues par la théologie de l'alliance, en bref, tant d'expériences concrètes, souvent quotidiennes, que les autres corpus bibliques n'abordent pas et que seuls les sages tentent d'éclairer. »

Malgré l'affirmation de cette identité propre aux sages d'Israël, des lieux communs continuent d'exister avec les autres auteurs et acteurs de la Bible.

- *Les touches sapientielles en dehors du corpus*

Selon Maurice Gilbert²¹², on rencontre à l'occasion les formes sapientielles de base dans les livres historiques les plus anciens : le proverbe (1 S 24, 24 ; 1 R 20, 11), l'énigme (Jg 14, 14), la fable (Jg 9, 7-15 ; 2 R 14, 9), la parabole (2 S 25 ; 2 S 14). Ces formes élucident des contextes précis. Mais Maurice Gilbert distingue surtout deux groupes principaux de textes sapientiaux en dehors du corpus caractérisés comme suit : Une certaine contestation du pouvoir et un rapport entre sagesse et loi.

Il s'agit de textes orientés vers la critique de la sagesse royale, non pas de toute la sagesse royale, mais d'une prétention à la sagesse qui ne débouche pas sur la pratique de l'enseignement des sages. C'est le cas par exemple de la prétention à se substituer à Dieu que l'image du premier péché en Gn 2-3 veut traduire. L'échec des manigances politiques s'exprime aussi avec Joseph en Égypte (Gn 40-44) et la succession de David (2 S 9 ; 1 R. 2). L'annonce du vrai roi par Isaïe (Is 11, 1-5) est aussi une condamnation des extravagances politiques et religieuses de Salomon (1 R 3-11). Jérémie ne sera pas plus conciliant avec les sages politiciens (Jr 9, 22-23) tout comme Ézéchiël pour les entreprises

²¹¹ *Ibidem*

²¹² Gilbert Maurice, *Ibidem*.

commerciales du roi de Tyr (Ez 28, 1-19). Le but de cette controverse est de rétablir les fondements de la vraie sagesse.

Un groupe de textes aussi se réclame du rapport entre sagesse et loi. Il s'agit de dire que la loi est sagesse authentique. Cela vaut pour le Pentateuque, Dt 4, 6, ou même certains Psaumes qui enseignent ou méditent devant Dieu sur le sort de l'homme (Ps 1 ; 19 ; 37 ; 49 ; 73 ; 90 ; 91 ; 112 ; 119 ; 127 ; 139). Baruch sera reconnu pour son explicitation de ce rapport entre loi et sagesse (Ba 3, 9-4, 4). Le prophète Daniel sera récompensé pour sa fidélité à la loi de Yahvé (Dn 1 ; 2 ; 4-5), récompense que deux contes de Tobie élucident (Tb 4, 3-19 ; 14, 8-11). On peut remarquer l'influence d'Apollos contre laquelle Paul s'élève fortement. Le milieu de Qumran reste lui aussi sapientiel.

Mais la sagesse a contaminé toute la Bible si bien que les israélites considèrent toute la Bible comme un chef-d'œuvre de sagesse. Même d'autres textes apocryphes en feront l'écho : « *La sagesse est la connaissance des choses divines et humaines, et de leurs causes. Et cette sagesse, je le dis, est la culture que nous acquérons de la Loi.* » (IV Maccabées 1, 17).

Il nous semble opportun de préciser que la sagesse en tant que fait de société existait dans le monde biblique depuis l'expérience divine commencée avec Abraham. Mais la littérature sapientielle véritablement constituée a dû commencer après l'exil qui a eu lieu en 587 av. J.-C. Ce qui intéresse les auteurs bibliques, c'est la proclamation de paroles sapientielles pour éclairer et dénoncer la sottise (Pr 1, 22) des hommes. Il s'agit de paroles pour la vie, et donc de questions morales. Ici, il n'est pas traité de la capacité de réception du sujet qui est une condition non négligeable pour être parfaitement sage. On pourrait objecter que certains ne peuvent pas y avoir accès à cause du manque de certaines aptitudes psychologique, physiologique, intellectuelle. De toutes les façons les paroles de sagesse, dans leurs expressions, se veulent très simples pour la compréhension de tout citoyen quel qu'il soit.

3.3.7. La reformulation de la sagesse des nations

Le Yahvisme servira de témoin privilégié pour mesurer la fidélité ou l'infidélité du peuple hébreu à l'alliance avec Dieu tout au long de son histoire et dans les crises que sa sagesse va traverser.

La reconstitution de la sagesse – comprendre ici les textes qui serviront pour la vie du peuple de Dieu tout entier, la formation dans les écoles servant à faire des israélites authentiques – va être le lot presque exclusif des scribes.

Si l'exil avait eu lieu en 587 avant Jésus-Christ, il a fallu attendre 538 pour qu'un édit de Cyrus permette aux juifs de Babylone de retourner à Jérusalem. L'exil avait livré aux mains des envahisseurs la plupart des richesses matérielles et culturelles d'Israël. De fond en comble, le pays a été livré au pillage. On peut néanmoins voir, à partir des textes les plus anciens du *Livre des Proverbes*,²¹³ comment s'était annoncée la sagesse d'Israël. Ce faisant, nous exprimons les relations qu'Israël a pu partager avec la base de toute sagesse.

1. Des matériaux traditionnels

La culture de ce peuple ne se comprend pas seulement à son stade achevé. Elle a connu aussi des balbutiements. Cette fois-ci, ce n'est pas Dieu qui se révèle et qui parle à son peuple comme les prophètes l'ont souvent rappelé, c'est le sage qui relève les signes de Dieu entre les événements de la vie et qui les interprète.

Comme dans toutes les civilisations du monde, l'oralité a été à la base de toute communication. L'Afrique sur ce point ne constitue pas une particularité. Les expériences sont transmises de bouche à oreilles. Ces matériaux anciens très traditionnels sont le signe qu'Israël est passé par un stade non seulement d'assimilation de la sagesse populaire des anciens, mais aussi et surtout de balbutiement. On y lit donc des termes exprimant la relation, notamment les organes des sens. Beaucoup de proverbes épouseront cette forme traditionnelle :²¹⁴

« *La bouche du juste produit de la sagesse, mais la langue perverse sera arrachée* » (10, 31).

« *Vinaigre aux dents, fumée aux yeux* » (10, 26).

²¹³ Les matériaux les plus anciens de la sagesse d'Israël semblent contenus dans Pr 10 – 22, 16 et 22, 17 – 23, 11, comme l'indique le CAHIERS EVANGILE n° 28, p. 14. Ces sections seraient sans doute contemporaines de la rédaction des premières traditions patriarcales qui datent des IX^e – VIII^e siècles.

²¹⁴ CAHIERS EVANGILE, n° 28, p. 12-15

« *A la main diligente le commandement* » (12, 24).

« *Qui prête une oreille attentive à un avertissement salutaire, habitera parmi les sages* » (15, 31).

Un autre aspect de la forme traditionnelle se manifeste aussi par des formules qui se contentent de constater sans prendre parti. La forme la plus usuelle est « *Celui qui ... celui qui ...* » :

« *Celui qui cligne de l'œil causera du tourment, et l'homme aux propos stupides court à sa perte* » (10, 10).

« *Celui qui se confie en sa richesse tombera, mais les justes, tel un feuillage, s'épanouiront* » (11, 28).

On peut dire que la Sagesse biblique a choisi volontairement d'intégrer des éléments anciens. Mais il faut plutôt penser que la Bible n'avait pas beaucoup de choix. Elle disposait d'éléments anciens qui seront pour elle comme une matière première à toute nouvelle reformulation. On peut penser à une source commune à laquelle auraient puisé la Bible et les autres Sagesse proche-orientales.

2. Teintes religieuses et premières élaborations morales

Même dans les sections les plus anciennes des Proverbes²¹⁵, la dimension religieuse est déjà bien spécifiée, avec des éléments qui exprimaient déjà les visions particulières de sa morale. Tantôt cette teinte religieuse se présente sous la forme d'exhortations avec la parallèle « *Heureux / malheureux* », tantôt par une comparaison pour exprimer des préférences :

« *Aux troussees du pécheur le malheur, le bonheur comblera les justes* » (13, 21)

²¹⁵ MARZAL A. dans *Gleanings from the Wisdom of Mari* (1976) a relevé des particularités juives très moralisantes tirées dans la vie en société, même si les chapitres 25-27 des Proverbes font plusieurs allusions à l'agriculture. Par exemple 25, 23 : « *Le vent du nord enfante la pluie.* »

« *Mieux vaut un plat de légumes là où il y a de l'amour, qu'un bœuf gras assaisonné de haine* » (15, 17)

« *Mieux vaut peu de biens avec la justice qu'abondants revenus sans équité* » (16, 8).

L'expression de la religiosité sera aussi la formulation d'un jugement clair sur les choix en ce qui concerne les comportements dans les activités humaines. Ce jugement sera énoncé par *sensé / insensé ; sage / fou ; juste / pervers ; avisé / fourbe... :*

« *Oui, la justice mène à la vie, mais qui poursuit le mal va à la mort* » (11, 19).

« *Qui est lent à la colère est raisonnable, l'homme irascible étale sa folie* » (14, 29).

« *Les lèvres du sage diffusent le savoir, le cœur des sots, c'est tout autre chose !* » (15, 7).

Nous disons premières élaborations morales parce qu'elles hésitent encore à trancher sur les visions traditionnelles de la vie, et accueillent sans trop d'analyses les fruits immédiats de leurs observations. Le sage interprète les événements qui sont bénéfiques à l'homme comme vertueux, alors que ce qui est mauvais est maléfique. La catégorisation des actes sera confondue par des expériences contraires et obligera à revoir les classifications en vertueux et maléfiques. Comme dira dans d'autres cas la sagesse populaire, « *Tout malheur est bon* », ou encore « *Tout ce qui est permis n'est pas toujours profitable* ». Mis au pied du mur par les expériences contraires que la vie courante ne cesse de présenter, le sage prendra sa position, mais n'oubliera pas non plus de tout remettre entre les mains de Dieu et sa sagesse suprême : « *Le cœur de l'homme médite les voies à suivre mais c'est Dieu qui guide ses pas* » (16, 9 ; ou encore 16, 33 ; 19, 22).

Il y a à proprement parler un désir du sage d'investir le monde des sagesse populaires, mais cette fois-ci avec un regard de foi. Si bien que toute référence implicite à Dieu dans les sagesse populaires est de plus en plus relevée et reproposée comme expérience idéale de vie. C'est un véritable travail que font les sages pour transformer la sagesse humaine grâce à leur foi. La sagesse véritable consiste donc en un dépassement du pur humain pour

reconnaître que seule la foi et la fidélité à Dieu procurent la paix véritable. La connaissance de Dieu et de son action devient sagesse.

Un certain anthropomorphisme permettait aux sages d'interpréter les visions de Dieu, ce qui pourrait lui plaire ou lui déplaire. Ainsi celui qui est intègre dans ses voies, celui qui recherche le bien, ou ceux qui font la vérité... plaisent à Dieu. Ce désir de *faire la volonté de Dieu* devient un stimulant puissant, une véritable motivation pour l'homme.

La déception subie par les alliances étrangères a-t-elle poussé à cette confiance renouvelée en Yahvé ? Certainement ! Mais cette option, cette position redéfinit la sagesse qui est avant tout divine, mais dont l'homme peut disposer à condition qu'il essaye de la connaître, connaissance sans laquelle l'homme multipliera ses erreurs et ses égarements : « *Aux yeux de l'homme, toutes les voies sont droites, mais Dieu pèse les cœurs* » (Pr 21, 2). « *Comment comprendrait-il son chemin ?* » (Pr 20, 24).

Les sages veillent à ne pas rester dans le courant fataliste et pessimiste en vigueur dans le Proche Orient et dont le poème de Gilgamesh était déjà le témoin fameux. Il existait une déception, une grande lassitude face à la mort, le plus terrible des échecs de l'homme, et au nom duquel toute entreprise humaine était regardée comme ne valant pas la peine. À quoi sert de se donner du mal dans le monde, à quoi sert de vouloir réussir si l'on doit mourir ? Les sages de la Bible vont ouvrir une brèche dans ce fatalisme et inviter l'homme à participer à la sagesse divine qui, elle, est consistante, et à oser la recevoir comme un don. La création, cadre de vie de l'homme, et les commandements révélés par Moïse étant les signes de la sagesse divine, doivent être reçus comme un don de Dieu. C'est une véritable révolution que de trouver un sens là où il n'y a pas de sens.

3. Les thèses traditionnelles

Non seulement la sagesse énonce des thèmes moraux, et s'exprime selon une forme littéraire spéciale, ce qu'on peut retrouver dans beaucoup de cultures, mais aussi et surtout elle accompagne l'histoire personnelle de chaque peuple. Quand le peuple est dans la prospérité, la sagesse est exubérante et verse dans la louange. Quand le peuple est dans la peine, la sagesse est ou consolante et encourageante, ou triste et méditative. La sagesse s'adapte à toutes les situations de la vie et les répercute en écho. Sur ce point, la sagesse

des nations reste populaire et réagit de la même façon. Israël a aussi connu une sagesse sans cesse en mouvement.

On notera dans l'histoire de la sagesse en Israël une évolution de la pensée au sujet de certaines questions délicates que certainement le citoyen ou le sage rencontre dans la vie courante. Cette volonté de traiter par étapes successives de ces questions est-elle délibérée, ou relevait-elle d'autres obstacles que les sages auront relevés ?

Les historiens et les prophètes racontent l'histoire, et réfléchissant à partir d'elle, s'interrogent sur la fidélité ou l'infidélité du peuple, prêchent le retour à l'engagement premier, au pacte originel, les sages eux utilisent les sentences et les conseils, caractéristiques principales de la littérature sapientielle. Dans cette pensée sapientielle, José VÍlchez-Líndez²¹⁶ remarque trois orientations qui, pour lui, correspondent à trois étapes de fixation de la doctrine sur la sagesse en Israël : la vision optimiste et religieuse, la crise de la sagesse traditionnelle et la solution à la crise.

Israël a vécu un moment de sa sagesse où il n'y avait pas une claire distinction entre ce qu'on croit ou qu'on pense et ce que l'on expérimente. À cause certainement des revers subis par la Royauté doublés d'un sens très poussé du Yahvisme, s'est développée une vision très optimiste et clairement religieuse selon laquelle Dieu est à l'origine et au terme de tout. Il est le Créateur et le Seigneur de tout. Fort de cette foi, Israël est venu à accepter la doctrine de la rétribution temporelle et historique : Dieu récompense toujours les justes par le succès ou la victoire et donne la défaite aux méchants. Israël mettait toute sa confiance en son Dieu : « *Toute déclaration de Dieu est approuvée. Il est un bouclier pour ceux qui s'abritent en lui. N'ajoute rien à ses paroles : Il te reprendrait et tu serais convaincu de mensonge* » (Pr 30, 5-6).

Tout porte à croire que ces thèses existent déjà dans les cultures proche-orientales. Doit-on dire que les sages les relèvent pour que le rôle d'Israël soit finalement de les dénoncer et de les corriger ?

²¹⁶ José VÍLchez-LÍNDEZ, « Panorama des recherches actuelles sur la sagesse dans l'Ancien Testament », in TRUBLET Jacques (dir.), 1995, *La sagesse biblique. De l'Ancien au Nouveau Testament Actes du XV^e Congrès de l'A.C.F.E.B.*, Les éditions du Cerf, p. 129-137

Selon Kramer S. N.,²¹⁷

« *Les sages sumériens croyaient et enseignaient que les malheurs de l'homme sont le résultat de ses péchés, de ses mauvaises actions, qu'aucun homme n'est exempt de culpabilité...* »

Ainsi, avant Israël, la doctrine de la rétribution temporelle fut posée comme corollaire de la bonne ou de la mauvaise action des hommes. C'était bien, pour ces peuples, quelque chose de normal et de logique. Tout homme doit payer pour ses abus et ses fautes. À Babylone, « *La théodicée babylonienne* » pose le problème de la justice de Dieu face à la condition humaine. Comme on peut le découvrir dans Cahiers Évangile n° 28, les mythes assyro-babyloniens postulaient le fait que les dieux ont créé les hommes et leur ont posé des limites : la mort qui limite en même temps le bonheur de l'homme d'être au service des dieux. L'homme est victime des dieux. Il pourrait trouver un dieu personnel en qui il trouverait compréhension. Mais ce n'est pas le cas, parce que les dieux sont jaloux entre eux. Ce qui pousse au fatalisme et au pessimisme selon lesquels la souffrance est un châtement. En Égypte, « *Le dialogue du désespéré avec son âme* » enrichit le débat. En Grèce et à la même époque, dans les « *Tragiques* » Eschyle (Prométhée), c'est la résignation qui est donnée comme solution à la souffrance et à la mort. Les grands courants mystiques de l'Extrême-Orient – Lao-Tseu, Bouddha (563-483), Confucius (551-479) – ont probablement alimenté les sources où a puisé Job au V^e siècle.

Quand Israël sera en déroute face à ses ennemis, il interprétera sa destinée à la lumière du crédit qu'il a accordé à ces doctrines traditionnelles. Pendant longtemps, il croira que Yahvé est l'auteur des massacres qu'il a subis, et que les soldats babyloniens n'ont été en définitive que les marionnettes entre ses doigts. Les « *Lamentations* » reprendront la plainte comme un *leitmotiv*. Yahvé frappe d'un odieux châtement indistinctement coupable et innocent. Voici qui est clairement exprimé dans le Code de l'alliance qui fait dire à Yahvé : « *Je suis un dieu jaloux punissant pour les crimes de leurs pères les enfants de ceux qui me haïssent jusqu'à la troisième et à la quatrième génération* » (Ex 20, 5). Que Yahvé fasse mourir le petit enfant innocent né de l'adultère de David et de Bethsabée, c'est

²¹⁷ KRAMER S. N., 1975, *L'histoire commence à Sumer*, Arthaud, Paris, cité dans CAHIERS EVANGILE, n° 28, p. 52.

le signe d'un jugement implacable de Dieu. Ce ne peut être que justice. S'il n'y avait pas de péchés présents, il y a au moins le péché des ancêtres. La destruction de Jérusalem et l'exil à Babylone se justifient par les manquements à ce Code de l'alliance.

En parlant de la mort, nous avons compris que l'une des crises les plus profondes était que le roi qui se divinise a montré sa faiblesse parce qu'il finit par mourir lui aussi, non pas d'une façon extraordinaire, mais de la même façon que tout être mortel. Si le roi meurt, c'est qu'il n'est pas divin. Seul Yahvé ne meurt pas. Seul Il est Seigneur. Le constat sera identique pour la rétribution du juste et la punition du pécheur.

Très tard, les sages d'Israël seront amenés à percevoir que la réalité offre d'autres opportunités. Ce ne sont pas seulement les méchants qui souffrent, mais aussi les justes. Dans certains cas, c'est un renversement complet de la situation : les méchants prospèrent et les justes souffrent. Les rois impies comme Jéroboam II et Manassé jouissent de règnes prospères et meurent paisiblement chargés de beaucoup d'années. Par contre le saint roi Josias dont on a dit : *« Il n'y avait pas eu avant lui un roi qui, comme lui, revint au Seigneur de tout son cœur, de tout son être et de toute sa force, selon toute la loi de Moïse. Après lui, il ne s'en leva pas de semblable »* (2 R 23, 25), sera tué à Meguido par le pharaon Néko. Cette étape constitue un grand tournant dans la sagesse d'Israël. C'est l'étape de la réflexion où la croyance viendra à la rencontre de l'expérience. L'ancien équilibre longtemps conservé d'un Dieu juste cède la place à un nouvel équilibre, ou plutôt un déséquilibre, obtenu dans la confrontation entre la croyance et l'expérience, on dira aujourd'hui entre foi et raison.

Job et ensuite Qohelet seront les interprètes de cette contradiction. Dans le livre de Job, ce sera d'un côté les amis ou les accusateurs de Job, partisans de la thèse traditionnelle, et de l'autre, la vie irréprochable de Job contrepois à ces doctrines. Comment continuer à parler d'une rétribution juste alors que Job, qui est juste et innocent, souffre ? Où est Dieu, pour que l'innocent souffre ?

Qohelet sera plus tranchant : tout passe, tout s'évapore. Tout est vanité, tout n'est que vent, fumée, feux follets (Qo 3, 18-21 ; 8, 12-14 ; 9, 2-6). Si tout a une fin, à quoi bon attendre une rétribution ? Même si Israël croit encore à la sagesse divine, cette sagesse est opaque à l'homme. L'équilibre est déséquilibré. Il y a crise. Le cri : *« Moi, quel mal ai-je donc*

fait ? », reste ainsi la conséquence d'une culpabilité qui ne devait pas avoir sa raison d'être. Ce cri de longue date continue de jaillir de beaucoup de bouches de gens qui souffrent, non pas parce qu'ils ignorent que la souffrance existe, mais parce qu'ils veulent simplement comprendre. Ou alors, ils sont écrasés de douleur. Bien que cette doctrine date de longtemps, la société d'aujourd'hui rencontre des individus qui en font l'écho et la réactualisent. C'est encore la preuve que les continuateurs de la sagesse biblique ne sont pas encore arrivés à se convaincre de ce que les hommes ne peuvent indéfiniment répéter la foi dans les formes archaïques sans la confronter à l'épreuve de la raison. Il est sage de toujours reformuler la foi avec les mots et les expressions d'aujourd'hui.

Il est vrai qu'aucun homme n'est sans péché. Mais il est aussi vrai que Dieu pardonne les péchés. Sur ce point, la question de Jésus aux accusateurs de la femme pécheresse n'est pas sans fondement : « *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre* » (Jn 8,7). Dieu n'est pas obligé de punir toute infidélité. C'est la dramatisation de la croyance d'une part, et son extension en une punition qui serait prémonitoire d'autre part, qui justifient de l'égarement. Car comment expliquer la prospérité des pécheurs ? Si la prospérité des méchants ne se justifie pas, la souffrance des justes ne se justifie pas non plus.

Faut-il parler de surprises pour Israël au sujet de la liberté de son Dieu, de sa sagesse qui apprécie autrement les choses que les hommes ? Un tel tâtonnement insinue plutôt que l'image de Dieu s'est aussi forgée progressivement. La découverte progressive des vues de Dieu d'ailleurs suscitée par les échecs successifs forge en même temps dans l'israélite son identité. Ce soupçon ne semble pas convaincant. Pour l'israélite convaincu, il n'y a pas de doute : la sagesse divine se manifeste quoi qu'il en soit dans son activité créatrice. C'est lui qui fait le premier pas. La confiance du sage n'est pas absurde. C'est déjà un début de solution à la crise.

La crise a été profonde au point de vouloir détourner de Dieu, puisqu'elle a atteint l'étape supérieure du fatalisme et du pessimisme. Aujourd'hui encore, on rencontre des gens pour qui, à ce stade, il n'y a que le désespoir qui pouvait exprimer l'imbroglio. Mais les sages d'Israël vont ouvrir des brèches dans ce fatalisme et ce pessimisme.

Puisque les Proverbes posent la question « *Est-ce sagesse ou est-ce folie ?* », d'autres compléments nécessaires en Job ou dans l'Ecclésiaste par exemple questionnent autrement. Il ne s'agit plus de « *quels...* », mais de « *comment ?* » et « *pourquoi ?* », en ce qui concerne les voies de Dieu.

Ainsi, la solution à la crise consistera dans la reconnaissance des limites de l'homme (Jb 42, 3b ; Qo 14,13). Gn 2-3 dit que celui qui reconnaît sa nudité peut recevoir les préceptes de Dieu et le monde mis à sa disposition comme un don de Dieu. C'est seulement à partir de cette solution qu'Israël va commencer à se séparer de ses voisins du Proche-Orient ancien pour édifier une doctrine propre.

Toute sagesse se retrouve souvent d'un moment à l'autre en crise. C'est une étape obligatoire où on redéfinit des orientations ou on ratifie des choix déjà faits.

On peut dire que pour Israël, un rodage est déjà fait. Il y a une expérience dans l'affrontement des crises. La sagesse d'Israël n'est-elle pas née seulement de l'affaiblissement de la prophétie ? Mais toujours pour Israël, il faut y voir des rencontres de pensées ou de courants d'idées différentes. Il faut même y voir la représentation forte de la sagesse du terroir, la sagesse populaire ou tribale, les images souvent agricoles. Et pour cela, il n'est pas nécessaire de toujours trouver dans cette sagesse l'assimilation d'une culture internationale. La sagesse a toujours été un mouvement autonome dans chaque pays.

Comme nous l'avons suggéré plus haut, ces étapes qui dessinent l'architecture de la sagesse sont révélatrices plutôt de courants de pensées contradictoires qui se disputent l'hégémonie en Israël. Ce qui veut dire que la sagesse a fait le chemin avec le peuple. Elle ne lui a pas été livrée comme sur un plateau d'or. Ce tâtonnement est plutôt le signe de l'originalité. Mais la longue histoire de la royauté pour former des cadres et hisser Israël au rang des grandes civilisations n'a-t-elle pas beaucoup aidé à la résolution des propres crises de la sagesse israélite et l'édification d'un patrimoine culturel conséquent ?

3.4. L'ORIGINALITE DE LA SAGESSE BIBLIQUE

Si nous voulons caricaturer, pendant longtemps, la sagesse d'Israël a oscillé entre la visionnaire et la gestionnaire. Comme gestionnaire, elle se positionnera par rapport à ses

voisins les plus proches. Comme visionnaire, elle préservera et défendra l'Alliance avec son Dieu. On reconnaît donc à Israël une part propre, unique de sagesse qui ne se confond pas avec celle de ses voisins. Il fonde essentiellement la sagesse sur la « *crainte de Dieu* » qui sera la clé qui déverrouille et refonde sa sagesse, même si cette idée se retrouve déjà, comme nous l'avons déjà énoncée, dans la littérature gnomique égyptienne.

3.4.1. Un vocabulaire propre

La volonté d'aller au cœur de la culture hébraïque pour y interroger les racines avec lesquelles ce peuple désigne de façon diverse la sagesse fut d'abord l'œuvre d'Antoine Vanel²¹⁸, une œuvre qu'il laissera inachevée à sa mort et qui sera publiée de façon posthume.

La sagesse (*Hokmah* en hébreu) désigne un certain savoir et a d'abord dans la Bib le un sens large : homme expert dans l'art en général,²¹⁹ ou encore habile, perspicace, avec une nuance de ruse (Is 3, 3 ; Gn 41, 39 ; Dt 1, 13 ; 2 S 13, 3 ; 14, 2 ; 1 R 2, 9 ; 5, 21...). Mais

²¹⁸ VANEL Antoine, « Courant de sagesse », dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, 1986, Fascicule 60, Paris, Letouzey et Ané, Éditeurs

²¹⁹ Xavier LEON-DUFOUR compare le sage de la Bible à un expert dans l'art de vivre. Il est curieux des choses du monde (1 R 5, 13). Il jette sur le monde qui l'entoure un regard pertinent, c'est-à-dire lucide et sans illusion. Même s'il découvre les tares de ce monde, il se refuse de les approuver (Pr 37, 7 ; Si 13, 21). Il le compare aussi à un psychologue qui sait ce qu'il y a dans l'homme, ce qui fait sa joie comme ce qui fait sa peine. Le sage se comportera aussi comme un éducateur qui donne des règles de conduite à des disciples, des règles de prudence, de modération dans les désirs, de travail, d'humilité, de pondération, de retenue, de loyauté du langage... Le sage de la Bible fait sienne toute la morale du Décalogue qu'il traduit dans la pratique. Le sens social lui inspire des monitions sur l'aumône (Si 7, 32ss ; Tb 4, 7-11), le respect de la justice (Pr 11, 1 ; 17, 15), l'amour des pauvres (Pr 14, 31 ; 17, 5 ; Si 4, 1-11). Le sage de la Bible prête une attention particulière au sort du peuple de Dieu comme tel, mais aussi à la vie des individus. La sagesse a, comme il est suggéré plus haut, une visée pratique. Il s'agit pour tout homme de se conduire avec prudence et habileté pour réussir dans la vie. Ainsi, cet engagement qui peut prendre toute la vie implique une certaine réflexion sur le monde et conduit aussi à l'élaboration d'une morale. Cette morale fait référence à la dimension religieuse déjà présente dans toutes les civilisations, en particulier l'Égypte.

au sens le plus fort, le sage désigne celui qui cherche la sagesse véritable et divine et qui se laisse conduire par elle (Jr 9, 11 ; Os 14, 10 ; Pr 1, 5 ; 12, 15). Dans les deux cas, la sagesse trouve sa mesure en l'homme, qui, tantôt excelle dans un métier quelconque, ou dispose d'une acuité intellectuelle apte à trouver des moyens proportionnés au but qu'il recherche, et apprenant à gouverner ou à résoudre des problèmes d'ordre moral ou des énigmes, tantôt il la reçoit de Dieu pour comprendre le sens du monde et ordonner la vie selon la voie de la raison et de la Loi de Yahvé. Cette dernière désigne l'intelligence, la science, le conseil, la finesse d'esprit, la souplesse du jugement, grâce auxquels le sage participe à la sagesse divine qui a créé et ordonné le monde et qui se trouvera personnifiée (Pr 8 et 9 ; Si 24 ; Sg 7).

La Bible fait sienne la quête de l'humanité quand elle considère, elle aussi, par exemple que la sagesse est cette capacité pratique d'utiliser les moyens dans le commerce (Ez 28,4), l'artisanat (Si 38, 31), la navigation (Ez 27, 8), l'art et le métier de scribe (Pr 22, 29 ; Ps 45, 2 ; Si 38, 24), dans la stratégie (2 S 16, 23) comme dans la politique... Le terme le plus utilisé dans la Bible pour exprimer cette forme de sagesse est toujours *hokmah*, mais dans sa mise en parallèle avec *da'at* (Cf. Vanel Antoine, *op. cit.*) même s'il est quasiment absent des livres dits "sapientiaux". Cette racine désigne la sagesse en tant qu'elle est une habileté artistique ou technique. C'est le « *savoir-faire* » d'artisans (Ex 31, 3 ; 35, 31 ; 1 R 7, 14). Il se rapporte dans la Bible à toutes sortes d'artisans, d'employés, habiles dans leur art : tels le marin (Ez 27, 8), le sculpteur, l'ébéniste, l'orfèvre (Ez 31, 6 ; Jr 10, 9), les fileuses (Ez 35, 25), les pleureuses (Jr 9, 16), le bon administrateur (Gn 41, 33). La sagesse est ainsi un savoir d'un type particulier qui s'appuie sur l'expérience, l'habileté acquise, notamment celle de l'artisan (Ex 31,3 ; 1 R 7, 14). Le sage serait comme un timonier expert²²⁰ qui conduit avec dextérité sa barque pour arriver à bon port malgré les tempêtes et les récifs. La sagesse est donc cet art de vaincre les obstacles qui s'opposent à nous de manière à toujours être au-dessus des événements. Cela nécessite bien sûr une certaine capacité à la fois intellectuelle et tactique pour y arriver. Il convient là de discerner les moyens à choisir aussi bien théoriques que pratiques, pour atteindre ses fins : le bonheur.

²²⁰ CAHIERS ÉVANGILE n° 28, *op. cit.*, p. 6

La sagesse artistique a ainsi gagné en extension. Elle est venue à désigner principalement l'habileté dans l'exercice des actes culturels ou des rites magiques. La vieille tradition biblique situait bien dans ce contexte la sagesse royale de David, comparée à celle « *de l'Ange de Dieu* » (2 S 14, 20) et celle de Salomon dont on vantait les “*jugements*” tout autant que la science et l'habileté à tourner *machals* et cantiques (1 R 3, 16-28 ; 5, 9-14 ; 10, 1. 8s. 23). Aujourd'hui, on parle volontiers d'artisans de la paix pour désigner ces sages qui œuvrent pour la paix entre les hommes et entre les nations.

De telles personnes qualifiées de sages ont été les premières à être choisies comme conseillers auprès des rois. On verra Jésus choisir ses disciples parmi des pêcheurs. Lui-même n'était-il pas charpentier et fils de charpentier ? Mais l'habileté dans la création d'objets ou la maîtrise d'un métier suffisait-elle à faire un homme politique ? L'affirmative ne semble pas toutefois vérifiée et le métier manuel est d'une autre catégorie que la gestion des hommes. Le génie de la création d'objet n'est pas de la même nature que la capacité à mieux se conduire soi-même, ni la qualité d'homme du peuple. Peut-être, gagnerait-on à associer cette qualité à d'autres pour justifier l'usage qui en est fait.

Cette habileté désigne à son plus haut point Yahvé lui-même créant le monde (Pr 3, 19-20). Pour A. Vanel, quand *hokmah* et *da'at* sont employés l'un pour l'autre dans une même formule, la sagesse ainsi désignée est un savoir divin auquel a droit Balaam (Pr 1, 7 ; 9, 19 ; Qo 1, 16-18, Nb 24, 16 ; Is 33, 6 et 47, 10 ; etc.). C'est l'usage qui différencie la divinité bienfaisante de la divinité maléfique.

La Bible entretient aussi un ensemble de discours autour du terme savoir.

Dans les collections anciennes du *Livre des Proverbes*, la sagesse correspond à ce que gardent, possèdent, acquièrent, transmettent les sages (*hakâmîm*) : Pr 10, 14 ; 15, 2.7 ; 18, 15 ; 21, 11 ; 22, 17. Ce savoir devait être notamment consigné dans des écrits de type encyclopédique que l'Ancien Testament ne nous a pas conservés, mais dont il est question, par exemple en 1 R 5, 13 (à propos des plantes et des animaux), ou encore en Qo 1, 13 ; 12, 9 ou Sg 7, 17-20 (« *catalogue de connaissances* »). Ces écrits ne sont pas seulement consultés, mais appris comme une science. Les auteurs de Gn 1 et Jb 38-41 en auraient fait l'usage. Parce qu'ils connaissent beaucoup de choses, beaucoup de secrets de la vie, les sages africains font aussi partie de cette catégorie de sages encyclopédiques. Selon A. Vanel, le terme utilisé pour le désigner est *da'at* ou *daat*. Il est d'ailleurs très rare que la

sagesse soit présentée comme un savoir encyclopédique, si ce n'est le cas exceptionnel de celle de Salomon en 1 R. 5, 9 où il est fait l'éloge de "*l'étendue*" de son esprit comparée au sable au bord de la mer. Il s'agit surtout d'un héritage que les sages dispensent, mais aussi d'une autorité dans l'exercice de laquelle ils reçoivent la monition, la réprimande (Pr 15, 12.31 ; 21, 11 ; 25, 12 ; cf. 29, 15). Selon Antoine Vanel, il s'agit du « *contenu de l'éducation qui fait le sage* », à rapprocher de l'« *acquis* » (*lèqah*) (cf. 16, 21.23) et du célèbre (*mûsâr*, à la fois instruction et correction) qui caractérisent les modalités de cette éducation (Pr 13, 1 ; 15, 12 ; 15, 33 ; 19, 20 ; 23, 23).

Reste à savoir comment se fixe le contenu de l'éducation. Israël se réfugiera toujours derrière son Dieu qui inspire le sage, même si l'objet n'est pas proprement divin. Est-ce à dire qu'il n'y a rien d'humain dans ce contenu d'éducation ? Il est impossible de l'affirmer, puisque le sage dans la Bible n'est pas un homme privé d'intelligence, et à qui Dieu verserait son savoir comme par un entonnoir.

« *Moïse alla s'instruire dans la sagesse des Égyptiens* » signifie que ce grand législateur est devenu un savant.²²¹ La connaissance de toute chose spécifiquement et de toutes les choses dans l'absolu serait particulièrement réservée aux dieux (le dieu *Ea* en Mésopotamie par exemple qui est le dieu sage par excellence). Pour les hommes, ce savoir paraît impossible.

Il s'agit aussi de la sagesse d'aspect pédagogique que G. von Rad²²² appelle « *connaissance du monde et de la vie* » et « *conception de la réalité* ».

Ce qui étonne pour Israël, c'est que la sagesse peut aussi se dire d'un agir moralement mauvais. Les termes *mezimmâh* et '*ormâh* donnent une telle orientation. Le premier a un sens proprement négatif et signifie projet détestable, acte de machination. Il n'a pas une signification éloignée de '*esâh*, projet. Il a une valeur positive seulement quand il s'agit de Yahvé (Jr 23, 20 ; 30, 24 ; Jb 42, 2) et dans quelques passages des Proverbes (Pr 1, 4 ; 2, 11 ; 3, 21 ; 5, 2 ; 8, 12). Il correspond à un comportement condamnable en Jr 11, 15 ; Jb 21,

²²¹ DE DIEGUEZ Manuel, dans *ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS*, 1990, article « Sagesse »

²²² G. von RAD, 1971, *op.cit.*, p.13

27 ; Ps 10, 2.4; 21, 12 ; 37, 7 ; 139, 20. L'homme ainsi désigné est un détestable auteur de machinations (Pr 12, 2 ; 14, 17).

Le second est plus négatif que positif et signifie subtilité, finesse, sagacité. Il garde un sens ambigu. En Jb 9, 4, c'est à propos de la ruse des Gabaonites, et en Gn 3, 1 de la ruse du serpent. En Ex 21, 14, il désigne le meurtrier par ruse ou bon sens. Par contre il exprime une qualité en Pr 1, 4 ; 8, 5.12.

À quoi tient cette ambiguïté ? Il peut sembler que pour comprendre un tel paradoxe, il faudra accepter que la ruse nécessite un certain niveau d'intelligence qui n'est pas différent de celui du sage perspicace. La différence réelle réside dans le type de service auquel on affecte son intelligence. Si elle est orientée vers le bien, on parle de pénétration, et quand elle est orientée vers le mal, on parle de machination. Il s'agit là d'une considération plutôt ontologique qu'éthique, puisque cette dernière exige que la fin soit bonne autant que les moyens. Il nous semble que la notion de *succès* (*tûshiyâh* qui semble désigner le réalisme et le succès qu'obtient l'attitude du sage), très chère à la littérature sapientielle, doit aussi épouser cette logique. Que ce soit le conseil à donner ou le projet à mettre en œuvre ('*êtsâh* ou '*esâh*'), la sagesse doit viser à ce que les moyens soient proportionnés à la fin qui, pour quelqu'un qui craint Dieu ou qui doit lui rendre compte de tout, ne peut être qu'un bien purement et simplement. Mais ce doublet qui apparaît comme une ambiguïté ne l'est pas vraiment. Comme nous le verrons plus loin, Israël mettra la différence entre une conduite selon la volonté de Yahvé, et une conduite héritée des puissances étrangères qu'il considère comme inspirée des faux dieux.

Les sages de la Bible sont attentifs à la fragilité de la nature humaine. Il est certain que dans l'éducation donnée par les sages, il y a des cas qui révèlent que la sagesse est une œuvre ardue dont la simple bonne volonté ne suffirait pas pour réussir. Ce peut être la raison pour laquelle ils parlent de la sagesse comme de l'attention la plus raffinée dont l'homme peut disposer. N'est-ce pas ce que Salomon a demandé principalement dans sa prière et qui lui fut reconnu comme justice : discerner entre le bien et le mal (1 R 3, 9 ; Ph 1, 9. 10 ; He 5, 14) ?

Intelligence, discernement, acte ou capacité de pénétrer, de comprendre sont synonymes. Un peu comme on comprend une langue. *Binâh* est avec *tebûnâh* ces termes qui soulignent

moins l'aspect moral de la sagesse que la perspicacité et la pénétration qui la caractérisent. Le sage n'est-il pas particulièrement l'homme digne de ce nom qui se distingue par rapport à la brute (Pr 31, 2) et aussi par son accès à l'intelligence des desseins de Dieu (Jr 23, 20 ; 1 Ch 12, 32) et des visions qui les révèlent (Dn 8, 15 ; 9, 22 ; 10, 1) ? La sagesse se dit bien de l'homme sensé (Pr 10, 23 ; 11, 12 ; 15, 21 ; 20, 5) par opposition à celui qui manque d'esprit, qui est stupide (Pr 14, 29), qui manque de recul (Pr 17, 27 ; 18, 2).

La sagesse est un savoir qui rend capable de comprendre, d'écouter et de parler. Elle crée de grandes potentialités pour l'action. Dans ce cas, c'est le terme de perspicacité ou de discernement qui en rend compte. La sagesse a une référence constante à l'action et au comportement. C'est ici que la sagesse désigne la *phronèsis* pour les dispositions à l'action qu'elle induit. C'est ici qu'on parle aussi explicitement de l'efficacité des expériences dans la vie du sage. L'agir bon en est la caractéristique fondamentale. Ceci dit, ces dispositions à bien agir relèvent de la morale.

Sagesse concrète, pratique, curieuse des choses de la nature, elle est déjà désireuse de s'exprimer en "*chants* " et en "*machals* " (dictons populaires) pour l'utilité des disciples, du moins des lecteurs, dès les temps salomoniens (1 R 5, 10-14). Cette sagesse deviendra de plus en plus une science de l'homme et portera le souci de l'orientation de sa vie. La sollicitude de la "*vie*" humaine, de sa protection, de son épanouissement, dans un sens qui tend à dépasser la simple conception matérielle et temporelle que pouvait s'en faire l'israélite moyen, finira par être considérée comme la grande préoccupation des maîtres de la sagesse (cf. par exemple Pr 1, 1-5. 20-33 ; 3, 13-18 ; 4, 4...).

3.4.2. La personnification de la sagesse et la sagesse en personne

Comment parler de la sagesse ? La sagesse, ce n'est pas seulement le savoir-faire et le savoir-vivre. C'est aussi le savoir dire.

La personnification marque l'étape de la liberté absolue d'Israël vis-à-vis de ses voisins du Proche-Orient ancien.

Au lieu de parler de dépassement, ce qui supposerait qu'on tient compte d'un passé qui demeure malgré le progrès, il vaut mieux parler de mise en veille de la raison de l'héritage culturel d'Israël, au profit d'un rattachement radical à Yahvé. Et ceci au nom de la fidélité

à la tradition yahviste pour qui on doit une fidélité absolue à Dieu de qui il faut tout attendre, en particulier le salut.

- *La sagesse invite à l'écoute.*

Elle prône l'éducation qu'elle donne. Ceux qui l'écoutent trouveront la droiture, la « vérité » et la « justice », non point le mensonge ni le comportement retors. Pour P.-E. Bonnard,²²³

« Sagesse, dans la Loi, n'est pas lettre morte mais parole vivante, car elle s'y exprime par tous les hommes en chair et en os qui, devenant les haut-parleurs de la Sagesse, font l'histoire sainte, rédigent les Saintes Écritures, les mettent en pratique et les enseignent, c'est-à-dire les prophètes, les sages, les rois les historiens, les psalmistes et autres hagiographes et avec eux finalement tous les membres vivants du Peuple de Dieu. »

C'est ici qu'il est possible de parler de la Sagesse « incarnée », en ce sens qu'elle prend possession à des degrés divers des croyants qui la reçoivent et la transmettent en la laissant parler à travers leur vie comme à travers le témoignage de leurs écrits.

- *La sagesse, un conseiller*

Les scribes montrent en effet que l'ordre dans la société hiérarchisée qui existe à l'époque dépend d'elle. Elle agit auprès des grands comme un conseiller. Et aussi auprès des pauvres et des faibles. C'est elle qui régit les relations interpersonnelles.

- *La sagesse, alliance entre Dieu et l'homme*

La sagesse était présente auprès de Dieu pour mettre de l'ordre dans les relations humaines. On comprend donc pourquoi la relation entre Dieu et les hommes est assurée par elle. Il y a néanmoins une condition à remplir : écouter, accueillir, aimer la sagesse, fille aînée de Dieu. On ne peut donc négliger le triple rapport de la Sagesse à Dieu, au monde et aux hommes. La Bible finalement est devenue l'interprète de cette alliance dont elle détaille les différents aspects. La Bible sera pour cela appelée le « *livre des alliances* ».

²²³ BONNARD P.-E., De la sagesse personnifiée à la sagesse en personne, dans GILBERT Maurice (dir.), 1990 (1^{ère} édition 1979), *La sagesse de l'Ancien Testament*, Presses Universitaires de Louvain, p. 127

- *La sagesse femme*

La sagesse en Israël est conçue comme une femme pour exprimer le mariage mystique, les épousailles de Dieu avec l'humanité.²²⁴ Mais elle fera appel aussi à Marie, Mère de Jésus, « *sede sapientiae* » ou « *Trône de la Sagesse* ». Elle révélera aussi Jésus-Christ parachevant et scellant l'Alliance par le don de sa vie.

Mais la sagesse au féminin se dit encore dans beaucoup de sens auxquels les sages appliquent le concept : Sg 3, 13 et suiv. « *Heureux l'eunuque et la femme stérile* » (cf. Isaïe 56,4), par exemple. La stérile cité de Sion est invitée à crier de joie, elle retrouvera ses fils (Is 54,1). Le juste qui a Dieu pour père a un regard nouveau sur ses relations familiales (Pr 2, 16-18) Mais la sagesse donne tous ses biens, en mère, et, à son terme, elle se donne elle-même, en épouse (Pr 9, 10 ; 10,10 ; 10,14).

Ces images de la sagesse, Jésus les réalise toutes en sa personne. (Voir *Supra* et *Infra*)

3.4.3. Naissance d'une religiosité propre à Israël

Israël a utilisé la souffrance comme une pédagogie d'éducation. Les exemples sont nombreux : le roi Sédécias voit ses fils massacrés devant lui avant d'avoir les yeux crevés. Le temple et toute la ville de Jérusalem sont détruits. Les fils d'Israël sont emmenés en déportation sur une longue route jonchée de cadavres. La relecture de ces événements atroces a réveillé chez le sage, la nécessité d'user de ces souffrances pour appeler Israël à l'obéissance. La souffrance a donc été un instrument moral aux mains des sages, comme les proverbes l'ont toujours été dans les écoles de scribes. Ainsi de fil en aiguille, et forts des expériences passées, les sages feront découvrir que la fidélité n'est possible que si Dieu lui-même vient au secours de l'homme et qu'il communique sa sagesse à ceux qui la lui demandent.

D'où la naissance d'une religiosité propre à Israël.

²²⁴ BEAUCHAMP Paul, « Épouser la sagesse – ou n'épouser qu'elle ? Une énigme du livre de la sagesse », dans GILBERT Maurice, 1990, *op.cit.*, p. 347-369.

1. Sagesse et création

Dieu est source et sommet de la sagesse. Certainement pour éviter le panthéisme, la Bible dit que la sagesse vient de Dieu. Cette fois-ci sans tomber dans le pessimisme, le sage réaffirme que la sagesse appartient à Dieu. Elle est une énergie divine, un attribut exclusif du Tout-Puissant. Ses voies sont impénétrables. Ce faisant, le sage reconnaît les limites des hommes à prétendre à la sagesse divine (Jb 28 ; Si 24 ; Sg 7) qui, elle, est éternelle.

C'est elle qui a présidé à la création du monde (Pr 8, 22 et suiv. ; Si 1, 9 ; 24, 3-9 ; Sg 9, 9). Elle existe donc avant la création du monde. Cette affirmation ne veut en aucun cas justifier une quelconque théodicée, ce devoir de reconnaître Dieu à travers les créatures qui parlent de leur Créateur. La sagesse, elle, est divine, et ne saurait ouvrir une voie au panthéisme. Elle est d'abord ce que Dieu a estimé, en tant que Créateur, être primordial et indispensable. Ensuite elle est ancienne et a joué un rôle primordial dans la création de l'univers. Aucun atome de matière (Pr 8, 26), aucune esquisse d'ordre (v. 29), n'a pu venir au jour sans elle. Enfin elle est source de joie (v. 30), une joie qui éclate toujours et partout (v. 31).

« Selon l'expression de Walter Zimmerli, la théologie de la Sagesse est une théologie de création. Elle n'est certainement pas la théologie de l'histoire – élection ou alliance –, mais elle est de la même veine que la foi au Dieu créateur du ciel et de la terre ainsi que de l'homme créé pour être maître de toutes les créatures comme le dit Gn. 1. »²²⁵

En effet, il y a eu un affrontement entre théologie de l'histoire et théologie de la création. La raison tient au fait que les livres dits sapientiaux sont venus après les livres historiques et prophétiques. Ils sont opératoires à une période tardive de l'histoire d'Israël. Leur place est donc secondaire dans l'autorité (canonicité) à accorder aux textes sacrés.

Si, dans l'acceptation des textes, les livres sapientiaux de l'Ancien Testament viennent en dernière position, il n'est pas tout à fait vrai que dans la vie du peuple, il y ait eu cette

²²⁵ José VÍLCHEZ-LÍNDEZ, Panorama des recherches actuelles sur la sagesse dans l'Ancien Testament, in TRUBLET Jacques (dir.), 1995, *La sagesse biblique. De l'Ancien au Nouveau Testament* Actes du XV^e Congrès de l'A.C.F.E.B., Les éditions du Cerf, p. 129-137

subordination de la théologie de la création à la théologie de l'histoire et de la prophétie. Ce que réaffirme avec force José Vílchez-Líndez :²²⁶

« Cependant, il ne fait pas penser obligatoirement que l'activité des historiens et des prophètes soit antérieure à celle des sages. Il n'y a pas d'argument prouvant qu'en Israël on ait d'abord vécu l'expérience religieuse d'un peuple sauvé (théologie de l'exode et de l'histoire du salut) et qu'ensuite, ce même peuple ait découvert que YHWH, son Dieu sauveur, était aussi le Créateur de tout, le seul Seigneur (théologie de la création et des sages). Depuis les origines et avant lui, chez les peuples d'alentour, est présente l'idée d'un Dieu créateur maîtrisant tout, aussi bien la nature que l'histoire. »

Mais Israël avait une conception très forte du monde, de l'ordre qu'y règne. Et pour lui, c'est Yahvé lui-même qui, en créant le monde, en a imposé l'ordre (Qo 3, 1-11 ; Sg 11, 20). Il revient au sage de découvrir cet ordre et de le respecter. On comprend pourquoi selon les religions traditionnelles, le mystère plane sur le monde au point d'arriver à cette croyance que la nature peut parfois se venger. Toute une mystique est organisée autour de nature mystère. Une déforestation abusive par exemple empêche la pluie de tomber régulièrement et entraîne la sécheresse des sols. Pour Israël, l'ordre de la création voulue par Dieu ne se manifeste pas seulement dans la nature, mais aussi dans la vie sociale. L'individu ou le peuple sera jugé en fonction de cet ordre qu'il aura respecté ou dénaturé : « ... habitez la terre et soumettez-là... » (Gn 1, 28).

Ainsi, le rôle du sage avant tout dans les écoles est de trouver conseils et sentences pour adapter à la vie humaine l'ordre et l'équilibre qu'ils observaient dans la nature, reflet de la volonté de Dieu créateur. Ainsi l'interprète-t-il sous l'expression même de la sagesse créatrice, cette sagesse qui pénètre tout, envahit tout (Si 1, 9 ; Sg 1, 7). Cet ordre a bien sa place au cœur de l'histoire du salut. Dans l'apocalypse par exemple, il y a cette conception de ciels nouveaux et de la terre nouvelle où résidera la justice, parce que l'ancien monde s'en ira.

²²⁶ *Ibidem.*

2. Sagesse et loi

Il y a eu une identification claire de la sagesse avec la Loi, la Torah. En d'autres termes, la sagesse s'identifie à la Parole révélée. Ce qu'il est difficile de trouver chez d'autres peuples.

« Tout ce qu'on vient de lire, c'est le contenu du livre de l'Alliance qui nous lie au Dieu Très-Haut ; c'est la Loi que Moïse nous a prescrite, c'est l'héritage des descendants de Jacob dans leurs communautés. La Loi déborde de sagesse, elle déborde comme un fleuve, le Pichon ou le Tigre au printemps » (Si 24, 23-24).

Ou encore,

« La sagesse est dans le livre des commandements de Dieu, c'est la Loi, qui est éternelle. Quiconque la saisit va vers la vie, quiconque la délaisse va vers la mort » (Ba 4,1) ;

Si la sagesse est affaire de Dieu, elle a aussi la forme du livre. Elle parle dans la Torah. Elle est Loi (Si 1, 5.26 ; 15, 1 ; 19, 20 ; Ba 4, 1-4 ; Sg 6, 12-21). De fait, la Loi rend sage (Ps 19, 8 ; 119, 98 ; Ps 37, 30-31). K. Hruby²²⁷ a montré comment la littérature rabbinique a identifié sagesse et Loi. *« La sagesse est immanente à la torah comme l'eau l'est au fleuve, sa communication effective est immanente à l'agir du sage comme l'irrigation effective l'est à l'horticulture »*²²⁸ s'écrie Faure Patrick, et à travers une exégèse pointue établit la relation entre Sagesse et Torah.

« ... le discours du sage (Pr 24, 30-33) se présente comme le moment de conscience d'une attitude fondamentale de contemplation et d'action qui en vertu même du passage à l'agir concret (l'irrigation du fleuve se concrétisant dans l'horticulture du sage) se saisit comme imitation du

²²⁷ HRUBY K., « La torah identifiée à la sagesse et l'activité du sage dans la littérature rabbinique », dans *Bible et Vie chrétienne*, n° 76 (1967), p. 65-78

²²⁸ FAURE Patrick, La sagesse et le sage. Ben Sira 24, 30-34, II. Exégèse, in *Revue Biblique*, 102^e année n° 3 Juillet 1995, Paris, p. 348.

mouvement même de la Sagesse. Celle-ci fait observer sa présence dans tout l'univers (v. 3-5) et son règne dans les nations (v. 6) puis exerce concrètement et étend en Israël son agir sacerdotal et fertilisateur ((v. 7-17) dont elle partage alors les produits innombrables à tous ceux qui lui obéissent et accomplissent ses œuvres (v. 19-22). »²²⁹

Pour Bonnard P.-E.²³⁰ :

« Sagesse, dans la Loi, n'est pas lettre morte mais parole vivante, car elle s'y exprime par tous les hommes en chair et en os qui, devenant les haut-parleurs de la Sagesse, font l'histoire sainte, rédigent les Saintes Écritures, les mettent en pratique et les enseignent, c'est-à-dire les prophètes, les sages, les rois, les historiens, les psalmistes et autres hagiographes et avec eux finalement tous les membres vivants du Peuple de Dieu. »

Il y a une véritable incarnation de la Sagesse dans la vie de tous ces témoins. Ben Sirah, le premier, mettra en évidence les rapports de la sagesse avec la Loi du Sinaï, les rapports de la tradition des Pères avec l'histoire du Salut. Quelques années plus tard, le livre de Daniel opposera cette même sagesse à celle des Chaldéens, pour en souligner l'éclatante supériorité. Un juif d'Alexandrie enfin la présentera comme la sagesse par excellence, seule capable de guider les hommes.

Ainsi, ce n'est qu'au terme de cette évolution qu'elle se juge investie d'une mission universelle. La volonté d'exprimer une certaine originalité a marqué la sagesse des Hébreux d'une empreinte divine.

Cette identification à la loi conduit à recentrer tout sur la création, parce qu'il s'agit d'une loi, d'un ordre inscrit dans le cosmos à sa création.

²²⁹ *Ibidem*, p. 352

²³⁰ BONNARD P.-E., De la sagesse personnifiée à la sagesse en personne, dans GILBERT Maurice (éd), 1990, p. 127

3. La sagesse, un don

La sagesse n'est pas seulement auprès de Dieu. Dieu peut la donner, et particulièrement à qui la lui demande (Pr 2, 5 ; 8, 17 ; Sg 6, 14-17 ; 8, 21 ; Si 32, 14 ; 51, 13 ; et même dans le Nouveau Testament Jc 1, 5 ; Lc 11, 13 (l'Esprit-Saint) (voir *supra* et *infra*)).

En même temps que Israël défend l'origine divine de la sagesse, il insinue que le peuple de Dieu n'est ni le premier à la recevoir, ni l'unique à la posséder. C'est peut-être une chance que la sagesse soit donnée par Dieu. Ainsi, libre à Dieu de l'accorder à qui il veut. Si c'était un droit, ce serait les puissants qui s'en accapareraient au détriment des faibles et des petits. À voir comment Dieu accorde dans la Bible ses préférences, on penserait plutôt que les pauvres et les petits ont davantage de chance d'être bénéficiaires de sa sagesse, comme on peut le deviner dans l'exclamation de Jésus : « *Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela [les mystères du Royaume] aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, c'est ainsi que tu en as disposé dans ta bienveillance...* » (Mt 11, 25-26)

Sur cette question, les textes bibliques paraissent formels. La sagesse, d'une part, est universelle. Elle s'adresse à tous les humains : « *Humains ! C'est vous que j'appelle, ma voix s'adresse aux enfants des hommes. Simples ! Apprenez le savoir-faire ; sots, devenez raisonnables* » (Pr 8, 4-5). D'autre part, elle erre dans le monde jusqu'à son établissement en Israël. Israël a pris un train en marche :

« *Seule j'ai fait le tour du cercle des cieux, j'ai parcouru la profondeur des abîmes. Dans les flots de la mer, sur toute la terre, chez tous les peuples et toutes les nations, j'ai régné. Parmi eux tous, j'ai cherché le repos, j'ai cherché en quel patrimoine m'installer. Alors le créateur de l'univers m'a donné un ordre, celui qui m'a créé m'a fait dresser ma tente, il m'a dit : " Installe-toi en Jacob, entre dans l'héritage d'Israël" »* (Pr 24, 5-8).

Bien qu'elle soit divine, Dieu peut donner la sagesse à qui il veut. « *...c'est le Seigneur qui donne la sagesse et de sa bouche vient la connaissance et la raison* » (Pr 2, 6).

La sagesse humaine n'est pas impossible, à condition qu'elle soit liée à la sagesse divine. Elle est donc relative, puisqu'elle reçoit sa consistance de Dieu lui-même. C'est la sagesse

divine qui l'éveille, l'alimente et la parachève. La sagesse dans l'art en tant qu'elle permet d'exceller dans les métiers sous toutes leurs formes (Ex 35,30-35 ; Si 38, 24) ou la sagesse royale qui fait des lieu-tenants de Dieu auprès de son peuple (1R 3, 7-12), se donne pour faire de l'homme un sage (Sg 9, 9-17). Elle se donne comme attribut divin pour faire des amis de Dieu (Sg 7, 27).

La sagesse donne à savoir que le savoir ne doit pas être utilisé comme un pouvoir qui permettrait de se crisper sur des positions et des avantages acquis. Il est un don, et comme tel, il est destiné à tous.

4. La crainte de Dieu, principe de la sagesse

Il y a cependant un lien très fort entre Loi et crainte de Dieu : « *Toute sagesse est crainte du Seigneur, en toute sagesse il y a la pratique de la loi* » (Si 19, 20). Ou encore : « *Celui qui observe la Loi reste maître de sa pensée, et la crainte du Seigneur a pour terme la sagesse* » (Si 21, 11). Dans la vie de l'homme, crainte de Dieu signifie obéissance aux commandements.

Il ne faut cependant pas confondre la crainte avec la peur. Alors que la crainte est une forme de dévotion, la peur est une maladie, une psychose. La crainte est vertueuse et la peur est servile. La crainte dont nous parlons ici est un respect très religieux envers la divinité. Elle consiste à reconnaître la place de Dieu dans le cheminement spirituel et à être permanemment à son écoute, lui qui est lumière sur la route. Sans cette crainte révérencieuse, il est impossible d'obéir à Dieu, et par voie de conséquence d'emprunter les voies de salut qu'il propose.

L'Écriture sainte fonde toute la sagesse de l'homme dans la crainte de Dieu. Celle-ci est un antidote contre la fausse sagesse (Pr 3, 7). Évidemment, la fausse sagesse est celle qui cultive l'orgueil et l'égoïsme, et favorise la vaine gloire. Si la sagesse vient de Dieu, il importe de s'ouvrir de façon sincère à la motion de Dieu, et c'est la vertu de crainte qui permet de s'y livrer. La crainte de Dieu est à la fois le commencement, l'équivalent et le couronnement de la sagesse (Pr 2, 1-15).

Pour Israël, Dieu est le Très-Haut. Cela ne veut pas dire qu'il faille nourrir une peur autour de ce qu'il est. Il est aussi le Tout Proche. Il est un Dieu « *clément et miséricordieux* » (Ex 34, 6). Il s'agit pour Ben Sirah par exemple de toutes les attitudes d'une âme profondément

religieuse. La religiosité d'Israël va s'exprimer à son plus haut point dans cette constante invitation à la crainte de Dieu.

Conclusion :

En somme, comme tous les peuples, Israël a tâtonné avant d'affiner sa doctrine. On peut penser que plusieurs courants de pensée se sont longtemps affrontés. Aujourd'hui, nous sommes portés à voir dans l'histoire d'Israël, un moment où le Yahvisme était suivi et un moment où il a été délaissé. Il faut plutôt y voir un conflit permanent entre des sensibilités, des mouvements d'idées, des courants de pensées qui se disputent le contrôle de la culture intellectuelle d'Israël. D'ailleurs la sagesse d'Israël prendra la caractéristique de ces pensées contradictoires : elle sera humaniste et théologique. Il n'y avait pas au départ une vision unifiée de sa doctrine comme on pouvait le constater aujourd'hui. C'est d'ailleurs son hétérogénéité qui rend compte le plus pleinement de son identité.

L'histoire d'Israël et de sa sagesse n'a pas été rectiligne. Elle était faite au départ de beaucoup de sensibilités qui s'affrontaient, affrontement dont la sensibilité yahviste serait la gagnante. L'histoire d'Israël ne serait pas tracée d'avance. Elle se serait construite au fur et à mesure des choix éthiques qu'il était appelé à opérer dans sa progression.

Il ne s'agit pas d'une victoire écrasante, en ce sens qu'elle vouerait à l'anathème tout ce qui vient de l'adversaire, mais d'un effort de synthèse pour établir l'équilibre entre deux positions contraires : l'humanisme et la théologie. Ainsi, la sagesse d'Israël, grâce aux travaux des sages, a fini par prendre à la fois toutes les dimensions de l'humanisme et de la théologie.

« Elle n'est pas uniquement attribut de Dieu ou vertu de l'homme. Elle est à la fois qualité de l'homme, mais en tant qu'elle est acceptation du don de Dieu, et qualité de Dieu, mais en tant qu'elle est destinée à l'homme. Elle n'est réductible ni à Dieu, ni à l'homme. »²³¹

Voilà pourquoi on peut critiquer la sagesse royale, mais on doit aussi louer son ingéniosité. L'héritage sapientiel fort varié d'Israël se révèle le fruit de la tradition élaborée et

²³¹ CAHIERS EVANGILE, n° 28, mai 1979, p. 60

enseignée dans les écoles de scribes. Il est orienté vers le bon fonctionnement de la société. Avec le discernement et le savoir-faire ingénieux qu'elle met en œuvre, notamment dans les cas difficiles et les situations de conflits, la sagesse politique, bien que critiquée, est apparue pendant longtemps comme la plus haute forme de sagesse.

À tout ceci, il faut rajouter que le thème de la sagesse foisonne dans toute la Bible quel que soit le livre. Il développe comment la Loi est présentée comme une sagesse et une intelligence pour Israël devant tous les peuples (Dt 4, 6). Il en est de même des textes apocalyptiques qui présentent la destinée humaine comme établie à l'avance par la sagesse divine et révélée aux sages (Dn 2, 20-21 ; 12, 10). Ceux qui auront enseigné la voie de la justice à la multitude brilleront comme l'éclat du firmament (Dn 12, 3). Une telle digression va jusqu'à Jésus, envoyé de Dieu et aussi sagesse de Dieu, et appelé à lui seul « *Prêtre, prophète et roi* ».

3.5. SAGESSE ET INTERTESTAMENT

Après ce grand développement sur la sagesse biblique selon l'Ancien Testament qui a beaucoup insisté sur la sagesse divine, on s'attend à ce qu'une position claire soit prise sur le déploiement de celle-ci dans le Nouveau Testament. En fait, dire sagesse biblique, c'est traiter à la fois de la sagesse dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Doit-on conclure à une continuité ou à une discontinuité pour ce qui est de la sagesse ?

3.5.1. L'hellénisation d'Israël

L'hellénisation d'Israël ouvre sur l'émergence du nouveau peuple, celui de la Nouvelle Alliance. Une influence importante sur la sagesse biblique a été aussi opérée à l'époque de l'hellénisation d'Israël. Israël est un peuple sémite dont la langue est l'hébreu. Si des livres entiers de sa sagesse sont écrits en grec, c'est que la sagesse d'Israël est aussi passée par la Grèce. Encore une fois, la sagesse est liée à l'histoire du peuple qui l'incarne. Et si de plus, comme c'est le cas d'Israël, ce peuple s'enracine de gré ou de force dans une autre culture, sa sagesse ne reste pas indemne. Elle prend les empreintes du peuple hôte.

1. Une question d'histoire

La fin de l'exil à Babylone a vu l'irruption d'un nouveau conquérant, le roi perse Cyrus qui va s'emparer de Babylone et de son empire en 539.²³² Par un édit, il autorise les exilés à retourner chez eux. Une partie prendra la route de Jérusalem, et commencera la reconstruction du pays et du temple. Deux hauts fonctionnaires juifs présideront à cette reconstruction : Zorobabel pour le temple et Néhémie pour les remparts de Jérusalem. Quant au scribe Esdras, il invite à la conscience nationale. Il sensibilisera le peuple autour de l'Alliance, du Temple et de la Loi. Il sera appelé pour cela « *le père du Judaïsme* ». Selon la même source, c'est à cette époque que le Pentateuque sera fixé dans sa forme définitive. Un foisonnement d'œuvres littéraires a vu le jour avec les scribes : une nouvelle collection historique d'inspiration sacerdotale, les Chroniques et les livres d'Esdras et de Néhémie, des collections de chants liturgiques regroupés dans le livre des Psaumes, et des écrits de réflexion, de sagesse spirituelle comme les Proverbes ou le livre de Job.

Mais ce temps de paix ne va pas trop durer. En 339 avant J.-C., Alexandre Le Grand prend la succession du trône et attaque l'empire perse. Il s'emparera de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, de la Mésopotamie. À sa mort en 323 à Babylone à 33 ans, ses successeurs Antigonos, Seleucus et Ptolémée se partagent l'empire : la Grèce et une partie de l'Asie mineure aux Antigonides, la Mésopotamie et la Syrie aux Séleucides, l'Égypte aux Ptolémées ou Lagides. La Judée se trouve disputée entre Séleucides et Lagides. Il se forme une colonie juive de la diaspora.

C'est ainsi que Israël est venu à subir une forte hellénisation. Des villes juives prendront des noms grecs. La langue grecque sera la langue officielle du commerce et de la communication intellectuelle. Un affrontement surgit entre judaïsme et hellénisme.

2. La diaspora juive et l'incursion dans la pensée grecque

La diaspora, au nombre d'environ 200.000 juifs, va débiter vers l'an 300 avant J.-C. Au début de notre ère, ils pourraient atteindre 7 à 8 millions, dispersés dans l'empire romain,

²³² COLLECTIF, 1989, 1992, *THEO, L'encyclopédie catholique pour tous*, Droguet-Ardant / Fayard, p. 245-252. Voir aussi LA BIBLE ET SON MESSAGE, n° 81, *Maccabées et Daniel. La séduction de l'Hellénisme*, 1^{er} trimestre 1974

soit 8 à 10% de la population juive d'alors.²³³ Parmi eux, il y avait des historiens, des dramaturges, des poètes, des philosophes dont le meilleur est Philon qui racontera toute la vie des juifs de la diaspora. Ils parleront le grec. Ils auront des noms grecs ou juifs hellénisés. Ils seront pour la plupart militaires, mais aussi fonctionnaires ou artisans.

Les juifs de la diaspora resteront malgré tout attachés à Jérusalem. Ils auront des maisons de prières où ils se réuniront. Ils enverront au clergé des taxes dues au Temple. Ils seront fidèles au pèlerinage à Jérusalem. C'est une diaspora très organisée. Ils ont à leur tête un administrateur assisté de soixante et onze membres.²³⁴ Ils sont régis par les règles du droit hellénistique et luttent pour un droit équivalent à ceux des autres hellénophones. Ce sont surtout les juifs basés à Alexandrie qui refuseront de laisser aux Grecs le monopole de la sagesse. Par un style allégorique, la pensée philonienne montre que Dieu est accessible par le *logos*.

Le *Livre de la Sagesse* dit de Salomon est le prototype de l'incursion à l'intérieur de la pensée grecque mise au service de la Révélation. Il serait écrit à Alexandrie entre les années 30 avant J.-C. et les années 37 à 41 après J.-C., année correspondant à la persécution de Caligula.

On assiste avec ce livre à une grande révolution à l'intérieur de la sagesse juive. Au moment où les courants judaïques se replient sur eux-mêmes, l'auteur du livre de la Sagesse, un juif d'Alexandrie, engage un dialogue avec le monde et la culture païenne. Son approche de la Sagesse est une approche interdisciplinaire englobant aussi bien l'histoire, la philosophie, la théologie que l'exégèse.

Cet angle de l'hellénisation d'Israël, l'angle culturel et intellectuel, sera le motif d'une relecture par Israël de son histoire. Il cherchera désormais à prétendre à l'universalité. Depuis longtemps, tout se passait comme si Israël eût été seul au monde à prendre la parole (ce que les progressistes juifs considèrent comme une isolation de leur peuple), jusqu'au jour où l'Hellénisme fit pression sur la société juive. La tradition rencontre la civilisation comme on le disait à cette époque. Comme dira Évoche Beaucamp, alors seulement « *la*

²³³ ENCYCLOPÉDIE THEO, 1992, p. 252. ISNARD Françoise, « Le Livre de la Sagesse hier et aujourd'hui », dans *Revue Christus*, n° 203, juillet 2004, p. 283-291

²³⁴ ISNARD Françoise, *Ibidem*, p. 285

pensée d'Israël se verra contrainte d'affirmer son irréductible originalité ». ²³⁵ Rendre compte de l'espérance qui est dans l'homme de Dieu comme saint Paul le dira plus tard aux Corinthiens, devient le défi que ce peuple doit relever. Cette affirmation sera d'abord littéraire, ou mieux scripturaire.

Ainsi, ce n'est qu'au terme de cette évolution qu'elle se juge investie d'une mission universelle. La volonté d'exprimer une certaine originalité a marqué la sagesse des Hébreux d'une empreinte grecque, du moins dans l'intention de rendre compte rationnellement de la foi.

Le temps de la diaspora, le temps de l'incursion dans la pensée grecque, c'était aussi le temps de l'insurrection des Maccabées contre la pression d'Antiochus IV Épiphane (175-163). Cette guerre dite « *de libération* » aboutira à la purification du Temple (en 164 av. J.-C.). À cette époque paraîtra le livre de Daniel (appelé « *apocalypse* », révélation) qui annonce le triomphe final de Dieu sur tous les persécuteurs d'Israël son peuple. Cette libération durera un moment avant que Jérusalem ne soit pris de nouveau par Pompée consul et général romain. Un nombre impressionnant de juifs seront déportés à Rome en 62 avant Jésus-Christ, dont une partie opérera les premières conversions au christianisme.

3.5.2. Le passage de l'Ancien au Nouveau Testament

À en croire Jean-Noël Aletti, ²³⁶ les études actuelles donnent des opinions divergentes sur le passage de l'Ancien au Nouveau Testament. Il y aurait pour certains continuité, pour d'autres, discontinuité. Que ce soit au niveau des genres littéraires que des thématiques, rien ne permet d'avoir une position bien tranchée. Cependant, écrit encore Jean-Noël Aletti,

« Pour ce que les sémioticiens nomment la forme de l'expression, l'épître de Jacques montre une continuité assez nette. Au niveau des thématiques, on peut également suivre des aires de continuité. Ainsi, par exemple, la LXX

²³⁵ BEAUCAMP Evode, OFM, 1957, *La sagesse et le destin des élus*, tome 2, Paris, Éditions Fleurus, p. 9-13

²³⁶ ALETTI Jean-Noël, « La sagesse dans le Nouveau Testament. État de la question », dans TRUBLET Jacques (dir.), 1995, *La sagesse biblique de l'Ancien au Nouveau Testament, Actes du XV^e Congrès de l'A.C.F.E.B. (Paris 1993)*, Lectio divina 160, Paris, Les Éditions du Cerf, p. 265-278

nomme σοφισταί les חכמים du texte hébreu en Ex 7, 11 (ceux d'Égypte) et en Dn 1, 20 ; 2, 14-18.36c (ceux de Babylone). La connotation péjorative dénote probablement une influence platonicienne, mais elle montre bien que du Siracide au Nouveau Testament, le thème d'une sagesse implantée définitivement en Israël s'est enrichi – en témoigne la LXX et les pseudépigraphes – du thème (complémentaire) d'une sagesse mondaine vaine et trompeuse. »²³⁷

Les études sur le judaïsme hellénistique et (pré) rabbinique n'ont pas non plus apporté toute la clarté sur les influences des traditions sapientielles. Comme le dit toujours Jean-Noël Aletti, il y a des influences des traditions sapientielles vétérotestamentaires sur certains passages du Nouveau Testament comme le Prologue de Jean, Rm 9-11, Rm 12, 9-21, Ph 2, 6-11, Col 1, 15-20, Col 1, 24-2, 5, Ep 3, l'épître de Jacques, etc.

En dépit des rapprochements avec les textes qui ont subi les influences des traditions sapientielles de l'Ancien Testament, il convient de prêter une attention particulière aux Livres sapientiaux proprement dits qui établissent un pont véritable entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Leur date d'écriture est un premier indice. Leur plus grand charme (en particulier les Livres de Siracide, de Baruch et de Sagesse) est d'avoir livré des poèmes sur la personnification de la sagesse qui seront fortement exploités dans le Nouveau Testament pour méditer sur la personne du Christ. Paul Beauchamp,²³⁸ l'auteur de *L'un et l'autre testament*, qui établit un rapport étroit entre mystique de la Sagesse biblique et mystique de l'Incarnation, a relevé les textes du Nouveau Testament qui recourent ceux des Livres sapientiaux. He 1, 3 qui dit à propos de Jésus « *Ce Fils est resplendissement de sa gloire et expression de son être et il porte l'univers par la puissance de sa parole* » redit à peu de choses près ce qui est dit de la sagesse en Sg 7, 25. De même le Prologue de saint Jean n'aurait pas été ainsi formulé s'il n'y avait pas au préalable les Livres sapientiaux vétérotestamentaires. Ainsi la personnification qui voilait

²³⁷ *Ibidem*, p. 267, note 1

²³⁸ BEAUCHAMP Paul, « Sagesse biblique et expérience mystique », dans *Revue Christus*, n° 162, avril 1994, p. 157-166

le mystère du Christ jusqu'au temps fixé, se donnait vraiment comme une préfiguration de ce qui sera révélé dans l'Incarnation.

Pour Sylvain Cariou-Charton s. j.,²³⁹ les exégètes font remarquer

« que Matthieu est l'évangéliste qui fait le passage le plus explicite de la Sagesse personnifiée de l'Ancien Testament à la Sagesse en personne qui est le Christ. Le Christ-Sagesse poursuit l'œuvre des sages d'Israël, tout en leur faisant prendre une autre direction : « Car il y a ici plus que Salomon ! » (Mt 12, 42). Un tel dépassement se donne à entendre au jour de la Transfiguration lorsqu'au moment de la Théophanie divine la nuée révèle : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! » La révélation du Fils nous vient par la Sagesse... »

Le problème des influences des traditions sapientielles vétérotestamentaires sur le Nouveau Testament ne se pose plus et se passe de commentaires, quand c'est Jésus lui-même qui s'exprime à son sujet et quand on pense que l'Ancienne Alliance prépare la Nouvelle et que la Nouvelle porte l'Ancienne avec toutes les normes qu'elle conduit à leur parfait accomplissement. *« N'allez pas croire que je sois venu abroger la Loi et les Prophètes : je ne suis pas venu abroger, mais accomplir. Car, en vérité je vous le déclare, avant que ne passent le ciel et la terre, pas un i, pas un point sur l'i ne passera de la loi, que tout ne soit arrivé »* (Mt 5, 17-18), la Loi et les Prophètes désignant en propre la parole révélée.

3.5.3. Sagesse et Apocalypse

Quand il s'agit dans la Bible de parler de l'annonce du salut pour la création déchue, le langage le plus adapté est celui de l'apocalypse. Que le monde soit créé, cela vient de la Sagesse éternelle. Que ce monde soit sauvé ou promu à la rédemption, cela tient aussi de la Sagesse éternelle. La sagesse est donc un concept biblique qui unit la création à la rédemption dont l'apocalypse est l'interprète fidèle.

²³⁹ CARIOU-CHRATON Sylvain s. j., « La conversation dur la montagne. Les écrits de sagesse dans la Bible », dans *Revue Christus*, n° 203, juillet 2004, p. 300, reprenant DUNN James, 1980, *Christology in Making*, SCM Press, p. 163-211

L'un des plus grands soucis des lecteurs des textes apocalyptiques est l'interprétation ou le déchiffrement des images qu'y fourmillent. Pour Louis Bouyer,²⁴⁰ « *comme les paraboles, une image apocalyptique, en général, n'est pas à prendre isolément mais se voit accompagnée de parallèles, qui, toutes prises ensemble, suggèrent, encore une fois, plus qu'elles ne décrivent ou expliquent, une série complémentaire d'aspects de la réalité en cause.* » Qui donc pourra interpréter ces images apocalyptiques si ce ne sont les sages ? Ces images sont davantage à approfondir qu'à interpréter de façon magistrale.

Selon Jean-Noël Aletti²⁴¹, la pensée apocalyptique de Paul serait influencée par la tradition sapientielle et la tradition prophétique. De même, le rapport sagesse-apocalypse serait aussi fort qu'il expliquerait les influences des traditions sapientielles vétérotestamentaires sur les Écrits du Nouveau Testament. Il y a une théorie de la constitution des Écritures selon laquelle les écrits canoniques seraient faits pour tous ; par contre les écrits apocryphes et pseudépigraphes seraient compris seulement par les sages du peuple.

Le passage de l'Ancien au Nouveau testament ne sera davantage plus évident qu'après la mort et la résurrection du Christ opérant l'œuvre de rédemption et mettant ainsi en lumière rétrospectivement toutes les images que l'Ancien Testament annonçait à son sujet : la filiation divine. La nouveauté de la Nouvelle Alliance n'est donc pas absolue, parce que le Fils procède du Père, comme d'ailleurs le centurion et les gardes l'ont confessé à la vue des signes qui s'accomplissaient à sa mort : « *Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu* » (Mt 27, 54). A sa suite et grâce à lui, les hommes peuvent aussi se prévaloir d'être enfants de Dieu : « *Voyez de quel grand amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; et nous le sommes !* » (1Jn 3, 1).

Conclusion

Les sagesse traditionnelles, philosophiques et bibliques sont fort complexes. On ne peut leur nier une certaine spécificité. Dans les descriptions qui précèdent, nous constatons qu'une certaine importance est accordée à un domaine plutôt qu'à un autre : pour l'oralité, on soigne davantage l'expression, le bien-dire ; pour le philosophique, l'accent est

²⁴⁰ BOUYER Louis, 1994, *op.cit.*, p. 65

²⁴¹ ALETTI Jean-Noël, dans TRUBLET Jacques (dir.), 1995, *op.cit.*, p. 268 note 2

davantage mis sur le bien-savoir ; et pour le croyant, c'est plutôt le bien-agir moral et spirituel conforme à la volonté de Dieu qui retient davantage l'attention.

Nous notons cependant que ces accents n'enferment pas la sagesse dans des domaines sclérosés. Il n'y a pas d'état pur dans ces distinctions.

Ce parcours nous permet de dire que les cloisonnements de sagesse orale et communautaire, de philosophie et de Sagesse biblique, ne sont pas hermétiques. Dans chaque domaine, il y a la présence des autres même en ce qui leur est essentiel. Seulement, chaque domaine a approfondi une dimension plus qu'une autre. Faut-il parler d'un jeu des influences, ou d'un phénomène universel, et donc inhérent à la nature humaine ? À cause de cette compensation réciproque, le critère de la seule sagesse ne suffit pas à caractériser un peuple. Tout un contexte d'éclosion de cette sagesse ainsi que l'histoire propre de chaque peuple ont pu jouer dans la caractérisation. Ici, la sagesse semble pencher du côté de la culture ou de la civilisation. Les mêmes stratégies sapientielles se retrouvent presque de façon identique chez un peuple comme chez un autre. S'il y a différence, c'est à cause des choix culturels et non de la vie en tant que partie essentielle de la sagesse. Celle-là ne varie sensiblement pas. Les mœurs ont joué un grand rôle dans la spécification des visages populaires de la sagesse.

DEUXIEME PARTIE

SAVOIRS ET TRANSMISSION : LES ÉLÉMENTS DE LA SAGESSE

Quand on parle de sagesse populaire, on pense à la récurrence de certains éléments, les uns incontournables, les autres de seconde nécessité. Ainsi, la sagesse est éminemment complexe. Pour la disséquer, une opération mathématique au sens cartésien du terme n'est pas souvent la meilleure solution. Antoine Vanel²⁴², qui a exploré les différentes racines du concept dans le Proche-Orient ancien, donne dans un essai de définition les grandes lignes à partir desquelles il est possible de pénétrer la réalité sagesse. Les éléments, pour lui, émergent des textes dans lesquels cette notion est mise en œuvre et où elle joue un rôle déterminant. Aussi, cette définition s'avère-t-elle refléter le cadre scolaire dans lequel ces textes ont été élaborés et transmis :

« Pour chaque individu (et en particulier pour chaque scribe), compte tenu de sa condition et de sa fonction, la sagesse semble être avant tout l'art de bien conduire sa propre vie et notamment d'utiliser les expériences des anciens et les siennes propres pour en tirer les normes de comportement qui permettent de réussir et d'être heureux. Dans la plupart des textes qui la décrivent et la recommandent, la sagesse apparaît définie par le succès d'un comportement social habile et prudent qui permet de dépasser les situations de conflit et de faire son chemin. Comme telle, elle s'appuie sur un savoir constitué à partir de l'expérience, des observations accumulées et transmises, sur une capacité d'écouter et de comprendre, sur une connaissance qui permet le discernement nécessaire dans les cas difficiles. »

Mais comme nous l'avons annoncé plus haut, tous les éléments gardent une certaine connotation que l'on soit dans une société traditionnelle ou dans une société occidentale ou encore dans le monde religieux. Ce qui relève d'une grande valeur pour l'une ne l'est pas nécessairement pour l'autre. Mieux encore, des réalités se comportent différemment selon qu'ils sont pris à l'échelle commune ou dans un sens plus profond, caché. Il y a une apparence qui cache une réalité beaucoup plus profonde. Des expressions du genre littéraire induisent un savoir-dire, les expériences révèlent les différents savoir-faire, les enseignements portent sur les leçons (de nature morale) qui sont tirées pour et dans la vie

²⁴² VANEL Antoine, « Courant de sagesse », dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, 1986, Fascicule 60, Paris, Letouzey et Ané, Éditeurs

des communautés culturelles. Le bonheur ou la réussite dans la vie fournit le but final vers lequel la sagesse se projette. Ce qui est fascinant, c'est que les savoir-dire, les savoir-faire et les savoir-vivre que ces éléments tentent d'exprimer, finissent par affecter profondément l'agir humain et lui redonner une existence nouvelle jusque-là insoupçonnée. Généalogie et archéologie mettent en valeur ces glissements-transformations et ces désarticulations qui induisent un nouvel exister éthique. Bien entendu, nous éviterons le piège des étiquetages dont la question récurrente est « *est-ce sagesse ?* » ou « *est-ce folie ?* ». Notre dialectique est plutôt d'ordre « *comment ?* » et « *pourquoi ?* » parce que la folie fait partie intégrante de la sagesse ou mieux, la folie est une forme de sagesse. Parfois, ce que les uns appellent « *folie* » ne l'est pas pour les autres. Et ce que les autres appellent « *sagesse* » suscite des sentiments dubitatifs et même écœurement chez les premiers. Notre pédagogie est celle de l'étonnement devant tel ou tel agir. Il y a l'un, mais il y a aussi l'autre. Ainsi, la folie qui aurait pu être l'absence de sagesse (ou de raison) n'en est pas une. La terminologie biblique de sagesse qui parle de la sagesse comme d'une « *machination* » semble insinuer l'idée de repenser toute l'ontologie qui est mise à mal, du moins en matière de sagesse.

Notre tâche principale sera de déterminer les types de savoirs générés par ces éléments et leur incidence dans l'agir humain.

CHAPITRE IV. LES SAVOIR-DIRE : LE GENRE SAPIENTIEL POPULAIRE

Une étude d'un échantillon des formes littéraires doit révéler les caractéristiques du genre sapientiel populaire. Notons avant tout qu'il est fondamentalement orienté vers la pratique et se réclame de la vie en tant que vécu quotidien. Dans les formules, il apparaît une certaine volonté de traduire une expérience pratique, aussi bien dans son insertion dans le quotidien que dans sa disposition à servir dans des situations concrètes de la vie.

La sagesse populaire s'exprime à travers des paroles et des gestes. Quand la sagesse populaire est un texte, elle prend la forme d'un genre littéraire particulier, le genre sapientiel tout aussi populaire. Cette littérature consiste en une réflexion sur la vie quotidienne, sur le vivre et le faire. C'est le domaine qui la caractérise. Le proverbe, le conte et le livre spirituel considéré dans un certain sens, ainsi que leurs semblables décrivent le genre sapientiel populaire. Ces formes, entièrement ou presque de nature triviale, sont source de savoir éminent.

4.1. L'ART DE BIEN DIRE BREF

Dans les savoir-dire populaires, le noyau représentatif est le proverbe. Les proverbes gardent à eux seuls l'essentiel des sagesse populaires, en tant qu'elles ont trait à l'art de parler. Ne se définissent-ils d'ailleurs pas comme une « *Vérité d'expérience, ou conseil de sagesse pratique et populaire, commun à tout un groupe social, exprimé dans une formule elliptique généralement imagée et figurée* » (Littré) ? Une science permet de les étudier de façon systématique : la parémiologie. Depuis 1993, on dispose de dictionnaire²⁴³ qui retrace le cadre historique des proverbes et dictons français et du monde.

²⁴³ MONTREYNAUD Florence, PIERRON Agnès, SUZZONI François, 1993, *Le Robert, Dictionnaire des proverbes et dictons*, Collection les Usuels, Paris, Édition Gilles Firmin

4.1.1. Quelques savoirs-dire brefs et familiers

Comme dit W. Wander à propos des proverbes, « *Les proverbes ressemblent aux papillons ; on en attrape quelques-uns, les autres s'envolent.* »²⁴⁴ Le répertoire des proverbes est très vaste. Il y en a dont la fréquence est notoire :

« *Un "tiens" vaut mieux que deux tu l'auras* » ;

« *Petit à petit, l'oiseau fait son nid* » ;

« *Qui veut aller loin, ménage sa monture* » ;

« *Tel père, tel fils.* »

Comme présentées plus haut, ces courtes formules sont connues de tous les peuples, ou ont des équivalents dans chaque peuple. La Bible en fait un usage fréquent :

"De celui qui mange est sorti ce qui se mange. De celui qui est fort est sorti ce qui est doux. Qu'est-ce ?" (Jg 14, 14).

"Si vous n'aviez pas labouré avec ma jeune vache, vous n'auriez pas trouvé la réponse" (Jg 14, 18).

"Pourquoi entend-on répéter ce proverbe dans le pays d'Israël : les parents ont mangé des raisins verts, ce sont les enfants qui ont mal aux dents" (Ez 18, 2).

"Ce que tu as vu, ne sois pas trop pressé de le rapporter au tribunal. Si la personne en cause prouve que tu as tort, que te restera-t-il à faire ?" (Pr 25, 8).

"Mon fils, respecte le Seigneur et le roi. Ne t'associe pas à ceux qui veulent tout changer" (Pr 24, 21).

²⁴⁴ « Proverbes, dictons et autres expressions idiomatiques », recueillis sur <http://www.franparler.org/parcours/proverbes.htm>

Quand les résumés prennent la forme la plus simple, il est difficile de distinguer les différentes catégories les unes des autres :

Jr 31, 29 : « *Les pères ont mangé du raisin vert et ce sont les enfants qui en ont les dents agacées* » (Dicton).

« *Qui refuse d'écouter le tam-tam du destin le battra lui-même* » (Proverbe malinké).

« *La nature apprend à l'homme à nager lorsqu'il fait couler son bateau* » (Maxime).

Ruth Westheimer : « *Notre chemin n'est pas un tapis d'herbe douce, c'est un sentier de montagne encombré de rochers. Mais il nous conduit toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus près du soleil* » (Citation).²⁴⁵

C'est d'abord le dicton qui colle naturellement par sa forme mais aussi par son contenu au proverbe. Dans la forme rudimentaire, le *maschal* (terme hébreu désignant le proverbe) est un *dicton* populaire, énoncé dans une courte phrase, ou des groupes de mots très courts à propos d'un événement ou d'une personne. Selon la Bible TOB,

« *Le mot hébreu désigne un procédé littéraire consistant essentiellement en une « comparaison » (terme par lequel les Grecs l'ont traduit), ou en une sentence construite de façon à mettre en évidence le balancement de deux idées, de deux images antithétiques ou complémentaires (cf. Pr 26, 7). La traduction latine, dite Vulgate, l'a rendu par « Paraboles », soulignant l'aspect énigmatique et didactique de la majorité des Proverbes.* »²⁴⁶

Dans les écoles de sages, il est plus élaboré et se dit « *sentence sapientiale* ». La sentence est fondée sur la comparaison. Elle est souvent la plus utilisée dans les livres sapientiaux. Elle éclaire le difficile en le mettant en parallèle avec le facile. Elle est constituée de deux membres mis en parallèle synonymique, synthétique et antithétique. En voici quelques exemples :

²⁴⁵ Cf. EXLEY Helen, 2005, *Les chemins de la sagesse. Un livre à offrir*. Éditions Exley sa

²⁴⁶ LA BIBLE, 2000, *Tradition œcuménique (TOB), Édition intégrale*, Les éditions du Cerf / Société Biblique Française, *Le Livre des Proverbes*, Introduction, note 1.

« *Qui engendre un sot, à lui la peine. Et le père d'un fou n'aura pas à s'en réjouir* » (Pr 17, 21).

« *C'est lui qui, en faisant souffrir, répare, lui dont les mains, en brisant, guérissent* » (Jb 5, 18).

La *sentence* donne une pensée (généralement sur un point de la morale) exprimée d'une manière dogmatique et littéraire.

Mais la citation est déjà à la charnière des visions du monde. Alors que le proverbe est souvent sans contexte précis, la citation, elle, s'insère dans un texte. Parmi les éditions en miniatures, on peut citer le recueil d'Helen Exley (2005) qui présente 200 citations célèbres qu'elle regroupe en dix chapitres. L'auteur se félicite de la notoriété de ces citations et vante l'utilité pour la vie.

La *maxime* et l'*axiome* tentent de donner une règle de conduite, une règle de morale ou un jugement d'ordre général. « *Voici un portrait du cœur de l'homme que je donne au public, sous le nom de Réflexions ou Maximes morales. Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-être qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte pas assez* », écrivait La Rochefoucauld²⁴⁷ dans son avis au lecteur.

Quant à l'*aphorisme*, il est une formule ou une prescription concise résumant une théorie, une série d'observations ou renfermant un précepte (*Le Petit Robert*).

Comme peut le souligner Alain Rey, ces formules qui sont des résumés plus ou moins courts « *sont plus ou moins fréquemment confondus, au moins dans certains de leurs emplois, en français. Il en va de même en d'autres langues, chacune orientant les*

²⁴⁷ Pour François de la Rochefoucauld, réflexions, sentences et maximes sont confondus dans le titre qu'il donne en 1954 à son recueil : « *Réflexions ou sentences et maximes morales* ». Paris, Classiques Garnier ; Voir : <http://www.alalettre.com/larochefoucauld-maximes.htm>

désignations du domaine selon ses catégories de pensée et les traits de sa culture. »²⁴⁸ Ils sont donc difficiles à définir, tant ils sont complexes.

Socrate définit la parole proverbiale des Spartiates comme « *des manières de dire courtes et mémorables.* »²⁴⁹ On insiste différemment sur un aspect ou un autre de ces sagesses populaires : le « *contenu* » pour Aristote, la « *manière de dire* » pour Platon et jusqu'aux Modernes, « *la sagesse dite* » pour la tradition chrétienne et l'humanisme de la Renaissance quitte à englober toutes les formes dans un tout. Le dictionnaire de Furetière (1690) en énumère trois caractéristiques : une manière ancienne, populaire et métaphorique de s'exprimer. La France classique le caractérise par l'idée d'un usage social traditionnel et populaire souvent déprécié du langage, ou un genre mondain pour la littérature des XVII^e et XIX^e siècles.²⁵⁰ Évidemment, les proverbes ont souvent des traits archaïques. Comme dit A. Greimas,

« *Les traits archaïques des proverbes les renvoient à l'époque de leur formation. Une étude historique plus poussée, permettant leur datation exacte, montrerait probablement que la forme archaïsante leur est nécessaire, qu'elle constitue un de leurs traits distinctifs nécessaires.* »²⁵¹

Même s'ils se ressemblent, les résumés plus ou moins courts peuvent néanmoins se distinguer par des touches particulières. Les proverbes sont divers et le caractère proverbial les caractérise. Le dicton et l'adage penchent vers le caractère anonyme de la référence.

Les devinettes et les énigmes qui gardent la même concision diffèrent des proverbes et des dictons par leur utilisation spécifiquement didactique dans les écoles de sagesse, en commençant par l'éducation familiale. Alors que les proverbes et les dictons disent dans la plus grande simplicité l'expérience, les devinettes et les énigmes cherchent à coder la réalité par toutes sortes d'images que le sage doit déchiffrer. Ces dernières ouvrent sur les

²⁴⁸ REY Alain, Préface, dans MONTREYNAUD Florence, PIERRON Agnès, SUZZONI François, 1993, *Le Robert, Dictionnaire des proverbes et dictons*, Collection les Usuels, Paris, Édition Gilles Firmin, p. VIII

²⁴⁹ SOCRATE cité par Alain REY, *Ibidem*

²⁵⁰ Cf. Alain REY, *Ibidem*.

²⁵¹ GREIMAS A. J., « Idiotismes, proverbes et dictons », dans *Cahiers de lexicologie*, n° 2, 1960, p. 59

contes et légendes populaires qui utilisent aussi des images. Les énigmes sont des réflexions sur la réalité et ses paradoxes.

« *Quel profit celui qui travaille retire-t-il de sa peine ?* » (Qo 3, 9).

« *Celui qui aime l'argent, n'en a jamais assez et celui qui aime la richesse n'en profite pas. Cela non plus n'a pas de sens. Plus un homme a de biens, plus nombreux sont ceux qui vivent à ses dépens. Quel avantage en a-t-il sinon de contempler ses propres richesses* » (Qo 5, 9-10).

Dans la Bible, ils sont pour la plupart concentrés dans le livre de l'Ecclésiaste ou Qohelet, mais aussi en Jg 14, 14 ; 1 R 10, 1-3 ; Ps 78, 2 ; Si 39, 3, etc. L'auteur du livre de Qohelet pose à l'homme en général, à ses lecteurs comme aux commentateurs modernes, des énigmes. Pour André Barucq²⁵², cet ouvrage a quelque chance de plaire à une époque de remise en question, où les gens aiment la sincérité, et admettent que dans un livre, l'auteur propose son « *quant à soi...* », non par pédantisme mais par recherche d'une réaction d'homme chez son lecteur.

Mais où trouve-t-on les proverbes ?

Des recueils existent déjà. Ducourant Bernard (1994) en a collecté 750 de tous les continents qu'il a regroupés par thèmes. Vervin Claire²⁵³ rassemble deux mille des cinq continents. La Bible leur consacre tout un livre : le *Livre des Proverbes*, ou plus exactement une partie de ce livre. Mais généralement, ces résumés parcourent toutes les traditions orales quelles qu'elles soient et où qu'elles soient.

Dans l'immédiat, on peut penser que le but est d'une part la mystification des auditeurs ou dans son aspect pratique la démythisation de la vie (une manière assez délicate et soignée de traduire la complexité de la vie de manière à la mettre à la portée de tous), et d'autre part une manière habile d'apporter une solution pratique à un problème de la vie. Mais cette dernière vision est réductrice. Vouloir à tout prix assimiler la sagesse à un calcul

²⁵² BARUCQ André, 1967, *Ecclésiaste*, Paris, Beauchesne, p. 7

²⁵³ VERVIN Claire, 1959, *La sagesse des nations*, Présentation et préface de Claude ROY. 18 jeux typographiques de Pierre FAUCHEUX. Paris, Club des Libraires de France

égoïste s'apparente à un nivellement par le bas. Le vrai but de ces formules bien ficelées est principalement de faire sens. Ces résumés frappent par leur forme condensée.

4.1.2. Structure des proverbes

La sphère de la structure des proverbes paraît très large. Une étude biblique des proverbes nous livre des structures variées. R. Lowth²⁵⁴ reconnaît dans les proverbes du *Livre de Proverbes* (Bible) les structures suivantes : les stiques ou distiques et, dans les distiques, les parallélismes synonymique, antithétique, et synthétique. Il y a aussi des *enseignements* sous forme d'apostrophe du maître en sagesse ou du sage à son fils. La sagesse de *Shuruppak* par exemple se présente comme un enseignement fait de plusieurs proverbes. Il y a de *petits tableaux et des poèmes* comme le poème final acrostiche de la femme forte de Pr. 31, 10-31. Israël n'est pas l'initiateur de ces formes ou de ces structures littéraires. Il en a simplement fait usage pour exprimer sa conception de la vie et du monde. Ces structures existent indépendamment de leur lieu de production. La culture orale observe les structures sans toutefois les désigner par un terme technique.

- *Répartition*

On peut cependant constater que les proverbes suivent de grandes lignes comme la répartition par ordre géographique, par thèmes et par métaphore. Cette répartition est plutôt commune à toutes les sagesse populaires.

- *Par répartition géographique*

L'exemple de proverbes et dictons répartis par ordre géographique se trouve chez Claire Vervin.²⁵⁵ Elle a recueilli deux mille proverbes de tous les continents : Europe, Afrique, Asie, Amérique, Océanie, avec pour introduction les proverbes et dictons de la nuit des temps : Sumer, Égypte, Mésopotamie, Les Hébreux. On en trouve dans tous les pays.

²⁵⁴ LOWTH R., 1753, *De sacra poesia hebraeorum*, Oxford, *Pars tertia, Praelectio XIX*, cité par Henri CAZELLES, « Les nouvelles études sur Sumer (Alster) et Mari (Marzal) nous aident-elles à situer les origines de la sagesse israélite ? », dans GILBERT, M. (éd.), 1990 (1^{ère} édition 1979), *La sagesse de l'A.T.*, Presses Universitaires de Louvain, p. 17

²⁵⁵ VERVIN Claire, 1959, *Ibidem*

« *La route des justes est comme la lumière de l'aube dont l'éclat grandit jusqu'au plein jour* » (Les Hébreux).

« *Hors de la Hongrie, point de vie : et s'il en est une, ce n'est pas la même* » (Hongrie).

« *Il n'est de rivière assez profonde pour te dérober au regard du maître* » (Égypte).

On ne trouve aucun pays dans le monde, aucune communauté d'hommes, si petite soit-elle, où ne circulent proverbes et dictons. Il faut dire qu'ils sont présents partout où il y a des hommes.

- *Par grands thèmes*

D'autres proverbes et dictons peuvent être regroupés selon de grands thèmes : l'Amour, la Mort, la Puissance, la Famine, la Réussite, etc. Dans « *Le Robert, Dictionnaire des proverbes et dictons* » ci-dessus cité, il y en a qui parlent des relations humaines, de la météorologie, des religions, des objets usuels, etc.

« *Il ne faut pas puiser au ruisseau quand on peut puiser à la source* » (La nature).

« *Qui a bon voisin a bon matin* » (La vie domestique).

« *Où pousse la fougère, c'est la bonne terre* » (La croyance).

Ici aussi, les grands thèmes s'invitent dans les conversations et les échanges entre les hommes. C'est que les peuples font l'expérience d'événements capitaux qui les poussent à adapter une parole, une phrase, quelques mots brefs à des situations. Bien que ces grands thèmes demandent des réflexions approfondies à cause de leur complexité, l'homme les démystifie quels qu'ils soient et sous n'importe quelle forme qu'ils se présentent.

- *Par métaphore*

« *Myope comme une taupe* » - « *Rusé comme un renard* » ?

Les termes empruntés au monde animal sont partout. La preuve :

Que vous soyez fier comme un coq, fort comme un bœuf, têtu comme une mule, malin comme un singe, chaud lapin ou fine mouche, vous êtes tous, un jour ou l'autre, devenu chèvre pour une caille aux yeux de biche.

Vous arrivez frais comme un gardon à votre premier rendez-vous et là, pas un chat !

Vous faites le pied de grue, vous demandant si cette bécasse vous a réellement posé un lapin. Le type qui vous a obtenu ce rancard, avec lequel vous êtes copain comme cochon, vous l'a certifié : « Cette poule a du chien, une vraie panthère ! »

C'est sûr, vous serez un crapaud mort d'amour. Mais tout de même, elle vous traite comme un chien...Vous êtes prêt à gueuler comme un putois, mais non, elle arrive ! Bon, dix minutes de retard, il n'y a pas de quoi casser trois pattes à un canard.

Sauf que la fameuse souris, avec sa crinière de lion, est en fait plate comme une limande, myope comme une taupe, elle souffle comme un phoque et rit comme une baleine ! Vous restez muet comme une carpe. Elle essaie bien de vous tirer les vers du nez, mais vous sautez du coq à l'âne et finissez par noyer le poisson. Vous avez le bourdon, envie de verser des larmes de crocodile. Vous finissez par vous inventer une fièvre de cheval qui vous permet de filer comme un lièvre.

Vous avez beau être doux comme un agneau, faut tout de même pas vous prendre pour un pigeon ! »²⁵⁶

« Rien de nouveau sous le soleil » (Ecclésiaste 1, 10 : Le soleil).

« À pisser contre le vent on mouille sa chemise » (Le vent).

La nuit, le jour, les animaux, la terre, le ciel... tout ce qui a existence, même tous les objets de fictions, s'invitent dans les proverbes comme des réalités qui n'échappent pas au savoir, à l'imagination ou à l'expérience des peuples. Ces proverbes désignent l'agir humain en propre. Les métaphores n'en sont que des supports pour bien dire.

²⁵⁶ « Histoire d'animaux » (Auteur inconnu) recueilli sur le lien : <http://pagesperso-orange.fr/proverbes/animaux.htm>

La variété des structures montre que la sagesse populaire comme proverbe ne souffre pas de l'efficacité des lieux de sa production et de sa destination, et ne s'embarrasse pas du choix des circonstances. L'essentiel pour elle est de dire une expérience de vie.

4.1.3. Le domaine des proverbes et dictons

Les sagesse populaires en général et les proverbes en particulier ont pour cadre fondamental le vécu quotidien. À propos des proverbes, Bernard Ducourant²⁵⁷ dit :

« En fait, il n'y a aucune circonstance de la vie humaine : vie sentimentale, conjugale, professionnelle, sociale, pas une circonstance non plus de la vie des nations et de leurs relations parfois agitées à laquelle on ne puisse appliquer un proverbe et dont on ne puisse tirer un enseignement profitable, aujourd'hui encore. »

Le discours sur le vécu quotidien s'interprète donc principalement à travers les proverbes. Ceux-ci donnent pour ainsi dire la dimension de l'expérience humaine et en même temps spécifient le domaine du connaissable. Ils sont donc incontournables que l'on choisisse de s'intéresser à un aspect ou un autre de la vie.

Si tel est le domaine des proverbes, on peut se demander qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans l'histoire des hommes d'aujourd'hui. L'histoire semble être un perpétuel recommencement, mais en même temps on se rend compte qu'elle est inépuisable. Aucun homme, aucun peuple ne peut faire l'expérience de tout. Nos expériences sont donc complémentaires. Voilà pourquoi les proverbes nous instruiront toujours sur ce que nous vivons sans que nous en prenions conscience.

4.1.4. Une morale de l'expérience

De la même façon qu'il est difficile de leur imposer une classification rigoureuse, de même il est difficile de caractériser suffisamment les Proverbes et les dictons. On peut simplement dire comme on l'a fait plus haut qu'ils ne se mêlent pas de démonstrations métaphysiques, et qu'ils sont différents des sagesse savantes tout en ayant quelque chose à

²⁵⁷ DUCOURANT Bernard, 1994, *Toute la sagesse des proverbes populaires du monde entier*, Éditions de la Maisnie, Paris, p.8

voir avec le monde des savants, parce qu'ils parlent de tout. On peut cependant tenter d'expliquer leur construction et la morale qu'ils véhiculent, si morale il y a. Et puisque les proverbes et les dictons sont représentatifs du genre sapientiel populaire, les caractéristiques sont forcément communes à quelques exceptions près aux autres genres sapientiels populaires que nous connaissons.

Depuis qu'il y a des proverbes et des dictons, c'est-à-dire depuis que le monde est monde, nous sommes sollicités à avoir les deux pieds sur terre, et à ne pas considérer le monde de façon sélective. Le savoir-vivre doit intégrer la vie même dans son aspect contradictoire.

- *Une morale statique*

« *A quelque chose malheur est bon.* » Voici un proverbe qui veut exprimer une vérité fondamentale. Seulement il exprime une vérité statique, une vérité fixe qui ne peut évoluer. On comprend pourquoi des proverbes de ce genre peuvent être utilisés à tout moment pour justifier une position ou une situation désespérée, auxquelles on n'attend pas de transformations notables. On sent dans la formule toute la déception qu'on ressent de ne pouvoir pas grand-chose pour modifier le sort. Selon Bergson, « *il y a une morale statique [...] elle s'est fixée dans les mœurs, les idées, les institutions.* »²⁵⁸ Cela ne lui enlève rien de son efficacité. Il n'y a pas que du dynamique ou du mouvant qui soit nécessaire aux humains. La morale statique forme le socle dur ou la corde raide de la vie humaine, où il n'est pas possible de s'en défaire. On y passe forcément. Il faut faire avec.

C'est que le quotidien de l'existence n'est pas aussi malléable qu'on le croit. Il y a des événements qui s'imposent parfois à tout être humain quel qu'il soit, si bien qu'il s'avère difficile d'en faire l'exploration et la domination, pour y apporter une amélioration ou une quelconque transformation. Avant le « *ce que je veux* », il y a le « *ce qui est* ». Tout homme naît, grandit, et meurt. Inutile de se demander pourquoi. Et si quelqu'un insiste qu'on lui donne une réponse, la plus judicieuse est de dire : « *c'est comme ça* ». Il y a une réalité de l'existence qui est donnée de prime abord. On est toujours en face du phénomène d'une donnée première qui précède une donnée seconde. Généralement, la nouveauté dont nous nous réclamons tant n'est qu'une adaptation de quelque chose qui existe déjà.

²⁵⁸ ROBERT Paul, 1973, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Société du Nouveau Littré, art « statique »

L'homme est donc un créateur, mais en second rang, puisqu'il agit sur quelque chose qui existe déjà. Pour l'existence humaine qui cherche un savoir-faire et un savoir agir, il s'agit avant tout de défaire ce qui est pour l'ordonner autrement. S'il est possible de parler de doctrine sans exagération, on peut dire que les sagesse populaires professent l'idéologie de ce qui est, de ce qui s'offre à l'évidence. Nous sommes bien entendu dans les événements de la vie, objet propre si l'on peut dire de la recherche du bonheur. Qu'une hirondelle ne fasse pas le printemps, « *c'est comme ça* ». Que les jours défilent et que les nuits passent, et qu'à la suite de multiples expériences, on dise « *Tout passe* », c'est que « *c'est comme ça* ». « *C'est comme ça* » quel que soit ce qu'on est et où on se trouve, même sur une île déserte.

C'est vrai que « *c'est comme ça* », mais ce peut être aussi autrement. Si l'on dit « *ce n'est pas comme ça* », la négation a la même force que l'affirmation. Ou c'est comme ça ou ce n'est pas comme ça. Le reste revient à des prises de position ou d'autres options dans la vie.

Le fait de dire « *c'est comme ça* » ne banalise pas pour autant les choses, même si on est poussé à banaliser. Cela ne veut pas dire qu'aucun effort ne peut être fait pour changer le sort. Ce n'est pas la nécessité (l'« *anankê* » grecque) que la sagesse populaire tente de démonter. Dire c'est comme ça, c'est simplement fixer une base (un terminus a quo) aux choses. C'est dire que les choses sont telles avant que le révolutionnaire au sens premier du terme n'intervienne.

Cela ne veut pas dire non plus qu'aucun effort n'est fait pour affirmer le « *c'est comme ça* ». Même si une réalité est innée, l'affirmation ou la logique qui permet de conclure que « *c'est comme ça* » n'est pas donnée a priori. Sa formulation est nouvelle. La formulation jaillit de beaucoup d'expériences. Et celui qui n'a pas fait suffisamment d'expériences ne peut pas dire « *c'est comme ça* ». Mais de quelles expériences s'agit-il ? De la vie. De la vie en tant qu'elle est faite de souffrances et de joies, d'espoir et de désespoir, d'événements attendus et inattendus, d'amour et de haine, de succès et d'échecs, etc. Ce n'est pas tout à fait le bon sens, puisque, dit Descartes, il est la chose la mieux partagée. C'est fort de leur évocation d'un passé lourd de conséquences, ou plutôt chargé de sagesse pratique, que ces proverbes populaires continuent de surprendre. Tous les hommes n'ont pas fait la même expérience. Tout le monde n'est pas censé découvrir une telle vérité. Tout

le monde n'est pas l'auteur d'un proverbe, même si tout le monde peut se mettre d'accord sur son contenu, et aisément en user. Certains sont informés par les propos des autres. S'il y a bon sens, c'est dans l'approbation après coup de l'énonciation d'une vérité première. La sagesse est largement partagée en aval, mais en amont, elle est engendrée par des gens qui savent bien, qui ont expérimenté sous plusieurs angles un événement – et Dieu seul sait en combien de temps ou combien de fois ? – avant de les énoncer sous une forme inattendue. Forts des expériences qu'ils en ont faites, ils trouvent à la longue les mots irremplaçables pour dire le mal comme le bien, pour calmer leur douleur comme pour crier leur désaccord. Les sagesse populaires sont une expression forte de ce qui est et de ce qui se vit, des espoirs et des désespoirs des hommes, de ce qui fait vivre et de ce qui éprouve la vie.

Il y a eu des sagesse qui ne sont pas devenues populaires parce que le peuple ne les a pas retenues. Il y a une affaire de « *goût* », d'assentiment. Les sagesse populaires ne sont pas comme pensent beaucoup quelque chose de niais ou d'amusant. Ce sont des « *choses sensées* » qu'elles énoncent et annoncent. Elles n'ont pas pour fonction spécifique de désarmer ou d'endormir. Même « *La berceuse* » ne berce pas autant qu'on l'aurait voulu.

La fonction spécifique des sagesse populaires (du moins la plus importante, les proverbes populaires) est de dire ce qui est crûment, dans une formule qui ne s'embarrasse pas de mots ou de tournures intellectuelles, même si l'énoncé transmet un savoir. C'est à la fois la pertinence de forme et de fond qui séduit. Il peut exister néanmoins des sagesse populaires qui ne séduisent pas parce que leur forme aussi bien que leur fond n'est pas raffiné, ou ne rejoint pas les préoccupations d'une multitude de gens.

Bien qu'exprimant des vérités statiques, les sagesse populaires sont loin d'être banales comme on peut le penser parfois et comme les sociétés occidentales modernes les estiment parfois. Elles forment l'un des matériaux les plus efficaces pour appuyer un raisonnement ou une démonstration. Elles sont universelles et peuvent passer par toutes sortes de barrières idéologiques, culturelles ou territoriales, et évitent de croire que toute situation a forcément besoin d'évoluer.

- *Une morale du contradictoire*

Les proverbes populaires appellent à agir. Mais ce qui frappe souvent, c'est la contradiction qu'il y a dans les énoncés. Il arrive qu'on rencontre des proverbes qui se contredisent. Quand on dit par exemple que « *Pauvreté n'est pas vice* », c'est une vérité convaincante. Il est tout aussi vrai que « *La pauvreté est la mère de tous les vices.* » Et cette seconde vérité n'est pas moins vraie que la première. Il y a beaucoup de proverbes contradictoires. Il y a « *A père avare, fils prodigue* », mais aussi « *Tel père, tel fils.* » Quand Qohelet dit : « *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil* », il dit par ailleurs comme en écho « *Autre temps, autres mœurs.* »

Souvent c'est la vie qui se présente sous des aspects contradictoires. Il est vrai que « *Mieux vaut tard que jamais* » est vrai, mais il y a des situations où mieux vaut jamais que tard. La sagesse a prévu une formule pour toutes les situations, qu'elles soient uniques ou doublées de leurs contraires. C'est chaque situation qui inspire sa sagesse. S'il est possible de fixer une base pour ces sagesse, leurs formules inversées ne restent cependant pas dissonantes. Au contraire, elles paraissent aussi belles et aussi convaincantes. On ne saurait faire, dans le domaine de la sagesse, une transposition d'une même sagesse à toutes les situations. La règle qui préside à la sagesse populaire reste celle d'une fine casuistique. Dans le domaine de la sagesse populaire, les situations sont reines. La globalisation ou la généralisation semble ne pas y trouver sa place, à moins que les situations soient similaires. Bien que la vie paraisse globale, les éléments sont distincts et demandent une attention aussi sélective.

Le poète espagnol José Bergamin²⁵⁹ a trouvé pour la première fois qu'un oiseau dans le ciel vaut mieux que deux oiseaux dans la main, après que plusieurs millénaires aient exprimé qu'un oiseau dans la main vaut mieux que deux oiseaux dans le ciel. L'angle de vision évidemment compte dans la formulation de la vérité qui va malgré tout de soi. Dans cet exemple, d'un côté c'est la liberté de l'oiseau qui est recherchée. Il est normal de dire qu'un oiseau dans le ciel est plus libre que plusieurs oiseaux dans la cage. Son envol est fascinant. De l'autre côté, c'est le plaisir d'avoir à disposition un oiseau près de soi pour sa propre satisfaction plutôt que des milliers d'oiseaux sur lesquels on n'a ou on n'aura jamais de prise. Pour le cas de Bergamin, la pertinence du proverbe réside dans la valeur choisie, ici la liberté de l'oiseau, la cage étant jugée comme une prison. Il y a vraiment à s'émerveiller devant une telle attention de ceux qui produisent ces sagesse populaires.

²⁵⁹ Cf. ROY Claude, Préface, dans VERVIN Claire, 1959, *op. cit.*, p. 14

Vu que la réalité de la vie est souvent ambivalente, des gens se sont volontairement lancés à tordre le cou aux proverbes, à les mettre à mal, à les formuler à l'envers. C'est le cas d'un côté de Balzac et les artistes de ses romans, et d'un autre de William Blake et les Surréalistes. « *Il faut hurler avec les loups* », « *La route de l'excès mène au palais de la sagesse* », « *Si le sot persiste dans sa sottise, il deviendra sage.* » Il est vrai que la ruse est une forme de sagesse et fait partie intégrante avec elle. Elle utilise les mêmes procédés qu'elle. Seulement le jugement moral sur elle est négatif.

Le désir de vouloir retourner les vérités fondamentales et statiques est le lot quotidien de ceux qui pensent agir sur les événements de la vie courante. On ne veut pas que les choses soient comme elles sont. On peut penser même à une protestation. C'est le cas de Paul Éluard en collaboration avec Benjamin Péret dont la protestation a abouti en 1925 à un recueil de 125 proverbes mis au goût du jour : « *Mieux vaut mourir d'amour que d'aimer sans regret* », « *Il faut rendre à la paille ce qui appartient à la poutre* », « *Quand la raison n'est pas là, les souris dansent* », etc. C'est clair qu'il s'agit bien d'une réaction contre les moralistes qui discriminent ou répartissent en bien et en mal. D'où le désir forcené de montrer que dans les deux directions, le sens restait bon et quelquefois meilleur.

Pourquoi ces oppositions dans la vie que les proverbes populaires mettent à jour ? Pour le cartésien, dans un même contexte et sous un même rapport, une chose et son contraire ne peuvent être vraies simultanément. Mais, non ! Le vécu quotidien est contradictoire. Dire que la vérité est une n'est-ce pas se tromper sur le caractère contradictoire de la réalité ? La vérité est une seulement dans sa diction, mais pas dans le concret de la vie. Pour les sagesse populaires, il n'y a pas de morales des contraires mais des morales contradictoires, qui disent l'un et l'autre aspect de la réalité. Elles explorent toutes les attitudes possibles devant la déviance. Mais il est possible qu'elles aient correspondu à des époques différentes ou à des civilisations successives. Ce qui permet, en classant les proverbes contradictoires, de décrire une évolution des mentalités. Ce qui empêche d'être certain de ce constat, c'est l'impossibilité de dater les proverbes populaires.

La règle d'or est celui du sens (de « *faire sens* ») et non d'obtenir une preuve irréfutable d'une vérité (caractéristique morale). Les proverbes, même contradictoires, ne contiennent pas moins un art de vivre capable d'orienter l'homme dans la vie.

- *Un condensé du savoir*

À travers ces résumés courts de la sagesse populaire, c'est tout le savoir qui est dit sous une forme condensée. Ils rappellent des comportements à adopter ou donnent des leçons de conduite :

« *Si tu as peur des yeux de la grenouille, tu mangeras une patte sans sauce.* » (Sans effort, pas de succès. Proverbe qui s'adresse aux paresseux ou aux partisans du moindre effort).

« *Le poisson ne se vend pas dans l'eau.* » (On ne peut pas vendre ce que l'on n'a pas encore acquis tout comme on ne doit pas acheter ce que l'on n'a pas vu. Autres semblables : « *Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.* » ou encore « *On n'achète pas le couteau dans son fourreau.* »)

Ces formes condensées de la sagesse populaire veulent nous dire qu'il y a plusieurs façons de dire le vrai. Seulement, cette sagesse est volontairement courte.

La construction grammaticale et orthographique n'a pas toujours été régulière pour les proverbes. La sagesse populaire est parfois faite de formules stéréotypées qui tolèrent toutes les fantaisies : les phrases peuvent être dépouillées de beaucoup de termes grammaticaux nécessaires, par exemple : « *à bon entendeur, salut !* » pour signifier que l'attention paie et que l'attentif n'a pas besoin de beaucoup de paroles pour passer à l'acte ; on peut lui faire confiance. Ou bien « *Méto, boulot, dodo* » (Pierre Béarn) pour exprimer la routine quotidienne. Dans « *Autre temps, autres mœurs* », la forme grammaticale est volontairement amputée du verbe. Ce qui importe ici encore, c'est que les mots de l'énoncé résonnent bien à l'oreille, ou que la formule soit bien frappée.

Aujourd'hui, le « marketing » et les campagnes de publicité les récupèrent pour leur beauté stylistique : « *Dubo, Dubon, Dubonnet* » ; « *Les parents boivent, les enfants trinquent* » ; « *Un verre ça va, trois verres bonjour les dégâts* » ; « *Auto macho, auto bobo* ». Ces formules ne sont pas véritablement populaires. Elles le sont devenues par la large diffusion de la publicité. Ce qu'on constate, c'est qu'on use plus facilement et plus fréquemment de ce langage bref que les longs discours et que beaucoup de discours métaphysiques.

Cette apparence de fantaisie (il ne s'agit véritablement que d'apparence) cache un besoin fondamental de l'esprit humain qui est celui de l'économie, l'économie de la pensée. Le désir à tout prix de l'économie pousse à négliger la construction grammaticale au profit du sens. Il devient un art quand il fait gagner du temps, mais en même temps donne à réfléchir. Il y a davantage d'étincelles dans la concision que dans un flot de paroles. Les proverbes les mieux tournés sont brefs, tandis que les plus longs sont déjà dans les commentaires ou dans le besoin d'expliquer et ne donnent pas trop à réfléchir. Comme dit Claude Roy,

« Les beaux proverbes donnent beaucoup à voir, long à penser, peu à dire. Ils ont le tranchant brillant d'une lame fine qui fait un moulinet, ne rate jamais la fleur qu'elle voulait trancher. Le frottement de bouche en bouche n'émousse pas leur fil. L'usage ne les use pas, mais les affine. »²⁶⁰

Proverbes et dictons retiennent cependant notre attention sur cette sagesse qui se dit en peu de mots. Mais cette économie n'est pas de nature à exprimer toute la profondeur de la sagesse populaire, au contraire, parce que proverbes et dictons se refusent de dire les circonstances de temps et de lieu qui ont conduit à leur formulation, et surtout toute la richesse des expériences qui les précèdent. Certains proverbes offriraient plus d'intérêts si les contextes de leur formulation étaient connus. La preuve est que certains proverbes sont incompréhensibles s'il n'y a pas un discours qui leur donnent du relief et même les valorisent davantage. De même, pour approfondir le sens des proverbes dans d'autres pays ou cultures pour en déterminer la teneur, on se heurte aux aphorismes qui réagissent intégralement comme une formule condensée. Quand ils sont exprimés dans une langue étrangère, la traduction, souvent littérale, éclipse davantage encore certains de leurs aspects au point de les dénaturer plus ou moins complètement.

Il convient cependant d'intégrer dans l'humain cet aspect désagréable de la littérature orale qui a son point fort dans la sublimation du temps et de l'espace. Cette littérature est faite pour être utilisée partout et en tout temps. Cependant, à sa place, elle mérite tout l'intérêt que tout être humain peut lui accorder.

²⁶⁰ ROY Claude, dans VERVIN Claire, 1959, *op. cit.*, p. 30

- *Le pessimisme*

Les proverbes populaires ne sont pas tous pessimistes, mais n'échappent pas non plus au pessimisme.

« *La raison du plus fort, est toujours la meilleure.* »

« *Nourrissez le loup pendant l'hiver, il vous dévorera au printemps.* »

« *Deux oiseaux sur la même branche ne restent pas toujours amis.* »

On s'attend à ce que les proverbes populaires et par ricochet toutes les sagesse populaires redonnent espoir à l'homme éprouvé, ou lui annoncent le dénouement d'une crise qui a trop longtemps duré. Mais il en est rarement question. C'est plutôt le contraire qui s'observe. Le leitmotiv reste que la sagesse populaire exprime ce qui est et ne cherche aucunement à résoudre les énigmes de la vie. Elle les met en lumière au contraire. Si l'on cherche une solution à des problèmes personnels, ce n'est pas vers les sagesse populaires qu'il faut s'aventurer. A l'extrême, elles sont décevantes. C'est comme dit Claude Roy à propos des proverbes :

« *Pour le proverbial, il y aura toujours des forts et des faibles, des riches et des pauvres, des grands et des manants, des ennuis à subir, des fardeaux à porter, des dangers à courir, des malheurs à pleurer, des malins pour en rire. Le proverbe ne laisse à l'avenir qu'une porte ouverte, celle du jour où les poules auront des dents, où les grives tomberont toutes rôties dans la bouche, une seule porte – celle qui ne s'ouvrira jamais.* »²⁶¹

Le premier principe moral « *Fais le bien, évite le mal* » existe. Mais cela n'enlève rien à l'ambivalence de l'expérience humaine, vouant ainsi à la vanité le désir d'assainir le comportement humain. Si la raison du plus fort est toujours la meilleure, que peut-on faire pour agir sur ce genre de chose ? Il n'y a qu'à en prendre acte.

Parce que les proverbes émergent souvent de l'humanité en détresse, ils cherchent à reconforter dans le malheur si ceci vient à arriver, et à décourager les espoirs béats qui ne

²⁶¹ ROY Claude, 1954, 1997, *Trésor de la poésie populaire française*, Plon, p. 15

risquent pas de voir le jour en les dramatisant. On obtient parfois l'effet contraire de quelque chose de dramatique si on sait le dire. Les proverbes jouent sur l'équilibre du vivre parce que la vie se joue sur un registre double. Ils permettent ainsi aux uns de digérer leur échec parce que tout malheur est bon, et aux autres de ne pas demeurer dans des rêves creux, parce que tout est vanité. Le proverbial veut toujours ramener l'essentiel à la vie au présent, empêchant ainsi qu'on traîne avec soi les séquelles du passé, ou qu'on se projette dans un avenir dont on n'a pas encore la maîtrise.

À propos des chansons populaires, Jean-Jacques Rousseau pensait qu'elles ont été conçues « *pour écarter quelques instants l'ennui, si l'on est riche, et pour supporter plus doucement la misère et le travail, si l'on est pauvre.* »²⁶² Il y a bien sûr recherche de consolation, d'évasion, d'apaisement. Mais aussi révolte, protestation, ... il y a des forts et des faibles, des riches et des pauvres, des grands et des manants, des bonheurs et des malheurs, des malins et des dupes... Il y a la permanence de ces antinomies. L'espoir est aussi démystifié : le jour de la dent de poule... La sagesse populaire ne prend pas position, elle prend acte de la réalité.

Où réside alors l'art de bien vivre ou de bien agir ? Peut-être dans l'acceptation de ce que les choses ne sont pas comme on veut qu'elles soient. Et que toute action visant à agir sur la vie doit tenir compte du revers de la médaille. Quand l'Action Catholique de l'Enfance proclame « *Les choses dures, ça me plaît !* », cette affirmation n'est pas de nature à encourager au masochisme. C'est pour dire que la réalité est comme ça et qu'il faut un réel plaisir et une grande détermination pour l'affronter. N'est-il pas sage de se savoir averti des surprises du monde avant de choisir comment s'y aventurer ?

Les sagesse populaires sont de véritables enseignements sur la vie telle qu'elle est ou se présente.

Conclusion

Les proverbes populaires et leurs semblables révèlent l'étendue des modes de pensée des hommes, des peuples ou des communautés. La sagesse invite ainsi à s'ouvrir à cet univers

²⁶² Cité par ROY Claude, 1954, *op. cit.*, p. 23.

du savoir qui ne se confine pas à quelque chose de parfaitement maîtrisable, mais qui s'étend à l'infini. Ce qui fait dire à Claude Roy,

« Les plus beaux proverbes du monde nous illuminent narquoisement de cette évidence qui se refusait à l'évidence, de cette morale qui n'était pas prévue par la morale, de cette intelligence qui n'était pas inscrite dans la logique, de ces vérités qui n'étaient pas contenues dans le vrai. »²⁶³

Vu la répartition des proverbes, on peut dire que la sagesse populaire touche à tout, aussi bien ce qui existe et qui est connu que ce qui n'est jamais venu à l'existence qui meuble cependant l'imaginaire de l'homme. Ils nous disent que le domaine du savoir est illimité, et les objets tout autant illimités. Ils nous disent aussi combien tous les peuples rivalisent dans l'expérience de la vie d'abord, et ensuite dans la production de ce savoir sur ce qui est observé et / ou vécu. Sur ce point, peut-on penser qu'un être humain soit sauvage, après ce constat qui suscite effroi de l'étendue ou la profondeur de son savoir sur le monde et la vie ?

La tendance de nos contemporains à mépriser ces condensés de la sagesse populaire ne peut donc pas surprendre, vu le peu d'importance qu'ils accordent aux proverbes et aux dictons qu'ils traitent d'ennuis répétitifs et accusent de mesquinerie plate. Dommage ! nous dit Bernard Ducourant :²⁶⁴

« Quel dommage (au sens propre du terme) ! Ignorer les proverbes populaires, ne pas écouter leur petite musique et ne pas entendre ce qu'ils ont de profond à nous dire, reviendrait en effet à se priver d'une inépuisable source de sagesse à laquelle bien des fabulistes et des philosophes sont venus puiser sans pour autant avoir le sentiment de déchoir. »

Les proverbes et les dictons ne méritent pas le délaissement dont ils sont actuellement l'objet, et leurs caractéristiques nous livrent une sagesse populaire ouverte à tous les secrets de la vie. Ce qui nous avertit sur l'art de vivre qui doit être lui aussi ouvert. Alors

²⁶³ VERVIN Claire, *op. cit.*, Préface de Claude ROY, p. 22

²⁶⁴ DUCOURANT Bernard, 1994, *op. cit.*, p. 7

que d'habitude l'homme a tendance à sélectionner ses manières de vivre, ce qu'on ne pourra jamais lui refuser, il est néanmoins appelé à intégrer dans ses considérations l'imprévu, l'inopiné, le contradictoire, la contre-vérité, etc. parce que même s'il n'aime pas certains événements, il ne peut les empêcher de survenir. Les sagesses populaires nous livrent une autre vision du monde et surtout le vaste champ de l'expérience humaine. La prétention à vouloir tout maîtriser dans la vie se voit vouée à l'échec.

Malgré ces vertus qu'on leur reconnaît, les proverbes et dictons restent pour la plupart des formules incompréhensibles. Et bien qu'ils soient issus de l'observation, leur contexte est presque toujours méconnu, à moins que les auteurs soient connus. Leur usage ne fait donc pas mention des étapes qui ont conduit à leur formulation.

4.2. L'ART DE CONTER

Il est clair que le conte est fondamentalement une production de la société rurale et traditionnelle. Et comme tel, il tend à disparaître de notre société citadine qui a perdu le cadre de ces sagesses et qui pourra y voir une réalité dépassée, malgré la profondeur de la sagesse qu'il véhicule. Il est cependant trop tôt pour crier à sa disparition. Aujourd'hui encore, le conte réapparaît sous d'autres formes qui épousent les caractéristiques du monde moderne. La littérature spirituelle ne semble pas s'attacher beaucoup au conte. Elle privilégie l'allégorie qui est plus évocatrice dans les énoncés de morale populaire.

4.2.1. Quelques exemples de vision du monde

Mieux que les langages raccourcis et stéréotypés, les visions du monde paraissent différenciées.

- *Le conte*

Les contes foisonnent particulièrement dans les cultures orales. Les autres formes, plus élaborées ou plutôt plus subtiles, font partie de la catégorisation des littéraires, c'est-à-dire de la culture écrite et savante. Cela ne leur enlève rien de leur popularité.

« *L'araignée et les animaux*

L'araignée, qui avait voulu tuer tous les autres animaux sans y parvenir, alla demander conseil à Dieu.

« Eh bien ! dit Dieu, à partir d'aujourd'hui, personne ne se moquera plus de son voisin. Celui qui le fera mourra sur-place. »

L'araignée retourne chez elle, prend sa houe et va au champ. Là, elle se met à donner des coups de houe à un rocher afin de faire un sillon. Le rocher était à côté de la piste des animaux.

Vint à passer l'éléphant : "Eh ! amie araignée, que fais-tu là ? Ignorante, as-tu déjà vu quelqu'un cultiver un rocher ?" L'éléphant tomba mort. L'araignée le mit de côté.

Avec cette ruse, elle tua tous les animaux sauf la pintade. Celle-ci, perchée sur la branche d'un arbre, avait remarqué les tours de la rusée.

Notre pintade descend doucement de l'arbre, passe par la même piste, sans mot dire.

- Eh ! amie pintade, lui dit l'araignée. Où vas-tu ?
- Je vais chez le chef pour me faire tresser les cheveux, répondit la pintade.
- Ah ! Ah ! Pintade, toi qui as toujours une tête dépourvue de plumes, quand as-tu eu assez de cheveux pour te les faire tresser ?

À peine l'araignée avait-elle fini de rire qu'elle tomba morte à son tour.

Voilà pourquoi il ne faut jamais se moquer de ses camarades. »²⁶⁵

Voici un conte qui fait partie des récits que les folkloristes appellent les « pourquoi. » Il s'agit d'un conte étiologique. On voit qu'il fait une narration d'un ensemble de faits dans le passé dans le but de tirer un enseignement dans le présent. Il y a plusieurs variétés de

²⁶⁵ AGBETIAFA K. et NAMBOU, Y., 1987, *Contes du Togo*, Paris, Nathan Afrique / Les Nouvelles Éditions Africaines, p. 52-53

contes types présentant une structure stable et une évocation constante d'éléments traditionnels. Antti Aarne et Stith Thompson²⁶⁶ en ont classé 2340 types répartis en quatre catégories : les contes d'animaux dont fait partie notre exemple plus haut, les contes proprement dits qui incluent les contes merveilleux et les contes religieux, les contes facétieux et les contes à formule qui sont souvent des randonnées ou des contes en chaîne.

Le conte, et particulièrement le conte merveilleux, est pour Paul Delarue « *l'expression la plus parfaite de tous nos récits oraux.* »²⁶⁷ Il foisonne dans toutes les civilisations qui ont une forte caractéristique orale. La civilisation de l'écrit va l'éclipser, mais il réapparaîtra plus fort auprès de nos contemporains en quête de racine. En Europe, la collecte est postérieure à la publication des *Kinder-und Hausmärchen* des Frères Grimm (1812-1815).²⁶⁸ En Afrique, on en est encore à la collecte.

Le conte, comme les proverbes, les devinettes et les chansons populaires, emprunte le canal de la transmission de bouche à oreille. Il trouve sa beauté dans l'art de raconter que le conteur dispose selon le thème et selon son habileté d'animation. Il n'est donc pas fixe²⁶⁹ comme le proverbe dont la marge de manœuvre est mince. Le conteur puise dans un répertoire connu de l'héritage culturel et l'enrichit à sa guise d'images fascinantes.

Là où le conte se sépare du *témoignage* et de la *légende* est que ces derniers usent d'événements ou de situations réelles à la fois historiques et géographiques, alors que le conte se réfugie dans la fiction. Son introduction est souvent révélatrice de sa caractéristique principale : « *Un jour...* », « *Il était une fois...* », « *C'était au temps où...* ». Ces formules ouvrent sur des indications spatio-temporelles indéfinies, « *au monde où le*

²⁶⁶ AARNE Antti, THOMPSON Stith, 1964, *The types of the folktale. A classification and bibliography.* Édition Helsinki, cité par BRIOUT Bernadette, dans *ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS*, 1990, article « Conte »

²⁶⁷ DELARUE Paul, cité par BRIOUT Bernadette, *Ibidem*

²⁶⁸ TENEZE Marie-Louise cité par BRIOUT Bernadette, *Ibidem*.

²⁶⁹ Cf. VAN GENNEP Arnold, 1980, *Coutumes et croyances populaires en France*, Paris, Éditions Le Chemin vert.

lièvre est roi... », « à l'époque où la pierre poussait des barbes... » et « où la lune s'amusait avec les enfants... »

- *Les récits*

Les *récits* comme les *contes* sont divers : il existe par exemple des récits de fiction, des récits de passion (passivité), des récits historiographiques et testimoniaux, etc. Leur diversité fait leur richesse.

- *Les paraboles*

Quant à la *parabole*, elle ressemble aux proverbes, sauf qu'elle est une comparaison plus développée que les proverbes. On trouve dans la Bible les paraboles du Royaume des cieux (Mt 13, 3 et suiv.), de l'enfant prodigue (Lc 15, 11 et suiv.), etc.

Dans l'évangile selon saint Matthieu, la parabole n'est pas simplement une comparaison tirée de la vie quotidienne en vue d'illustrer un enseignement. Elle évoque la vie même de Jésus, et ainsi, elle est dite allégorisante.²⁷⁰ *L'allégorie* de Yotam, plus brève est une illustration de ces comparaisons :

« Écoutez-moi, propriétaires de Sichem, et Dieu vous écoutera. Un jour, les arbres se mirent en campagne pour se donner un roi et le consacrer par l'onction. Ils dirent à l'olivier : 'sois notre roi !' L'olivier leur répondit : 'Faudra-t-il que je renonce à mon huile, qui sert à honorer Dieu et les hommes, pour aller me balancer au-dessus des autres arbres ?' Alors les arbres dirent au figuier : 'Viens, toi, sois notre roi !' Le figuier leur répondit : 'Faudra-t-il que je renonce à la douceur et à la saveur de mes fruits, pour aller me balancer au-dessus des autres arbres ?' Les arbres dirent à la vigne : 'Viens, toi, sois notre roi !' La vigne leur répondit : 'Faudra-t-il que je renonce à mon vin, pour aller me balancer au-dessus des autres arbres ?' Alors tous les arbres dirent au buisson d'épines : 'Viens, toi, sois notre roi !' Et le buisson d'épines répondit aux autres arbres : 'Si c'est de bonne foi que vous me consacrez par l'onction pour être votre roi, venez vous abriter sous mon ombre ; sinon, qu'un feu sorte du buisson d'épines et

²⁷⁰ TOB EDITION INTEGRALE, 2000, *Évangile de Matthieu*, 13, 3, note v.

dévore jusqu'aux cèdres du Liban !'. » (Allégorie de Yotam au sujet de la Royauté éphémère d'Abimelek : Jg 9, 7-15).

- *La fable*

La Fontaine par exemple va produire un ensemble de fables restées populaires dans leur usage.

« Le loup et l'agneau

*La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.*

*Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
"Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?*

*Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.*

-Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère

-Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

- Je n'en ai point. -C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

*Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge."
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès. »²⁷¹*

La fable est assimilée tantôt au conte avec lequel elle partage la plupart de ses caractéristiques les plus fondamentales, tantôt comme aux XVII^e et XVIII^e siècles au mythe.²⁷² Elle consiste essentiellement à faire parler les animaux. Elle rapproche principalement l'agir humain du comportement des animaux et des plantes. La narration y prend une place très importante. « *Il s'agit de récits sans moralité explicite et même très souvent immoraux, au sens courant du terme, puisque les personnages obéissent à la loi du plus fort. L'ironie est cependant toujours présente et on peut la considérer comme l'esquisse d'une moralité par antiphrase.* »²⁷³ La Fontaine en produit une quantité importante.

- *Le chant populaire*

De nos jours, le chant ou la chanson s'impose à travers les médias, les disques et les groupes du spectacle. Mais il a gardé un fond populaire qui est celui d'une production spontanée et diversifiée de l'humain.²⁷⁴ Il intègre dans sa définition à la fois la musique (en particulier la musique vocale), la poésie, les lettres, la philosophie, la sociologie, l'ethnologie, l'histoire, etc. Il rythme les temps et les saisons ainsi que les activités humaines. On en rencontre dans tous les peuples. Dans la Bible, on parle de chant du serviteur souffrant, du Cantique des Cantiques qui est un hymne à l'amour, mais les psaumes l'emportent comme chants prévus pour la liturgie du Temple. Dans les milieux les plus populaires, le chant folklorique se veut l'expression première de l'âme et de l'originalité des peuples, et s'enracine dans l'éducation et la culture. Chez les Esquimaux,

²⁷¹ Jean de LA FONTAINE, *Fables*, Livre I, Fable 10

voir www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=10

²⁷² Cf. SORIANO Marc, dans *Encyclopaedia Universalis*, 1990, art. « Fable »

²⁷³ SORIANO Marc, *idem*.

²⁷⁴ CALVET Louis-Jean, dans *Encyclopaedia Universalis*, 1990, art. « Chanson »

la chanson sert à ridiculiser l'adversaire, tandis que chez les griots africains, elle se veut le support privilégié des récits. Mais en général, les fonctions sont variées autant que les circonstances.

4.2.2. Caractéristiques fondamentales du conte

Bernadette Bricout²⁷⁵ relève trois critères fondamentaux pour définir le conte en tant que récit ethnographique : son oralité, la fixité relative de sa forme et le fait qu'il s'agit d'un récit de fiction.

L'oralité discrédite le conte aux yeux de ceux qui connaissent l'écriture. Alors que l'oralité favorise la pensée collective, l'écriture renforce l'individualité de la pensée.

Le conte prend donc la forme de la mémoire collective ou en tout cas s'en fait l'interprète ; et en cela il est une production anonyme. Le conteur puise dans un répertoire connu, dans les mœurs, dans les us et coutumes ou dans l'imaginaire communautaire des peuples.

Mais c'est aussi une forme individuelle parce qu'il est aussi une création du conteur. La beauté du conte est liée au charisme du conteur. Il est en cela avec la légende, ce qu'Arnold Van Gennep appelle une « *littérature mouvante* », ²⁷⁶ par opposition à la « *littérature fixée* » des proverbes et des dictons. Les veillées au clair de lune et les palabres sous l'arbre à palabre des sociétés traditionnelles sont toujours appréciées à cause du talent de ces griots qui tiennent en haleine et pendant des heures leur auditoire par des contes merveilleux.

Le conte ne se prive pas de la description d'objets réels. Mais leur usage est surtout destiné à attirer l'attention. Le conte a une façon propre de décrire le temps et l'espace, justement là où l'imagination humaine ne peut pas aller. Les expressions comme « *Il était une fois...* » ou « *Un jour...* », « *au temps où les animaux chantaient...* » décrivent un temps qui n'existe pas ou qui ne réside que dans la fiction, un temps mythique ou un temps qui actualise une histoire intermittente délibérément raccourcie ou allongée, ou encore évoquant des liens familiaux et des histoires personnelles qui transcendent le réel. Il en est

²⁷⁵ BRICOUT Bernadette, dans *Encyclopaedia universalis*, 1990, art. « Conte »

²⁷⁶ VAN GENNEP Arnold, cité par BRICOUT Bernadette, *ibidem*

de même pour la façon de situer les scènes « *au-delà de l'extrémité du monde...* » ou « *sur une échelle qui touche le ciel...* », une topologie où il est difficile de se situer réellement.

S'il y a un motif qui discrédite le conte aux yeux du moderne, c'est peut-être ces caractéristiques qui le définissent : principalement son oralité. De fait, il n'est pas possible de recourir à ces belles paroles ; même si elles se répètent, il n'y a pas de fidélité. Les mémoires fugitives n'y accrochent pas. La tradition orale est un livre qu'on ne consulte qu'une fois. Il y a pourtant un lien entre l'oral et l'écrit. L'écrit n'est pas une innovation absolue. Il relate parfois des événements passés ou tente de les rattraper. Ce qui fait dire à Beaudé P.-M.²⁷⁷ à propos des écrits bibliques :

« L'écriture, nous l'avons dit, vient toujours après ; elle seconde l'événement dont elle gère la perte ; elle prend sa place pour 'parler' en son nom. Si sa face montrée est l'évocation qui fait revivre le passé, sa face cachée est un travail tout aussi réel d'ensevelissement de ce passé qui, pour être convoqué dans l'écrit, se voit toujours substituer un monument d'écriture à sa mémoire. L'écriture arrache continuellement le sens à l'événement dont l'absence est nécessaire à son surgissement. »

Quand on se penche sur les fonctions que le conte accomplit dans la société traditionnelle, on se rend compte de sa richesse et en même temps de son importance que rien d'autre ne peut remplacer.

4.2.3. Principales fonctions du conte

Loin d'être désuets, les contes remplissent une gamme non moins importante de fonctions dans les communautés culturelles traditionnelles. Bernadette Bricout parle de tout un réseau de fonctions que la variété des récits, les types de publics et les époques concernées permettent de mettre en valeur. Nous n'en citerons que quelques-unes.

- *Une fonction ludique*

On pense le plus souvent que les contes sont faits pour meubler les temps de *loisirs*. De fait, ils le sont surtout dans les sociétés traditionnelles où le conteur peut faire

²⁷⁷ BEAUDE P.-M., 1980, *L'accomplissement des Écritures*, Paris, Cerf, p. 322.

simultanément d'autres activités : tissage, tricotage, écalage des noix... Ce qui fait dire *Le Petit Robert* : le conte est un « *court récit de faits, d'aventures imaginaires, destiné à distraire.* »

Une telle fonction tient compte de ce que les contes sont souvent racontés le soir, après le travail de la journée, surtout dans les campagnes ou au clair de lune dans certains milieux africains. Il y a une différence quasi-totale d'appréciation quand, en Occident, le conte n'a presque pas de place dans les loisirs, mais dans l'enseignement au sens strict du terme, particulièrement dans la littérature. Ce qui le met au même diapason que les autres disciplines enseignées et leur ôte une partie non moins importante du plaisir à conter pour se divertir. Au lieu que l'attention soit sollicitée pour la beauté du conte, elle est plutôt orientée et détournée au profit d'objectifs pédagogiques.

Le loisir proprement dit pour les jeunes d'aujourd'hui se tourne vers les sports, la musique, les jeux vidéo, etc.

- *Une fonction d'information*

Grâce à l'habileté du conteur, des suspicions, des peurs, des questions sans réponses dans les groupes d'hommes peuvent être élucidés. Il y a des contes qui racontent des événements tragiques dans le but de les démystifier et de leur donner une tournure positive. La sorcellerie occupe une place importante dans de tels récits, pour tenter d'expliquer la méchanceté de certaines personnes, ou pour simplement dire qu'elle est inévitable dans la vie en communauté, surtout qu'on sait que le phénomène de sorcellerie n'a pas la même évocation dans les sociétés traditionnelles et dans les sociétés occidentales ; la morale ne passe pas de la même façon. Parfois, le conte vient attirer l'attention sur certaines dérives humaines et inviter à s'abstenir. C'est la fonction d'*information* qui se double d'une fonction *morale* puisqu'elle va jusqu'à l'énonciation des pratiques ou des *mœurs* sociales et touche à l'agir humain. Le conte oriente parfois les mœurs des communautés et met en relief beaucoup de normes sociales. La fonction étiologique prolonge la fonction d'information en tentant de dire pourquoi les choses sont ce qu'elles sont et pas autrement. Pourquoi le malin échappe toujours au malheur, pourquoi le soleil gouverne le jour et la lune la nuit, ou pourquoi la terre est ronde... toutes ces questions le plus souvent sans réponses sont expliquées par l'ingéniosité du conteur dans la plus simple formule qui puisse exister, mais en sollicitant au maximum l'imagination de l'auditoire qui est porté à

se transposer dans des situations fictives. Le conte désinforme aussi quand il rend possibles des situations qui ne peuvent exister dans le concret.

- *Une fonction initiatique*

Le conte paraît être davantage une école pour former la mémoire des enfants appelés à conter à leur tour. De même les leçons qu'on est appelé à tirer constamment initient à une vie apparemment simple mais très exigeante. Elle exige une grande habileté pour l'appriivoiser et y faire son bonheur. Mais surtout, dans les sociétés sans écritures, les contes remplissent une fonction *initiatique*. Ils forment à la sexualité, aux bonnes mœurs comme le respect des anciens et des coutumes, à la justice dont les revers de la médaille reviennent toujours, à la vie en famille avec son statut protecteur, etc.

Le côté désagréable est que les valeurs sont fixées à l'avance, et il y a peu de marge de manœuvre au sujet qui est appelé à se mesurer à ces contes. Dans les sociétés actuelles, les histoires (drôles comme les contes) laissent beaucoup de place à l'imagination de l'enfant qui peut tirer les leçons que son imagination lui suggère, les mêmes histoires produisant d'autres effets chez d'autres. Une attitude beaucoup plus heuristique est recherchée à travers l'éducation. On est certainement en face d'une autre éthique, celle qui privilégie des ouvertures d'esprit. La morale préconçue et structurée à l'avance est en train de faire place à une morale constructive. Les valeurs à promouvoir peuvent varier à l'infini et de fait, elles le sont.

La volonté affirmée de ne faire jouer aux contes que les mêmes fonctions qui promeuvent des valeurs retenues par les adultes (et par les Anciens) appauvrit le champ d'action des contes. Des commentaires sur les contes peuvent ainsi favoriser l'ouverture d'esprit qui manque souvent de façon chronique chez des peuples de tradition orale.

4.2.4. La métaphore et le transfert : la production d'un nouveau savoir

Fort de cette variété de fonctions que remplit le conte, il est loisible de dire qu'il est un foyer de production du savoir. Paul Ricoeur va particulièrement se pencher à l'intérieur des considérations au sujet des contes, des fables ou des récits divers sur la métaphore²⁷⁸ qu'il considère comme un procédé cognitif original qui a sa propre valeur. Il le fait en développant le concept de « *trope* ». Dans le conte et les récits populaires, le sens propre

²⁷⁸ Cf. RICOEUR Paul, 1997 (1^{ère} édition 1975), *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil

des mots et des images est détourné au profit d'un sens que l'on désire produire. Pour Paul Ricœur, la métaphore est justement cette « *capacité de produire un sens nouveau* », mais d'abord en provoquant une fracture des champs sémantiques. La métaphore joue une fonction cognitive essentielle.

La construction des récits et contes populaires laisse transparaître différents niveaux de significations que la sémantique ne permet pas de concilier. Notre conception conventionnelle de la vérité mérite d'être revue, parce que trop étriquée. Tout n'est pas cohérent et tout ne peut se vérifier *in re*. La fiction nous fait produire de nouvelles connaissances que la logique ne peut pas atteindre. La fracture entre l'oral et l'écrit est pour cela un facteur d'appauvrissement de la sagesse.

Il importe cependant de se poser la question de savoir comment se valorise le nouveau savoir au sein des groupes humains, étant donné qu'il est le produit de la fiction. Selon Alexandre Prstojevic,²⁷⁹ la fiction est « *une convention sociale* » qui nécessite un apprentissage et entend l'acceptation d'un contrat de lecture. Elle ne s'identifie pas purement et simplement à la littérature, et vice-versa. « *Pour moi, [dit-il], la fiction, avant de relever de l'art en général (éventuellement de la littérature en particulier), est une compétence psychologique que le petit enfant apprend et qui joue un très grand rôle dans sa vie mais aussi dans celle de l'adulte.* » Il appelle scripteur, celui qui détient la responsabilité éthique de la fiction. Il lui appartient de faire en sorte que le récepteur ne se trompe pas d'interprétation, parce qu'on peut faire passer des récits faux pour des récits vrais. Ce dont notre monde foisonne.

La fiction est au service d'un objectif fondamental : la leçon à tirer du conte. Si la fiction s'arrêtait seulement aux images invraisemblables qu'elle suggère, on peut s'inquiéter de ce qu'elle déracine l'homme, désormais sollicité à s'évader de la condition humaine. Il y a cependant un atout : il est possible de relever les normes sociales qui apparaissent dans les récits. C'est d'ailleurs le cas où le conte se termine par une leçon de vie. Voici en illustration un conte de ce genre :

« *Un bienfait mal récompensé*

²⁷⁹ PRSTOJEVIC Alexandre, 1999, *Pourquoi la fiction ?* Paris, Éditions du Seuil. Cf. « Entretien avec Jean-Marie SCHAEFFER » sur <http://www.vox-poetica.org/entretiens/schaeffer.htm>

Toro est un jeune garçon très sympathique. Un jour, en se promenant, il vit un lièvre dans un piège. Au lieu de le tuer, il le libéra. L'animal le remercia et s'enfuit dans la forêt. Un mois après, Toro alla à la pêche, et à cinq kilomètres du marigot, découvrit un vieux caïman avec ses petits qui, brûlés par le soleil, ne pouvaient plus atteindre la rivière, leur domicile. Le vieux caïman dit au garçon : « Je te prie de nous porter à la rivière. » Le jeune garçon, très gentil, prit les caïmans, les mit dans un sac et les emmena au marigot. »

« Le vieux caïman, une fois à la rivière, dit au garçon : « J'ai faim et je vais te manger car un bienfait doit être rendu par du mal. » Toro poussa un cri de détresse. Les animaux de la brousse vinrent, et à tour de rôle, dirent au caïman de dévorer le garçon car : « un bienfait doit être rendu par du mal ». Le lièvre arriva le dernier et dit : « Caïman, comment ce garçon a pu vous transporter, toi et tes enfants, jusqu'ici ? Pour que je le croie, il faut que je le voie. » L'enfant remit alors les caïmans dans le sac, le lièvre lui dit de les emporter chez lui, de les tuer et d'en faire bonne chère. Toro, sans hésiter, suivit ces conseils et, ainsi, fut sauvé par le lièvre. »²⁸⁰

La conclusion a pour but bien sûr de faire adhérer au principe selon lequel « *un bienfait doit être rendu par un bienfait.* » Le lièvre l'a scrupuleusement observé, le caïman ne doit pas déroger à la règle sous peine de subir les conséquences de son ingratitude. Ce qui pourrait être regrettable, c'est que le contraire est aussi enseigné : « *un mal doit être rendu par un mal.* » Cette fois-ci, c'est le caïman qui jure par le mal, et le jeune Toro se voit obligé de le lui rendre. Ce sont parfois les effets pervers des contes. Ainsi, s'enseignaient les normes de la société traditionnelle dont les contes étaient les meilleures écoles.

On pourra se poser la question du devenir des contes aujourd'hui. Ils prennent des formes modernes dans les cafés, et les lieux publics, mais aussi dans les écoles et les cours de récréation où le folklore enfantin mime des personnages rencontrés sur des médias publics. Seulement, comme nous l'avons souligné, ils s'ouvrent à d'autres valeurs et se mettent au service d'une pédagogie nouvelle. Il faut du temps pour que la fiction nouvelle,

²⁸⁰ AGBETIAFA Komla et NAMBOU Yao, 1987, *op. cit.*, p. 46

d'inspiration cinématographique et qui s'éloigne en forme et en contenu du conte traditionnel, s'enracine dans les mœurs. Mais en attendant, rien ne comble le vide que laisse la disparition progressive des contes.

4.3. LES LIVRES DITS « DE SAGESSE POPULAIRE »

Comme nous l'avons énoncé à propos de la sagesse biblique, il faut distinguer entre un genre littéraire typiquement sapientiel et des touches sapientielles émergeant des textes. Ce qui explique la difficulté à déterminer systématiquement les caractéristiques des livres de sagesse d'une part et des livres de sagesse populaire d'autre part. Comme les premières catégories, ils souffriront d'abord d'abandon, puis regagneront d'intérêt, non pas par simple nostalgie d'un monde désormais éloigné de considérations réputées pour anciennes, mais à cause de leurs aspects fascinants dont l'attrait devient irrésistible pour l'individu. Rien jusque-là n'arrive à les remplacer vraiment dans la vie et le désir même refoulé resurgit.

Nous savons aussi que les livres de sagesse ou de sagesse populaire des traditions orales sont plutôt des livres vivants, c'est-à-dire les vieillards, ou mieux les Anciens qu'on peut consulter comme des bibliothèques d'un nombre infini de livres. Ainsi, ces livres vivants ont la caractéristique principale de restituer un passé plus ou moins lointain, mais dont la fiabilité est liée à l'efficacité de la mémoire du vieillard et des expériences dont il a été témoin. Ce qui n'exclut évidemment pas le mélange des contextes, des époques et parfois des événements. Ce qui peut permettre de dire que ce qui est passé est passé, les paroles s'envolent et rien ne les fige dans le temps. Les générations actuelles aussi, malgré le support certain de l'écrit, ne restituent pas assez fidèlement le passé. Les livres (et les films) qui sont sortis sur les événements du 11 septembre 2001 par exemple nous livrent pour la plupart des formes imagées dont on se demande si les faits se sont réellement passés ou s'il s'agit d'une fiction.

La Bible, sans alarmer, relèvera indirectement la carence d'écrits provenant de Jésus lui-même, les évangiles ayant été écrits après coup et sur le témoignage de ceux qui ont adhéré à la foi comme de ceux qui l'ont combattu et livré à la mort. L'évangéliste Jean, même si son intention principale est de renvoyer au Christ plutôt qu'à ce qu'on dit sur lui, laisse dans la soif ses auditeurs du passé et ses lecteurs d'aujourd'hui qui souhaiteraient connaître

ce que leur maître a dit dans son exhaustivité : « *Jésus a fait encore bien d'autres choses : si on les écrivait une à une, le monde entier ne pourrait, je pense, contenir les livres qu'on écrirait* » (Jn 21, 25), ou encore : « *Jésus a opéré sous les yeux de ses disciples bien d'autres signes qui ne sont pas rapportés dans ce livre* » (Jn 20, 30). Même si les exégètes pensent que ces phrases sont des ajouts des copistes, la vérité reste inchangée.

Il n'y a de véritables livres de sagesse populaire que dans les sociétés à écriture.

4.3.1. Des caractéristiques des livres dits « de sagesse populaire »

Nous avons déterminé certaines caractéristiques en parlant de la formation en corpus des livres sapientiaux. Tous les livres de sagesse populaire ont cette particularité première d'être des livres de bon sens. Comme dit l'Évêque de Strasbourg Weber :²⁸¹

« Le Livre des Proverbes n'est pas un livre mystique ; c'est un livre de raison, de bon sens, appuyé sur une foi solide en Dieu, notre divin Maître. Plus on avance dans la vie, plus on voit combien les hommes, et j'ajoute, combien les hommes d'Église ont besoin de droiture, de bon sens, de sens du devoir. »

C'est donc un sens aigu du bien à faire et du mal à ne pas faire qui est valorisé. L'Église catholique, depuis qu'elle est née, n'a cessé de rappeler qu'une véritable relation avec Dieu commence par une clarification de l'état du croyant qui doit désigner le mal par son nom avec tout ce qu'il comporte de laideur et d'abaissement de l'homme, et travailler à instaurer le règne du bien. L'Église en réalité n'a fait que pousser jusqu'au bout les conséquences du premier principe de la morale : « *Fais le bien et évite le mal* ». Et à un proverbe populaire appelé « *règle d'or* » de rencherir : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit*. » Les livres de sagesse populaire nous rappellent ces exigences de droiture et de sens du devoir liés à notre condition d'homme vivant en société. Dans le concret, c'est la vie courante et la relation à autrui qu'il faut préserver de toute dégradation et qui se résument aux devoirs envers soi et envers autrui.

²⁸¹ WEBER Jean- Julien, 1945, *Le Livre des Proverbes. Le Livre de la Sagesse. Le Livre du Cantique des Cantiques*. Texte et commentaire, Paris / Tournai / Rome, Desclée et Cie, Préface.

Parler de livres de sagesse populaire, c'est aussi toucher la préoccupation pour les témoignages de vie. Il ne s'agit pas à proprement parler de biographie, parce qu'on n'est pas intéressé de la même façon par les personnages même célèbres. Il s'agit principalement de ceux qui ont une aventure spirituelle qui pourrait être utile pour soi, parce qu'on aurait des aventures similaires, ou que ces aventures permettraient de débloquer le psychisme et de libérer des énergies jusque-là emprisonnées. C'est le cas des gourous ou des maîtres spirituels qui orientent à travers leur propre vie et leurs enseignements ceux qui les prennent pour guides. Des écrits d'hommes et de femmes spirituels comme saint Jean de la Croix, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse d'Avila..., des papes, et de beaucoup de gourous, etc., seront des guides pour orienter l'aventure spirituelle d'un nombre plus ou moins important de personnes. Il y a autant de doctrines ou de contenus spirituels populaires qu'il y a de communautés aux diverses nominations dont la renommée se répand. La Bible renferme de ces biographies et autobiographies de témoins de Dieu comme les prophètes, les patriarches et autres personnages bibliques.

4.3.2. Un vaste domaine de définition

Un exemple de livres sapientiels parmi tant d'autres est celui d'un livre écrit récemment par Vissac Thierry.²⁸² Il y traite de plusieurs thèmes qui permettent de progresser vers l'éveil comme l'effondrement, l'accueil, le sexe et l'unité, la relation maître et disciple, la souffrance et l'ego, la peur, la mort et le pressentiment de la liberté, etc. Ici, c'est le contenu populaire qui caractérise le livre de sagesse populaire. C'est le signe que l'homme a besoin d'être tiré par le haut pour se familiariser à la vertu. Ce qui est réconfortant, c'est la liberté avec laquelle on s'oriente vers ces moyens de ressourcement comme pour exprimer une soif intense de spiritualité de ce monde trop esclave du matériel.

Aujourd'hui, c'est davantage les accompagnements dans les moments les plus importants de la vie, comme comment être mère ou père de famille, comment vivre en couple, comment faire son deuil quand on se trouve dans cette situation, et même dans l'un des thèmes que privilégie l'éducation : comment travailler en groupe avec ce que cela requiert

²⁸² VISSAC Thierry, 2007, *Le singe et le sentier du sage : pièges et illusions de la démarche*, Castelnau-Montratier, La Parole vivante

de préparation psychologique, qui véhiculent une sagesse telle qu'elle attire un grand nombre d'individus.

Les livres ésotériques comme exotériques ne foisonnent pas moins aussi d'enseignements orientés vers l'initiation, soit d'un auditoire réservé qui n'est pas moins ouvert à tout demandeur ou soit d'un public plus large. On y fait usage des pendules, de la radiesthésie, des pentacles, des talismans, des médailles, des objets religieux (crucifix, cierges, encens, tapis...), des jeux divinatoires, la cartomancie, les boules de cristal, des poudres magiques, les rites vaudou, les ondes, et des objets magiques de tous genres.

À tout ceci, il faut ajouter les livres de bien-être qui constituent autant de savoir-faire pour mieux maîtriser son corps ou son esprit. Ces livres proposent des savoir-faire qui utilisent la médecine traditionnelle, en particulier les plantes, les huiles, les parfums, les objets et bijoux magnétiques, etc., qui retiennent l'attention d'un nombre de plus en plus important de gens.

4.3.3. La sagesse du livre

Aujourd'hui, de façon particulière, la sagesse se mue en spiritualité. Jean-Louis Schlegel, sociologue de la religion, directeur de la *Revue Esprit*, après seize années passées aux Éditions du Seuil, s'est prononcé à son sujet au cours d'une conférence à l'Université de Metz sur le thème : « *Le livre de la sagesse aujourd'hui. Le point de vue d'un éditeur.* » (Île de Saulcy, 30 novembre 2003).

Le livre de la sagesse représente aujourd'hui environ 4% de l'édition de l'année. Et pour oser une comparaison, les livres de sagesse par exemple ont un chiffre d'affaire supérieur à celui des Sciences Humaines. Ne voulant pas utiliser le mot « *sagesse* » qui brasse large, on préfère dire aujourd'hui « *Livres de spiritualité.* » La spiritualité exprime le vécu, l'expérience humaine. Elle traduit l'aspect initiatique de la vie, l'expérience intérieure, et est très accordée à l'individu. Elle conforte l'individu dans la pensée que chacun peut trouver son chemin. Avec la mondialisation du spirituel et la démocratie, chacun retrouve la certitude de pouvoir accéder à cette « *religion* » de la vie. D'où la sagesse à la carte. Spiritualité et sagesse entrent dans le grand marché commercial : celui de la tradition mystique des religions monothéistes, qui se vendent désormais à bout de bras.

Le fond commun de la demande, c'est de vouloir être mieux avec soi, avec les autres, dans la société et le temps qui reste à vivre. Il s'agit d'un salut d'abord et avant tout ici-bas. L'autre idée qui lui est comme connaturelle, c'est le désir de guérir son être profond, un désir de thérapie et de décongestion personnelle. Et pour cela, fascinent l'Hassidisme et le Talmud chez le Juif,²⁸³ le Soufisme chez le musulman.

Les livres enseignent comment s'aimer soi-même et aimer le monde. Et en aimant les autres, on se rend heureux. Cette spiritualité s'oppose à l'intellectualisme, parce qu'elle cherche quelque chose de pratique, immédiatement disponible à l'occasion. Ce qui fait office de parent pauvre, c'est la loi. Puisque tout le monde peut parvenir à la sagesse, il n'y a pas de règles à suivre. Chacun se forge sa propre règle.

Une telle recherche laisse entière la question de la sagesse ou en tout cas la contourne. Elle dit cependant la soif de sagesse des gens d'aujourd'hui, mais en même temps ouvre de nouveau le débat sur la sagesse, peut-être celle qui donne du sens dans le non-sens.

4.4. LE LANGAGE DES SIGNES

La sagesse populaire, c'est aussi une affaire de signe. Il existe aujourd'hui une désarticulation importante de l'expression sapientielle à travers les signes. C'est qu'il est né un langage des signes qui est réservé à des catégories particulières de personnes. Il est particulièrement très utilisé par les malentendants et les malvoyants.

Le langage des signes appartient donc principalement à des initiés. C'est un type de communication spécialement conçu pour seconder la communication verbale, et pouvoir plus facilement communiquer sans limites au-delà même des moyens vocaux.

C'est un contraste saisissant avec les sociétés de tradition orale qui utilisent les signes pour se repérer comme naturellement dans la vie, mais aussi et surtout pour renforcer des pouvoirs sur ceux qui ne savent pas voir et comprendre à demi-mot. Beaucoup, parce qu'ils appartiennent à des aires culturelles différentes, n'assimilent pas des signes étrangers. D'autres, parce qu'ils sont très peu éveillés au sein de leur propre culture, sont laissés pour

²⁸³ « Qu'est-ce que la sagesse juive ? Entretien avec Catherine Chalier », dans LE NINEZE Alain, 2000, *La Sagesse, La force du consentement*, Paris, Éditions Autrement, Collection Morales n° 28, p. 38-47

compte dans la communication par ceux qui sont plus habiles. Ce qui fait dire qu'il y a un langage ordinaire pour les non-initiés, et un langage de sages pour les autres.

Bien que ce phénomène ait quelque affinité avec la sagesse, le langage des signes en sagesse populaire, que nous avons choisi de nommer « *langage codé* », est d'une autre nature. Il s'agit d'une part d'objets concrets qui nous renvoient des images de notre agir, et des gestes qui demandent aussi interprétation.

« Les rois scythes [...] envoyèrent à Darius un messenger porteur du don d'un oiseau, d'une souris, d'une grenouille et de cinq flèches. Les Perses demandèrent au porteur de ces dons ce qu'ils pouvaient signifier. Mais il répondit qu'aucune consigne ne lui avait été donnée sinon de remettre les dons puis de partir aussitôt que possible : aux Perses, s'ils sont assez malins, de comprendre la signification des présents. Sur quoi on tint conseil, et Darius fut d'avis que les Scythes se rendaient : eux, leur terre et leur eau ; car, raisonna-t-il, la souris est une bête qu'on trouve dans la terre, où elle mange les mêmes choses que l'homme, la grenouille est une bête de l'eau, et l'oiseau est très semblable à un cheval ; quant aux flèches, dit-il, elles signifiaient que les Scythes lui remettaient leur arme de guerre. Telle fut l'opinion émise par Darius. Mais celle de Gobryas, un des sept qui avaient tué les Mages, fut tout autre. Son raisonnement donna ce sens aux cadeaux : " A moins que vous ne deveniez, Perses, oiseaux, et ne vous envoliez dans les airs, ou souris, et ne vous cachiez dans la terre, ou grenouilles, et ne sautiez dans les lacs, vous serez percés par ces flèches, et jamais ne rentrerez au pays". »²⁸⁴

Nul n'ignore que les écritures primitives des Hébreux étaient des symboles d'animaux et d'objets, et que l'Égypte connaissait l'écriture faite de traits. L'écriture des Assyriens, des Mèdes et des Perses était faite de signes de fer de lance ou en clous diversement combinés.

²⁸⁴ HERODOTE, *Quatrième livre*, section 131 et Sq, cité par GELB Ignace Jay, 1973, *Pour une théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion, p. 6-7.

Il faudra bien être initié pour se retrouver dans ces symboles. Le langage des signes actuels qui permet de communiquer avec les malentendants serait à l'image de ces formes primitives d'écriture qui parlent d'elles-mêmes. Aujourd'hui, on donne volontiers des fleurs pour exprimer des réalités concrètes inhérentes aux sens qu'on donne aux différentes couleurs de l'arc-en-ciel : le rouge pour exprimer l'amour, le blanc la pureté ou la virginité, le violet le deuil, etc. Même le geste du don est traversé par la sagesse. On ne doit rien faire au hasard.

Ce que beaucoup d'équipes de jeux africains aiment utiliser de nos jours, le choix des noms d'équipe en fonction des noms mythiques d'animaux (« *Lion indomptable* », « *Éperviers* », « *Pharaons* »), n'est en réalité qu'une façon d'exprimer des manières de vie courantes : être éperviers pour avoir les autres en proie facile, être pharaon pour asseoir sa domination sur les autres, être lion pour être intouchable, etc. Dans la Bible comme dans les sociétés traditionnelles, les noms ou mieux les prénoms formulaient pour ainsi dire un destin sur la personne ou indiquaient une vertu qu'elle incarne davantage. « *Jacob* » dans la Bible signifiait « *fort contre Dieu* », de même que « *Pierre* », « *Rocher* ». A propos de la bénédiction des fils de Jacob, Juda sera appelé « *Lion* » (Gn 49, 9). Les animaux comme les objets mythiques identifient une personnalité ou une vertu, mais en même temps expriment une réalité du vécu quotidien, de la sagesse populaire.

Comme indiqué dans la tradition akposso, toute l'expression orale était construite sur des paroles énigmatiques. Aux enfants, on pouvait parler un langage sans tournure énigmatique. C'est-à-dire qu'à chaque mot on donnait son sens littéral, jusqu'à l'âge de raison où le jeune garçon ou la jeune fille est appelé à se mettre à l'école de la sagesse. C'est particulièrement à l'école des énigmes et des devinettes que les enfants sont initiés au langage des signes :

« *Celui qui l'a fabriqué l'a vendu ; celui qui l'a acheté ne l'a pas utilisé pour lui-même ; celui qui en a bénéficié ne l'a pas vu. Qu'est-ce que c'est ? (Le cercueil) »*

« *Je possède un animal. Quand il a faim, il mange ses intestins, et quand il a soif, il boit son sang. Qu'est-ce que c'est ? (La lampe à pétrole). »*

Il y a des moments où la syntaxe courante reste inappropriée pour exprimer certaines vérités ou pour s'exprimer sur certains événements trop complexes de la vie. Le langage des signes est un complément nécessaire qui prolonge étonnamment l'univers des expressions orales et écrites et ouvre une infinité d'éventualités de communication. Le négliger ou l'ignorer, c'est choisir de se couper d'un univers infini de communication, et donc d'un monde tout aussi grand que ce que nous vivons ordinairement.

Conclusion :

Bref, la sagesse humaine se veut pour ainsi dire cette science qui tient compte de tout, parce qu'elle a tout expérimenté. Et pour dire que rien ne lui échappe, elle adapte un proverbe ou un dicton, un texte ou un geste à toute chose. C'est une façon pour nous de penser que tout est connaissable, même si chacun ne peut expérimenter effectivement qu'une partie de l'univers du savoir. Le monde, l'existence, l'étant est incommensurable. Quelles que soient les microsciences, elles ne peuvent épuiser le réel que l'imaginaire des hommes essaie d'explorer à travers les sagesses populaires. Toute étude est partielle. Et donc que l'univers des sagesses populaires dépasse infiniment en étendue celui des sciences systématiques.

CHAPITRE V. LES SAVOIR-FAIRE : LES EXPERIENCES

Parler de sagesse populaire revient à parler aussi de ceux qui la produisent, les dépositaires. Si la sagesse populaire a le visage de la Tradition, de la Raison et de la Foi, le sage ainsi identifié partage aussi les mêmes catégories : ils peuvent être pris pour des anciens, pour des savants à l'image des Grecs, et pour des hommes mus par Dieu comme la Bible nous les présente.

On pouvait penser que dire « *sagesse populaire* » c'est viser l'anonymat, tant il est vrai que la sagesse populaire émerge d'un long parcours qui altère l'identité des promoteurs. Mais ce qu'on sait c'est qu'elle est certainement issue d'individus inspirés qu'on peut appeler simplement « *sages* ». Empruntant l'idée à Mircea Eliade, Louis Bouyer commente :

*« C'est, en effet, à des personnalités exceptionnelles, tant par les dons innés qui pouvaient être les leurs que par les épreuves auxquelles ils se sont librement soumis, que l'humanité doit ses découvertes essentielles, ses progrès décisifs. »*²⁸⁵

Cela ne veut pas dire que ceux-ci soient les seules références en matière de découvertes. Ils n'en sont souvent que les moteurs ou mieux les éveilleurs d'une masse d'individus dont le rôle n'est pas moins important. Les sages livrent un répertoire important d'expériences utiles, mais aussi indispensables pour la vie.

La tradition applique la sagesse à trois dimensions principales de l'existence :

- Application à l'enfance

Un enfant sage c'est celui qui présente les signes d'un enfant éduicable, malléable, docile. Inutile de savoir sur quel modèle éduquer les enfants. Notre histoire en a produit une grande variété. Mais l'essentiel, c'est qu'il est demandé aux enfants de répondre à ce que

²⁸⁵ BOUYER Louis, 1994, *Sophia ou le Monde en Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, p. 19, commentant ELIADE Mircea, 1951, *Le chamanisme*, Paris

les anciens (entendus dans le sens de ceux qui les ont précédés dans l'existence) attendent d'eux. Leur sagesse, tout en gardant une certaine autonomie, est liée à celle des anciens. Généralement, on ne leur demande pas d'innover à tout prix, mais de savoir imiter. C'est la dimension éducative de la sagesse qui prime ici. La sagesse s'apprend, en commençant par l'éducation familiale qui donne des repères et forme aux diverses dimensions de l'imaginaire communautaire. L'important dans cette éducation, c'est cette détermination à avoir un enfant qui reflète la grandeur de ses parents. D'où le désir ardent d'en faire un homme attentif et donc non dissipé, un enfant inventif, créatif, chercheur, un enfant de bonne volonté et travailleur, bref un enfant sage. L'éducation est censée donner toutes ces qualités. Pour Paul Foulquié, c'est l'enfant qui n'oppose pas d'obstacle à son éducation.²⁸⁶

- Application aux *Anciens*

La sagesse des Anciens est centrale. C'est la sagesse en sa face la plus fondamentale. Elle dit tout de la sagesse, puisque la capacité d'apprécier et l'art d'inventer la vie reviennent aux personnes mûres. Dans toutes les sociétés et particulièrement dans les sociétés traditionnelles, la sagesse des Anciens prime tout. Elle est l'idéal même de la vie. Elle dit particulièrement le savoir-faire et l'efficacité et la densité de discernement et d'action des générations anciennes. L'accent n'est pas nécessairement mis, comme on le voit, sur l'âge, mais sur l'accumulation d'expériences souvent utiles mais parfois non utiles immédiatement. Ces dernières ne sont pas exploitables manifestement, mais sont prêtes à être associées à d'autres expériences plus manifestes. Et l'une des grandes vertus qui permet d'y accéder, c'est l'attention, elle aussi à la fois théorique (perspicacité) et pratique (en tant qu'absence de distraction physique), une implication totale de sa personne dans ce qu'on est et ce qu'on fait.

²⁸⁶ FOULQUIÉ Paul, 1971, *Dictionnaire de la langue pédagogique*, "Sage", Paris, P.U.F.; Robert LAFON, 1969, dans *Vocabulaire de la psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*, "Sage", Paris, P.U.F., dira : c'est le contraire de turbulent, d'instable et de dissipé. En présentant la sagesse en éducation comme la forme idéale du comportement d'un enfant, il ne faut tout de même pas ignorer qu'il y en a beaucoup de fausses par apathie, asthénie, aboulie, fatigue, dépression, maladie, dissimulation, etc. Il conseille de se méfier de l'enfant trop sage.

- Application aux *décisions*

L'homme est souvent pris dans des dilemmes inextricables qui demandent des choix décisifs. On pourra ainsi mesurer la valeur d'une décision par rapport à ses implications dans l'espace et le temps. L'universel, entendu dans le sens propre, c'est-à-dire qui couvre l'univers le plus entier possible, est ce qui est particulièrement recherché dans la prise de décision. Il en est des décisions dont les conséquences bonnes se pérennisent dans le temps, ou bien lui résistent. Une décision est sage si elle donne l'impression de ce qui convient toujours et partout. Dans les cas de dilemmes profonds comme le choix pour l'âne de Buridan, partagé entre la botte de foin et le seau d'eau, c'est la théorie du moindre mal qui s'impose. Il faut limiter les dégâts. À défaut d'un absolu, le provisoire prend la place, le temps que les conditions deviennent favorables pour aller plus loin. Pour le sage, le choix est toujours de l'ordre de l'excellence. Ce qui ne veut pas dire que le choix est fait selon l'évidence. Si le sage fait un choix qui n'est pas évident pour tous, c'est qu'il a découvert d'autres astuces non évidentes pour le commun des mortels, et que seul le temps tranchera en sa faveur. Comme on le sait trop, la décision du sage est mesurée. Voilà pourquoi la sagesse désigne aussi l'acte de prudence.

Ces applications, loin d'être des considérations isolées, désignent plutôt les caractéristiques courantes de la sagesse, caractéristiques sans lesquelles l'aspect populaire de la sagesse serait occulté et même ignoré.

5.1. L'ANCIEN ET LE VIEILLARD

L'ancien n'est pas nécessairement le vieillard. Alors que la vieillesse se compte au nombre des années de vie qu'on accumule, le statut d'ancien correspond davantage à une sédimentation d'expériences. Il est souvent lié à une place que l'on occupe dans la société, soit à cause de l'accumulation d'expériences, soit en vertu d'une certaine qualité que l'on incarne, soit encore à cause de l'importance de la responsabilité qu'on occupe.

Quand saint Paul au cours de ses voyages apostoliques nomme des anciens des communautés qu'il fonde, ceux-ci ne sont pas nécessairement les plus âgés, mais plutôt ceux qui sont aptes à assurer la responsabilité de continuateurs de la mission évangélique. Ceci se vérifie aussi dans les sociétés occidentales où l'ancien est aussi appelé « *Doyen* », soit pour les qualités qu'il possède, soit pour la tâche à laquelle il s'attèle. Même élèves et

étudiants, bien qu'ils soient encore jeunes, se choisissent entre eux des doyens à qui ils confient leurs principales préoccupations (un service d'ordre par exemple) ou des doléances auprès des supérieurs. Ils ne sont pas nécessairement exemplaires en tout point de vue. Ils ne font que veiller sur le bon ordre et la cohésion entre les différents acteurs du groupe. À ces distinctions, il faut ajouter les contextes culturels dans lesquels baignent ceux-ci, qui sont parfois déterminants dans les considérations à leur accorder.

Dans les sociétés traditionnelles en général et en Afrique en particulier (le cas du Togo étant une illustration parfaite), anciens et vieillards sont très valorisés. Ils peuvent être pris l'un pour l'autre et indistinctement. L'ancien est celui qu'on consulte pour s'initier aux mystères de la vie ou pour trouver des solutions à beaucoup de problèmes qui se posent presque quotidiennement. Il peut être assimilé au vieillard, au maître des initiés ou au roi et à ses notables. Sa désignation traduit son savoir-faire.

« Le vieillard dans la solitude de sa case, le Conseil des anciens sous l'arbre à palabre, le Maître des Initiés au bois sacré des circoncis, ne sont pas à la recherche de la sagesse. Ils la possèdent et leur souci est de la transmettre aux jeunes générations, comme eux-mêmes l'ont reçue des générations précédentes » disait Blewusi Fidèle.²⁸⁷

Le vieillard se distingue essentiellement par son expérience du réel et du monde comme il va, et par sa capacité à dénouer les énigmes de la vie, capacité généralement liée à son expérience. Peu importe qu'il doive être un homme ou une femme. Évidemment tous n'ont pas la même considération. Celle-ci dépend parfois de la fascination que le vieillard a auprès des jeunes générations qui gardent elles aussi leur critère d'intérêt. Mais en général, le vieillard dispose d'une notoriété sans pareille.

« Il était une fois... Un roi rassembla devant son palais tous ses sujets et leur dit : "Chers fils, chers administrés, et particulièrement vous, jeunes gens, j'ai décidé de vous confier les rênes du pays. Pour ce faire, je vous ordonne de massacrer toutes les personnes de plus de trente ans".

²⁸⁷ BLEWUSI K. A. Fidèle, 1982, *L'Anthropo -Cosmo -Sociologie négro-africaine I, Les rites de passage*, Notes, "École Normale Supérieure", Atakpamé

Les ordres du souverain furent aussitôt exécutés. Mais l'un des sujets du roi, qui n'eut pas le courage de tuer son vieux père, alla, nuitamment, le cacher dans la forêt.

Le monarque s'étant assuré de l'obéissance de ses administrés, les convoqua de nouveau et leur demanda de lui tresser une grosse corde avec de la terre de barre. Les sujets rivalisèrent d'ingéniosité. Mais chaque fois qu'ils essayèrent d'utiliser la corde, celle-ci se cassait. Voyant approcher le terme du délai imparti par le roi, les jeunes gens furent saisis d'effroi. Ils voyaient déjà tomber leurs têtes sous le sabre du bourreau. Et chacun de se lamenter et de pleurer.

Sur ces entrefaites, le jeune homme qui avait caché son vieux père, s'en alla le trouver dans la forêt; et le vieillard de lui dire : "Mon enfant, cesse de t'émouvoir. Va et, au jour dit, après t'être prosterné trois fois dans la poussière devant le roi, demande-lui de vous montrer, afin que vous vous en inspiriez, le modèle de corde tressée par les ancêtres."

Tout le monde se rassembla devant le palais royal et, tandis que tous les autres tremblaient d'émotion, le jeune homme s'avança, se prosterna trois fois et dit : "O grand roi, maître de l'univers, nous avons en vain essayé de tresser la corde que vous avez commandée. Aussi, nous voyez-vous à genoux, pleurant et gémissant, pour vous demander de nous montrer le modèle laissé par les ancêtres."

Et le maître de l'univers de répondre d'une voix grave et émue : "Non, tous les vieillards ne sont pas morts !"

Le jeune homme avoua son stratagème. Et la parabole de conclure : c'est sur la corde tressée par les ancêtres que l'on tresse la corde nouvelle. La société a besoin de s'enraciner dans l'histoire et la tradition... »²⁸⁸

Pour les sociétés traditionnelles, l'ancien ou le vieillard, c'est d'abord celui qui a un savoir-faire d'artisan. Au moment où on parlait moins ou pas du tout d'inventions scientifiques et techniques médiatiquement relayées, dans le secret, le vieillard invente les modèles artisanaux faisant de lui un génie dans l'art. Ce qui fait en même temps de lui le centre du noyau familial. Et pour beaucoup, le vieillard n'attend rien d'autre que de continuer l'œuvre à laquelle il aura travaillé toute sa vie : l'unification de sa famille d'abord et la solidarité entre tous les membres du genre humain. Cela il l'exprime souvent comme un testament, comme une dernière volonté au soir de sa vie, comme ce vieillard africain qui, sentant sa fin proche, réunit ses dix enfants et leur demande de briser un fagot de dix bâtonnets qu'il a au préalable attaché avec une ficelle. Comme aucun ne réussissait la tâche, il dénoua la ficelle et remit un bâtonnet à chacun. Aussitôt le signal donné, tous les bâtonnets ont été brisés. Alors il leur dit : « *Si vous êtes unis, personne ne peut vous nuire. Mais si vous vous divisez, vous serez détruits comme ces bâtonnets.* » Un tel idéal réaffirme la valeur de la vie en famille, mais en même temps justifie le lien intergénérationnel des membres de la famille qui subsiste à toute volonté d'émancipation.

Ce lien ne s'arrête pas à la mort. L'unité de la famille va jusqu'aux aïeux auxquels on rend un culte de vénération. Le monde des grands ancêtres abrite justement ces anciens qui sont morts, on dirait en langage religieux « *en odeur de sainteté* », et qui sont sources de bénédictions pour les vivants.

La rupture avec les anciens est donc suicidaire pour les jeunes générations. Mais cette haute considération des personnes âgées n'est pas un rempart infranchissable contre les assauts du modernisme. Même dans les pays où le vieillard est intégré ou mieux garde une place centrale dans la famille, un phénomène d'une autre ampleur ne manque pas de surgir : les conflits de générations. Il est essentiellement un conflit né, non pas d'abord du fait que des générations différentes sont appelées à vivre ensemble, mais d'une fusion de

²⁸⁸ DIOULDE Laya, 1972, *op. cit.*, p. 13-14, « Histoire d'Afrique soudanienne », cité par Maurice Diélé directeur général de l'Unesco à la réunion de Ouagadougou 1968

différentes cultures qui finissent par devenir antipathiques. L'école à l'occidentale forme à une vision du monde que les sociétés traditionnelles jusque-là ignoraient. Les jeunes à cette école apprennent quelque chose, certes ! disent les anciens. Mais ils perdaient en même temps les bonnes manières des pères.

Ce sont d'abord les « *gardiens de la tradition* » qui crient au blasphème, considérant que la nouvelle vie des jeunes n'est pas sage. Au contraire, elle est turpitude et éloignée de l'idéal de la communauté. Le conflit est d'autant plus vivace quand les jeunes, formés « *à l'école du Blanc* » comme on dit, refusent de se soumettre aux us et coutumes de leur peuple qu'ils jugent d'ailleurs rétrogrades. La circoncision ou l'incision, le mariage dit « *forcé* » par les jeunes alors que les anciens pensaient entretenir des relations de voisinage, la pratique de la dot qui avait les apparences de la valorisation des filles, les rites d'initiation à la vie adulte ou de veuvage, méthode d'accompagnement dans les moments forts de la vie qui a fait ses preuves, etc., sont autant de sujets épineux qui instaurent une rupture entre deux visions du monde, mais malheureusement aussi entre pères et fils. L'antinomie civilisé et non-civilisé a longtemps meublé les discussions à ce sujet. Il faut plutôt y voir un manque de préparation préalable à une rencontre des cultures. Le terrain pour une entente n'était pas préparé, et les protagonistes du conflit étaient plutôt surpris des positions des uns et des autres. Jusqu'à nos jours, le dialogue de sourds ne s'est pas estompé en beaucoup d'endroits. Il faut dire aussi que malgré ces divergences de points de vue sur la tradition à vivre, les jeunes n'ont pas vraiment choisi de s'émanciper totalement, et la promiscuité par exemple dans les familles n'a jamais été remise en cause.

Aujourd'hui, il y a une reconnaissance réciproque de la valeur et de la tradition et de la modernité, mais cette reconnaissance est sélective. Une génération d'hybride, parfois de mauvais goût, dont nous sommes certainement les échantillons, s'est formée. Ce qui est clair, c'est que cette génération n'est pas assez occidentalisée, et en même temps se trouve excentrée de sa culture maternelle. Jusqu'à présent, aucun nom spécifique ne convient à ce statut.

La Bible voue un culte semblable aux Patriarches chargés de guider le peuple hébreu. Aujourd'hui encore, les croyants vouent un culte aux défunts en général, et à toutes les personnes dont on peut prouver la communion de vie avec Dieu ou avec les dieux. Quelques rares anciens de la Bible ont eu une existence moralement douteuse. Mais ils ont

conservé un respect religieux auprès de leurs administrés. Le roi David n'est pas à exclure de ce groupe. Il y en a aussi dans la généalogie de Jésus, fils de Dieu (Mt 1, 1 et suiv.).

En Occident et dans les sociétés dites « *civilisées* », il y a de nos jours un certain égard pour les anciens qui sont opérationnels. Mais le vieillard est souvent plutôt vu comme ce défunt au sens étymologique du terme, c'est-à-dire celui qui a cessé sa fonction, et qui doit laisser les jeunes marquer à leur manière leur époque. C'est que le vieillard est considéré par endroits comme celui qui n'est plus à la pointe de l'information, ou en clair celui qui n'est plus informé des nouvelles avancées de la science et des nouvelles technologies. Suivent alors les jugements selon lesquels ces vieillards ne sont plus aptes à comprendre les temps que les jeunes générations vivent. Des comportements leur font croire que leur monde est dépassé.

Parfois, la rupture dans les jugements se double d'une rupture physique entre des groupes d'humains qui supportent difficilement un partage de la vie familiale et communautaire. Nous sommes particulièrement à un moment de l'histoire de l'humanité où beaucoup de peuples se posent sérieusement des questions sur la place des vieillards dans la société. Un incident de mauvais goût a crevé l'abcès. Pour mémoire, nous rappelons la canicule de l'été 2003 en Europe où des personnes âgées ont été ignorées jusqu'à ce qu'elles meurent seules dans leur maison. Certaines familles ont même refusé de retirer les dépouilles mortelles.

De fait, dans les pays développés où la valeur travail préoccupe tout le monde, les maisons de retraite se veulent des garderies adaptées pour les personnes âgées. Apparemment, il s'agit de répondre à la question pratique des soins et des services à leur prodiguer, parce qu'elles sont de moins en moins autonomes dans leur mouvement et même dans leur pensée. Dans les visites aux personnes âgées que j'ai eu à faire jusqu'ici, certains se plaisent dans ces maisons parce qu'ils rencontrent des amis avec qui partager des expériences et des moments de convivialité. D'autres cependant se plaignent de se retrouver avec des gens démoralisés qui ne parlent que de leur handicap, et d'être parqués comme dans des garages d'engins usagés, et crient leur désespoir d'être abandonné par les leurs. À cela il faut ajouter des conditions d'hygiène qui ne sont pas toujours satisfaisantes, et les éventuelles catastrophes qui pouvaient précipiter la vie de plusieurs pensionnaires simultanément. Certains, fortement handicapés, seront victimes de maltraitance par des

mains malhabiles. Tous ces cas ne sont bien sûr jamais généralisables. Mais les médias, à l'affût de mauvaises nouvelles, ne cessent d'amplifier ces irrégularités, et donnent l'impression que le vieillard par endroits reste encombrant.

Bien que les personnes qui ont une mission déléguée auprès des personnes âgées et malades soient souvent animées de bonnes intentions, les questions de gériatrie, d'euthanasie, ou de refus d'acharnement thérapeutique sur les vieillards et assimilés, reposent la question de l'utilité ou mieux de la place de l'homme limité par l'âge et la maladie dans nos sociétés modernes.

N'est-ce pas là pour les jeunes générations un procès d'intentions qui est en fait une façon déguisée de réclamer pour soi une certaine autonomie ? Évidemment, tous les vieillards ne sont pas sages et il y en a qui ne sont pas recommandables. On se souvient de ces vieillards aux mœurs douteuses que le prophète Daniel a dénoncés (Dn 13). Il y en a de pareils sous tous les cieux. Beaucoup de chefs d'État qui réclament à tue-tête le statut de sages sont restés des tortionnaires. C'est que la prétendue sagesse des vieillards a aussi besoin d'être rendue sage.

Ce conflit qui est en fait une autre forme de conflits de générations entre jeunes et vieillards n'est pas nouveau. Et les vieillards aussi ne se sont jamais ménagés de critiquer les jeunes. En voici quelques citations :²⁸⁹

« Notre jeunesse (...) est mal élevée, elle se moque de l'autorité et n'a aucune espèce de respect pour les anciens. Nos enfants d'aujourd'hui (...) ne se lèvent pas quand un vieillard entre dans une pièce, ils répondent à leurs parents et bavardent au lieu de travailler. Ils sont tout simplement mauvais. »

²⁸⁹ La première citation est de Socrate (470-399 av. J.-C.), la deuxième est d'Hésiode (720 av. J.-C.), la troisième est d'un prêtre égyptien (2000 ans av. J.-C.) et la dernière, vieille de plus de 3000 ans, a été découverte sur une poterie d'argile dans les mines de Babylone. PETITCLERC Jean-Marie, *Dire Dieu aux jeunes*, Salvator, cité par M.C.R. Mouvement Chrétien des Retraités, *Bâtissons des ponts entre les générations*, Lyon, Livret pour l'année 2008-2009, p. 22

« Je n'ai plus aucun espoir pour l'avenir de notre pays si la jeunesse aujourd'hui prend le commandement demain, parce que cette jeunesse est insupportable, sans retenue, simplement terrible. »

« Ce monde a atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde ne peut pas être très loin. »

« Cette jeunesse est pourrie depuis le fond du cœur. Les jeunes gens sont malfaisants et paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui ne seront pas capables de maintenir notre culture. »

Et comme les jeunes sont aussi appelés à devenir des anciens, ils sont avertis pour que les uns et les autres ne tombent dans des gestes de mépris.

Il faut dire aussi que la crise des cultures a créé une brouille au sein des générations actuelles qui finissent par confondre culture et civilisation. Pour Bouyer Louis,²⁹⁰ la culture est une étape qui conduit à la civilisation. La culture pouvait simplement désigner l'éveil de certaines personnalités à la sagesse qui constitue le moteur de la société.

Le débat actuel pose la question de la crise des cultures. Pour Hannah Arendt,²⁹¹ cette crise est la résultante de l'expérience du monde moderne confronté à la tâche de se définir et de se redéfinir en n'ayant plus le recours de la tradition, de la religion et de l'autorité pour se projeter dans son avenir. Ce qui fragilise les cultures aujourd'hui, c'est ce dépouillement dont elles sont l'objet. Alors qu'elles avaient eu une histoire et qu'elles avaient traversé des époques et des événements très marquants. Inventer une culture ex nihilo suppose d'en avoir la trempe et de choisir de s'inscrire dans la durée. Hannah Arendt considère qu'il s'agit du problème de nos cultures modernes. Par contre Clermont Gauthier et Maurice Tardif²⁹² considèrent pour leur part que cette crise est le fruit du renouveau apporté il y a

²⁹⁰ BOUYER Louis, 1994, *op. cit.*

²⁹¹ ARENDT Hannah, 1989, *La crise de la culture*, « Le concept d'histoire », Paris, trad. Gallimard.

²⁹² GAUTHIER Clermont et TARDIF Maurice (dir.), 1996, *La Pédagogie. Théories et pratiques de l'antiquité à nos jours*, Gaëtan Morin éditeur.

déjà plus de deux millénaires par la culture intellectuelle et scientifique inaugurée par des savants grecs. Les cultures se seraient fragilisées depuis que la science et la technologie ont pesé sur les différents acquis des générations anciennes. Il s'agirait alors d'une revanche du présent sur le passé. Mais le problème demeure, du fait qu'il s'agit de maîtriser les cultures d'aujourd'hui et non d'hier.

Évidemment, cela n'a jamais été le cas dans l'Antiquité. Les cultures sont plutôt un objet de convoitise, un bijou rare, une richesse. Les anciens ne pouvaient avoir la tentation de boudier une culture, tellement elle est précieuse.

« Il n'est pas nécessaire que la culture authentique soit supérieure ou inférieure ; il suffit qu'elle soit harmonieuse, équilibrée et qu'elle vive en parfaite adéquation avec elle-même. Elle est l'expression d'une vision du monde richement différenciée, et pourtant cohérente et unifiée ; chez elle, tous les éléments de la civilisation ont une signification l'un par rapport à l'autre. Dans sa forme la plus pure, c'est une culture dont tous les traits sont animés d'un sens et dont aucune des parties essentielles au fonctionnement ne provoque un sentiment d'efforts mal employés, de frustration ou de crainte. »²⁹³

Seule l'harmonie peut empêcher tout conflit stérile entre les générations d'hommes.

5.2. LE CONSEIL DES SAGES

Contrairement au vieillard dont l'acceptation varie selon le crédit qui lui est accordé, le conseil des sages, lui, semble s'imposer à tous les niveaux de la société. Il est l'instance la plus haute des sociétés traditionnelles. Dans les Républiques, on parle de Conseil de Ministres, de Sénat, de Parlement, etc.

On aurait pu croire que c'était dans les temps anciens des groupes organisés autour des croisades, des invasions d'autres peuples, ou qui se défendaient contre des attaques étrangères, mais qui se seraient convertis pour troquer la guerre contre la paix. Mais en général, il y a partout des artisans de paix et des va-t-en-guerre. Les membres sont généralement choisis en fonction de l'autorité qu'ils possèdent, de leur sagesse ou de leur

²⁹³ SAPIR Edward, 1967, *Anthropologie*, vol I, 1^{ère} édition 1924, Paris, Les Éditions de Minuit, p. 142

force de rassemblement. Mais surtout, ceux-ci doivent posséder l'art de travailler ensemble et de gérer la chose publique. L'organisation cherche à préserver l'équilibre entre le politique, le social et le culturel.

Le Conseil des sages est réclamé dans les sommets des chefs d'État (aujourd'hui du monde entier, même au Vatican où les cardinaux jouent le rôle de conseil de sages) comme une meilleure part de l'héritage de la culture africaine à l'humanité ou en tout cas comme ce qui réussit le mieux dans l'organisation africaine de la cité. À cause de cette réussite, le phénomène s'est répandu comme une traînée de poudre dans le monde. L'O.N.U, l'U.A (anciennement O.U.A.), l'U.E. (anciennement C.E.E.), l'O.T.A.N.... pour ne citer que ceux-là, jouent tout ou partie du rôle imparti aux Conseils des sages.

Ce que le Conseil des sages est aux sociétés traditionnelles, les Patriarches, les Juges, les Rois et leur entourage le sont pour la Bible. Le monde religieux en général dispose d'un chef avec des acolytes pour la gestion de la chose religieuse. Comme dans les sociétés traditionnelles, des critères rigoureux favorisent leur élection. Dans le Judaïsme, les membres étaient des chefs religieux qui siégeaient au Sanhédrin, le plus grand tribunal des juifs. Ce dernier comprenait soixante-et-onze membres présidés par le grand prêtre. Ils pouvaient aussi, par mandat du peuple, consulter le Seigneur (Ez 20, 1). Le cas de Jésus avec ses disciples sort évidemment de cette catégorie, mais ils seront unis après la résurrection pour accomplir cette charge de gouvernement continué aujourd'hui par le Pape et ses pairs les Cardinaux et les Évêques. Autour des apôtres, il y avait des anciens qui étaient consultés régulièrement et particulièrement au sujet de l'intégration des païens dans la nouvelle communauté issue de la résurrection (Ac 15, 2). Saint Paul, « *l'apôtre des nations* », dans ses voyages n'a pas choisi que des anciens. Il a surtout constitué des conseils des anciens qui dirigeaient les églises locales qu'il venait de fonder. Les vingt-quatre anciens de l'Apocalypse de saint Jean gardent une signification symbolique du peuple élu, et l'on peut dire qu'ils siègent à la cour céleste.

Bien que le système des conseils de sages se soit modernisé, la structure reste la même : un chef (ou un dirigeant), et autour de celui-ci, des conseillers. Le conseil des sages est l'instrument privilégié de pacification du peuple. Les notables sont représentatifs des clans, des familles ou des quartiers et à l'échelle continentale ou internationale, des États. Il s'impose surtout dans les situations de conflit dans toutes les sociétés, à commencer par les

querelles de voisinage jusqu'aux litiges de terrains en passant par les fautes liées au non-respect des symboles de la République, aux tabous et aux coutumes. Son importance réside dans la gestion politique des affaires.

De ces conseils de sages et malgré leur savoir-faire politique, il n'est pas surprenant d'avoir un bilan mitigé : une très grande structuration ou une excellente organisation du monde pour peu de paix. C'est que la trop grande structuration politique est parfois un frein à l'épanouissement des libertés individuelles. « *Summum ius, summa injuria* » dit-on souvent. Des révolutions ont pu naître pour réclamer en vain ce droit. Même la simple appellation « G8 » ou « G20 » peut être synonyme de division du monde en grand et en petit, signe de frustration pour les petits, et d'orgueil et de démesure pour les grands.

Les hommes n'ont jamais été aussi divisés. Le progrès creuse l'écart entre les hommes. La faim arrive parce que les hommes exploitent abusivement les ressources naturelles... Le conseil des sages doit veiller à rester toujours sage.

5.3. LE GOUROU, L'INITIATEUR

Le gourou est tantôt le maître spirituel, tantôt le maître des initiés. Sa mission l'identifie à un personnage mystique qui garde des trésors (de l'esprit) dans le plus grand secret de sa vie, mais aussi celui qui comprend mieux les situations spirituelles les plus complexes pour y apporter des remèdes et des réconforts. Il est aujourd'hui relayé par le psychologue, ou, pour fournir des remèdes à des maux, par des psychiatres.

L'initiation est avant tout cet ensemble d'enseignements aussi bien théoriques que pratiques pour conduire un individu d'une situation de base à un statut supérieur ou même d'élite. L'enseignement recoupe souvent tous les domaines de la vie, depuis l'habileté dans l'art jusqu'aux habitudes morales et spirituelles de la société dans laquelle on vit. Pour les sociétés traditionnelles orales, il s'agit principalement de faire passer le jeune garçon ou la jeune fille dans le monde des adultes. On comprend bien pourquoi l'initiation a besoin, dans pareilles sociétés, de se faire à toutes les étapes de la vie, dès la conception jusqu'à la mort. Et pour citer quelques étapes, il y a la sortie du nouveau-né d'une semaine de naissance, la puberté, le mariage, la prise de responsabilité publique comme la chefferie ou l'art de la divination, le veuvage, etc. La forêt sacrée est le lieu favori pour pareilles initiations. On y pratique la circoncision ou l'incision, les tatouages, les manipulations

d'objets sacrés, et même parfois l'acquisition de forces occultes. Il y a une initiation de base qui se pratique à la maison comme le respect des anciens et des us et coutumes qui n'ont pas besoin ni de gourou, ni de cadre mystérieux.

Dans les sociétés occidentales, l'initiation revêt un caractère moins mystique. Elle touche principalement le monde bourgeois qui tente de se distinguer des basses classes, mais aussi l'éducation intellectuelle qui forme à des méthodes de lecture, d'écriture, de raisonnement. L'aspect mystique est réservé aux cercles théosophiques et aux Fraternités mystiques dont les secrets sont verrouillés aux personnes qui ne sont pas membres de ces communautés initiatiques. Comme nous l'annoncions il y a peu, la psychologie et la psychiatrie permettent de mieux comprendre l'homme de l'intérieur, jusque dans son psychisme, et conduisent souvent à rétablir l'homme dans la possession de tous ses sens, dans un mieux être en soi et dans sa relation avec l'extérieur. Pour ce faire, des compétences sont requises.

Il y a des situations d'initiations similaires dans les groupes religieux. La mystique chrétienne va par exemple structurer la démarche spirituelle en y fixant des étapes de progrès : les commençants, les progressants et les parfaits, qui correspondent à des stades de conversion, d'imitation et à la charité inventive. Les commençants s'engagent sur le chemin de conversion en luttant contre le mal sous toutes ses formes y compris les mauvaises habitudes installées par soi-même. Les progressants s'exercent à la vertu par une imitation de modèles présents pour se forger du caractère. Et les parfaits inaugurent le stade de l'autonomie spirituelle où l'on innove et produit des fruits de l'esprit et des actes héroïques de charité. Là aussi, il y a nécessité d'initiation par des personnes qui maîtrisent le domaine spirituel et qui sont capables d'inviter à des expériences profondes. Mais le plus souvent, c'est l'Esprit lui-même qui mène le jeu et qui instaure une certaine continuité avec Dieu.

Il est vrai que tout le monde ne peut être initiateur. Certains, hélas ! désorientent au lieu d'orienter, même si l'orientation demande parfois que l'on change de direction. Il faut une sagesse dans la fréquentation des initiateurs. Certains usurpent l'appellation, d'autres satisfont à des désirs nuisibles machiavéliques, d'autres encore en profitent pour soumettre leur disciple à des dépendances. Les initiations n'aboutissent pas toujours au bonheur. Certains se sont retrouvés après des séances d'initiation avec des pouvoirs nuisibles dont ils n'ont que faire, d'autres s'en sont sortis psychologiquement perturbés. Il y a parfois des

chemins de non-retour qui ne sont pas toujours de nature à promouvoir l'être et le bien véritable de l'homme. En Afrique par exemple, des circoncisions, des incisions, des rites mystiques ont entraîné plus d'un décès d'initiés, et si ce n'est pas le cas, des psychismes ont été perturbés à cause de la profondeur des expériences, si bien qu'on en garde des séquelles toute la vie.

Il faut dire que le monde ne peut se passer d'initiateurs. Leur place n'est pas moins réclamée aujourd'hui dans une société où le besoin de réussir sa vie ne laisse personne indifférent, et où la nécessité de mieux comprendre comment va le monde et la vie en vue d'en tirer le maximum de bien-être se fait impérieuse. Ce qu'il faut redouter, c'est l'excessive recherche d'une maîtrise de la vie qui n'existe pas, ou qui, loin d'apporter le bonheur, tourne bien au drame. La vie n'est pas aussi sûre qu'on le croit. Elle est aussi surprenante. Il faudra ainsi compter aussi avec les incertitudes.

5.4. LE SAVANT

Le savant, c'est le philosophe (au sens de chercheur à la manière de Thalès, ou une certaine habileté comme chez Socrate), mais aussi le génie, l'éveillé, l'herboriste, le médecin, l'astrologue, le scribe, l'artiste, etc. Ce savoir qui fait le savant n'est pas seulement théorique, il est aussi pratique. On peut aussi dire qu'il est une théorie qui permet d'agir, ou une pratique qui aide à mieux percevoir le vrai sens des choses. Le savoir-faire du savant est donc immense.

Il est vrai que parler du savant en sagesse populaire peut prêter à confusion. On est porté à croire qu'on s'établit dans la sagesse savante. Mais il n'en est rien. Le sage, quel qu'il soit, est forcément un savant. Tout savant n'est pourtant pas un sage. On pourra schématiser en disant que le savant sait chaque chose dans les détails et que le sage sait toutes les choses dans leur globalité et surtout la fin qui leur convient. Mais toujours est-il que dans la classification des savoirs, la sagesse est maîtresse de tout, elle juge de tout. Et Descartes, dans sa définition de la sagesse, en donne les précisions : « *une parfaite connaissance des choses que l'on peut savoir...* », et pas nécessairement une connaissance précise qui est celle du savant. En tout cas c'est la manière d'aborder le savoir qui les départage. Si la sagesse va facilement avec la science, on demande pourtant à la science d'être sage. Une certaine prudence lui est demandée.

En culture orale traditionnelle, le sage n'a jamais rien écrit. Mais il a beaucoup de choses à enseigner, des réalités issues de son expérience de la vie et du monde. L'occidental distingue entre un savoir qui est agitation intellectuelle ou pure élucubration, et un savoir qui livre les secrets sur la manière de vivre. Pour le vécu quotidien, ou la théorie se met au service de la pratique et l'éclaire, ou s'efface devant elle.

En spiritualité, la distinction est plus radicale : la raison raisonnante s'efface devant l'intuition. En même temps que la raison est supposée, dans l'expérience spirituelle profonde, elle est dépassée par la sagesse. Il s'agit de sentir de l'intérieur, et pour emprunter l'expression de Blaise Pascal,²⁹⁴ « *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.* »

Nous avons nommé plus haut Thalès tombé dans un puits en auscultant le ciel. Nous avons aussi relevé dans les traditions orales les conflits d'approches entre l'école occidentale naissante et l'école domestique qu'on apprécie mieux pour sa praticité, son incarnation dans le quotidien. Saint Paul opposera la sagesse du Christ et la sagesse du monde, pour signifier les implications pratiques qui les séparent.

La méthode d'acquisition du savoir en est pour quelque chose dans les distinctions à faire. Le savant au sens technique du terme cherche à dominer le réel et à lui imposer des contours. Le mouvement consiste à envahir l'être pour en faire un objet de connaissance. L'accent est mis sur le sujet connaissant qui va, bien sûr avec ses outils, vers son objet. Alors que chez le sage, le privilège est donné aux objets qui informent le sujet. Ainsi le sujet n'est plus le dominateur, mais le dominé, puisqu'il ne sait rien si la nature ne livre pas ses secrets. Les religions à mystère valorisent cette dimension d'un savoir qui n'est pas produit, mais reçu. Ceux qui récoltent les champignons ou les connaisseurs, les mycologues, savent qu'il y a un savoir-faire pour que le champignon se livre, par exemple en se positionnant en direction du soleil. En d'autres positions, la cible ne livre pas tous ses secrets. Ce sont des techniques du même genre que des herboristes ont réussi à apprivoiser : le secret des plantes. Elles ont une infinité de vertus selon les saisons, les heures de la journée, les vertus propres aux différentes parties et même selon la manière de les récolter qui va jusqu'aux préparations psychologiques et aux postures spécifiques du

²⁹⁴ PASCAL Blaise, 1935, *Pensées*, Paris, Flammarion

corps fort cultivées dans les traditions orales. Et tout ceci, justement pour que la réalité livre toutes ses vertus.

La science, de nos jours, a aussi beaucoup changé. Au lieu qu'elle soit un acquis, elle est continuelle recherche. On cherche pour mieux comprendre, et on comprend pour chercher encore. C'est le style pédagogique propre à la foi. Il faut croire pour mieux comprendre et entrer dans le mystère, et comprendre pour mieux croire et se livrer au mystère. Ainsi, le statut du sage change continuellement en fonction des expériences. Finalement, c'est la docilité aux choses ou la capacité de se laisser mouvoir et émouvoir qui fait le sage. Le savoir véritable, la sagesse, est ce savoir qui transforme l'homme et lui fait adopter de nouvelles attitudes qu'il n'aurait pas eues s'il n'avait pas entrepris une telle démarche. C'est cela, la sagesse qui émerge de l'expérience.

Si la sagesse se rend indispensable aux hommes, c'est aussi parce que le monde nous échappe continûment et de faux indicateurs pourraient toujours nous égarer. À cela, il faut ajouter les effets inattendus qu'une volonté abusive d'une maîtrise du monde et de la vie peut faire advenir. Là aussi, il faut de la sagesse.

5.5. LE SAINT

C'est surtout dans le contexte fortement religieux en général et dans la foi chrétienne en particulier que le saint désigne le sage, celui qui connaît les voies de Dieu et s'y conforme. Dans la plupart des confessions religieuses, le saint c'est aussi le juste, le religieux au sens large du terme. Le peuple de Dieu est désigné dans la Bible comme l'assemblée des saints. Le baptisé en est l'échantillon. Et les hommes qui se font les serviteurs de Dieu sont divers. Il y a les Patriarches, les Juges, les Rois, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, etc. Mais il y a surtout les saints connus de Dieu seul, assemblée dont chacun de nous peut faire partie si c'est cela notre choix et notre élection. L'élection se fait par appel de Dieu à le suivre sur la voie du bien. Ce qui signifie que la sainteté consiste bien à avoir la faveur de Dieu. On dit généralement que le saint est un pécheur pardonné. Mais on oublie souvent de préciser qu'il y a un effort de conversion qui a prélué à ce pardon. De la proximité avec Dieu transparaissent des vertus qui identifient les saints. C'est la même chose dans les religions traditionnelles. Le respect religieux

auquel le croyant se soumet volontairement par une discipline souvent contraignante doublée d'observance de règles rigoureuses est payant et accroît la vertu.

La soumission des saints à la volonté des dieux est tellement profonde que leur plus grande vertu est l'humilité. Ils sentent en eux les effets de la grâce sans laquelle ils ne seront pas ce qu'ils sont. L'Église catholique reconnaît en eux le débordement des vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, la plus grande des trois comme le souligne saint Paul, c'est la charité (1Co 13, 13). Pour une fois, la sainteté ne se définit pas par une auréole, ni par une communauté si spirituelle soit-elle, mais par une élection et un rayonnement intérieur de lumière issue de la proximité avec Dieu.

Les saints connus de Dieu seul, et même ceux qui ont été officiellement reconnus comme tels par l'église, n'ont pas toujours été irréprochables en tout point de vue. Seulement ils ont la faveur de Dieu. Certains ont accompli des actes héroïques, d'autres ont servi Dieu et leurs frères dans la discrétion la plus totale. La canonisation ne fait pas d'eux des irréprochables, mais reconnaît leur vie livrée à l'esprit d'amour. Et en même temps, c'est l'occasion d'une catéchèse pour l'Église quand Elle est appelée à proposer quelques-unes de leurs vertus principales à l'imitation des croyants.

Pour la culture intellectuelle, le saint n'est pas un vocable fréquemment usité. Le saint, c'est avant tout l'homme vertueux en qui se déploient la justice, la paix, la bonté... tout ce qui est louable dans la société. La société se charge de récompenser ses héros par des reconnaissances, le Prix Nobel de la paix par exemple. En France, les valeurs d'égalité, de fraternité et de liberté sont choisies pour servir d'idéaux aux citoyens. Elles sont des codes de bonne conduite. Le citoyen idéal, c'est celui qui incarne ces valeurs. Ce sont même des facteurs-clés d'appartenance à la Nation, facteurs sans lesquels on s'exclut de la société ou on renonce à la citoyenneté. L'idéal est de les intérioriser au lieu de s'y soumettre comme des esclaves par simple conformisme. Bien que des valeurs précises soient recommandées, la justice et la paix les supplantent toutes dans leur aspect populaire.

Les mêmes valeurs gardent une importance capitale pour les sociétés traditionnelles. Il s'agit principalement des vertus familiales et des interdits sociaux et religieux. Ceux qui doivent faire partie des groupes familiaux (en principe personne n'est libre de s'y soustraire sous peine de malédiction) sont soumis à des rites qui engagent au serment de

fidélité. L'observance rigoureuse des us et coutumes n'est pas seulement signe d'appartenance à la société, à la famille ou au clan, mais condition sine qua none pour avoir la faveur des dieux et des ancêtres et éviter leur colère. Vouloir enfreindre à certains interdits, c'est vouloir mourir ou en tout cas s'exposer au danger. Voilà pourquoi on a toujours gardé la mémoire de ces individus qui se sont soumis à de telles disciplines, qui les ont valorisées et enseignées jusqu'à leur mort et qui sont les modèles du peuple : les ancêtres. En fait être ancêtre, c'est être reconnu pour sage et pour saint. Là, le religieux s'accorde avec le profane. Et l'ancêtre est à bien des égards un religieux.

On se demande toujours si ces adhésions sont vraiment libres et quelle place cette liberté occupe dans la quête du bonheur. En tout cas, il y a une contrepartie qui, loin d'être simplement une récompense pour l'effort fourni, n'en est qu'un encouragement et un élargissement de la liberté pour mieux agir dans la direction du bien.

On convient de dire que l'existence vertueuse se veut d'abord et avant tout une affaire de discipline personnelle que les différentes sociétés érigent en code de vie populaire. Mais il y a aussi la réalité « *société* » ou « *famille d'appartenance* » qui demande à ce que la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres. Et toutes ces sociétés, ces familles, ont besoin de gens qui incarnent l'idéal de la communauté, si bien que ceux-ci sont toujours considérés comme des lumières pour guider un plus grand nombre. De leur réussite dépend la notoriété du groupe. Ils disent, à travers leur conduite, que l'existence vertueuse est à portée de tous. Sans cette conviction, la sagesse reste un idéal lointain.

Il n'est pas anodin de s'intéresser de plus près à quelques catégories de personnages de la Bible qui incarnent la sainteté religieuse. Le rôle le plus essentiel qui soit pour les prophètes d'Israël sera de rappeler le grand message de Yahvé, pour les rois d'organiser la cité, et pour les sages la nécessité de sauver ce qui reste de la culture (religieuse) d'Israël.

Trois catégories²⁹⁵ de personnes ont leur sort lié dans le phénomène de sagesse en Israël : Prêtres, Prophètes et Sages, auxquelles il convient d'ajouter une autre catégorie, les scribes et ou conseillers des rois, considérée plutôt comme un rôle que les trois premières joueront

²⁹⁵ Cf. WEBER Jean-Julien, 1945, *Le Livre des Proverbes. Le Livre de la Sagesse. Le Livre du Cantique des Cantiques*. Texte et commentaire, Paris / Tournai / Rome, Desclée et Cie, Préface.

tour à tour. De façon classique, au prêtre convient l'enseignement (*torah*), au prophète l'annonce de la parole de Yahvé, et au sage le conseil (Jr 18, 18). Certains, et certains seulement joueront des rôles politiques, comme roi ou comme conseiller de roi.

Il est difficile parmi ces nombreux personnages bibliques de faire distinctement la part de leurs rôles²⁹⁶ à cause de la complexité des fonctions. Faut-il les opposer ou sont-ils au contraire complémentaires ?

En effet, sages et prophètes s'adressent tous au peuple d'Israël. Les uns et les autres s'efforcent d'amener le peuple à la réflexion. Osée dira par exemple : « *Mon peuple périt parce qu'il lui manque la connaissance* » (Os 4, 6). Chaque catégorie veut donc délivrer au nom de Yahvé un message en direction du peuple. Seulement, leur genre littéraire diffère. Pour les uns le style est sapientiel, pour les autres, prophétique. Qu'est-ce à dire ? C'est bien parce que les genres littéraires trahissent un tempérament aussi fondamental pour les uns comme pour les autres.

Bien que le prophète soit choisi au milieu des siens et qu'il partage la vie de sa communauté, il se définit comme un homme saisi par Yahvé. On peut le confondre aujourd'hui avec un mystique, quelqu'un qui écoute et agit selon une voix autre, ici la voix de Dieu. Il a donc conscience que Dieu lui a parlé. La parole de Dieu suscite en lui un tel dynamisme qu'il se sent obligé de rendre public ce message sous la forme la plus directe possible et sans ménagement. Il y tient tant que le peuple n'aura pas approuvé le message et changé de comportement si cela était nécessaire. Il est donc attentif aux événements et aux gens de son époque. Il épie le peuple pour voir si ses actes sont conformes ou non à la volonté de Dieu. Il dit au peuple les conséquences de son choix et les événements à venir. Son approche se définit par rapport à la clairvoyance des projets de Dieu et une perception assez raffinée des égarements des hommes. Il est comme un voyant se promenant au royaume des aveugles.²⁹⁷ Il arrive au prophète de dire le drame qui se joue en lui et combien il est poussé à une pathétique confession :

²⁹⁶ Cf. LA BIBLE ET SON MESSAGE n° 61, 1972

²⁹⁷ *Ibidem.*

« Seigneur, Tu as abusé de ma naïveté, oui, j'ai été bien naïf ; avec moi, Tu as eu recours à la force et Tu es arrivé à tes fins [...]. Quand je dis : « Je n'en ferai plus mention, je ne dirai plus la parole en son nom », alors elle devient au-dedans de moi comme un feu dévorant, prisonnier de mon corps ; je m'épuise à le contenir, mais je n'arrive pas » (Jr 20, 7-9).

Pour le prophète donc, la vérité vient d'en haut et s'impose irrésistiblement à lui. N'est pas prophète qui veut. Et on ne peut pas simuler la prophétie.

« Le prophète essaie de voir l'avenir, ce qui suppose que l'avenir est fait et irrévocable. Le prophète annonce, au mieux, ce qui sera si on laisse aller. C'est estimer qu'on ne peut rien... En sorte que le pessimisme est vrai si on ne veut rien. C'est le silence de la nature sans l'homme. Au lieu que l'optimisme n'est vrai que par la volonté; entendez que ce qui est bien n'a absolument aucune chance d'être si on ne le veut pas, et si on ne se croit pas capable. »²⁹⁸

C'est l'aspect peut-être trop tyrannique de la prédication des prophètes. L'avenir étant fixé à l'avance, l'homme n'a d'autre marge de liberté que d'obéir. Il subit dans ce cas un destin implacable, au lieu de participer à l'écriture de sa destinée.

Parlant des sages de l'Ancien Testament, le Père Gilbert²⁹⁹ écrit :

« En eux se manifestent le premier effort scientifique et la première recherche philosophique d'Israël. Le réel les intrigue ; ils veulent en percer les secrets non point dans le seul but de connaître, mais afin de permettre à l'homme de vivre en conséquence. Ils sont convaincus qu'il y a un ordre dans l'univers, que cet ordre vient du Seigneur et que l'homme peut en connaître quelque chose. La découverte de cet ordre permettra à l'homme de s'y conformer, de s'y adapter afin de vivre harmonieusement. »

²⁹⁸ ALAIN, 1970, *Propos II*, coll. "La Pléiade", Gallimard, Paris, p. 928-929

²⁹⁹ GILBERT Maurice, 1998, *Il a parlé par les prophètes. Thèmes et figures bibliques*. Namur Bruxelles, Presses Universitaires de Namur, Éditions Lessius, p. 122

Pour le sage donc, les choses sont tout autres. Alors que le prophète n'a pas besoin d'être un lettré pour transmettre les ordres de Yahvé (le prophète Amos en est une illustration, il n'est qu'un berger), le sage lui, l'est nécessairement. Il est d'ailleurs formé par des scribes chevronnés dans des écoles de grande notoriété. Et parce qu'il a beaucoup lu, il puise dans les trésors de ses connaissances et dans la sagesse des anciens. Le sage trouve sa vérité dans les règles immuables du comportement humain, jusqu'à élever lentement l'homme à la condition de Dieu. Il se définit parfaitement dans ce que dit à son sujet le Prologue de l'Ecclésiastique :

« Beaucoup de grandes choses nous ont été transmises par la Loi, les Prophètes et ceux qui les ont suivis, et il faut, à leur sujet, louer Israël pour son instruction et sa sagesse. Mais il ne faut pas seulement acquérir la science par la lecture, il faut aussi que les amis du savoir puissent être utiles à ceux du dehors, et par la parole et par l'écrit.

C'est pourquoi mon grand-père Jésus, qui s'était adonné par-dessus tout à la lecture de la Loi, des Prophètes et des autres livres de nos pères, et qui y avait acquis une grande maîtrise, fut amené à écrire lui aussi sur l'instruction et la sagesse, afin que ceux qui aiment le savoir, s'étant familiarisés avec ces sujets, progressent encore davantage dans la vie selon la Loi » (Si, Prologue).

Le sage ne part donc pas de Dieu, mais de l'expérience. Et cette expérience consiste principalement à savoir déchiffrer la loi et l'ordre de Dieu inscrit dans l'univers. Son mouvement, contrairement à celui du prophète, est ascendant.

Mais la communication n'est pas opaque entre le sage et le prophète. Il arrive que le sage soit inspiré par le prophète, ou qu'il s'appuie sur la parole transmise par ce dernier. Seulement, il prend soin de la rendre accessible aux dimensions humaines du message. Les sages ne sont-ils pas des croyants qui ont conscience de transmettre un message divin en langage accessible aux gens du monde, aux croyants d'origine grecque ou simplement païenne ? On a pu noter le caractère sapientiel de nombreuses parties d'Isaïe (chapitres 1-

35). Le prophète ne fut-il pas lui-même sage ? Sa sagesse ne dépend-elle pas de sa formation et de son auditoire comme celui de S. Paul à l'aréopage ?³⁰⁰

S'il y a parfois des dissensions entre sages et prophètes, c'est souvent pour dénoncer les conseillers de la cour, experts et politiciens, dont les prétentions risquent de s'écarter des exigences divines. C'est bien pour juger la sagesse corrompue. Salomon même ne déclarera-t-il pas : « *Quand il n'y a plus de vision, le peuple est sans frein* » ?

Les prophètes et les sages seront les interprètes du déclin de la royauté et de la sagesse royale. Les prophètes tournent en dérision la sagesse des scribes et conseillers royaux, mais non celle des sages, moralistes et éducateurs, que leur traditionalisme mettait à l'abri d'un modernisme politique inquiétant. Mais d'abord le prophète s'appuie sur une vision fondamentale de la fonction royale, celle de défendre le droit et la justice pour tout le pays, un rôle que connaît déjà la sagesse assyro-babylonienne ou égyptienne. Les prophètes défendent le bon droit et la justice. Le roi ou le conseiller du roi se doit de défendre le pauvre et le faible et ne doit céder en aucun cas à la pression des nobles (Am 2, 6-8 ; Is 5, 23 ; Os 12, 8 ; Mi 6, 11 ; Ez 13, 22 ; 45, 10 ; etc.).

La fureur des prophètes se rallume davantage à propos de ce phénomène des alliances qui s'opposent à la volonté de Dieu. Isaïe sera très critique parce que déçu par des gouvernements successifs. Il récriminera par exemple contre Achaz pour l'alliance avec l'Assyrie. Mais il sera particulièrement attentif aux œuvres de Dieu qui méritent d'être considérées comme accomplies dans la sagesse : « *Cela aussi vient du Seigneur Sabaoth qui se montre d'un merveilleux conseil et d'un grand savoir-faire* » (Is 28, 29). On comprend bien que pour lui, Dieu seul est sage. Il déclinera le portait du véritable roi : « *Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur : esprit de sagesse et de discernement, esprit de conseil et de vaillance, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur – et il lui inspirera la crainte du Seigneur...* » (Is 11, 2-5).

Pour Jérémie, c'est sous la forme d'outrage qu'il interprète les effets du gouvernement et de responsabilité que prêtres, prophètes, rois et sages font subir à Jérusalem (Jr 18, 8 et

³⁰⁰ VERMEYLEN Jacques, « Le Proto-Isaïe et la sagesse d'Israël », dans GILBERT Maurice (dir.), 1990, *op. cit.*, p. 39-58

suiv.). Il annonce la nouvelle alliance où la Loi sera inscrite dans les cœurs, où la connaissance de Dieu sera donnée à tous (Jr 31, 33 et suiv.).

En général, il n'existait aucun conflit d'intérêt entre sage et prophète. Il y a eu des façons de faire des sages qui furent utilisées par la prophétie. « *Deux hommes vont-ils ensemble s'ils ne se sont pas concertés ? Un lion rugit-il dans la forêt sans avoir une proie ? ...* », dira le prophète Amos (3, 3-5). Ou encore Jérémie utilisera l'image du potier (la sagesse étant conçue comme un art) pour s'adresser à Israël (Jr 18, 5 et suiv.).

En dehors de la monarchie où les scribes et conseillers des rois étaient de véritables savants, le temps d'après l'exil qui a vu la généralisation de la sagesse donne un tout autre regard : les sages ne seront plus seulement des savants, mais des craignant-Dieu. À leur sujet, José Vilchez-Líndez³⁰¹ dit :

« C'était des croyants qui observaient la réalité de la vie humaine et son environnement, c'est-à-dire la nature et l'histoire, les petites et les grandes choses. Ils réfléchissaient à tout cela et consignaient par écrit le fruit de leur réflexion. »

Pour avoir été d'excellents poètes, ils sont pour la plupart les auteurs des proverbes (ou en tout cas les auteurs seconds parce qu'ils vont retravailler la sagesse des anciens ou sagesse populaire) dont le style raffiné est un puissant véhicule de la morale des Hébreux. Ils chanteront d'abord la prospérité d'une petite nation appelée à durer et à toujours vaincre. Ils seront par la suite les mêmes chantres de la misère que ce peuple va endurer.

Il sera reproché à Israël d'avoir voulu faire comme les autres nations : « *Donne-nous un roi pour nous juger comme toutes les nations* » (1 S. 8, 5).

Les auteurs des Cahiers Évangile (n° 28, p. 36) résume les motifs de la résistance en ces termes :

³⁰¹ VILCHEZ-LINDEZ José, « Panorama des recherches actuelles sur la sagesse de l'Ancien Testament », dans TRUBLET Jacques (dir.), 1995, *La sagesse biblique. De l'Ancien au Nouveau Testament*, ACTES DU XV^e CONGRES DE L'ACFEB (PARIS, 1993), Paris, Les Éditions du Cerf, p. 129

« Le Seigneur n'a-t-il pas toujours guidé Israël, ne l'a-t-il pas sauvé par ses juges ? Depuis le pacte de Sichem, les tribus ne sont-elles pas gouvernées par Dieu ? Les traditions et les Lois n'ont-elles pas été données par Dieu à Moïse ? Alors à quoi bon se donner un roi ! N'est-ce pas rejeter le Seigneur pour se réfugier dans un monde d'intrigues et d'inégalités ? Le roi ne va-t-il pas s'arroger les prérogatives divines en devenant comme les autres rois ? Ce qui est fondamentalement mis en cause c'est, au nom même du Dieu dont Israël reconnaît la volonté et l'initiative exprimées par les commandements et les événements, le principe d'une sagesse politique qui se donne à elle-même ses propres critères, utilise tous les moyens pour parvenir à ses fins et déclare « bien ou mal » les événements selon l'opportunité du moment » (cf. 1 S 8, 5.20 ; Dt 17, 14).

La création de la royauté au X^e siècle ne pouvait trouver droit de cité dans une pensée inspirée du Yahvisme qui condamne et la royauté et la sagesse gouvernementales. Dans la Bible, il y aura cette accusation lancée aux rois d'avoir entraîné la ruine d'Israël par toutes sortes de politiques gestionnaires infécondes. Cette contestation sera physique (Absalon poursuivant David pour en finir avec lui), mais aussi idéologique (probablement sur la contradiction entre la rétribution temporelle de l'homme de bien, et la souffrance du juste que le livre de Job souligne avec force (*voir infra*)). Qohelet ira plus loin en disant que tout est vanité, fumée, feux follets. Une solution à la crise de la sagesse sera de se rendre compte que le roi est tout autant faillible que mortel, et de ne tenir pour véritable source de la sagesse que Dieu lui-même.

Selon les auteurs des Cahiers Évangile n° 28, la contestation de la sagesse politique se trouve dans les écrits donnés justement comme des documents de légitimation de la royauté ou de certains rois. Elle se trouve dans les récits de la succession de David (2 S 9-20 ; et 1 R 1-2) ; dans le récit magnifiant le règne de Salomon le sage (1 R 8-11) ; et dans le document yahviste. Comme le relèvent assez bien les auteurs de *Cahiers Évangile* (n° 28, p. 40), l'exemple le plus frappant réside dans l'histoire de Joseph, pourtant exalté pour sa sagesse inspirée par Dieu lui-même. Deux faits dénoncent l'aspect astucieux de sa sagesse : la manière dont il a retenu le jeune Benjamin (Gn 44, 1-3), et l'astuce avec laquelle il a acquis toutes les terres d'Égypte pour pharaon (Gn 47, 13-26). Mais quelle que

soit son astuce, Joseph promettra fidélité aux dernières volontés de Jacob, et en même temps ne réussira pas à convaincre Jacob sur le choix du fils duquel il attend la bénédiction : le benjamin Éphraïm sera préféré à Manassé (Gn 47, 27-48, 20). Aussi grande que soit la sagesse égyptienne, elle doit se plier devant le vouloir du Seigneur, parce que seul Dieu dans la fidélité à son choix et à sa promesse est source de salut. C'est seulement l'obéissance au rapport qui unit Israël à Dieu qui sera objet de bénédictions devant toutes les nations (Gn 12, 3b). Ainsi, toute sainteté doit absolument se rapporter au don gratuit de Dieu qui choisit et qui confère en même temps la dignité.

5.6. LE PEUPLE

Dans la sagesse populaire, la place du peuple n'est pas à négliger. Le peuple constitue comme l'instance de validation des lumières jaillies des esprits éveillés. C'est le même peuple qui forge un cadre de savoir-vivre comprenant les bonnes manières dans la société. L'imaginaire communautaire est souvent le fruit de ces sanctions du peuple, à la fois approbation explicite, réprobation et accord tacite. Même le savoir-vivre en société qui est la partie visible de l'iceberg de l'imaginaire communautaire s'acquiert dans l'école domestique. L. G. Damas³⁰² rend compte de cette stricte éducation de l'enfance qu'il a eue à subir dans une littérature engagée :

*« Et j'ai beau avaler sept gorgées d'eau
trois ou quatre fois par vingt-quatre heures
me revient mon enfance
dans un hoquet secouant
mon instinct
tel le flic le voyou*

*Désastre
Parlez-moi du désastre
parlez-m'en.*

Ma mère voulant d'un fils très bonnes manières à table

³⁰² L. G. DAMAS, 1962, *Pigments*, Édition définitive, Présence africaine.

*Les mains sur la table
le pain ne se coupe pas
le pain se rompt
le pain ne se gaspille pas
le pain de Dieu
le pain de la sueur du front de notre Père
le pain du pain
Un os se mange avec mesure et discrétion
un estomac doit être sociable
et tout estomac sociable
se passe de rots
une fourchette n'est pas un cure-dents
défense de se moucher
au su
au vu de tout le monde
un nez bien droit
ne balaye pas l'assiette*

*Et puis et puis
et puis au nom du Père
du Fils
du Saint-Esprit
à la fin de chaque repas*

*Et puis et puis
et puis désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en*

Ma mère voulant d'un fils mémorandum

*Si votre leçon d'histoire n'est pas sue
vous n'irez pas à la messe*

dimanche

avec vos effets des dimanches

Cet enfant sera la honte de notre nom

cet enfant sera notre nom de Dieu

Taisez-vous

Vous ai-je ou non dit qu'il vous fallait parler français

le français de France

le français du Français

le français français

Désastre

parlez-moi du désastre

parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils

fils de sa mère

Vous n'avez pas salué voisine

encore vos chaussures de sales

et que je vous y reprenne dans la rue

sur l'herbe ou la Savane

à l'ombre du Monument aux Morts

à jouer

à vous ébattre avec Untel

avec Untel qui n'a pas reçu le baptême

Désastre

parlez-moi du désastre

parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils très do

très ré
très mi
très fa
très sol
très la
très si
très do
ré-mi-fa
sol-la-si
do

Il m'est revenu que vous n'étiez encore pas

à votre leçon de vi-o-lon

Un banjo

vous dites bien un banjo

Non Monsieur

vous saurez qu'on ne souffre chez nous

ni ban

ni jo

ni gui

ni tare

les mulâtres ne font pas ça

laissez donc ça aux nègres. »

Il faut dire que dans la société actuelle, l'expérience est plus que valorisée, à commencer par l'expérience professionnelle qui ouvre les portes des débouchés, jusqu'à une certaine capacité à se gérer soi-même et à gérer d'autres groupes humains. D'où son importance pour réussir sa vie. Cette expérience paraît double. Elle est d'abord un potentiel communautaire que les groupes humains et les individus de tous les temps ne cessent d'enrichir, mais aussi une expérience propre que chacun doit disposer en vue de tirer le meilleur parti de l'expérience des autres et par la suite de construire ses propres principes de vie et d'action. Au lieu de prendre en concurrence le potentiel communautaire et le génie individuel, il faut y voir plutôt une stimulation mutuelle.

Comme nous l'énoncions dans l'introduction, le peuple n'est pas cette catégorie de masse insensible à qui tout est mâché. Au contraire, ce dernier sera le plus souvent le relais de ces lumières jaillies comme dans l'obscurité, en vue de les perpétuer. Mais davantage, il sera l'expérimentateur de ces inventions sur lesquelles il ne cessera d'influer continûment à sa manière, soit en les érodant soit en les affinant ou en les perfectionnant. Pour obtenir une sagesse populaire, un tel circuit semble bien obligatoire. Ce qui fait dire encore à Louis Bouyer :

« C'est ainsi que les formes rudimentaires de la sagesse des nations, comme on dit, s'édifient à partir du génie de quelques visionnaires, par la collaboration de ces esprits plus rassis qu'on appellera "les sages", mais avec l'accord tacite, voire la stimulation, et finalement la confirmation obscure, sinon de toute la masse humaine, au moins de tous ceux qui peuvent y être considérés comme des vivants à part entière, et non seulement cette espèce de tissu conjonctif dont les passivités accordées obscurément n'en offrent pas moins une confirmation définitive à la conscience progressante de l'humanité. »³⁰³

La sagesse populaire est issue de ce travail qu'on peut qualifier de travail collectif, à cause de la chaîne de transmission du savoir-faire qui implique un nombre important d'acteurs ou d'individus. La sagesse qui parle de la vie au quotidien, des drames mais aussi des joies des hommes, ne peut pas ne pas avoir les marques profondes du peuple. On peut même dire que le peuple est un acteur central pour l'élaboration, l'interprétation, la transmission de la sagesse. Il se retrouve en elle comme dans un miroir. Ce qui fait dire à Paul Beauchamp au sujet de la sagesse d'Israël, *« Les livres sapientiaux ont pour fonction de remettre la parole au peuple à qui parlent la Loi et les Prophètes. »³⁰⁴*

Conclusion

³⁰³ BOUYER Louis, 1994, *op. cit.*, p. 20

³⁰⁴ BEAUCHAMP Paul, 1977, *L'un et l'autre Testament*, Paris, Éditions du Seuil, Collection « Parole de Dieu », p.142

La sagesse populaire se sédimente dans des personnes qui, non seulement incarnent l'idéal de la communauté, mais aussi contribuent à l'enrichir, à l'ennoblir. Mais le fait que la sagesse prend place dans les hommes n'est pas de nature à révéler toute sa grandeur et sa profondeur, car, quoi qu'on dise, toute incarnation est une kénose, une chute dans des structures qui jouent des rôles réducteurs. Les sages ne peuvent être que des copies de l'original : le Sage par excellence que d'aucuns appellent Dieu, l'Être suprême, la Vérité en soi...

Les milieux humains sont aussi marqués par des déterminants fondamentaux : l'imaginaire communautaire avec ses représentations, le peuple avec ses circuits rigides, et les circonstances de temps et de lieu auxquelles les sagesse populaires ne peuvent échapper.

CHAPITRE VI. LES SAVOIR-VIVRE : LES LECONS DE SAGESSE

Qui dit sagesse populaire dit aussi école informelle où tout citoyen s'instruit en vue de mieux conduire sa vie. Comme disent beaucoup de gens encore aujourd'hui, on n'a qu'une seule existence. Inutile de la gâcher. Les enseignements qui permettent de mieux conduire sa vie sont variés et vont des conseils d'un père à son fils aux initiations à l'art technique, politique et oratoire, et à la capacité à dénouer les énigmes de la vie. Contrairement aux expériences qui sont des acquis dont il est difficile d'évaluer la grandeur, les enseignements sont ce qui est effectivement partagé des nombreuses expériences. Comme pour les expériences, il existe des variantes, que l'on se situe dans une société traditionnelle orale et communautaire comme dans les sociétés occidentales plus individualistes et les familles spirituelles fortement mystiques.

6.1. LES CONSEILS

Les conseils sont souvent ces leçons issues d'expériences passées qu'on transmet aux jeunes générations, afin de leur donner des informations sur certains moyens de réussir dans la vie et afin qu'elles ne soient pas déboissolées par les mutations du monde.

La littérature égyptienne foisonne de ces conseils d'un père pour son fils. Les « *Maximes de Kaqimna* », les « *Maximes de Merikarâ* » et les « *Enseignements d'Amenemhat Ier à son fils* » sont reconnus de façon populaire comme des conseils de sagesse formés essentiellement de règles de savoir-vivre (réserves dans les propos, bon maintien et réserve dans le manger et le boire, danger d'une attitude hautaine...), de conduite à tenir devant les vassaux, de l'unité de la sagesse et de la tradition, de l'importance de la justice et de l'accomplissement des devoirs religieux, des responsabilités de la royauté, de l'indexation de circonstances religieuses délicates, de la critique de la révolution, etc. Ils mettent en garde contre les amis et les confidents et recommandent une grande vigilance.

Dans les sociétés traditionnelles orales, tous les moyens sont bons et les occasions favorables pour donner des conseils, mais c'est principalement dans l'éducation familiale

et les contes et légendes que ces conseils sont donnés. La présentation est suffisamment soignée pour que le néophyte soit contraint à retenir la leçon. Pour prendre un exemple, voici un conte assez moralisant :

« Un jour, un paysan s'était rendu en brousse à la recherche de termites pour ses poussins. En fouillant par hasard sous un tas de feuilles mortes, il découvrit une énorme tortue.

« Te voici, tortue ! cria le paysan, il y a longtemps que je te cherche. Sors, que je te mange toute crue. »

- Non ! répondit la tortue : on ne me mange pas crue. Je vais te dire comment tu peux me manger avec appétit. D'abord, tu cherches une corde avec laquelle tu attacheras l'une de mes pattes et me suspendras à une branche d'un arbre non loin de ta maison. Après trois jours, j'aurai éliminé toutes les saletés que j'ai dans le ventre. Tu pourras, à partir du quatrième jour, me manger en me préparant de la façon suivante : tu chercheras une pierre plate que tu mettras sur le feu. Quand elle sera bien chaude, tu mettras du coton sur cette pierre et tu me mettras dessus. Quelques instants après, quand tu entendas un bruit, ne tarde pas à m'ôter du feu avant que je m'éclate. »

Le paysan écouta avec attention la tortue. Il patienta et l'emmena à la maison. Il la suspendit, comme elle le lui avait indiqué, à une branche d'un gros arbre devant sa maison. Puis il rentra chez lui.

La tortue suspendue cherchait dans sa petite tête une ruse afin d'échapper à cette situation dramatique.

Tout à coup, elle aperçu un singe qui avançait vers elle. Immédiatement, elle commença à danser de toutes ses forces.

« Pourquoi danses-tu amie tortue ? lui demanda le singe étonné.

- N'interromps pas mon travail, laisse-moi tranquille !

- *Amie tortue, pourquoi me chasses-tu ainsi ?*
- *Je suis très occupée, car le chef m'a demandé de danser avant d'épouser sa mignonne fille.*
- *Toi ? Comment ? Épouser la fille du roi ? Ce n'est pas possible.*
- *Bien sûr que si ! C'est lui qui me l'a promis et il va bientôt sortir pour me récompenser.*
- *Sauve-toi vite de là, vilaine bête ! Ce n'est pas toi qui épouseras la fille du roi.*

Avec mépris, le singe détacha la tortue et la lança au loin, puis attacha sa propre main à la branche et commença à danser.

Vers le soir, le paysan sortit pour s'assurer de la présence de la tortue. Il fut surpris de voir le singe à la place de la tortue. « La tortue s'est transformée en singe ! » cria celle-ci, de sa cachette, sous un tas d'herbe.

À l'aide d'un long bâton, le paysan assomma le singe, et la tortue se moqua bien de l'infortuné.

Ainsi, nous ne devons pas envier le sort des autres ni être jaloux de leur bonheur. »³⁰⁵

Avec des jeunes en initiation, les images captent davantage l'attention que de vives réprimandes. Celles-ci conduisent parfois à l'étourdissement, source de blocage psychologique dans le jeune éduqué. Et en même temps, l'histoire fascine, la leçon passe doucement dans la vie.

³⁰⁵ « Le paysan, la Tortue et le Singe », dans AGBETIAFA K. et NAMBOU, Y., 1987, *Contes du Togo*, Paris, Nathan Afrique / Les Nouvelles Éditions Africaines, p. 28-30

Le style biblique est beaucoup plus direct. Et les lettres de saint Paul sont en grande partie formées de ces conseils aux nouveaux convertis que son évangélisation appelle à Dieu : *« Je vous y exhorte donc dans le Seigneur, moi qui suis prisonnier : accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu ; en toute humilité et douceur, avec patience, supportez-vous les uns les autres dans l'amour ; appliquez-vous à garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix »* (Ep 4, 1-3).

Alors que ces conseils sont souvent donnés pour préparer à d'éventuels problèmes dans la vie, la société occidentale choisit bien souvent la voie contraire : chercher les moyens seulement quand on est devant le fait accompli. Sans les problèmes, il est difficile de proposer les solutions adéquates. C'est une question de culture, mais c'est aussi fonction des situations qui demandent des interventions. Dans la plupart des cas, la prévention s'impose de règle.

Tous les éducateurs de toutes catégories n'hésitent pas à faire usage de tout cet univers de conseils dans l'éducation des individus qui se présentent à eux. La réussite de ces derniers réside dans leur capacité d'écoute et dans leur imagination à appliquer les règles.

L'idée sous-jacente à l'éducation par des conseils réside dans le fait de penser que les événements se répètent dans la vie et qu'il fallait simplement appliquer les recettes de grand-père. Ironie du sort ! Des écueils inopinés demandent encore aujourd'hui l'intervention des gens d'expérience. Les crises et les problèmes d'une époque peuvent être les mêmes que ceux des temps passés, mais le cadre et les individus qui les vivent ne sont plus les mêmes. Appliquer une recette toute faite n'est pas toujours la meilleure solution. Dans certaines situations, il faudra élaborer de nouveaux principes pour faire l'approche de certains problèmes.

Mais la sagesse n'est pas simple assimilation de recettes de grand-père. Les sages qui sortent de ces écoles, s'ils ont vraiment acquis de la sagesse et sont prêts à affronter l'avenir, sont aussi ceux-là justement qui considèrent que l'éducation reçue des anciens sert plutôt à former l'intelligence et à préparer des personnalités capables de voler de leurs propres ailes. Sans cette capacité d'adaptation, les conseils ne sont plus que des lavages de cerveau.

6.2. L'HABILETE TECHNIQUE

L'initiation à l'artisanat a aussi préoccupé toutes les générations, jusqu'à une époque récente où on s'est rendu compte que certaines universités peuvent former des diplômés qui ne savent du tout ou presque pas faire grand-chose dans le concret. Cette opinion est surtout avancée dans le domaine de l'emploi. La sagesse populaire a toujours veillé sur la transmission de savoir-faire, et comme pour les conseils, cette transmission se fait de père à fils. Les médias de ces derniers temps révèlent combien de fabriques artisanales ferment leur porte parce que les fils et filles ne sont pas intéressés par leur reprise. Il y a bien sûr la concurrence et les supermarchés qui influent aussi, mais en général, les fermetures s'expliquent par une pénurie de vocation.

Les « *Maximes de Douaouf* » du genre littéraire de la « *satire des métiers* » décrivent combien en Égypte, dans les temps anciens, on faisait défiler devant les enfants les métiers qui peuvent être opposés au métier noble de scribe ou de notable de roi. Jusque dans un passé récent, l'éducation ménagère était le moyen favori d'une maman de transmettre à sa fille ses savoir-faire culinaires, et le travail de l'atelier, celui d'un père à son fils. Beaucoup de pratiques se transmettaient aussi bien dans l'artisanat que dans l'agriculture, l'élevage, la chasse ou la pêche.

Un savoir-faire est aussi particulièrement reconnu aux sages de la Bible, et particulièrement aux scribes et aux conseillers des rois (Ahitofel en est un exemple très éloquent). L'art d'écrire était une qualité dont certains seulement avaient la maîtrise.

C'est que l'invention des machines n'a pas fait que soulager l'homme, elle a aussi contribué à écarter de la course beaucoup de vocations potentielles à l'artisanat sous toutes ses formes. Le travail à la chaîne permet de produire en quantité et en qualité, mais aussi n'épargne pas des accidents de travail liés à ce genre d'activité. Les produits en série ne font plus percevoir l'habileté de l'artiste. Aujourd'hui, beaucoup de produits issus de l'artisanat (produits faits main ou produits bio par exemple) sont recherchés et payés à des prix exorbitants, ce qu'on aurait pu éviter s'il y avait beaucoup de vocations au métier d'artisans. C'est que la sagesse populaire qui promeut l'habileté technique continue d'avoir sa place dans la société moderne que l'industrialisation ne peut entièrement occuper.

La situation a beaucoup évolué aujourd'hui et la constitution des corps de métiers offre une organisation plus technique et plus variée.

Dans le domaine des œuvres d'art, il y avait un intérêt à se mettre à l'école des artistes pour s'initier à certains symboles ou pour comprendre certaines productions. Il y a de plus en plus une perte du caractère mystérieux de certaines œuvres que l'art moderne ne dispose plus. Il y a ainsi un manque à gagner dans la place de l'interprétation qui révèle la profondeur des œuvres.

6.3. L'ART ORATOIRE

L'art de bien dire s'apprend. Il influence parfois l'écrit. On dit souvent qu'on écrit comme on parle. Soigner et mesurer le langage est facteur de sagesse.

Dans les sociétés traditionnelles, deux groupes de personnes marquent l'art de bien parler : les griots et ceux qui siègent dans les tribunaux. Parfois, les uns sont pris pour les autres. Les notables sont ces juges traditionnels qui siègent dans les tribunaux coutumiers et qui décrivent les événements ou argumentent à coups de proverbes et de langages imagés. Les griots jouent des rôles similaires et sont détenteurs de la parole du peuple. Mais dans la culture akposso, ils animent les veillées, les folklores et les danses traditionnelles. Grâce à leur habileté, ils savent corriger les mœurs comme par enchantement. Leur premier but est d'interpeler sur les dangers immédiats et lointains, mais aussi sur les bonnes manières et comment réussir dans la vie. On les considère à juste titre comme les veilleurs de la tradition. Quand ils doivent animer les veillées au clair de lune, tout le monde reste suspendu à leurs lèvres du début jusqu'à la fin. La beauté de leur prestation est souvent renforcée par le tandem d'orateurs qu'ils forment parfois, se répondant l'un l'autre dans les narrations d'histoires drôles. Ils sont habiles dans les agencements d'images susceptibles de retenir l'attention.

Dans les sociétés à écriture, ce sont davantage les figures de style qui définissent l'art oratoire. Elles permettent d'affiner le langage. Bien qu'elles soient le domaine favori du monde savant, ces styles ne manquent pas dans le langage familier. Pour se référer encore à l'Égypte et à sa civilisation ou à sa littérature sapientielle, les « *Plaintes du paysan* » écrites sous le règne d'un des pharaons héracléopolitains de la 9^e et 10^e dynastie,

Nebkaourâ, sont un prototype du charme du discours ou de l'art de parler. On se souvient que Jésus a ému par son enseignement, par les merveilles qui sortaient de sa bouche.

Il ressort de l'art oratoire que la réalité est beaucoup plus évidente à cause des images qui fusionnent comme des lumières, et qui renforcent la teneur des messages. Et pour les jeunes et les enfants, ces images permettent de vite accéder au savoir et au stade d'adulte.

La notion d'exercice vient renforcer les effets bénéfiques de l'art oratoire. Le jeune qui apprend à conter se familiarise avec l'univers de l'imaginaire communautaire et épouse les bonnes manières de la société dans laquelle il vit. À l'art de conter s'ajoute des exercices plus rigoureux, le déchiffrement des énigmes et des devinettes. La mémoire de beaucoup de jeunes s'est vue acquérir des performances incroyables au contact de ces personnes qui savent dire et conter.

Mais quand le langage codé devient une arme de défense, il ne sert plus la beauté de l'art de bien dire. Son usage est détourné au profit d'intérêts partisans. Et au lieu d'apporter le bonheur, il provoque et entretient des discordes. Le bien dire suscite dans ce cas le mal agir. L'art oratoire a besoin aussi de se mettre au service de la vérité qui demande à être bien circonscrite pour la compréhension de tous, et non pas un désir de parler avec beaucoup d'emphases pour finalement ne rien dire. Les paroles vides tuent la sagesse.

Le but principal des enseignements de la sagesse populaire est de faire intérioriser les normes de la société qui sont avant tout des codes de bonne conduite. En touchant en profondeur aux mœurs, ils mobilisent plus que toute norme morale professée en style direct ou tout discours moralisant explicite et de surcroît indigeste. La sagesse populaire cultive les bonnes manières.

Conclusion :

Quelle que soit la sagesse, l'homme n'est pas assez assuré de trouver une réponse à toutes les questions qui se posent à lui. Il est simplement invité à faire route parfois avec ces questions qui reviennent souvent dans la vie. Connaître ou identifier les problèmes ne signifie pas les résoudre. À titre indicatif, on peut citer le problème de la mort, de l'au-delà, de la souffrance, ou du mal, etc. Ces grands thèmes s'invitent aussi dans les débats sur le désir de bien vivre. Est-ce bien vivre quand on se voit vieillir ou quand on sait qu'on doit

mourir dans un futur proche ? ou quand on se demande ce qui se passera après la mort ? Certains comme Albert Camus n'hésitent pas à dénoncer l'absurdité de la vie. Et pourtant la vie vaut la peine d'être vécue. Il faut estimer Sisyphe heureux, lui qui est contraint de faire la douloureuse expérience de l'absurdité de la vie. Qohelet dira comme nous l'avons annoncé plus haut que la vie n'est que vanité des vanités et qu'il n'y a rien de nouveau sous le ciel. Mais il dira aussi « *Autre temps, autres mœurs* ». Certains pensent qu'il n'y a rien après la mort, alors que d'autres croient à une plénitude de la vie, et d'autres encore pensent à profiter au maximum de la vie quand doivent menacer des catastrophes. Les traditions orales et le monde religieux croient en une vie (à caractéristiques variables selon les religions et les philosophies), alors que des athées ne demandent qu'un respect du corps, et des scientifiques, de continuer à philosopher sur l'antinomie vie / mort, l'une étant l'être et l'autre le non-être.

Et pourquoi doit-on souffrir ? Que le méchant souffre, cela est encore concevable, parce qu'il récolterait le fruit de ses actes. Mais que penser de la souffrance de l'innocent ou du juste ? L'exemple de Job dans la Bible exprime le drame qu'une telle réalité produit dans la vie. Comment Dieu récompense-t-il les justes et punit-il les méchants ? La crise de la sagesse que nous avons évoquée dans une rubrique de la sagesse biblique continue son chemin dans le monde et de nos jours, comme pour mettre en déroute la capacité humaine à construire un bonheur durable ou simplement à compter sur son savoir-faire. Et pourtant, tout non plus n'est le fruit du hasard. Comme il est difficile de rester sage quand la sagesse elle-même est mise à l'épreuve ! Il y a quelque chose de fou dans le monde. Mais en fait de folie, c'est une certaine morale des hommes qui est mise en déroute par la sagesse. Par-dessus tout, ce qui importe, c'est de trouver sens à la vie, même dans le non-sens.

CHAPITRE VII. LA RECHERCHE DU BONHEUR

La sagesse a pour principal objectif de rechercher la vie bonne, à la fois heureuse et conforme au véritable bien de l'homme. Il est hors de question de parler des biens particuliers comme l'or et l'argent, la santé, la réussite familiale, les promotions sociales, ou quelque fortune que ce soit. Il est vrai qu'il y a un certain bonheur à disposer de ces atouts. C'est la même sagesse populaire qui dit que l'argent ne fait pas le bonheur. Mais nous voulons surtout parler ici d'une orientation générale de la vie qui est le fruit de l'idée qu'on se fait d'elle et de la manière de l'aborder.

Si la vie est un don, et pourquoi pas, on l'accueille avec joie et on fait tout le nécessaire pour qu'elle s'épanouisse. Si elle nous est imposée, certains peuvent le penser et surtout que personne n'a jamais demandé à naître, les surprises désagréables qu'elle contient toujours seront conçues non seulement comme des échecs de nos stratégies d'action, mais de la vie elle-même. L'absurdité de la vie comme on l'a dit naît donc de cette conception pessimiste des événements qui meublent l'existence humaine. Pour nous, le bonheur existe et il ne reste plus qu'à déterminer comment l'appréhender et même l'appivoiser. De plus, si le bonheur existe, il n'est pas le fruit de recettes magiques, mais le fruit d'un travail constant à l'intérieur et à l'extérieur de soi. Ainsi, le bonheur est affaire d'une bonne gestion des conflits en soi et autour de soi et une construction permanente de la personnalité autour de certains idéaux.

7.1. LA GESTION DES CONFLITS

Nous avons suggéré plus haut que la gestion des conflits reste l'une des meilleures réussites que l'héritage de la sagesse orale et communautaire en général et la sagesse africaine en particulier a laissée à la sagesse mondiale. « *Le linge sale se lave en famille* », dit-on toujours. La raison de cette appréciation reste simple : les meilleurs progrès de l'humanité et les grandes réalisations des hommes de tous les temps ont été réalisés en période de paix. Savoir gérer les conflits, c'est postuler pour le progrès en humanité. Ceux qui y travaillent apportent un trésor inestimable à l'humanité. On le sait trop bien, les conflits existent aussi bien à l'intérieur de soi qu'à l'extérieur. Se réconcilier avec soi-

même et avec les autres et le monde, voilà la dimension de la gestion des conflits. On peut éviter les conflits, mais le plus souvent, il faut savoir faire avec, les affronter ou savoir les contourner. Les expériences vécues au quotidien donnent idées et moyens pour cette gestion. Le vice profond des conflits c'est d'instaurer un désordre dévastateur.

Il existe des gestions traditionnelles communautaires des conflits, privilégiées par les sociétés à oralité et les communautés spirituelles qui ont, elles aussi, conservé la gestion communautaire. Il y a aussi le domaine judiciaire privilégié par les sociétés occidentales. Les unes adoptent un droit coutumier, les autres un droit juridique. Les sociétés traditionnelles ne sont pas les seules à disposer d'un code de droit coutumier. La Bible en fait cas comme dans ces passages du *Livre de l'Exode* appelés « *Code de l'alliance* » (Ex 19, 22-24, 11) dont nous donnons un extrait :

« Tu n'exploiteras ni n'opprimeras l'émigré, car vous avez été des émigrés au pays d'Égypte. Vous ne maltraiterez aucune veuve ni aucun orphelin. Si tu le maltraites et s'il crie vers moi, j'entendrai son cri, ma colère s'enflammera, je vous tuerai par l'épée, vos femmes seront veuves et vos fils orphelins. Si tu prêtes de l'argent à mon peuple, au malheureux qui est avec toi, tu n'agiras pas avec lui comme un usurier ; vous ne lui imposerez pas d'intérêt. Si tu prends en gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras pour le coucher du soleil, car c'est là sa seule couverture, le manteau qui protège sa peau. Dans quoi se couchera-t-il ? Et s'il arrivait qu'il crie vers moi, je l'entendrais, car je suis compatissant, moi » (Ex 22, 20-26).

Mais ce qui frappe directement, c'est le décalogue suivi ou interprété par les autres codes de lois.

Il convient cependant de dire que toute vie est un foyer incessant de conflits. Considérés à l'intérieur de l'homme, ces conflits se muent en « *passions* ». Il y a toujours une tension entre la vie et la mort, entre le bien et le mal, entre la liberté et la servitude, entre l'amour et la haine, etc. L'homme ne peut donc ne pas souffrir de ces antinomies de la vie. Le bonheur auquel il aspire ne peut se réaliser sans souffrance. Les bonheurs particuliers sont condamnés à prendre fin un jour ou l'autre. Et c'est l'origine de la souffrance. L'idée chère aux stoïciens de lutter contre les passions devient une utopie. Il en est de même de l'idée de

l'ataraxie qui caractérise la sagesse antique. La vie ne peut jamais être tranquille. Utopie que de le rêver. On est condamné à vivre avec les passions. Certaines débouchent sur des aboutissements heureux, d'autres se soldent par des absences de solutions ou conduisent à des impasses. Diverses attitudes face aux passions se sont dessinées dans l'histoire.

Pour les sociétés traditionnelles orales et communautaires, les souffrances sont causées soit par l'ennemi, soit par une faute personnelle, soit parce que les dieux (ou les ancêtres) se sont fâchés. La Bible garde des conceptions similaires, par exemple dans la parabole du bon grain et de l'ivraie, ou dans celle des vigneronn homicides. Ce qui donne libre cours à des rites, des sacrifices ou des démarches interminables pour réparer les torts. Pour les sociétés occidentales qui héritent de la philosophie grecque, donc de la raison, il y a des antinomies de la vie. Et s'il arrive qu'on vive un certain bonheur, on se demande jusqu'à quand cela va durer. Si bien que certains vivent des angoisses permanentes. Pour Pierre Hadot par exemple, faire des exercices est la meilleure façon de guérir des passions. Cet exercice est à la fois corporel (ascèse) et spirituel (à entendre dans le sens de l'esprit, une modification des modes de pensée par exemple). Il faudra ainsi se choisir une école (philosophique) et faire son chemin avec les principes de vie et d'action qu'elle énonce. La foi chrétienne a toujours aussi eu recours à des exercices spirituels dont la partie la plus visible est la confession sacramentelle. Celle-ci, peut-on dire, n'est pas un exercice comme les autres. L'aveu, qui constitue la partie la plus importante, demande que l'on désigne le mal ou la faute par son nom. La mise en langage engage un processus de thérapeutique souvent extraordinaire. Il fait épancher le cœur de Dieu qui finit par accorder pardon et réparation. Il faut dire que la mise en langage est elle-même libératrice.

Tous les peuples ne font pas l'économie des sanctions. Tantôt il s'agit de mettre un frein aux causes de divisions, tantôt on met tous les moyens en jeu pour ramener la paix disparue et la cohésion entre les individus et les peuples. La sanction dans l'Église, loin d'être une façon de rendre coup pour coup, est surtout orientée vers la réparation qui est un effort pour rétablir l'ordre perdu. Faut-il encore parler de sanction ? En tout cas le pardon accordé par Dieu est gratuit, parce que le tribunal de Dieu est un tribunal d'amour. Seuls s'excluent de cet amour ceux qui refusent de s'ouvrir au don du pardon, et, de ce fait, ne s'engagent pas à réparer les effets désastreux du péché.

Quant aux tensions extérieures (les conflits avec d'autres), leur règlement en soi ne supprime ni le tort, ni les causes du tort. La résolution reste une disposition stable pour réduire les tensions et promouvoir l'entente. Ce qui est louable et qui l'est de fait, c'est cette organisation autour des conflits qui consiste à rapprocher les adversaires. Grâce à elle, la famille humaine continue de subsister. Bien que les sanctions n'enrayent pas le mal commis ni ne font oublier les blessures, un répit est donné avant qu'un autre foyer de tension ne s'enflamme. Mais les sanctions punitives, qui sont souvent des acharnements contre les victimes, n'ont jamais réussi à instaurer une paix définitive. Des papes du Moyen-âge ont fait pire en s'élançant dans les croisades et dans la direction de la multiplication des bulles d'excommunication et dans la chasse aux sorcières. Non, la gestion des conflits a besoin d'accompagnement, elle a besoin, elle aussi, d'être sage.

Les diverses gestions n'enlèvent que peu ou pas la souffrance ou le mal en tant qu'il est facteur de tension chez les hommes. Dans tous les cas, le mal reste vaincu, et l'on s'interroge incessamment sur l'efficacité des moyens mis en œuvre pour le combattre. On a certes atténué les effets. On a donné ou trouvé sens aux souffrances et on a essayé de les orienter à la fin qui leur convient. On reste cependant dubitatif sur les moyens utilisés quand l'histoire doit recommencer sans cesse comme si de rien n'était, comme si l'homme n'a pas mémoire du passé.

7.2. RÉUSSIR SA VIE

La construction du bonheur n'est pas que négative, et ne se résume pas à la gestion des conflits. Il y a autre chose à faire, en tout cas quelque chose de positif : une construction de la personnalité qui impose des choix dans la vie.

Finalement, réussir sa vie ne veut pas dire que l'on a fini de trouver des solutions à ses problèmes. Au contraire ! Évidemment la vie sera triste s'il n'y a que des problèmes à résoudre. Il est vrai qu'il est louable de les identifier pour mieux se situer par rapport à eux. Ce n'est donc pas un inventaire minutieux des réussites et des échecs qu'il faut, ni une péréquation pour déterminer si les réussites l'emportent sur les échecs ou si c'est le contraire, même si ce genre d'exercice permet de s'orienter dans la vie. La réussite de la vie, c'est une question d'attitude, et donc de personnalité. Elle n'est donc pas de l'ordre

quantitatif, mais bien plutôt de l'ordre qualitatif. Peu importe si on doit mourir jeune ou vieux. L'essentiel est de trouver sens à sa vie.

Le bonheur ne se décrète pas, ni ne tombe sur les individus à l'improviste. Il n'est pas d'endroits riches ou pauvres en bonheur. Nous dirions bien volontiers qu'il n'est nulle part, ni sur terre, ni au ciel, ni dans l'abîme. Il est à la mesure de ce qu'on est et de l'idée qu'on s'en fait, et donc de ce qu'on fait avec l'expérience des uns et des autres et des siennes propres. L'expression « *faire son bonheur* » vient à point nommé, puisqu'il s'agit de le construire soi-même. Le bien véritable n'est jamais défini à l'avance. Il est indéfini. Et c'est parce qu'il est indéfini qu'il devient intéressant de se livrer à sa conquête.

Comment donc conquérir ou construire son bonheur ? Question cruciale qui demande toute la vie pour y répondre. Cela n'empêche pas d'oser à notre niveau des canevas que la sagesse populaire ne cesse de tracer à la vie :

- Reconnaître que le monde est fait de bien et de mal ne suffit pas. Il faut aussi accepter que des événements de tous genres nous atteignent en plein cœur, nous concernent individuellement ou collectivement, et qu'il est impérieux pour chacun de se sentir concerné et de prendre position. L'attitude passive n'est pas la meilleure.
- Ne pas non plus céder ni à la panique, ni au désespoir. La panique n'a jamais été bonne conseillère et souvent les pires décisions se prennent dans la précipitation. L'équilibre dans ces cas vaut de l'or.
- Se rendre compte que donner sens à la vie et ordonner toute chose à la fin qui lui convient est l'unique impératif qui vaille la peine. Cela signifie aussi que c'est une œuvre de longue haleine que seuls la patience et l'effort soutenu permettent d'aboutir à la joie d'avoir combattu pour une juste cause. Parfois, le simple fait d'avoir essayé de faire face aux problèmes suffit à donner sens à l'existence.
- Et surtout ne pas faire économie des normes de conduite que l'on doit tirer de toutes les expériences, les heureuses comme les malheureuses, les siennes propres comme celles des autres, pour se convaincre que toute expérience est instructive.

La sagesse populaire a pour fondement ces normes de conduite qui varient selon les expériences.

- Enfin (sans pourtant mettre fin à la liste des dispositions), oser espérer en une victoire plus ou moins lointaine, plus ou moins proche, de la vie sur la mort, du bien sur le mal et se projeter dans l'avenir.

Mais quand on lit dans la Bible « *Qui veut sauver sa vie la perdra, et qui perd sa vie ... la sauvegardera* » (Mc 8, 35), on comprend que réussir sa vie est du ressort d'une réalité qui échappe aux prises de l'homme. Le salut est en Dieu, et ainsi, réussir sa vie se profile dans l'espérance. Jésus sera l'exemple de celui qui va sauver sa vie en la perdant. C'est déjà assez qu'il s'incarne, renonçant ainsi à la gloire qu'il avait auprès du Père. Sa venue en ce monde est une véritable kénose. Mais parce qu'il s'est abaissé, Dieu l'a élevé au-dessus de toute créature (cf. Ph 2, 8-9). Parce qu'il s'est soumis jusqu'à la mort comme dira saint Paul, il sera exalté par sa résurrection, portant désormais le nom qui est au-dessus de tout nom : celui de Seigneur des vivants et des morts. Pour le chrétien donc, réussir sa vie, c'est l'engager pour Dieu qui seul peut la faire fructifier et la prolonger en vie éternelle. C'est oser l'espérance et y rester attachée.

TROISIEME PARTIE

LA PERSONNALISATION DE LA SAGESSE : LA SAGESSE ET LE VERBE

Le Livre des Proverbes, à travers ses images traditionnelles, nous livre une sagesse des lieux communs, qui décline des manières d'être et de faire. Mais c'est aussi une sagesse créatrice et ordonnatrice du monde. « *Le Seigneur a fondé la terre par la sagesse, affermissant les cieux par la raison. C'est par sa science que se sont ouverts les abîmes et que les nuages ont distillé la pluie* » (Pr 3, 19-20). Nous retrouvons les transformations et les désarticulations des discours sur la sagesse que décrivent les critères méthodologiques de Michel Foucault (*voir supra*). La sagesse populaire est avant tout triviale dans l'apparence, mais elle s'exprime aussi sous des formes éminemment transcendantes. Aucune culture, aucune philosophie, aucune religion en dehors du christianisme n'ont poussé aussi loin la conception de la sagesse. Quand la sagesse devient une personne, elle ne peut plus être prise pour un savoir-dire, un savoir-faire ou un savoir-vivre, même si elle les suppose. Notre question sera de savoir si ce passage du trivial au transcendant se justifie, comment il se fait et quelle désarticulation il induit.

La focalisation sur Jésus et le Verbe est motivée par sa particularité dans l'héritage sapientiel et parce qu'elle rend davantage compte de la désarticulation du discours sur la sagesse. Les textes de l'Écriture sainte sont formels sur l'identité de Jésus comme Verbe (*Logos*) de Dieu. Et ce Verbe s'est fait chair. Le Prologue de l'évangile de saint Jean l'affirme :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. Tout fut par lui, et rien de ce qui fut, ne fut sans lui. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes, et la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas prise. Il y eut un homme, envoyé de Dieu : son nom était Jean. Il vint en témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous croient par lui. Il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme. Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas

nés du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que, fils unique plein de grâce et de vérité, il tient du Père. »

Le Verbe fait chair est donc ce Jésus qui se manifeste dans l'histoire, mais en même temps qui se réclame de toutes les prophéties sur le Messie de Dieu.

C'est lui que saint Paul nomme « *la Sagesse de Dieu* » (1 Co 1, 24). Les évangiles synoptiques après lui en ont rendu témoignage (Mt 11, 18-19 ; Lc 7, 33-35), en insistant sur sa justification aussi bien par ceux qui l'ont reconnu et suivi que par ceux qui l'ont rejeté, soit en donnant raison ou soit en rendant vain le dessein de Dieu sur eux.³⁰⁶

Ainsi, toutes les images et les déterminations jusqu'à lui n'ont été que des préfigurations de cette sagesse divine révélée aux nations par l'incarnation du Christ et par ses œuvres. Quand la sagesse se fait homme en Jésus-Christ, une nouvelle façon de vivre s'impose. Mais avant cela, il appartiendra à Jésus lui-même de donner toutes les dimensions à la sagesse qu'il représente. Avec Jésus, la Sagesse atteint son plus haut niveau de mutation.

La parole en Occident est assimilée parfois à ce qui est inconsistant, le souffle, le *flatus vocis*. C'est souvent ce à quoi on renvoie les sagesse populaires, comme des étapes antérieures à ce qui est agi, le dire étant souvent opposé au geste, à l'action. Il y aura une science du discours, la rhétorique, et une science de l'action, la politique ou la morale. Il y a cependant cette distinction nécessaire à faire entre le discours vulgaire et le discours qui est production de l'intelligence pensante. Seul est recevable philosophiquement ce discours produit qui respecte un ensemble de critères logiques. Le reste est relégué dans l'insensé, qui ne fournit pas autant de richesse intellectuelle que le discours produit. Parler de Jésus comme du Verbe, c'est donc transcender cette conception occidentale de l'inconsistance, puisqu'en prenant chair, il devient du coup la consistance même. Peut-être alors, faudra-t-il opter pour une théologie orientale pour qui même le sentiment est consistant. Pour elle par exemple « *la foi sentie* » est la meilleure façon de concevoir une foi vraie parce qu'elle prend possession de tous les organes de l'homme témoignant ainsi de son enracinement

³⁰⁶ Cf. LEON-DUFOUR Xavier (dir.), 2003, *Vocabulaire de Théologie Biblique*, "Sagesse", Paris, Les éditions du Cerf

dans l'être. C'est ainsi qu'en Orient, et particulièrement chez les Orthodoxes, l'Esprit Saint sera considéré sous sa forme la plus sensible (que l'on sent au-dedans de soi), et l'expérience spirituelle comme une expérience aussi consistante et même davantage que l'expérience physique corporelle.

Même dans la sagesse orale, la parole vient avant l'action. Ce n'est que dans les instances profondes de l'initiation que la parole acquiert une consistance inégalée. La parole produit ainsi des effets, la parole agit.

Jésus est la Parole faite chair, la Sagesse en personne. Le Verbe récapitule en lui toutes les préfigurations du Fils promis et annoncé par les prophètes et même les dépasse. Une telle désarticulation du discours n'est pas sans conséquences dans la nouvelle acquisition de la Sagesse, Jésus-Christ, auquel une population de plus en plus large adhère comme à une plénitude de vie et d'action.

CHAPITRE VIII. JESUS, SAGESSE DE DIEU

Le Livre des Proverbes fait trois portraits de femmes : celui de la Folie, celui de la Sagesse jeune et éternelle, et celui de la femme avisée qui sait tenir sa maison.³⁰⁷ Même s'il s'agit de décrire une seule et même sagesse, le premier portrait semble nettement en décalage avec les deux autres. La sagesse femme semble aussi trop préoccupée des choses trop ordinaires. Ce qui pourra nous intéresser essentiellement ici parce que son style est direct, c'est la Sagesse jeune et éternelle, image du fils témoin présent et agissant de l'acte divin qui a présidé à la création du monde et de tout ce qu'il contient. Et pourtant avec Jésus, la compréhension de la sagesse pousse dans ses retranchements les plus profonds pour désigner la folie (« *la folie de la croix* »), ou pour désigner la paix, la véritable qu'une femme avisée ne donne que temporellement. La paix véritable est, elle, éternelle.

C'est ainsi que la sagesse de l'Ancien Testament préfigurait celle du Nouveau Testament, préfiguration qui invite en même temps à reconsidérer la sagesse sous un autre regard, celui du Fils éternel « *premier-né* », Jésus-Christ.

Les *Évangiles* donnent plus ou moins clairement l'image de Jésus comme sagesse de Dieu. Ils se sont focalisés sur la vie de Jésus et celle de la nouvelle communauté née de lui, de son mystère pascal. Pour en parler, saint Paul et saint Jean feront semblant d'ignorer les images annoncées par l'Ancien Testament et reprises en filigrane dans le Nouveau Testament. Ils confirmeront cependant ces images qui révèlent Jésus comme sagesse de Dieu, en partant, tous, d'une seule et même question : « *Qui donc est cet homme ?* »³⁰⁸ Évidemment, Jésus se révèle en tout point comme un homme, ayant pris de la Vierge Marie la nature humaine. Mais, n'est-il que cela ? Saint Paul dira qu'il est « *le Fils* », et saint Jean, « *le Verbe* ».

³⁰⁷ Cf. BEAUCHAMP Paul, « Sagesse biblique et expérience mystique », dans *Revue Christus*, n° 162, avril 1994, p. 160

³⁰⁸ *Idem*, p. 162

Jésus est sagesse de Dieu parce qu'il est d'abord appelé ainsi. Beaucoup de métaphores qu'il utilise dans ses discours font croire qu'il parle de lui-même comme de la sagesse qui préexistait auprès de Dieu et qui après sera donnée au monde et aux hommes. Mais aussi il s'identifiera à la sagesse vétérotestamentaire qu'il assumera en sa personne. Jésus a une étonnante similitude avec la sagesse de l'Ancien Testament. Toutefois, en même temps qu'il prend ces images de l'univers des hommes, il s'inscrit en décalage avec ces mêmes images qui deviennent de ce fait inadaptées à rendre compte de sa personnalité profonde.

8.1. LES MÉTAPHORES

L'incarnation semble être le commencement d'une révélation ouverte sur Dieu. Dieu se rend visible à travers l'homme-Jésus. Ainsi ce qui n'a jamais existé dans le monde des hommes, devient possible, se réalise. Les réactions fuseront de toute part : « *il n'est qu'un homme* » ; « *N'est-il pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? et ses frères Jacques, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas chez nous ?* » (Mt 13, 55-56) ; et pourtant « *jamais homme n'a parlé comme cet homme* » ; « *il m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Messie ?* » (Cf. Jn 4, 5-42), etc. Alors qu'il présentait toutes les caractéristiques d'un homme, il dira qu'il est fils de Dieu. D'ailleurs sa condamnation à mort portera pour un des motifs sa prétendue filiation directe de Dieu. Mais toute sa vie, il justifiera cette origine divine et cette filiation radicale d'avec Dieu.

Saint Jean particulièrement va révéler toutes les images qui se rapportent à lui.³⁰⁹ « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* » ; « *Je suis le bon pasteur* » ; « *Je suis la vigne* » ; « *Je suis le vrai pain venu du ciel* » ; « *Je suis l'Alpha et l'Oméga* »... Le fait qu'il dise « *Je suis* » en langage biblique témoigne de sa nature divine qu'il partage avec Dieu son Père. « *Je suis* » est le nom propre du Dieu saint révélé à Israël à travers le tétragramme YHWH dont la traduction en langage humain est « *Seigneur* ». Toutefois, pour se désigner, il ajoutera une image pour éviter d'utiliser le « *Je suis* » dans son absolutité, et sans insinuer un quelconque abandon de toute la teneur et toute la consistance du saint nom. Il est ce Dieu

³⁰⁹ TRIMAILLE Michel, « Christ, Sagesse de Dieu et maître de sagesse », dans SCIENCES THEOLOGIQUES ET RELIGIEUSES, 1993, *Sagesses de l'Orient Ancien et Chrétien. La voie de la vie et la conduite spirituelle chez les peuples et dans les littératures de l'Orient chrétien*, Beauchesne, Paris, p. 193-

qui se fait homme, mais il appellera surtout Dieu « *son Père* » pour dire qu'il ne se substitue pas à lui, même s'il partage une même adoration et une même gloire que lui (*Credo* ou le *Symbole de foi des Apôtres*). Si la sagesse est le meilleur don que Dieu fait aux hommes, et si Jésus s'identifie parfaitement à toutes ces métaphores, il ne peut être que cette sagesse, don par excellence de Dieu fait aux hommes.

Ainsi, la sagesse prend une nature différente de celle qui est dite d'elle jusqu'ici, celle d'un homme, un visage humain. On ne peut donc pas parler de Jésus en tant qu'il est sagesse de Dieu comme dans une personnification. L'image cette fois-ci s'efface devant la réalité. Saint Pierre dans sa prédication dira : « ... *nous l'avons touché, le Verbe.* » Dans le signe de la multiplication du pain, on le verra se donner en personne, un don qui s'accomplira sur la croix : « *tout est consommé* », un peu comme pour dire qu'il s'identifiait à ce don de Dieu au monde. Qu'il affirme qu'il est le chemin, la vérité et la vie, il réalisera cette identité en réconciliant l'homme avec Dieu ; il donnera la vie qui s'épanouira plus tard en vie éternelle quand il ressuscitera les morts ; il tracera le chemin inédit en ressuscitant lui-même d'entre les morts et en manifestant sa victoire par des apparitions. En lui, Dieu a dit son dernier mot, comme le médite bien la *Lettre aux Hébreux* :

« *Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé autrefois aux pères dans les prophètes, Dieu, en la période finale où nous sommes, nous a parlé à nous en un Fils qu'il a établi héritier de tout, par qui aussi il a créé les mondes. Ce Fils est resplendissement de sa gloire et expression de son être et il porte l'univers par la puissance de sa parole...* » (He 1, 1-3)

Dans l'histoire de la pensée, deux tendances³¹⁰ se partageront les opinions sur le Verbe, la Parole (en grec *Logos*). La tradition protestante d'une part va désigner par « *Verbe* », la Parole de Dieu faite chair en Jésus-Christ. D'autre part, la pensée catholique contemporaine insistera sur le « *Christ archétype* », logos divin, modèle de tous les *logoi* créés. Que ce soit une récapitulation des valeurs et des idées exprimées dans l'histoire, ou un accomplissement d'une permanente expression de soi, le Fils de Dieu fait chair est vu comme un carrefour incontournable des débats sur la rationalité du monde créé avec

³¹⁰ Cf. EDWARDS J. Mark, dans LACOSTE Jean-Yves, 1998, *Dictionnaire critique de la Théologie*, P.U.F., Quadrige, art « *Verbe* ».

sagesse. Et pour nous, le Prologue de saint Jean suffit à rendre compte de l'une ou l'autre position, le Verbe ouvrant l'intelligence sur le monde en tant qu'il est créé par Dieu avec sagesse. Désormais, tout homme peut aussi appeler Dieu, père. Tous sont fils à la suite du Fils unique, et personne n'est fils en dehors du Fils : « *Tout m'a été confié par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler* » (Mt 11, 27).

Alors que l'incarnation est une véritable kénose que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier de chute dans l'irréligion – les idéologies religieuses au temps des Apôtres et au temps de l'Église en faisant foi, un Dieu digne de ce nom ne pouvant jusque-là se déshonorer en devenant homme (l'arianisme principalement) –, ce mystère féconde et accomplit la quête universelle de vérité inscrite dans la création. Si le monde est intelligible et si de plus il est créé, c'est que foi et raison se recourent. Saint Paul à l'aréopage avons-nous dit n'a pas hésité à désigner le Verbe comme celui que les Grecs cherchaient sans le savoir à travers les divinités ambiantes, et qui finalement s'est révélé totalement en Jésus. L'Intelligence par excellence vient au secours des intelligences humaines pour les conduire à la vérité tout entière. Jésus vient ainsi rétablir toute vérité sur Dieu, sur les hommes et sur le monde.

8.2. JÉSUS ET LA SAGESSE VÉTÉROTESTAMENTAIRE

Jésus assume en sa personne la sagesse vétérotestamentaire. L'incarnation ne s'était pas limitée au seul fait que Dieu a pris notre humanité à un moment de l'histoire. L'incarnation va jusqu'à une plongée dans l'histoire passée, et jusqu'à un rapprochement sinon à une identification de Jésus avec tout le plan de salut de Dieu, le *mysterium salutis* dont le déroulement a commencé avec la création du monde elle-même.

Que ce soit l'identification de la sagesse à la Loi, ou à la création, ou encore à l'Esprit dont le plus grand don est la sagesse, Jésus, le Verbe fait chair, les accomplit dans son être profond. Quand la sagesse devient une personne humaine, toutes les images auxquelles elle pouvait s'identifier dans l'Ancienne Alliance reçoivent leur achèvement. Ainsi, la sagesse qui a présidé à la création s'identifie au Christ venu restaurer la création ; la sagesse qui est Torah, loi inscrite dans la création ou révélée aux hommes, s'accomplit en celui qui se fait législateur et juge ; et la sagesse qui est Esprit, don par excellence de Dieu, se réfère à Jésus en son essence et en ce qu'Il est don parfait pour le salut du monde.

Jésus va avant tout défendre la Loi et les Prophètes qui constituent à cette époque l'essentiel de la révélation, sinon toute la Parole révélée.

« N'allez pas croire que je sois venu abroger la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abroger, mais accomplir. Car, en vérité je vous le déclare, avant que passent le ciel et la terre, pas un i, pas un point sur l'i ne passera de la loi, que tout ne soit arrivé. Dès lors celui qui transgressera un seul de ces plus petits commandements et enseignera aux hommes à faire de même sera déclaré le plus petit dans le Royaume des cieux ; au contraire, celui qui les mettra en pratique et les enseignera, celui-là sera déclaré grand dans le Royaume des cieux. Car je vous le dis : si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (Mt 5, 17-20).

Les cinq premiers livres de la Bible dits de Moïse sont techniquement appelés « *Torah* », parce qu'ils disent la loi. On ne peut nier qu'ils parlent des lois morales ou plutôt des enseignements moraux que la Sainte Écriture véhicule. Pharisiens et scribes ont certes une interprétation de ces normes éthiques que Jésus veut pour ainsi dire corriger, parce que ceux-ci brillent par leur hypocrisie, c'est-à-dire leurs pratiques purement extérieures et leur prétention indue à disposer de toute la vérité. C'est cela pour lui accomplir, pousser à leurs conséquences extrêmes ces normes éthiques. Cet accomplissement consistera particulièrement en des enseignements de haut niveau qu'il délivrera pour restituer à l'Écriture son sens originel. Ainsi, il se fait le nouveau législateur. Sa réforme solennelle de la législation de l'Ancien Testament se trouve dans le Sermon dit de la Montagne : « *Vous avez appris qu'il a été dit..., moi, je vous dis...* » (Mt 5).

C'est ainsi que le meurtre n'est plus seulement ce fait d'éliminer physiquement un être humain, mais aussi moralement à travers la colère, les insultes et les malédictions. Ces dernières tuent autant que le meurtre. L'adultère ne sera plus seulement le fait de tricher dans le couple, mais aussi la convoitise de la femme ou du mari de l'autre, et davantage encore la répudiation qui expose le partenaire à l'adultère. La loi du Talion, chère à la législation juive et qui gardait une proportion, une certaine justice dans les répartitions des torts et dans leur réparation, cette pratique qui mettait un frein à la vengeance aveugle, sera remplacée par l'amour des ennemis. Le mal s'extermine, non par un mal semblable, mais

par le pardon et l'amour. Ce faisant, c'est toute la loi dont le décalogue ou les dix commandements sont un énoncé positif, qui retrouve une existence nouvelle.

Effectivement, Jésus n'a pas fait qu'assumer les normes éthiques vétérotestamentaires. Il les vivra personnellement quand il pardonnera à ses bourreaux sur la croix : « *Seigneur, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » (Lc 23, 34). Bien plus, et de façon assez magistrale, il renouvellera la loi en faisant tout consister en l'amour de Dieu et du prochain. « *Il n'y a pas de commandements plus grands que ceux-là* » (cf. Mt 22, 34-40 ; Mc 12, 28-34), dira-t-il. Certes, il n'a pas fait à ce sujet une extraordinaire invention. Mais en rapprochant l'amour de Dieu et du prochain, rapprochement qui, jusque-là n'était pas évident, il intervient en maître, en législateur et en juge.

Si la prière juive des premières heures de la journée invitait à l'écoute du Seigneur, écouter Jésus, c'est observer toute la loi ; et observer la loi, c'est témoigner de son attachement à Dieu et donc entrer dans la voie du salut.

La sagesse de l'Ancien Testament, c'est aussi ce lien substantiel avec la création : « *Dieu créa toute chose avec sagesse* » (Ps 104, 19-24). Ici aussi, le Fils accomplit en sa personne la création qui devient une création nouvelle.

C'est donc Jésus qui vient révéler à l'homme qu'il est créé et aimé de Dieu son Père. Toute personne tient son origine de ce Père là. Toute sa vie, il travaillera à ordonner toute chose à cette fin qui est le Père. Par son œuvre de rédemption, ici encore, Jésus conduit l'humanité et toute la création vers sa réalisation plénière. C'est ce que saint Paul écrivait avec beaucoup d'insistance aux Éphésiens (1, 9-10) : « *Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il a d'avance arrêté en lui-même pour mener les temps à leur accomplissement : réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre.* »

La nouvelle création est donnée par Jésus. Mais ce salut obtenu en Jésus-Christ est un salut en espérance. Il reste toujours que l'humanité s'ouvre à ce projet pour que la rédemption soit totalement accomplie. Il faudra attendre la fin du monde pour constater cet accomplissement, puisque l'humanité tarde encore à adhérer totalement à ce projet de salut.

Dans l'Ancien Testament, Isaïe, l'interprète des dons au caractère septiforme, plaçait la sagesse au-dessus de tous les dons. C'était déjà une prouesse de savoir que la sagesse est

donnée par l'Esprit de Dieu. Avec Jésus, qui va ressusciter des morts redonnant ainsi le souffle aux hommes, qui va guérir les malades ou opérer des prodiges (« *Voici que le royaume de Dieu est au milieu de vous* ») et donner l'assurance de refaire toute chose nouvelle, qui souffle sur les disciples réunis au cénacle après la résurrection pour leur donner l'Esprit-Saint les rendant ainsi aptes eux-aussi à produire les fruits de l'Esprit, on a l'impression de voir en ce Dieu fait homme « *L'Esprit qui poursuit son œuvre dans le monde et achève toute sanctification* » (Prière eucharistique IV). Il peut être considéré comme cet Esprit toujours créateur, mais aussi et surtout rédempteur pour restaurer à la création son image d'origine, c'est-à-dire à l'image de son Créateur. C'est finalement lui qui se donne pour conduire à la perfection les hommes et leur révéler non seulement le chemin de salut, mais aussi la grandeur de leur vocation.

Finalement, tout ce qui se disait de la sagesse dans l'Ancien Testament est assumé dans le Nouveau en Jésus-Christ, mais en même temps continué et fixé de façon définitive.

8.3. LE PARADOXE JÉSUS-CHRIST

Les métaphores ne suffisent pas à dire toute l'identité de Jésus. Et bien qu'il assume la sagesse de l'Ancien testament, sa personnalité ne pose pas moins de questions. Il est difficile à saisir d'après ce qui est dit de lui. C'est ce que Xavier Léon-Dufour³¹¹ a souligné avec grande netteté :

« Jésus s'est présenté à ses contemporains sous des dehors complexes : prophète de pénitence, mais plus que prophète (Mt 12, 41) ; messie, mais qui doit passer par la souffrance du serviteur de Yahweh avant de connaître la gloire du Fils de l'Homme (Mc 8, 29ss) ; docteur, mais non à la manière des scribes (Mc 1, 21ss). »

Quand on pense avoir saisi quelque chose de consistant sur la personne de Jésus, c'est alors qu'un autre aspect de lui invite à le considérer autrement. Comment exactement saisir sa personne ? On comprend bien que la théologie des premiers temps du Christianisme ait été vraiment embarrassée à clarifier la personne et la nature de Jésus. C'est d'abord le concile

³¹¹ LEON-DUFOUR Xavier (dir.), 2003, *Vocabulaire de Théologie Biblique*, Paris, Les éditions du Cerf, art.

« Sagesse »

de Nicée-Constantinople qui fixera le Symbole de foi, indispensable pour une confession pendant les Assemblées liturgiques, puis pour répondre aux hérétiques et schismatiques, et enfin témoigner du Christ jusqu'au martyre. Jusqu'aujourd'hui cette profession de foi se fait à la célébration de beaucoup de sacrements en particulier au baptême et pendant d'autres célébrations communautaires quand la liturgie le permet. Mais la nécessité de fixer la formule de la foi s'est surtout présentée suite aux erreurs inverses des théologiens Nestorius (qui professe la dualité de personne dans le Christ) et d'Eutychès (pour son monophysisme radical), que le Concile de Chalcédoine s'est prononcé pour préciser la dualité de natures et l'unicité de la personne de Jésus. S'il y a eu des hérésies, c'est bien parce que Jésus se présente à la foi comme homme et Dieu. Chalcédoine en apportant sa clarification confirme le paradoxe de la présence en une même personne de deux natures qui subsistent.

Mais là où le paradoxe s'exprimera sous sa forme la plus radicale, c'est la souffrance et la mort de l'Homme-Dieu, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes. À y voir de près et selon nos suppositions, le suicide de Judas aurait pour probable explication la radicalité de ce paradoxe. Celui-ci aurait livré Jésus en pensant que les bourreaux n'auraient aucune emprise sur lui, parce qu'il est tout-puissant et a opéré aux yeux des Apôtres beaucoup de prodiges jusqu'à ressusciter les morts. Il a même échappé aux mains des premiers qui ont cherché à l'entraîner dans un précipice. Comme dit l'Écriture : « *Mais lui, passant au milieu d'eux, alla son chemin* » (Lc 4, 30). Comment comprendre qu'une telle personne soit aussi sujet à la mort ? Pierre reprendra vivement Jésus quand il annonça pour la première fois sa souffrance et sa mort. Comment comprendre qu'il ait tout pouvoir même sur les esprits mauvais et qu'il se laisse maltraiter par de misérables créatures humaines ? Et comment comprendre qu'il meurt d'une mort ignominieuse sur une croix ? Même le moyen de le mettre à mort est étrange, une mort réservée à des bandits, alors qu'on l'accusait de blasphème. Quel parallèle établir entre blasphème et banditisme ? Paradoxe ! Tout n'est que paradoxe.

Et voici que saint Paul va fonder toute la sagesse chrétienne sur le scandale de la croix, légitimant une fois de plus le paradoxe.

Avec saint Paul, c'est la Sagesse tout entière qui retrouve une existence nouvelle. Elle s'inscrit dans une nouveauté telle que le monde n'en a jamais connue. Elle s'inscrit dans *la folie de la croix*. C'est ce qu'il exprime dans cette phrase célèbre : « *Car le Christ ne m'a*

pas envoyé baptiser, mais annoncer l'Évangile, et sans recourir à la sagesse du discours [de la parole], pour ne pas réduire à néant la croix du Christ » (1Co 1, 17). À travers cette déclaration, Paul allume un feu dans la conception de la sagesse. La Parole qui enseigne, conseille et qui procure le salut s'est faite chair, a souffert la passion et est mort. C'est cela pour lui l'Évangile, la bonne nouvelle que Dieu a apporté au monde et aux hommes.

Cette confession qui semble être le fondement de sa vocation, c'est-à-dire de sa mission dans le monde, exprime au plus haut point un nouveau regard sur le Christ, chemin, vérité, vie. Son histoire personnelle met en lumière son orientation doctrinale. De persécuteur des gens qui ont adhéré au Christ et qui confessent son nom aussi bien que la vie nouvelle jaillie de la résurrection, il est devenu défenseur de ces mêmes gens par un événement qui dépasse tout entendement humain, la rencontre de Jésus sur le chemin de Damas. Un bouleversement complet est intervenu dans sa vie. Et pour parler de cette expérience dont des mots humains ne pouvaient révéler la profondeur, il utilise une forme imagée, du genre apocalyptique :

« Je connais un homme en Christ qui, voici quatorze ans – était-ce dans son corps ? je ne sais, Dieu le sait – cet homme-là fut enlevé jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme – était-ce dans son corps ? était-ce sans son corps ? je ne sais, Dieu le sait –, cet homme fut élevé jusqu'au paradis et entendit des paroles inexprimables qu'il n'est pas permis à l'homme de redire » (2 Co 12, 2-4).

Cette expérience unique explique le revirement de sa vie, mais en même temps lui permet de voir autrement les choses. Une lumière d'une autre nature l'éclaire, une lumière qui, selon lui, n'a rien d'humain. Le saut de la foi est de la nature de cette lumière. Il s'agit d'un saut qualitatif. Ainsi, la logique de la foi, si logique il y a, est d'une autre nature que la logique de l'intelligence humaine. Le Concile Vatican I l'a bien précisé :

« Il existe deux ordres de connaissance, distincts non seulement par leur principe mais aussi par leur objet. Par leur principe, puisque dans l'un c'est par la raison naturelle et dans l'autre par la foi divine que nous connaissons. Par leur objet, parce que, outre les vérités que la raison

naturelle peut atteindre, nous sont proposés à croire les mystères cachés en Dieu, qui ne peuvent être connus s'ils ne sont divinement révélés. »³¹²

Paul découvrira cette logique de la foi dans le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus.

On comprend qu'il appelle « *folie* », aussi bien la rhétorique humaine que le mystère de la croix de Jésus qui lui procure une autre vision des choses. Du côté de la foi, il n'y a que folie de la raison ; et du côté de la raison, il n'y a que folie de la croix. Deux logiques différentes ont régi la vie de Paul de Tarse : une première qui le poussait à persécuter les chrétiens, et une seconde après la rencontre mystérieuse sur le chemin de Damas qui le fait les aimer jusqu'à porter des chaînes. C'est en comparant les deux états de vie qu'il confesse qu'il n'y a pas de commune mesure entre les deux. Pour lui, la rhétorique humaine empêche de reconnaître le Christ. Et par conséquent, la logique de la foi ne pourra que constater la folie que cela représente d'ignorer le Seigneur de gloire.

« Aucun des princes de ce monde ne l'a connue [la Sagesse de Dieu], car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais comme il est écrit, c'est ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. En effet, c'est à nous que Dieu l'a révélé par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu » (1 Co 2, 7-10).

Grâce à l'Esprit qui l'habite, l'homme se rend compte d'un affrontement qui dure toujours entre la loi de la raison et la loi de la foi : « *Car je prends plaisir à la loi de Dieu, en tant qu'homme intérieur, mais, dans mes membres, je découvre une autre loi qui combat contre la loi que ratifie mon intelligence ; elle fait de moi le prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps qui appartient à la mort ?* » (Rm 7, 22-24). Sous la loi de la raison, le bien et le mal s'affrontent ; et cet affrontement dure tant qu'il n'y a pas une autre loi, la loi de la foi (Rm 3, 27) pour affranchir l'homme esclave du péché et de la mort. Le salut, la victoire, ne

³¹² Constitution Dogmatique sur la Foi Catholique *Dei Filius*, IV : DS 3015, cité dans la Lettre encyclique *Fides et Ratio*, n° 9

vient pas de la raison, mais de la foi. Et la loi de la foi, c'est l'amour. La foi (l'Esprit) vient au secours de notre faiblesse.

Mais le divorce n'est pas consommé entre la nature dont la loi est celle de la raison et la foi. En réalité, entre foi et raison, il n'y pas d'abîme, pas davantage une rupture. Mais un dynamisme. La loi naturelle rend compte de ce lien. Les normes qui régissent l'existence humaine comme telle décrivent l'ordre que Dieu y a inscrit à la création. Et c'est cet ordre qui atteint son accomplissement dans le Christ. La grâce entretient la continuité et permet d'intégrer la raison ou la nature, même si elle est fragile et vacillante.

CHAPITRE IX. UN ENSEIGNEMENT PARADOXAL : ENTRE NATURE ET GRÂCE

La sagesse de Jésus s'inspirera d'images et d'expressions sapientielles issues d'événements courants de la vie. Mais en même temps, elle inspirera une logique tout autre, une logique qui n'est pas inscrite dans la logique, la logique de la foi. En réalité, en matière de sagesse, Jésus n'a pas paru novateur. On attendait qu'il parle purement des réalités d'en-haut, et voilà qu'il descend dans les considérations triviales, des milieux communs, de la rue, des champs et de la maison. Il fondera la presque totalité de son enseignement sur ces images prises dans le quotidien de la vie des Juifs vivant à cette époque-là. De là, il ouvrira les esprits sur quelque chose d'autre, sur cette autre chose que les visions humano-centriques ne pouvaient pas découvrir, parce qu'elles n'en ont pas la lumière ni l'intelligence.

Que Jésus enseigne, cela ne surprend personne. En Israël, il y a toujours eu des maîtres de sagesse. Ce qui surprend, c'est le caractère paradoxal de son enseignement. Les paraboles de l'évangile ont en partie ou totalité ce caractère qui finalement désigne en propre l'enseignement de Jésus.

9.1. LE CARACTERE TRIVIAL DES IMAGES

Alors que l'on s'attendait à ce qu'il utilise un langage différent pour s'adresser au monde, Jésus puise dans la sagesse populaire de son temps. A-t-il compris que ces images parlent très fort dans la vie des gens ? En tout cas il s'appuiera sur cet héritage du passé pour mouler son langage et son enseignement.

« *Le royaume des cieux est comparable à un maître de maison...* », « *à une perle...* », « *à du levain...* », « *à une graine de moutarde...* », etc. (Mt 13) Comme on vient de le dire au sujet de la sagesse vétérotestamentaire qu'il assume pleinement tout en la portant à son accomplissement, Jésus assume aussi la sagesse traditionnelle dans les images populaires qu'elle utilise. C'est une façon de dire que ces outils d'enseignement ne sont pas anodins et qu'il serait vain d'inventer des images qui échappent totalement ou en partie à l'univers traditionnel. C'est surtout aussi parce que rejoindre les hommes dans leurs activités et leurs

préoccupations quotidiennes n'est pas un choix facultatif. La Bonne nouvelle qu'il apporte a besoin de s'enraciner profondément dans les mœurs, et la meilleure façon d'y parvenir, c'est de s'intéresser à l'univers le plus proche des hommes, leur vécu quotidien. Il y a en Jésus un désir manifeste de s'introduire jusque dans les profondeurs des mœurs de ses auditeurs et des communautés, et finalement dans ce qui est le plus consubstantiel aux hommes. Jésus semble manifester qu'il a opéré une véritable incarnation dans l'univers des hommes. Il n'a pas fait semblant de se faire homme, il s'implique dans ses manières d'être et d'agir. De plus, les images quotidiennes parlent plus fort que les grands discours sur le permis et le défendu, que l'esprit critique et la morale ne cessent de distinguer et de défendre. L'Église aujourd'hui est très respectueuse des cultures et prône l'évangélisation parfaitement inculturée, l'inculturation étant un véritable moyen de faire passer la Bonne Nouvelle dans la vie des hommes et dans les sociétés.

Avec cet univers d'images triviales, c'est tout l'agir humain qui est rejoint en ses origines, en son point initial. Comme on l'a dit plus haut, cet univers comporte à la fois ce qu'il y a de sagesse, mais aussi ce qu'il y a de folie en l'homme. Mais au lieu de catégoriser le monde en sagesse et en folie, il faudra plutôt y voir une opportunité de catéchèse pour orienter l'homme vers son véritable bien. En sagesse, les images même triviales obligent.

9.2. LE GÉNIE DE JÉSUS

Le génie de Jésus résidera pleinement dans l'orientation éthique de son discours, mais d'abord et avant tout dans le sens qu'il souhaite imprimer aux événements de la vie. Il mettra ensemble l'humain et le divin. Il faut voir dans la déformation des histoires qu'il tire certainement de la sagesse populaire de son temps, une liberté d'imprimer son quant-à-soi dans l'orientation à donner aux événements et à la vie des hommes. Les transformations ou plutôt les contradictions flagrantes dans la présentation de sa pensée sont donc volontaires et mêlent le naturel au spirituel, avec une insistance à s'élever de la nature au surnaturel. Ainsi :

- Sur la *paix*, Jésus affirmera de façon étrange : « *N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Oui, je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa maison* » (Mt 10, 34-36). C'est

paradoxal que celui qui se prénomme « *le Prince de la paix* » dise sans ambages qu'il est venu pour la guerre. Alors comment serait-il encore « *Prince de la paix* » ? Il aurait mieux valu qu'on l'appelle « *Prince de la guerre* », ce qui évidemment ne lui convient pas. L'idée d'ataraxie, de tranquillité, prônée par la sagesse antique se trouve bouleversée. Avec Jésus, le combat pour la paix est bien fondé, seulement il faut bien le préciser. Le combat pour la paix ne rejoint nullement l'adage populaire du « *Qui veut la paix doit préparer la guerre.* » Pour lui, la paix est à construire d'abord à l'intérieur de soi, dans un véritable combat contre les mauvais penchants et contre les forces du mal. Il n'y a pas plus légitime guerre que de lutter contre soi pour s'arracher au mauvais. De même si la paix est un don, il faut s'arracher à soi pour s'en rendre digne. Mais loin de voir un combat physique ou même spirituel, il s'agit plutôt des exigences morales de son enseignement qui verront certains adhérer à lui et d'autres le rejeter, les uns s'opposant aux autres dans un combat sans merci et sans se soucier des liens familiaux qui les unissaient. Évidemment, ceux qui seront restés incrédules ne pourront bénéficier de la plénitude du don de l'amour et traiteront de travers les chrétiens. La persécution pour la foi est le signe fort de ce combat. Grâce à la doctrine nouvelle de Jésus, le lien de foi supplante le lien de sang : « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi* » (Lc 9, 62). Le choix de Jésus et de son enseignement moral est une question de vie ou de mort. Ceux qui recevaient le baptême au nom de Jésus dans les premiers temps de l'Église et à certains endroits du monde aujourd'hui étaient en même temps candidats au martyre.

- Sur le *bonheur*, les catégories de personnes dont Jésus proclame le bonheur n'ont rien à voir avec le bonheur selon les vues des hommes. Et pourtant pour lui, ces gens-là sont heureux ou seront heureux à cause de celui qui procure le bonheur qui ne finit pas, qui est devant eux, et vers qui, ils se pressent pour l'écouter : Jésus lui-même. Les béatitudes qu'il proclame (Mt 5, 1-12) veulent énumérer ceux qui se trouvent dans les situations propices pour hériter du royaume, soit en vertu de leur pauvreté (en esprit), soit parce qu'ils sont persécutés. Ici aussi, il s'agit bien d'une guerre entre les vues humaines et les vues de Dieu. L'enseignement de Jésus met les valeurs divines au-dessus des valeurs purement humaines. Il faut bien choisir

entre les plaisirs de ce monde qui passent et les joies célestes qui durent toujours. *Le carpe diem* écarte beaucoup d'humains de la vraie joie.

- Sur la *justice* : La parabole des ouvriers de la onzième heure (Mt 20, 1-16) montre des ouvriers dont le traitement est étrange. Il y a d'abord la manière d'embaucher, jusqu'à la dernière heure de la journée, et ensuite les salaires remis à chacun et qui ne correspond en rien à l'effort fourni. Payer les derniers autant que les premiers, c'est ce que l'univers des hommes peut relever d'aussi injuste. Il faut d'autres critères pour justifier une telle attitude. Il convient peut-être de rappeler avant tout que la justice de Dieu est faite d'amour et d'équité. Si l'on se rend compte que Dieu donne gratuitement sans aucun mérite de notre part, alors il n'y a rien d'étonnant qu'il puisse donner à ceux qui apparemment n'ont pas fait grand' chose, et surtout autant qu'aux autres qui ont enduré le poids du jour et de la fatigue. L'équité qui relève d'une justice distributive veut donner davantage à qui en a besoin. Et s'il s'agit en plus du royaume des cieux, il ne peut y avoir de don plus grand pour les uns comme pour les autres. Jésus donne en image le don par excellence qu'il fera de sa personne, un don sans mesure. Il ne peut se donner à moitié, ce qui serait contraire au don parfait. La justice de Dieu, c'est le don du Fils en rançon pour la multitude. Vu du côté des ouvriers, c'est la leçon donnée aux convertis des premières heures d'être satisfaits d'avoir fait du bien toute la vie, mais aussi de se réjouir de ce que les autres ne seront pas perdus s'ils suivent le bon exemple des premiers. Il n'y a pas de gloire à gagner seul le Royaume.
- Sur la *richesse* : La parabole de l'offrande de la veuve (Lc 21,1-4) tranche avec les vues humaines de la richesse. Dans un monde où être riche signifie thésauriser au point de contrôler le monde entier, l'épisode de l'obole de la veuve sonne comme le glas aux oreilles non averties. La richesse est dans le cœur. Et un cœur riche est un cœur débordant d'amour. On rétorquera que l'amour ne se mange pas. Mais qui aime donne avec joie, qui n'aime pas donne chichement. Ce qui fait l'éloge de cette veuve, c'est qu'elle a donné tout ce qu'elle avait pour vivre. Son mérite réside autant dans le détachement auquel elle a consenti que dans l'indéfectible confiance qu'elle a en Dieu, source de sécurité pour elle. Ce qui la place au-dessus des riches qui mettent leur confiance dans des choses périssables. La richesse change donc de

nom. Ce qui fait dire à Jésus : « *Attention ! Gardez-vous de toute avidité ; ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses biens* » (Lc 12, 15). L'argent ne fait pas le bonheur. Le bonheur d'être aimé de Dieu dépasse toutes les richesses du monde. La meilleure façon d'être riche aux yeux de Dieu, c'est le dépouillement : « *Qui veut gagner sa vie la perdra, et qui perd sa vie à cause de moi la sauvegardera* » (Mt 10, 39 ; Mc 8, 35 ; Lc 17, 33), un paradoxe de plus. C'est que Jésus lui-même, riche en divinité, se dépouillera en prenant la condition d'esclave. La vertu de pauvreté est richesse en Dieu qui comble le cœur qui se tourne vers lui. Cet enseignement a certainement des implications sur l'attitude à avoir envers les pauvres, les petits de ce monde au sens biblique du terme. Ceux-là ont une dignité infinie auprès de Dieu. Attention de ne pas les mépriser ! Leurs anges dans les cieux prendront leur défense. Cette parabole est aussi l'occasion pour Jésus d'opposer le formalisme juif qui n'engage à rien et la religion du cœur qui sacrifie tout pour l'amour de Dieu.

- Sur *l'amour* : « *Aime qui t'aime et méfie-toi des méchants* », dit-on souvent. L'amour réciproque est sans contestation une multiplication d'amour. Mais pour Jésus, l'amour de l'ennemi (Lc 6, 27-30) a plus de valeur, parce que c'est l'unique occasion où on n'est pas tenu d'aimer. Si malgré la haine de l'autre on continue d'aimer, c'est qu'on est vraiment débordant d'amour. La vraie mesure de l'amour est l'amour sans mesure.
- Sur *l'autorité* : Sur cette question aussi, le paradoxe est très grand. Pour Jésus et pour la sagesse qu'il propose, le plus grand doit être le serviteur (Lc 9, 48) et le premier sera dernier (Lc 13, 30). Dans une société où gravir l'échelon social est une affaire de vie ou de mort, comment comprendre qu'il faille se faire serviteur des autres ou qu'il faille choisir la dernière place. Et comment un dernier peut-il être premier ? dans quel monde et selon quel critère ? évidemment, pour Jésus, il ne s'agit pas de contradiction, ni d'hypocrisie. Si Dieu lui-même peut se mettre au service des hommes, à plus forte raison les hommes vis-à-vis de leurs frères. La vie est service. Et la plus grande vertu des saints, c'est leur abaissement, leur humilité, pour se mettre au service de tous. Jésus lui-même que les apôtres appellent Christ, Seigneur, se mettra à laver les pieds des disciples pour les inviter à faire de même,

car c'est la seule façon d'être grand dans le royaume des cieux. Et depuis, l'autorité n'est que service. L'autorité de Jésus se révélera dans sa forme la plus absolue quand il joindra à la parole des faits concrets. En guérissant des malades, en chassant des esprits mauvais, en ressuscitant les morts, il signifie que la véritable autorité est de faire reculer le mal pour instaurer le règne du bien. Avis donc à ceux qui souhaitent être reconnus pour grands d'œuvrer dans ce sens.

Ces exemples et beaucoup d'autres encore montrent combien il est évident de voir en Jésus, l'innovateur d'une éthique propre.

En *sagesse*, le monde a ses critères pour désigner ses sages. Pour une fois, un accord sera trouvé sur le point de départ. La parabole du gérant malhonnête (Lc 16, 1-8) veut relever cette qualité essentielle de l'homme qu'est l'habileté. Mais l'idéal poursuivi par Jésus est donc d'inciter ses interlocuteurs à se dépasser, à être habile dans l'accumulation des richesses de l'esprit et à pouvoir eux-aussi être prévoyants, non pas pour fuir ce monde, mais pour mieux s'y investir en vue d'assurer le royaume.

« On les connaît, les œuvres de la chair : libertinage, impureté, débauche, idolâtrie, magie, haine, discordes, jalousie, emportements, rivalités, dissensions, factions, envie, beuveries, ripailles et autres choses semblables ; leurs auteurs, je vous en préviens, comme je l'ai déjà dit, n'hériteront pas du Royaume de Dieu. Mais voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi ; contre de telles choses, il n'y a pas de loi. Ceux qui sont au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi sous l'impulsion de l'Esprit » (Gal 5, 19-25).

Les coureurs s'imposent un ensemble impressionnant de disciplines pour une couronne qui va se flétrir, à plus forte raison pour une couronne qui se garde jusque dans la vie éternelle, dira saint Paul.

Tous ces enseignements sont certainement de peu d'importance pour quelqu'un qui ignore encore le mobile des prises de position de Jésus. Il construit un itinéraire dont seuls ceux

qui adhèrent à son enseignement moral peuvent apprécier le bien-fondé.³¹³ Il y a un véritable déplacement dans l'appréhension de la sagesse. Il appelle ses enseignements « *la volonté du Père* » (Mt 7, 21). Toute l'éthique nouvelle est orientée vers cette fin ultime de la vie dans le royaume des cieux qui oriente la vie d'ici-bas. Il y a la vie sur terre, et il y a la vie à venir dans le royaume. Il faut beaucoup d'habileté pour ne pas sacrifier l'une au profit de l'autre, mais bien mettre l'une au service de l'autre.

9.3. L'ÉTHIQUE NOUVELLE

En effet, l'éthique veut d'abord promouvoir l'homme. Cette promotion consiste à hisser l'homme pris comme tel au stade de l'humain pour l'amener à son autonomie d'être et d'action. Elle exclut ainsi tout ce qui pourrait lui être inné, ou le suppose, mais ne semble pas tabler non plus sur un don de Dieu qui laisserait pour compte la volonté humaine. Toutefois elle valorise, par-dessus tout, la culture avec tout ce qu'elle a de valeurs, de règles et de coutumes, cette culture qui fera de lui cet humain attendu. Ainsi l'éthique écarte une certaine idée de la nature qui inscrirait l'agir humain dans le destin. Elle postule pour l'homme debout qui travaille à asseoir les bases d'une bonne conduite humaine. Si telle est l'éthique, peut-on défendre une éthique spécifiquement chrétienne, inspirée par le Christ et sa doctrine ? Peut-on oser penser une spécificité chrétienne dans la sagesse populaire ? Si oui, celle-ci sera basée sur Jésus, sa personne et les valeurs qu'il promet.

Il faut dire que Jésus a fait de grandes choses au cours de sa vie terrestre. Mais la nouvelle dynamique qu'il va insuffler dans le monde ne va vraiment prendre forme qu'au lendemain de sa résurrection et de son apparition à ses disciples. Il se voit doté d'une autorité que ses disciples désormais lui reconnaissent : « *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc : de toutes les nations, faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils, et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps* » (Mt 28, 16-20). Le pouvoir d'enseigner une façon nouvelle de vivre lui vient de cette résurrection qui est l'aboutissement du nouveau code de la vie qu'il énonce.

- *Vivre selon son enseignement est comme la devise la plus formelle du disciple*

³¹³ Cf. ALBERTI Angelo, 1961, *Le message des Évangiles*, Collection « Marabout Université », Robert Laffont

« *Maître de la vie et de la mort* » par sa résurrection, mais déjà conscient de son autorité avant le début de son ministère public, le Christ prescrit des manières de vivre à ceux qui acceptent de le suivre. Il dira des exhortations, mais il exigera aussi des choix radicaux, un peu comme pour inviter à décoller et à s'élever dans les hauteurs de la divinité.

Les exhortations supposent que le statut de disciple est acquis entre Jésus, maître de sagesse, et ceux qui adhèrent à lui et à son enseignement. « *Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* » (Mt 11, 28-29). L'acceptation de cette invitation peut donc être suivie cette fois-ci de l'envoi en mission. L'Église sera née de deux volontés : celle du grand commandement qui invite à aimer Dieu et le prochain, et celle de rassembler tous les hommes de bonne volonté en son nom. Après viennent les actes héroïques, sommet de la morale chrétienne, et qu'on retrouve dans le sermon sur la montagne (en Mt 5) et dont nous faisons un extrait :

« Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. À qui veut te mener devant le juge pour prendre ta tunique, laisse aussi ton manteau. Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos » (Mt 5, 38-48).

Adhérer au Christ, c'est vraiment changer et la façon d'appréhender le monde et la façon de vivre. Il existe donc une identité chrétienne. Et cette identité demande des choix radicaux.

Ainsi, un renoncement aux séductions du monde est requis : « *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi !* » (Mt 19, 21). Ou encore, « *Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le royaume de Dieu* » (Lc 9, 62), et de façon plus forte encore :

« Si ta main entraîne ta chute, coupe-la ; il vaut mieux que tu entres manchot dans la vie, que d'aller avec tes deux mains dans la géhenne, dans le feu qui ne s'éteint pas. Si ton pied entraîne ta chute, coupe-le ; il vaut

mieux que tu entres estropié dans la vie que d'être jeté avec tes deux pieds dans la géhenne. Et si ton œil entraîne ta chute, arrache-le ; il vaut mieux entrer borgne dans le Royaume de Dieu que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne, où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas » (Mc 9, 43-48), etc.

La radicalité des exigences est le signe que quelque chose de substantiel a modifié les rapports avec soi, avec les autres et avec le monde. Le monde n'est plus une fin en soi, mais un passage ; et tout ce qui peut séduire dans le monde peut également empêcher de faire le passage. Le péché est justement ce qui détourne de la fin, ou ce qui s'interpose comme fin alors qu'il n'est qu'un moyen. Voilà pourquoi le péché comme tel doit être réprimé : « *Quiconque entraîne la chute d'un seul de ces petits qui croient, il vaut mieux pour lui qu'on lui attache au cou une grosse meule, et qu'on le jette à la mer* » (Mc 9, 42).

C'est en se mesurant à ces exhortations et ces choix radicaux pour le Royaume que le chrétien se forge un agir nouveau qui dépasse les vues humaines, et ainsi introduit une différence fondamentale d'avec les autres hommes.

- *L'enseignement, la Parole, c'est le Christ lui-même*

Évidemment, le chrétien postule lui aussi à une vie pleinement humaine, et davantage encore. Il postule résolument au stade de l'homme divinisé. Ce passage, le chrétien ne semble pas le réaliser à travers une certaine culture qu'il se serait créée. Il compte atteindre ce statut dans et par le Christ, dynamisme d'un agir nouveau. De la rencontre de deux volontés, humaine et divine, jaillit la lumière de l'éthique chrétienne. Il s'agit de soumettre la volonté humaine aux commandements de Dieu. Jésus sera celui qui, plus que quiconque, va faire passer le vouloir divin dans l'agir humain en fondant une éthique nouvelle sur sa personne.

Un renversement complet de l'éthique est clairement envisagé avec Jésus. Les mystères du royaume seront cachés aux sages et aux savants pour être révélés aux tout-petits (Mt 11, 25). Et ces mystères, c'est Jésus lui-même.

La nouvelle éthique (comprendre aussi sagesse), c'est finalement Jésus lui-même, puisque le chrétien est appelé à modeler sa vie sur celle du Christ. L'événement Jésus-Christ opère un véritable changement dans l'éthique. On passe de l'autonomie du sujet qui trouve sa

réalisation dans ses choix moraux à la théonomie où l'existence nouvelle est intimement liée à Dieu par le Christ. Ce qui nourrit la vie n'est pas nécessairement savant ou moral.

CHAPITRE X. LA NOUVELLE VIE DANS LE CHRIST

L'irruption de Dieu dans l'histoire des hommes modifie considérablement l'agir humain qui se trouve désormais orienté sur un modèle : le Christ. Et pas seulement l'agir. C'est toute la personne qui est appelée à retrouver une nouvelle existence en lui. Cette nouvelle existence a de multiples implications dans le vivre et l'agir quotidien.

La sagesse devenant personne humaine en Jésus-Christ, l'art de bien conduire sa vie va se modeler sur cette personne. L'adhésion au Christ se fait d'abord et avant tout par le baptême qui incorpore le croyant au Christ, le décidant ainsi à se mettre à son école. Loin d'être une quête d'un savoir, l'amitié avec le Christ s'accompagne d'un choix de vie qui est parfaite imitation du Christ, dans la pratique des conseils évangéliques principalement, et dans la perfection de l'amour.

10.1. FONDEMENT THÉOLOGIQUE DE LA VIE EN DIEU

La vie en Dieu a été rendue opérationnelle d'abord et avant tout grâce à Dieu lui-même qui a choisi dans sa grande bonté de se faire proche des hommes. Dieu a choisi un peuple et lui a parlé par les prophètes. En effet, le Dieu révélé n'est pas seulement un Dieu créateur. Il met aussi de l'ordre dans le créé. Il est ainsi un Dieu ordonnateur du monde. Mais par-dessus tout, il assure une présence auprès de sa créature, une présence qui atteint des sommets inestimables en l'homme que Dieu crée à son image et à sa ressemblance et en son Fils qui prend notre humanité.

10.1.1. Entre transcendance et immanence

Comme nous l'avons montré plus haut, la Sagesse divine est médiatrice, en ce sens qu'elle fait passer quelque chose de Dieu aux hommes. Elle reste donc un attribut de Dieu, ou mieux, un principe actif par lequel Dieu crée et gouverne le monde. Parler de providence divine, c'est parler de cette efficience de l'Esprit divin qui maintient et ordonne toute créature à la fin qui lui convient. C'est la sollicitude paternelle de Dieu pour sa créature.

Dans le peuple d'Israël, il y avait déjà exprimée cette attente d'une communication (non seulement spirituelle mais aussi sensible) entre Dieu et les hommes : « *Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais...* », s'exclamait Isaïe (Is 63, 19). Cette attente, la communauté juive pense qu'elle s'est réalisée. Elle est bien celle de cette *Shekinah* de lumière et de vie, cette présence aimante et vivifiante que Dieu assure auprès de son peuple.

« Désormais ce n'est plus le soleil qui sera pour toi la lumière du jour, ce n'est plus la lune, avec sa clarté, qui sera pour toi la lumière de la nuit. C'est le Seigneur qui sera pour toi la lumière de toujours, c'est ton Dieu qui sera ta splendeur. Désormais ton soleil ne se couchera plus, ta lune ne disparaîtra plus, car le Seigneur sera pour toi la lumière de toujours et les jours de ton deuil seront révolus » (Is 60, 19-20).

Le judaïsme va donc approfondir ce phénomène de l'habitation de Dieu dans sa créature par tout un réseau d'influences et d'actions. En fait l'Esprit de Dieu est la forme que prend sa puissance pour agir dans le monde et dans l'homme.³¹⁴ C'est aussi cette efficacité de l'Esprit qui permet à la créature de reconnaître son créateur et au besoin de participer à une régénération salvifique. Seulement ici, cette présence est perceptible même par les sens.

Dans la tradition juive, ces facteurs agissants dans l'homme et dans l'univers sont multiples et sont appelés des *sephiroth*.³¹⁵ Celles-ci interagissent en permanence et sont le

³¹⁴ Suivre le lien http://www.pistissophia.org/fr/La_Mer_Morte_Defile/la_mer_morte_defile.html

³¹⁵ Comme on peut le lire à travers le lien : http://www.kabbale.org/arbre_sephiroth.htm

« Les *sephiroth* sont des facteurs agissant dans l'homme et dans l'univers à tous les niveaux. Selon le niveau sur lequel on se place, les *sephiroth* sont vues comme des concepts, des attributs divins, des types de forces, des niveaux de conscience, des processus à l'œuvre dans des structures vivantes (le corps humain par exemple mais aussi l'Histoire), des qualités, des perceptions particulières de la réalité. Les *sephiroth* sont des voiles masquant la divinité et des principes actifs maintenant l'illusion du monde.

Les diagrammes suivants montrent la translittération usuelle (à gauche) des noms hébreux des *sephiroth* (à droite). Cette façon d'écrire les *sephiroth* se retrouvent dans beaucoup d'ouvrages kabbalistiques. Elle ne reflète pas forcément la façon de prononcer le mot hébreu (ainsi Chokmah, la deuxième *séphere*, se prononce généralement "hormah", Chesed "essed", etc).

foyer de flux incessants. Chaque séphire peut jouer à la fois le rôle d'émetteur et de récepteur. Les influences subies par chaque séphire sont fonction de la position qu'elle a prise dans l'arbre. Ainsi, la première subit moins d'influences que les suivantes. Il faut attendre la dixième séphire « *Malkuth* » ou notre monde matériel tel que nous la percevons, pour atteindre la plénitude de la *Shekinah* ou de la présence divine, parce qu'elle est la synthèse et le réceptacle de toutes les émanations. Les formes les plus imagées deviennent plus denses et plus complexes.

On comprend ainsi comment la Toute-puissance de Dieu peut agir dans tout l'univers et particulièrement dans l'homme qui est appelé à atteindre Dieu grâce aux dons qu'il reçoit. Mais on comprend aussi comment l'homme est incapable d'atteindre Dieu si Celui-ci ne décide pas d'abord de lui tendre la main et de faire famille avec lui.



Ces diagrammes montrent la disposition des sephiroth pour représenter le MACROCOSME (l'univers). Pour illustrer le MICROCOSME (l'homme), l'Arbre pivote sur son axe : ainsi Chokmah échange sa place avec Binah, Chesed avec Geburah, Netza'h avec Hod, les quatre autres sephiroth ne bougent pas. Ce basculement de l'arbre sur son axe est une illustration du principe d'inversion. »

10.1.2. Le tabernacle mosaïque

Le symbole le plus parlant de la présence de Dieu au milieu de son peuple a été pleinement vécu par Israël au temps de l'Exode où Dieu dit : « *Ils me feront un sanctuaire et je demeurerai au milieu d'eux* » (Ex 25, 8). La construction du tabernacle est l'accomplissement de cette volonté de Dieu d'assurer sa présence au milieu de son peuple.

Le tabernacle (de l'hébreu MiSHKaN, contenant la racine SH-K-N)³¹⁶ rend bien compte de ce haut lieu-présence du Dieu saint d'Israël. Après la construction du Temple de Jérusalem, cette présence sera transférée dans le Saint des saints. Mais en fait de temple, c'est dans le cœur de l'homme que Dieu veut résider. Comme dit D. de la Maisonneuve,³¹⁷ « *Le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Créateur, est tout proche de l'homme, d'une proximité qui le poursuit : "Où aller loin de ton esprit, où fuir loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche dans le shéol, te voilà ! Si je prends des ailes de l'aurore, et que j'aie à habiter loin de la mer, là encore ta main me conduira, et ta droite me saisira" (Ps 139, 7-11).* » C'est donc grâce à sa Toute-puissance (transcendance) que Dieu se rend présent en l'homme (immanence). En la *Shekinah*, s'expriment à la fois une distance et une proximité du Dieu saint d'Israël.

Pour que cette habitation-présence de Dieu en l'homme soit parfaite et produise des fruits éternels, il faut que l'homme apporte son concours par sa docilité à la motion de Dieu :

« Dès l'origine, la SHeKiNah demeurait au milieu des habitants de la terre, mais après le péché d'Adam, elle remonta au premier ciel ; durant les générations suivantes, elle se retira de ciel en ciel jusqu'au septième ciel à cause des impies. Mais Abraham la fit descendre au sixième ciel et ses descendants l'attirèrent de ciel en ciel jusqu'au premier. Moïse seul réussit à la faire venir sur terre et construisit le Tabernacle. »³¹⁸

³¹⁶ DE LA MAISONNEUVE D., « Shekinah », dans MALTHON G. et BAUDRY G.-H., 1996, *Catholicisme, Hier, Aujourd'hui, Demain*, "Sagesse", Encyclopédie de l'Institut Catholique de Lille, Paris, Librairie Létouzey et Ané

³¹⁷ *Ibidem*

³¹⁸ GEN RABBA, 29, 7, cité par DE LA MAISONNEUVE D., *ibidem*

Pour beaucoup de juifs, la *Shekinah* réside au mûr occidental qui est un vestige des fondations du Temple et vers lequel affluent encore aujourd'hui beaucoup de pèlerins.

Le Nouveau Testament reconnaîtra la plénitude de cette présence divine en Jésus, présence que Celui-ci loue de façon solennelle en faisant sienne la parole d'Isaïe (Is 58, 6 ; Mt 4, 18) : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi...* »

Il y aura de surcroît un transfert. Sur la montagne de la Transfiguration (Mc 9, 2-10), quand la nuée sera descendue sur Pierre, Jacques et Jean qui étaient avec Jésus, les comblant d'une félicité sans pareille, une voix désigna Jésus comme le Fils bien-aimé. À ce moment-là, la Présence de Dieu, semble-t-il, ne se trouvait pas dans le Temple.³¹⁹ Ainsi, la sainte Présence s'est progressivement déplacée jusqu'à l'espace quotidien, aux lieux ordinaires qui sont marqués par la Loi (Cf. Dt 6, 6-9). Désormais, tout homme est rendu capable de partager la vie de Dieu ; il suffit de s'ouvrir à Lui pour bénéficier du rayonnement de sa gloire. À leur tour, les baptisés reconnaîtront la présence de Jésus dans l'eucharistie, une présence réelle du Christ dans l'hostie consacrée, et enfin en eux dans la communion au corps et au sang du Christ. Ils croient avoir été héritiers avec le Christ de cette présence divine quand ils reçoivent le Baptême en son nom. Comme une colombe, l'Esprit descend et repose sur les baptisés, même si les sens ne pouvaient le percevoir.

Sans cesser d'être ce qu'Il est, Dieu peut prendre possession de sa créature et agir par et à travers elle. Ce qui peut laisser perplexe, c'est que l'esprit mauvais agit de la même façon, obligeant ainsi l'Église à avoir recours au ministère de l'exorcisme pour rétablir la dignité de Dieu dans certains lieux et dans certaines personnes.

10.2. LA VIE DE BAPTISÉ

C'était au lendemain de la résurrection. Et comme par un appel solennel, Jésus proclame :

« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc : de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 18-20).

³¹⁹ Cf. CARIOU-CHARTON s.j., « La conversion sur la montagne. Les écrits de sagesse dans la Bible », dans *Revue Christus*, n° 203, juillet 2004, p. 295

Le rôle des Apôtres est celui d'une initiation au Christ, à sa vie et à son enseignement. Le mot « *baptême* », « *action de plonger* », est choisi en conséquence pour désigner l'orientation de la vie et de la pensée sur le Christ et rien que sur lui. Ce qui suppose deux mouvements : déracinement puis enracinement. Par le baptême qui est avant tout l'acte juridique par lequel on devient chrétien, l'adhésion formelle au Christ devient consacrée. Sans prendre la place du Christ, ce qui est impossible pour les humains que nous sommes, nous partageons non seulement sa mission mais aussi son être. Nous sommes incorporés à lui, comme explicitement signifié dans la liturgie du baptême, c'est-à-dire au Christ prêtre, prophète et roi. Comme Jésus, le baptisé est rendu capable d'accomplir les mêmes œuvres que lui. Celui-ci a annoncé que par la foi, le baptisé pouvait accomplir des œuvres plus grandes. Mais agir comme Jésus est déjà pour beaucoup de baptisés un sommet assez confortable.

De même que le Christ a annoncé la bonne nouvelle du salut dans ses enseignements à travers rues et villages, dans le témoignage d'une vie livrée tout entière à l'esprit d'amour (« *Il passait partout en faisant le bien* » (Ac 10, 38)), et dans les signes qu'il accomplissait et qui authentifiaient la vérité de sa parole, la parole prenant vraiment chair dans les personnes qui sont transformées, le baptisé se donne aussi en exemple et indique à tous le chemin du salut grâce à l'espérance qui est en lui et de laquelle il est appelé à rendre compte continuellement. Les différents engagements du baptisé dans les associations caritatives sont ces témoignages de vie à la suite du Christ, qui valent tous les discours et tous les plus grands enseignements magistraux, et qui disent au monde que la vie éternelle est déjà commencée. Même enseigner prend son sens le plus absolu : sortir de l'ignorance qui enfonce dans la déchéance. Par exemple si chacun savait que l'autre est aussi fils ou fille du Très-Haut comme lui, on changerait d'attitudes les uns envers les autres et on ne ménagerait aucun effort pour verser dans le service du frère (universel).

De même aussi que le Christ s'est offert pour le salut du monde, de même le baptisé s'offre par toutes sortes de sacrifices pour continuer l'œuvre de la rédemption. On instruit par la parole, mais on sauve par le sacrifice, par la vie donnée, un peu comme on délivre quelqu'un d'un danger. On est exposé au même risque que lui. C'est cela le sacerdoce baptismal. Il n'est plus à la manière de l'Ancienne Alliance où on immolait des animaux. C'est le baptisé qui s'immole comme le Christ, en consentant à toutes les souffrances que cela peut occasionner. Pourvu que ce soit pour le soulagement des autres et pour continuer

l'exemple donné par le Christ. Les différentes formes de martyres expliquent les différents sacrifices que des hommes et des femmes ont consentis au nom de leur identité de chrétien.

De même enfin que le Christ peut appeler Dieu son Père et introduire ceux qui adhèrent à lui dans la maison de son Père et de notre Père comme il l'a souvent souligné dans son enseignement, de même tout baptisé peut se prévaloir d'avoir une demeure dans les cieux, espérance qui nourrit et féconde son existence de chaque instant. Ainsi le baptisé appelle Dieu son Père (déjà dans la prière du « *Notre Père* »), et ensemble avec les autres célèbre cette destinée en église en avançant dans la joie vers la Jérusalem céleste. S'il y a un motif pour le chrétien d'être heureux sur la terre, c'est bien celui-là. Il ne s'agit plus de se réjouir de la ville sainte Jérusalem, de sa beauté ou de sa célébrité comme haut lieu de spiritualité, mais de la Jérusalem d'en-haut, et dont saint Paul dit qu'elle est déjà dans le baptisé. Les sacrements qui se célèbrent dans les Églises sont le signe que le Royaume est déjà présent et agissant au milieu des croyants réunis au nom de Jésus.

La vie de baptisé, telle qu'elle vient d'être présentée, pousse jusqu'à l'extrême les conséquences pratiques des vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité. Mais tout ceci n'est possible que grâce à l'effusion de l'Esprit dont Jésus s'est explicitement réclamée :

« Il vint à Nazara où il avait été élevé. Il entra suivant la coutume le jour du sabbat dans la synagogue, et il se leva pour faire la lecture. On lui donna le livre du prophète Ésaïe, et en le déroulant il trouva le passage où il était écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur. Il roula le livre, le rendit au servant et s'assit ; tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Alors il commença à leur dire : " Aujourd'hui, cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez" » (Lc 4, 16-21).

C'est donc cet Esprit qu'il a reçu qu'il communique à ceux qui se réclament de lui et qui acceptent le bain de la régénération. Le pouvoir de Jésus et par voie de conséquence le pouvoir des baptisés est dû à ce don de l'Esprit qui donne des potentialités nouvelles d'agir. Notons qu'ici, la Sagesse est conçue dans sa forme passive en tant qu'elle est reçue

sans autre forme de procès. C'est la dimension mystique de la sagesse qui consiste dans la passivité à se laisser investir par la grâce divine. Cet investissement par la grâce n'efface pas l'effort accompli pour se conformer au Christ. Il n'en est que son accomplissement ou son couronnement.

Bien que la grâce soit donnée sans aucun mérite de notre part, il importe néanmoins que le baptisé s'y conforme et renouvelle sans cesse son « oui » par un acte de foi répété. C'est aussi la raison d'être des « Amen », « je crois », « j'adhère », « Ainsi soit-il »... qui ponctuent la plupart des échanges spirituels des baptisés avec Celui qui est leur force et leur joie.

10.3. LA PRATIQUE DES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

La pratique des conseils évangéliques, loin d'être des engagements qui viennent s'ajouter au devoir du baptisé, n'en est que le signe d'une stabilité dans la sagesse désormais acquise au contact du Christ. Les conseils évangéliques sont au nombre de trois : la chasteté, la pauvreté et l'obéissance. Ils résonnent comme l'adhésion volontaire à un état de vie vécu et défendu par le Christ. Ils expriment au plus haut point la liberté liée à l'état du baptisé.

La pauvreté, qui est une façon réelle d'affirmer sa liberté face aux choses de ce monde, particulièrement ce que le regard humain peut considérer comme un trésor ou une merveille, prédispose à ne compter que sur Dieu, source de toute richesse. Ce qui est certainement contraire à l'esprit du monde dont la thésaurisation des biens matériels est vue comme une source potentielle de bonheur. Le baptisé choisit librement le détachement des biens de ce monde pour s'édifier un trésor dans les cieux. Cette pauvreté n'est pas misère. Elle permet simplement d'user de ce monde comme si on n'en usait pas. L'argent n'est qu'un serviteur et jamais un maître. Il ne convient pas à un baptisé de se déshonorer pour l'argent comme s'il était un absolu. Jésus dira du Temple de Jérusalem dont on contemple l'or, les pierres précieuses et les dons des fidèles : « *Il ne restera pas pierre sur pierre. Tout sera détruit* » (Mt 24, 2), pour signifier que ce monde et ses merveilles passeront.

La chasteté, un peu comme la pauvreté, mais ciblant d'autres domaines de la vie, manifeste la liberté de sentiment et d'affectivité pour vivre dans la liberté des enfants de Dieu qui, comme dit l'Écriture, « *sont comme des anges* » (Mt 22, 30). Alors qu'en beaucoup de

milieux la tendance est à l'union libre et à l'exhibition de la prostitution sexuelle, le chrétien découvre une finalité de l'amour qui est capacité de vouloir le bien de l'autre et son autoréalisation, plutôt qu'à profiter de lui. Surtout que l'Église la recommande même aux mariés, la chasteté finit par conduire au respect fort religieux des personnes aimées qui ne sont pas des objets de plaisir, mais des associés à droits égaux sur le chemin du salut. Traiter l'autre d'objet, c'est nier en lui l'image et la ressemblance qu'il a avec Dieu qui l'a créé.

Quant à l'obéissance, elle est avant tout une dépossession volontaire de soi, pour mieux apprécier la place de l'autre, mieux l'écouter, mieux l'aimer, mieux le servir. Le mot servir devient une devise de toute l'existence du baptisé, à la manière de Jésus qui dit venir au monde pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude. Dans un monde où le pouvoir est recherché pour ce qu'il est, le droit de vie ou de mort sur ses associés, l'obéissance devient un signal fort pour reconnaître l'égale dignité des hommes. L'obéissance préserve donc de la vaine gloire et conforte dans l'attente de la seule et véritable gloire qui est le couronnement d'une vie qui n'est que service : la béatitude éternelle. Comme nous l'avons déjà signifié plus haut, l'humilité est la plus grande vertu des saints.

Bien que ces conseils évangéliques soient vécus librement en vue du Royaume qui ne souffre pas de rivalités, il convient de dire qu'ils préservent le chrétien de ce que les anciens appellent les trois concupiscences : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie qui guettent continuellement tout homme. La maîtrise de ces trois concupiscences ouvre un espace de liberté insoupçonnable pour la vie et l'action du chrétien dans le monde, une liberté qui finit par être synonyme de bonheur.

Ces libres-choix de vie s'accompagnent chez le baptisé d'exercices réguliers de combat spirituel, qui sont renforcés particulièrement dans certains temps forts de ressourcement spirituel comme le temps de carême qui prépare à Pâques. Il s'agit principalement du jeûne dont le but est de s'évaluer pour mieux se connaître, connaître ses aptitudes à faire le bien et ses limites éventuelles, de la prière pour se rendre disponible à la volonté de Dieu, le connaître et mieux l'aimer, le partage (la charité) pour compter avec les autres, les connaître toujours davantage pour mieux se mettre à leur service. Ces exercices forment une trilogie qui assure l'équilibre de l'homme de Dieu, équilibre qui fait la vérité entre Dieu, les autres personnes et soi-même.

Cette pratique des conseils évangéliques et des exercices spirituels identifie en propre le chrétien qui se distingue des non-chrétiens. Le chrétien partage le même statut de créature vivant sur terre, mais fondamentalement pour lui, tout ce qui est permis n'est pas nécessairement profitable. Seule l'imitation du Christ permet de découvrir toutes les subtilités de la vie, attitudes synonymes de sagesse. Le dépassement ainsi opéré permet, non d'opposer sagesse du monde et sagesse chrétienne, la sagesse du monde étant dans ce cas trop liée à l'instinct de conservation, mais d'atteindre des sommets dans la vie en Dieu toujours possibles en sagesse. L'accomplissement de toutes les pratiques vertueuses trouve dans les conseils évangéliques et les exercices spirituels leur véritable fondement.

Conclusion

Le fait d'adhérer au Christ procure un accroissement de vie. L'amour qui est le principe fondamental de cette vie en Dieu (« *Dieu est amour* »), comble le désir d'aimer et d'être aimé vraiment, même s'il doit parfois s'accomplir dans le sacrifice, dans la souffrance. Ce qui compte, c'est que la « *civilisation de l'amour* », expression chère à Jean-Paul II, écarte la civilisation de la haine et de la violence³²⁰ pour instaurer le règne de la paix, manifestation du bonheur. La joie du disciple du Christ réside dans cet espace de liberté que le baptême et ses implications procurent.

³²⁰ Cf. AMEHE K. François, juin 2002, *Le thème de la violence dans Ecclesia in Africa. Analyse et réflexion éthique*. Mémoire de Maîtrise, Strasbourg, Université Marc Bloch

CONCLUSION

POUR UNE ETHIQUE DE LA VIE BONNE

Au terme de cette investigation qui n'a pas l'ambition d'avoir épuisé le thème de la sagesse, mais d'avoir soulevé autant qu'il est possible les questions que la sagesse pose dans les peuples, « *comment ?* » et « *pourquoi ?* » tel agir ici et là, il nous a paru nécessaire, malgré le désir tenace de prolonger la réflexion, d'oser un bilan sommaire et d'ouvrir des pistes en perspective de nouvelles recherches pour aller plus loin.

1. BILAN : LE DESIR DE SAGESSE

Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, la sagesse a fait son chemin dans les discours et dans la vie des peuples. Pendant longtemps, elle a été en crise, surtout chez les Modernes qui la réduisent à la platitude des lieux communs. Mais la même époque moderne peine à se forger des principes de vie stables. Des signes fort parlants interrogent de nouveau l'époque contemporaine qui, non contente de perdre un passé qui a initié un certain savoir-faire et un certain savoir-vivre qui continuent de faire leur preuve, redonne une place à la sagesse. L'intérêt pour l'étude de la sagesse s'est imposé sous trois impératifs principaux : l'universalité de la sagesse, les nouveaux enjeux qui l'actualisent, et la préoccupation des hommes et des femmes d'aujourd'hui pour cette sagesse qu'ils considèrent comme la clé du bien-vivre : la réussite de la vie.

1.1. L'universalité de la sagesse

« *Sagesse populaire, sagesse des nations ?* », c'était la question que nous nous posions au début de ces pages. Cette question, malgré ce parcours, n'a pas fini d'être élucidée. Au contraire, elle en soulève d'autres, comme celle de l'autorité qui permettrait d'apprécier les sagesse des peuples et d'en établir une hiérarchie, les critères restant encore à élucider, ou celle de leur irrésistible attrait dont les facteurs partent de tout côté. Il importe de noter cependant que la sagesse populaire dans son vocable même suppose une certaine universalité. Et eu égard aux matériaux relevés, la sagesse n'est pas le parent pauvre d'aucune culture ni d'aucune civilisation. La sagesse reste ce savoir qui se diffuse partout et toujours, et qui se constitue de générations en générations, certainement pour le simple fait qu'elle touche à l'essentiel de l'agir humain. C'est la sagesse qui nous pousse à bien agir et à combattre le mal, et c'est vers la sagesse que toute l'éthique humaine converge.

C'est d'abord la recherche de la sagesse elle-même qui est universelle. Il n'existe aucun peuple sans sages et sans cette volonté de rechercher un certain savoir-vivre et un savoir-

faire capables de donner sens à l'existence. C'est ce que semble livrer les résultats des parcours sur la sagesse en milieu traditionnel oral et communautaire, en milieu intellectuel où la raison a force de loi, et en milieu biblique spirituel orienté vers la transcendance et la divinité. De plus, toutes les productions sapientielles se rejoignent comme une aspiration commune à la vie bonne. Réussir sa vie fait partie intégrante des préoccupations de tout homme et de tout peuple de tous les temps. Le principe « *ante et retro oculata* » de l'Église catholique, ce principe qui exprime la nécessité d'avoir un regard dans la passé pour mieux se projeter dans l'avenir, est aussi celui de la sagesse des nations. En principe, si la sagesse se construit d'époque en époque, notre époque et seulement elle sera riche en sagesse. Mais si elle feint d'ignorer le passé, elle s'appauvrirait toujours.

Ensuite le vécu quotidien pose les mêmes exigences de rigueur dans la manière d'agir : exigence de droiture, du sens du devoir et de la nécessité de réussir sa vie, signes les plus probants de l'aspiration humaine à un mieux être. Les variations qu'on peut constater dans les visages de la sagesse populaire n'affectent en rien le vécu quotidien qui reste le même partout. L'homme éprouve les mêmes joies et les mêmes souffrances face aux événements heureux et malheureux de la vie.

Enfin la fragilité de l'être humain n'a jamais aussi favorisé le désir de la recherche du plein accomplissement du bonheur dont l'homme a tant besoin. Le bonheur véritable est constamment mis en échec par l'égoïsme et l'orgueil qui font la loi dans le monde des hommes pris dans leur entité collective. La recherche d'intérêts partisans n'y a jamais fait défaut. Seule une ouverture sur un Être transcendant, Dieu ou le Tout-Autre, permet à l'homme de retrouver la joie ainsi que les moyens de prendre sereinement part à l'édification de son épanouissement dans la béatitude éternelle. En d'autres termes, le bonheur de l'homme n'aboutira pas s'il ne commence d'abord par vaincre son destructeur orgueil, solution qui a peine à subsister ou à prendre racine dans le monde des humains.

La sagesse populaire s'inscrit en faux contre une idée de la répartition des hommes en peuple civilisé et en peuple non civilisé. La sagesse vécue par les sociétés de tradition orale et communautaire donne beaucoup à réfléchir. Elle est truffée de savoir éminent. Des philosophes et des savants s'en sont inspirés sans avoir l'air de déchoir. Même le discours sur Dieu ne s'en prive pas, au contraire. Un même savoir, avec tout ce qu'il peut exiger de rigueur et de plénitude régit la vie bonne partout et en tout temps.

La sagesse populaire, malgré les variantes géographiques et culturelles, se réclame d'une universalité absolue. Les individus et les peuples se sentent mieux concernés par elle que par n'importe quel autre code de conduite. La véritable morale, celle qui mobilise davantage le genre humain, se trouve dans ces mœurs que les peuples vivent quotidiennement.

1.2. Les causes d'un nouveau retour à la sagesse

Parmi les nombreux motifs d'un regain d'intérêt pour la sagesse, certains paraissent très motivants :

- *La sagesse orientale*

Comme dit Maurice Gilbert, le Proche Orient attire particulièrement les Occidentaux qui ont grandi sous la seule initiation de la culture et de la pensée grecque. Mais pour comprendre certains documents grecs comme le livre d'Hésiode (*Les travaux et les jours*) la connaissance de la culture proche-orientale reste un atout majeur.³²¹

- *L'ouverture à la culture africaine*

S'il y a un effet pervers de la colonisation et de la Traite négrière, c'est aussi qu'elles ont fait planer sur l'Afrique et sur sa culture, une ombre de mort. Le peuple était pris pour sauvage, et la culture pour un mouvement superstitieux. Mais les regards ont beaucoup changé dans la période des indépendances, où des missionnaires (pas tous), des ethnologues et des intellectuels autochtones ont voulu s'interroger sur ce qui a toujours été enfoui dans l'ombre dans ce continent noir. Il faut dire que l'Africain en général, surtout dans les anciens temps, s'ouvrait difficilement aux étrangers. Ce qui a longtemps maintenu dans le secret ses richesses culturelles.

Avec la découverte de la sagesse africaine, un intérêt pour sa culture a commencé. Beaucoup d'Africains ont pu demander une réécriture de beaucoup de livres qui ont traité à l'envers ce continent pourtant riche en événements historiques et culturels. De plus, traiter l'Afrique de berceau de l'humanité, c'est redire qu'elle mérite attention et considération.

³²¹ GILBERT Maurice, « Les Livres sapientiaux de l'Ancien Testament », dans *Esprit et Vie*, n° 38, juillet 2001, Les éditions du Cerf.

Elle se présente comme une mine de sagesse qui continue de faire ses preuves, pourvu qu'il y ait aussi des chercheurs pour en livrer toute la richesse. Il y a donc une crainte certaine que le besoin de s'enrichir ne prenne le pas sur la sauvegarde du patrimoine culturel. Ce qui est intéressant, c'est que le fait pour la sagesse africaine de livrer ses secrets produit un engouement à la sagesse partout dans le monde.

- *Les nouveaux enjeux politiques*

De la même façon que les progrès scientifiques et technologiques, la science politique et le gouvernement des cités ont acquis de nouveaux terrains, un progrès considérable dont peut se vanter notre génération. Beaucoup de lois et de traités fixent les règles qui doivent présider aux relations humaines, aussi bien le respect propre à tout être humain que les rapports entre pays et continents. Ils révèlent le niveau de maturité de l'homme qui atteint de grands sommets dans la recherche de paix et de mesure, idéal phare de la sagesse antique. Celle-ci s'est doublée ces derniers siècles d'accords latéraux et bilatéraux entre peuples. Même si le marché mondial, dispositif qui sauvegarde les intérêts commerciaux d'un pays dans les autres, préside encore aux relations, il y a un vrai besoin de coopération entre peuples et nations.

Mais des progrès intellectuels par endroits ont été mis au service du mal. Nous ne voulons pour preuve que les armements de destruction massive produits ces dernières décennies. Sous le prétexte de construire la paix, les guerres se préparent. La conséquence qui s'ensuit est le fossé qui se creuse entre les peuples. La prétention de certaines nations à contrôler les richesses du monde vient comme l'effet pervers d'un détournement des progrès de la science et de la technologie à des fins égoïstes. Les règles élaborées pour une construction de la paix perdent progressivement la force d'application qu'elles auraient dû avoir. Et la question de la sagesse revient avec force : dans un monde de puissants où seule « *la raison du plus fort est toujours la meilleure* », comment vivre, comment construire un monde meilleur ?

Sagesse ou humanité en crise ? Beaucoup n'ont pas perçu que c'était une crise du savoir qui s'annonçait. Les mutations dans le monde ne pouvaient laisser indifférent le savoir appelé à se focaliser sur un objet plutôt qu'un autre. Au cours du temps, on a l'impression que certaines réalités deviennent plus importantes que d'autres, ou qu'un savoir doit remplacer un autre. La mobilité dans le monde affecte le savoir qui est constamment

sollicité à réorienter ses intérêts. Ce qui importe, c'est de savoir reconnaître le point de départ et le point actuel où on se trouve pour mieux gérer les transformations. Il est important de reconnaître que le savoir subtil des crises du temps que la sagesse doit normaliser.

1.3. *La sagesse aujourd'hui*

Le désir de sagesse de nos contemporains opère un déplacement. Il ne tient plus compte des spécificités culturelles ou nationales. La mondialisation s'impose, non seulement en politique, mais aussi en éthique, en religion, en éducation, etc. La mentalité actuelle de nos contemporains, c'est de trouver les clés pour gérer la multiplicité des besoins personnels.

Les désillusions de la fin du deuxième millénaire ont été certainement la clé d'un regain d'intérêt pour la sagesse qui aurait dû passer de mode si les nombreuses révolutions avaient pu satisfaire le désir de bonheur des hommes. Mais le problème des sociétés actuelles est beaucoup plus profond. Avec la suppression de la métaphysique et l'effondrement des religions (*voir supra*), l'homme a perdu ses repères et doit, de nouveau, se chercher. Il doit retrouver son équilibre que les religions et la métaphysique assuraient. La question qui se pose à l'humanité comme toujours est comment organiser sa vie pour lui donner du sens dans le non-sens. La morale communautaire prend un tour beaucoup plus spéculatif. Pour nos contemporains, il ne s'agit plus, comme dit Alain Le Ninèze,³²² de postuler, de nouveau, à une morale de l'universel, mais à une morale qui prend une forme modeste, celle d'une morale pragmatique, une morale de chaque cas.

Comme tout classicisme, la rationalité, la transcendance et la religion sont mis au rebut. Il ne reste plus à chacun que de voler de ses propres ailes, de prendre son bonheur là où il le trouve. Notre époque est celle de l'impermanence,³²³ pourvu qu'elle soit vécue comme telle.

³²² LE NINEZE Alain (dir.), 2000, *La sagesse, La force du consentement*, Collections Morales n° 28, Éditions Autrement, p. 10

³²³ Parmi les quatre vérités fondamentales enseignées par Bouddha, la première est l'« impermanence » (ou *Dukkha*). Elle concerne toutes les réalités de l'existence et est associée à deux autres caractéristiques : la « finitude » (*Anicca*) et l'« inconsistance » (*Anatta*). Ce fait indéniable de la vision bouddhique sur

La question de la recherche de sens à la vie a poussé vers les solutions toutes faites, ou en tout cas vers des moyens jugés sûrs d'appréhension de la vie bonne. On se tourne dorénavant du côté des gourous de l'orientalisme, des prophètes du New Age ou des zéloteurs d'un nouvel ésotérisme à prétention initiatique. Comme dit Alain Le Ninèze (*ibidem*) : « *Des romans de Maître Jacq à ceux de saint Paulo (Coelho), des manuels de zen aux innombrables traités de sagesse bouddhique, juive, égyptienne qui fleurissent aux rayons des librairies, le choix est vaste pour qui veut faire son marché au grand bazar contemporain de la sagesse en kit...* »

Cet engouement pour la sagesse s'est fait ces derniers temps et plus que jamais de plus en plus pressent. Même les milieux les plus intellectuels sont profondément atteints. Roger-Pol Droit³²⁴ en parle de façon pathétique :

« Un changement est intervenu dans la manière de lire les philosophes antiques : au lieu de considérer leur travail conceptuel comme un pur exercice théorique, on retrouve dans leurs œuvres les efforts quotidiens pour modifier le rapport à soi, aux autres, au monde. D'autre part, on lit aujourd'hui Montaigne, Spinoza ou Wittgenstein avec le souci de retrouver des certitudes autres que celles du marché. Enfin, l'Orient une nouvelle fois devient matière à rêve et espoir de ressource : on le croit capable de satisfaire la demande diffuse, parfois confuse, d'une vie différente. Toutes les Asies sont sollicitées : l'Inde des renonçants et celle des médecines douces, le Tibet des lamas et de l'air pur, le Japon zen. On pense trouver à

l'existence se voit éloquemment exprimé par Claire LY : « *Par l'impermanence, la sagesse bouddhique invite chacun à ne pas se prendre pour l'absolu. Tant que nous saisissons notre moi comme quelque chose de stable, de solide, nous n'avons aucun motif d'y renoncer, nous allons nous y accrocher. Alors la voie de la libération se trouve dans le « lâcher prise », dans la relativisation de son moi. C'est dans la mesure où l'on reconnaît la relativité de son soi qu'on peut sortir de soi. Dire que toute chose est impermanente, finie et inconsistante, relève de la sagesse suprême qui n'est pas donnée d'emblée à tout le monde.* » LY Claire, « Sagesse bouddhique et Christianisme », dans *Revue Christus*, n° 203 de juillet 2004, p. 273-282

³²⁴ DROIT Roger-Pol et SPERBER Dan, 1999, *Des idées qui viennent*, Paris, Éditions Odile Jacob p. 135

l'Est des espaces mentaux préservés et des chemins de délivrance encore praticables. »

Aucun indice de sagesse n'est donc laissé de côté. Pourquoi un regain de confiance des nouvelles générations que nous formons, pour la sagesse, réalité néanmoins reconnue ancienne ? Notre génération se réclame de plus en plus de l'eudémonologie,³²⁵ science de la vie heureuse, et cette vie heureuse, on croit la trouver dans et par la sagesse.

2. PERSPECTIVES : LA SPIRITUALITE POPULAIRE

Le cartésianisme a voulu distinguer entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la matière. Mais la conception johannique qui comprend l'être humain en tant qu'il est fait de l'âme, du corps et de l'esprit, attribue le rôle d'animation à l'esprit (cf. Jn 6, 63). C'est l'esprit qui unit l'âme au corps et entretient la vie. La mort serait donc le fait de la privation de l'esprit qui entraîne *ipso facto* la dislocation de l'âme et du corps. Ce qui est vrai pour une interprétation spirituelle de l'homme, l'est également pour l'animation de la vie en tant que vécu quotidien. C'est l'esprit qui permet au corps et à l'âme d'atteindre toutes leurs performances. Une valorisation du pouvoir de l'esprit évite au corps de sombrer dans les bassesses de la vie, et à l'âme de périr. L'esprit est un complément nécessaire au corps. Son équilibre en dépend. La concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie sont l'effet d'une nature humaine laissée à elle-même sans la gouvernance de l'esprit. L'humanité a trouvé que le besoin de valorisation du pouvoir de l'esprit permet de postuler à la vie bonne. La spiritualité populaire est le fruit de ce besoin de toute personne désireuse d'accroître les chances de réussir sa vie.

2.1. La spiritualité populaire

C'est sous la forme de spiritualité que nous découvrons toute la portée de la sagesse populaire. L'aventure humaine de tous les temps est meublée par des parcours spirituels. Il faut dire que dans l'Antiquité, la sagesse qui faisait vivre se passait de tout commentaire. Elle faisait partie de la vie ordinaire, comme travailler ou se vêtir. Elle était vécue de façon communautaire. Mais sous ces dehors communautaires, il y a blottis dans l'ombre un

³²⁵ SCHOPENHAUER, 1964, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*. Traduction de J. A. CANTACUZENE revue et corrigée par Richard ROOS, Paris, Presses Universitaires de France

cheminement, une aventure personnelle. Tout le monde n'est pas maître spirituel, tout le monde n'est pas griot ou notable de roi, tout le monde n'est pas initiateur de rite... tout le monde cependant vise la félicité de la communauté, et chacun travaille pour la promotion et la notoriété de l'entité culturelle dans laquelle il vit. Tout le monde est d'une certaine manière acteur de tout ce qui est fait pour que les bonnes expériences (les us et coutumes comme on les appelle sous certains cieux) se perpétuent. Mais le génie est d'abord individuel avant de servir un intérêt commun. Les temps modernes, en continuant la chaîne sapientielle, n'ont pas voulu privilégier l'aspect communautaire, même s'ils le supposent. Pour beaucoup donc, la quête de la sagesse est personnelle, et pour cela, beaucoup plus incarnée et en même temps plus libérale. Ce n'est donc plus la communauté qui dicte ce qu'on doit faire, mais une conviction intérieure motivée par le fait que chacun peut faire son bonheur.

Hier, il y avait toujours eu une certaine appropriation de la sagesse. La sagesse était attachée à des peuples qui la spécifient : la sagesse hindoue, la sagesse bouddhiste, la sagesse orientale, etc. Elle l'est encore aujourd'hui. Mais avant qu'elle ne soit cultivée et véhiculée par un peuple, la sagesse a voulu être une réalité intrinsèque à chaque être humain pris individuellement. Chaque homme ou chaque femme qui arrive à une certaine maturité humaine se voit confronté à ces questions cruciales : comment vivre ? Comment mettre sa vie à profit ? Comment réussir sa vie ? Comment donner du sens à sa vie ? Comment faire son bonheur ici-bas ? Il nous semble bien que le désir d'être sage se révèle de prime abord sous cet amas informe de questions élémentaires auxquelles tout être sensé se trouve confronté. Ce questionnement originel de l'existence se présente sous forme de dilemme : si nous voulons vivre, comment vivre ? Cette question peut être aussi négative : que dois-je faire ou que ne dois-je pas faire pour ne pas rater ma vie ? Conscients ou non, qui n'est pas contraint d'y répondre ? Tout porte à croire que vivre, ce n'est pas se livrer à un jeu de hasard, ni non plus d'expert. Si elle n'était que cette propriété essentielle des êtres organisés qui s'étend de la naissance à la mort, la vie aurait pu donner à l'homme un certain répit quand il jouit de la bonne santé et des succès temporels. Elle est plus qu'une vie végétative. Elle est plus qu'une vie animale. Elle est une énigme. Elle nous met en éveil quand nous semblons l'ignorer. Impossible de ne pas se résoudre à veiller sur le grain. Oser répondre à cette question de la vie en tant que vécu quotidien, c'est postuler à la sagesse, cet art de bien conduire sa vie, en tenant compte de toutes les expériences de l'existence

humaine quelles qu'elles soient en vue d'atteindre la félicité. C'est à ce retour à l'individuel qu'on assiste dans la recherche de la sagesse aujourd'hui.

Il y aura, certes, des revirements vers l'individualisme. Mais cette attitude s'explique. Alors que les générations actuelles sont tournées vers d'autres réalités que la vie familiale et communautaire, la science et la technique pour ne citer que celles-là, les centres d'intérêt divergent. Et les réclamations d'une autonomie personnelle de l'homme vis-à-vis du groupe dans lequel il évolue fusent. Une phase nouvelle d'appropriation de la sagesse a commencé. Elle a été l'objet de mouvements populaires pour personnaliser cette quête de la sagesse. Depuis un peu plus de deux siècles, l'histoire a été meublée de diverses manifestations culturelles et intellectuelles. Réflexions et doctrines ont agité le monde au point de l'affecter profondément. Ces influences doctrinales ont laissé des traces dans les personnes et les sociétés, modifiant ainsi la vision du monde et les rapports humains. Quelques idées ont été particulièrement influentes. Nous ne voulons citer que quelques-unes : le Romantisme et le Surréalisme³²⁶ pour leur prise de position vis-à-vis de l'éthique de la vie en tant que vécu quotidien et social.

En réaction à l'esthétique classique (le classicisme) et au rationalisme des Lumières, les auteurs romantiques privilégient l'émotion et la sensibilité, exaltant l'expression du moi et les échos qu'il rencontre dans les paysages naturels. Ils promeuvent la libération du moi et s'insurgent contre la normalisation et le rationalisme philosophique des siècles précédents. Ce qui explique bien la volonté de puissance contenue en chaque individu et sur laquelle Nietzsche se plaisait à fonder sa philosophie nouvelle. Le Romantisme proteste contre la mécanisation, la rationalisation abstraite, la réification, la dissolution des liens communautaires et la quantification des rapports sociaux. Cette critique se fait au nom de valeurs sociales, morales ou culturelles pré-modernes et constitue, à de multiples égards, une tentative de ré-enchantement du monde. La pensée collective a ses points forts, mais elle ne doit pas priver l'individu de sa liberté au point d'étouffer son autoréalisation. Malheureusement, avec ses idées trop révolutionnaires entachées de violence, le

³²⁶ ENCYCLOPEDIE ENCARTA, 2009, Encyclopédie multimédia de Microsoft, suivre les liens : <http://fr.encarta.msn.com/encnet/refpages/search.aspx?q=Romantisme> et <http://www.site-magister.com/surrealis.htm>

romantisme qui voulait innover dans la sagesse du monde, a fini par écarter l'homme de l'antique sagesse, avec son idéal de mesure ou de juste milieu.

Le Romantisme sera continué par le Surréalisme ou plutôt cohabitera avec lui, cet ensemble de procédés et d'expression utilisant les forces psychiques contre la raison et les valeurs reçues. Il relie les mouvements révolutionnaires et utilise ses procédés. Sa devise est « *changer la vie* » (Arthur Rimbaud) ou « *transformer le monde* » (Karl Marx). A ces mouvements, il faut ajouter la négation nietzschéenne qui prône une philosophie libre de toute morale et de toute métaphysique, privant ainsi la sagesse de sa partie la plus savoureuse, le transcendant.

Les mouvements libérateurs n'ont pas apporté la paix véritable dont l'homme a besoin. Le rêve consistait justement dans l'édification d'un monde nouveau où l'héritage du passé n'aurait plus sa place. Il y a eu bien sûr progrès, mais sans toutefois parvenir à résoudre tous les problèmes humains. Au contraire ! À mesure que le progrès acquérait des sommets de plus en plus élevés, d'autres problèmes peut-être plus épineux sont nés. Nous ne prendrons pour seul exemple que le vaste domaine de la bioéthique en pleine effervescence. Les comités d'éthique, qu'on peut à raison considérer comme les sages d'un nouveau genre aujourd'hui puisqu'ils se mettent au service des politiques, reconnaissent qu'il y a des incertitudes à gérer.³²⁷ Cette gestion requiert toutes les aptitudes à déterminer « *en même temps la règle et le cas* »³²⁸ dira Paul Ricœur. Ce qui n'a jamais été une œuvre facile. Celle-ci requiert toute une délicatesse et tout un savoir-faire généralement hors de portée des humains.

Non contentes de vivre sous le règne de la violence, les générations actuelles souhaitent renouer avec la sagesse antique censée rechercher la paix et la mesure en toute chose, mais principalement avec cette touche de personnalisation, d'adhésion intérieure de la personne à la sagesse. Pour nos contemporains, ce qui importe, c'est la valorisation de l'esprit qui se

³²⁷ DUCHÊNE J., « Les rapports entre la science et l'éthique : gérer ensemble l'incertitude », dans DELAFOSSE M. L., 1997, *Les comités de recherche biomédicale. Exigences éthiques et réalités institutionnelles*, Namur, Presses Universitaires de Namur (Coll. Travaux de la Faculté de Droit de Namur, n° 20), p. 31-48

³²⁸ RICOEUR Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, p. 206.

veut le recours obligé de toute démarche vers l'acquisition de la sagesse. Et partout, des cercles de Fraternité et des lieux de Révision de vie se forment pour permettre de retrouver le cadre de l'éveil dans des structures vivantes. Dans les milieux religieux, les Communautés nouvelles et les Monastères sont ces lieux qui offrent le cadre de ce renouvellement. Dans beaucoup de pays africains aujourd'hui, les Communautés Chrétiennes de Base (CCB), les mouvements d'action catholique (bien sûr hérités des missions occidentales), et les mouvements de dévotion populaire avec en tête le Renouveau charismatique, réunis en cercles de réflexion et parfois échappant en partie ou totalement au contrôle de la hiérarchie, soulèvent de nombreux peuples instruits ou non en quête d'un mieux vivre aussi bien en soi que dans le monde. Même les lieux plus ou moins clos d'initiation à la vie adulte cèdent la place à la pression de ces mouvements populaires. Beaucoup de prélats d'Église ont commencé à manifester leur inquiétude face à ces mouvements populaires qui échappent peu à peu à une direction par le haut.

Le premier but, n'est plus de vivre sous le couvert d'une institution, mais plutôt une recherche d'une voie de réussite personnelle de la vie. On abandonne les grandes structures, pour des affinités plus restreintes, afin que la personne s'exprime dans toutes ses virtuosités. Mais c'est cela l'essence même de la spiritualité, qui consiste non en un mouvement d'ensemble, mais en une intériorisation de l'idéal de la communauté dans laquelle on vit. La quête de la sagesse se mue donc en spiritualité. En parlant de spiritualité, nous ne parlons pas nécessairement d'une catégorie religieuse, même si nous la supposons. Nous voulons toucher du doigt ce cheminement discret, secret ou non, et même privé de celui qui veut canaliser sa vie de manière à acquérir la félicité. Le terme « *spiritualité* » est plutôt celui qui convient le mieux à cette démarche de l'esprit de l'individu. Ce qui interpelle notre monde en matière de sagesse – puisque nous y sommes – c'est le vécu quotidien, qui se traduit par une acquisition d'expériences de quelque origine que ce soit, et pourvu qu'elles répondent efficacement à l'aspiration de l'individu. C'est à proprement parler de l'aspect initiatique de la vie qu'il s'agit : une approche, une méthode, une stratégie, une recette s'il le faut... S'il faut être clair, la sagesse pose la question d'une réconciliation avec soi, avec le monde, et avec les buts qu'on se fixe.

A la base, repose cette conviction formelle : « *il est possible à chacun de trouver son chemin.* » Il s'agit de la profession d'un acte d'espérance. Ce mouvement populaire n'aura vraiment pas son sens s'il n'était pas donné à chacun de faire « *son bonheur* ». Cette donnée

première est inhérente à la nature même de l'homme. C'est une question personnelle même si elle doit se réaliser avec ou sans les autres. Elle fait partie de l'organisation interne de toute personne consciencieuse qui fait sien ce postulat de la vie bonne, à moins qu'un désordre d'une certaine nature – des troubles du comportement par exemple – ne vienne perturber la rigueur de la logique. Il nous semble que le fondement primaire de la popularité de la sagesse réside bien dans cette détermination intrinsèque, de chaque individu d'abord et de la société tout entière ensuite, à se fixer un savoir-vivre et un savoir-faire. C'est l'une des rares fois que le terme spiritualité n'est pas réservé à un choix idéologique et doctrinal particulier, mais correspond parfaitement à l'aspiration de tout homme à vouloir construire une vie bonne.

En parlant ainsi, il n'est aucunement question de valoriser l'individualisme. Il s'agit plutôt de la valorisation de l'investissement de chacun dans la sagesse qui fait que certains excellent dans une vertu plutôt que d'autres. C'est la capacité d'implication dans les chemins spirituels empruntés qui personnalise la quête de la sagesse. Cette implication est aussi fonction de la qualité d'espérance en une vie plus réussie et plus épanouissante dont l'intensité varie d'un individu à un autre. La sagesse est populaire, elle s'édifie non seulement dans les communautés humaines, mais aussi et surtout dans les interstices même de l'individu charismatique.

2.2. L'esprit ou l'Esprit ?

Cet esprit ne s'oppose pas à l'autre Esprit, don de Dieu. L'attention portée à ce dernier a permis à beaucoup de gens de faire la part des choses en écartant ce qui nuit à l'être et en promouvant ce qui ne peut que l'ennoblir. L'Esprit de Dieu ne supprime pas en l'homme le désir naturel à la félicité. De même une vie vécue en Dieu sous la mouvance de l'Esprit n'est pas une dépossession de la liberté humaine qui plutôt gagne en performance. La théonomie n'abolit pas l'autonomie. Elle l'accroît au contraire. La sagesse ne craint donc pas de pousser le désir de bien vivre et le désir de bonheur à son plus haut niveau en sollicitant l'aide de Dieu.

La volonté de faire son salut quelle qu'elle soit ne trouve pas son accomplissement total en ce monde. Il existe toujours en l'homme un sentiment d'inachevé, une soif et une fin non totalement assouvies. On a de fait l'impression que ce bonheur tant recherché se fait toujours attendre. Il faut une espérance pour maintenir la pression et continuer à travailler

pour son salut. Pour les hommes de foi, cette espérance s'ouvre sur Jésus, d'abord attendu par le peuple de l'Ancienne Alliance, puis venu révéler à l'homme la sublimité de sa vocation : le pouvoir de vivre le bonheur sans fin, la béatitude éternelle dans le Royaume de Dieu. Il reviendra à la fin des temps combler l'espérance de ceux qui l'attendent en veillant dans la foi.

L'histoire de la sagesse populaire, c'est finalement celle de l'homme en quête de bonheur sans passion, un bonheur qui dure toujours, mais surtout l'histoire de l'homme réconcilié avec Dieu à travers son projet de salut en Jésus-Christ. Puisque nous sommes sauvés en espérance, ce bonheur commencé ici-bas ne trouvera son plein accomplissement que dans l'au-delà. C'est ce que saint Paul dans une sagesse hors du commun essayait d'expliquer à l'aréopage quand il était avec les Grecs :

« Athéniens, je vous considère à tous égards comme des hommes presque trop religieux. Quand je parcours vos rues, mon regard se porte en effet souvent sur vos monuments sacrés et j'ai découvert entre autres un autel qui portait cette inscription : "Au dieu inconnu". Ce que vous vénerez ainsi sans le connaître, c'est ce que je viens, moi, vous annoncer. Le Dieu qui a créé l'univers et tout ce qui s'y trouve, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas des temples construits par la main des hommes et son service non plus ne demande pas de mains humaines, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie et le souffle, et tout le reste. [...]. Et voici que Dieu, sans tenir compte de ces temps d'ignorance, annonce maintenant aux hommes que tous et partout ont à se convertir. Il a en effet fixé un jour où il doit juger le monde avec justice par l'homme qu'il a désigné, comme il en a donné la garantie à tous en le ressuscitant d'entre les morts » (Ac 17, 22b-31).

La théonomie accomplit l'autonomie sur laquelle table la morale, et cette théonomie s'ouvre sur l'espérance.

L'école de la sagesse populaire est obligatoire, qu'on le veuille ou non. Quoi qu'on fasse, on y est. À chaque démarche, on se retrouve à ses carrefours. La sagesse populaire est omniprésente dans la vie de tout individu. Elle est riche d'un savoir que le monde ne finira jamais d'exploiter, à condition que l'on se résolve à focaliser sur elle toute démarche de

recherche. Ce savoir se constitue à tout instant, et au fur et à mesure des expériences des générations. Son point faible est que son apparence extérieure n'est pas assez attractive, et son semblant de simplicité cache sa profondeur et sa capacité d'instruire d'une science éminente, la science de la vie en tant que vécu quotidien. Si le Christ a eu des difficultés à s'imposer comme sagesse de Dieu, c'est aussi parce qu'il a choisi de se révéler sous ces dehors trop triviaux : un Dieu qui se fait homme et qui meurt sur une croix, un enseignement aussi paradoxal que son incarnation, et un art de vivre qui laisse perplexe. Il a pourtant choisi ces dehors surprenants pour révolutionner l'éthique de la vie.

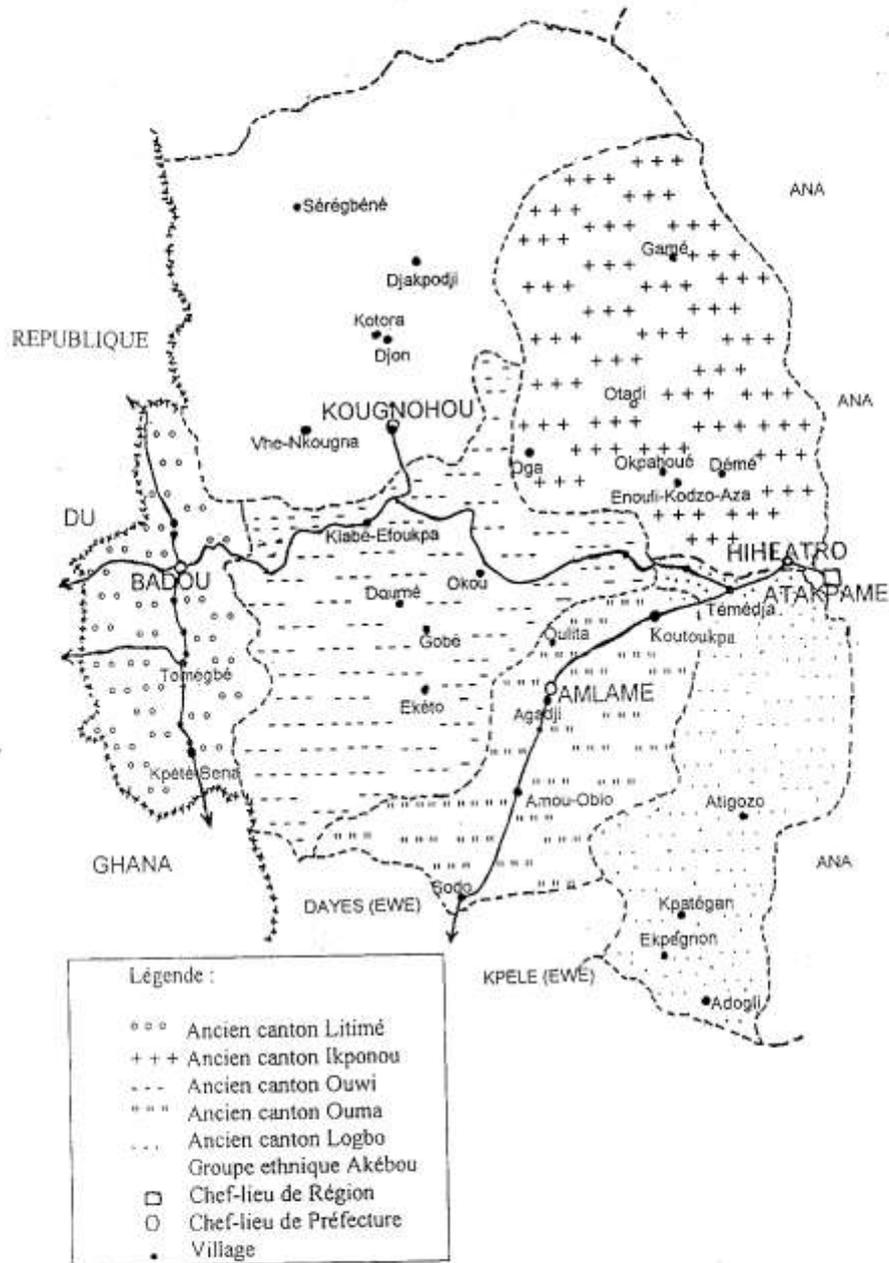
La sagesse populaire ne passera jamais. Sa survie réside dans ce qu'elle s'enracine dans les mœurs qui naissent, croissent et meurent avec les peuples, et perpétuant ainsi notre expérience de la vie. L'histoire est un perpétuel recommencement et la sagesse populaire s'adapte à cette mobilité. De plus, la sagesse populaire éclaire toutes les situations de la vie et décripe les situations qu'un esprit moderne seul peine à dénouer, parce coupé du passé. L'accumulation d'expériences de générations en générations est richesse et fécondité pour celui qui postule à la vie bonne.

ANNEXES

ANNEXES

Annexes 1 : Carte du Togo : La Région des Plateaux. Source J.-C. Barbier, Orstom, Lomé (carte modifiée)





BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

Bibliographie générale des ouvrages cités et consultés

Par ordre alphabétique :

- AGBETIAFA K. et NAMBOU, Y., 1987, *Contes du Togo*, Paris, Nathan Afrique / Les Nouvelles Éditions Africaines
- ALBERTI Angelo, 1961, *Le message des Évangiles*, Collection « Marabout Université », Robert Laffont
- ARDEN H. et WALL S., 1994, *Les gardiens de la Sagesse, Rencontres avec des Sages indiens d'Amérique du Nord*, Nuage rouge, éd. du Rocher, Traduit de l'américain par Philippe SABATHE
- ARENDRT Hannah, 1989, *La crise de la culture*, Paris, trad. Gallimard
- AUFFRET Pierre, 1982, *La sagesse a bâti sa maison. Études de structures littéraires dans l'Ancien Testament et spécialement dans les Psaumes*. Collection « Orbis biblicus et orientalis, n° 49 », Éditions Universitaires de Fribourg / Suisse
- BAEKE Viviane, 2004, *Le temps des rites. Ordre du monde et destin individuel en pays WULI (Cameroun)*, Nanterre, Société d'ethnologie, Collection Sociétés Africaines, n°17
- BARUCQ A., 1964, *Le livre des proverbes, Sources bibliques*, Paris, Gabalda et Cie
- BEAUCAMP E., 1988, *Les grands thèmes de l'Alliance*, Lire la Bible, Paris, Les éd. du Cerf
- BEAUCAMP E., OFM, 1956, *Sous la main de Dieu, Le prophétisme et l'élection d'Israël*, tome 1 ; 1957, *La sagesse et le destin des élus*, tome 2, Paris, Éditions Fleurus
- BEAUCHAMP Paul, 2000, *Cinquante portraits bibliques. (Dessins de Pierre GRASSIGNOUX)*, Paris, Éditions du Seuil
- BEAUCHAMP Paul, *L'un et l'autre Testament*, vol 1 *Essai de lecture*, (1976) ; vol 2 *Accomplir les écritures*, (1990), Paris, Éditions du Seuil, Collection « Parole de Dieu »
- BERNER Christian & WUNENBURGER Jean-Jacques (dir.), 2002, *Mythe et philosophie. Les traditions bibliques*, Paris, PUF

- BERTRAN E., 1989, *L'idéal de la sagesse d'après Jacques LEGRAND*, « Études augustinienes », Paris
- BERTRAND René, 1943, *La Tradition secrète*, Préface de René TRINTZIUS, 12^e Édition, Paris, Éditions Jean-Renard
- BERTRAND René, 1946, *La sagesse perdue*, Paris, Éditions Ariane
- BLEWUSI F. K. A., 1982, *L'Anthropo-Cosmo-Sociologie négro-africaine I, Les rites de passage*, Notes, Atakpamé, " École Normale Supérieure"
- BLOCH Oscar & WARTBURG Walther, 1968, « Sage », *Dictionnaire étymologique de la langue française*, art. « Sagesse », Paris, PUF
- BOEGLIN Jean-Georges, 1994, *La question de la tradition dans la théologie catholique contemporaine*, Thèse de Doctorat de Théologie Catholique, Université des Sciences Humaines de Strasbourg II
- BONNARD P.-E., 1966, *La sagesse en personne annoncée et venue : Jésus-Christ*, " Lectio divina " 44, Les éd. Du Cerf, Paris
- BOSC R., 1975, *Évangile, Violence et Paix*, "Croire et Comprendre", Paris, Le Centurion
- BOUYER Louis, 1957, *Le trône de la sagesse, Essai sur la signification du culte marial*, Paris, Les Éditions du Cerf
- BOUYER Louis, 1994, *Sophia ou le Monde en Dieu*, Paris, Éditions du Cerf
- BRIAULT Thierry, 2004, *Les philosophies du sens commun. Pragmatique et déconstruction*, Paris, L'Harmattan
- BRIEND Jacques & SEUX Marie-Joseph, 1977, *Textes du Proche-Orient ancien et Histoire d'Israël*, Paris, Les Éditions du Cerf
- BRUCKER Charles, 1987, *Sage et Sagesse au Moyen Âge (XII^e et XIII^e siècles). Étude historique, sémantique et stylistique*. Genève. Publications romanes et françaises, tome CLXXV
- CALVET Maurice, 1968, *De l'oralité à l'écriture*, Dakar-Sénégal, CLAD
- CAMARA Ibrahima, (avec la collaboration de Pierre ERNY), 2002, *Le cadre rituel de l'éducation au Mali. L'exemple du Wassoulou*, Collection Culture et Cosmologie, L'Harmattan, Paris
- CANTO-SPERBER Monique (dir.), 1996, *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, P.U.F.
- CARBONNEL Ch. O. et RIVES J. (dir.), *Mythes et politique*, Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse

- CAZELLES Henri, « Bible, Sagesse, Science », in *Recherches de Sciences Religieuses*, tome XLVIII, Année 1960, Paris-VII^e
- CAZELLES Henri, 1982, *Histoire politique d'Israël des origines à Alexandre le Grand*, « Petite bibliothèque des Sciences bibliques », Paris, Desclée
- COULOT C., HEYER R., JOUBERT J., (dir.), 2006, *Les Psaumes. De la littérature à la littérature*, Presses universitaires de Strasbourg
- CHEVRIER J., 2002, *Anthologie africaine I, Le Roman et la nouvelle*, Paris, "Monde noir", Hatier,
- CHEVRIER J., 2002, *Anthologie africaine II, La Poésie*, Paris, "Monde noir", Hatier,
- CHRETIEN Jean-Pierre & TRIAUD Jean-Louis (dir.), 1999, *Histoire d'Afrique, Les enjeux de mémoire*, Paris, Éditions KARTHALA
- CLASTRES Pierre, 1972, *Chronique des Indiens Guayaki*, Paris, Plon (Terre Humaine)
- CLEMENT A., 1983, *La sagesse de saint Thomas d'Aquin*, Paris, Collection du Docteur angélique.
- COHEN Marcel, 1958, *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris, Imprimerie Nationale, Librairie C. Klincksieck
- COHEN Marcel, 1963, *L'écriture et la psychologie des peuples*, Paris, Armand Colin
- COHEN-LEVINAS Danielle, TRIGANO Shmuel, (Sous la direction de), 2002, *Emmanuel Levinas. Philosophie et judaïsme*, Paris, Éditions in press,
- COLLECTIF, *Aux racines de la sagesse*, CAHIERS EVANGILES, n° 28, mai 1979, Service Biblique Évangile et Vie/Éditions du Cerf, Paris
- COLLECTIF, *Sagesses de l'Égypte ancienne*, Supplément au Cahier Évangile 46, Service biblique Évangile et Vie / Éditions du Cerf
- COLLI Giorgio, 1991, *La sagesse grecque, Volume II, Epiménide, Phérécyde, Thalès, Anaximandre, Anaximène, Onomacrite*, (Titre original italien « *La sapienza greca* », 1978), Collection « Polemos », Paris, Éditions de l'Éclat
- COLLOQUE INTERNATIONAL DU CNRS, Paris 23-26 mars 1987, *D'un conte... à l'autre, La variabilité dans la littérature orale, Genres narratifs – Afrique, Europe, From one tale... to other, The variability in oral literature*, organisé par GÖRÖG-KARADY, Veronika, Responsable du Groupe de Recherche en Littérature orale, Paris, Éditions du CNRS, 1990
- CONCILE ŒCUMENIQUE VATICAN II, 1967, *Gaudium et Spes, Constitution pastorale sur l'église dans le monde de ce temps*, Paris, Éditions du Centurion

- CUISENIER Jean, 1995, *La tradition populaire*, Collection « Que sais-je ? » 1740, Paris, Presses Universitaires de France
- DABIRE Debrséoyir Christophe, Février 1993, *Tradition (s) : De l'Occident à l'Afrique avec Heidegger et Nietzsche*, Thèse de Doctorat de Philosophie, Université des Sciences Humaines de Strasbourg II
- DADIE B. Bernard, 1966, *Légendes et poèmes, Afrique debout, Légendes Africaines, Climbié, La ronde des jours*, Paris, Seghers
- DAUJAT Jean, 1974, *Y a-t-il une Vérité ?* Paris, Éditions Téqui.
- De la COTARDIERE Philippe, (Sous la direction de), 2004, *Jules VERNE, De la science à l'imaginaire*, Préface de Michel SERRES, avec la collaboration de Jean-Paul DEKISS, Paris, Larousse
- DEROUSSEAU Louis, 1970, *La crainte de Dieu dans l'Ancien Testament*, Publié avec le Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, Les Éditions du Cerf
- DESCHAMPS Hubert, 1970 (1^{ère} édition 1954), *Les religions de l'Afrique noire*, Collection « Que sais-je ? » n° 632, Paris, PUF
- DEVISSE Jean, L'histoire chez les autres, in *Actes du colloque national sur l'histoire et son enseignement*, 19-20-21 janvier 1984
- DIOULDE Laya, (éd.), 1972, *La tradition orale, Problématique et Méthodologie des Sources de l'Histoire Africaine*, Niamey-Niger, Cultures africaines, C.R.D.T.O.
- DOGBE Yves-Emmanuel, 1998, *Contes et Légendes du Togo, Togogliwo kple nutinyawo*, Lomé, Éditions Akpagnon / A.C.C.T.
- DOGBE Yves-Emmanuel., 1984, *Fables africaines*, précédées de *La puissance des mots et une Lettre de Léopold Sédar Senghor*, Nîmes, Éditions Akpagnon,
- DORDIS Claude, 1995, *Rituels des Indiens d'Amérique du Nord*, Collection Nuage Rouge, Éditions du Rocher
- DOUMBIA Tamba, (avec la collaboration de Pierre ERNY), 2001, *Groupes D'âge et éducation chez les Malinké du Sud du Mali*, Collection Culture et Cosmologie, L'Harmattan, Paris.
- DROIT Roger-Pol & SPERBER Dan, 1999, *Des idées qui viennent*, Paris, Éditions Odile Jacob
- DUCOURANT Bernard, 1994, *Toute la sagesse des proverbes populaires du monde entier*, Éditions de la Maisnie, Paris
- DUHOT Jean-Joël, 1996, *Épictète et la sagesse stoïcienne*, Paris, Bayard Éditions

- DUMAZEDIER Joffre, « Émergence du sujet social et pratique d'autoformation permanente », *Colloque international « Éducatons, temps, sociétés »*, Caen, 1993
- DUPIRE M., 1994, *Sagesse sereer, Essais sur la pensée sereer ndut*, Paris, Éditions Karthala.
- ENCYCLOPÉDIE ENCARTA, 2009, Encyclopédie multimédia de Microsoft
- ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, 1990, tome 20, Manuel de DIÉGUEZ « Sagesse », et HADOT Jean « Livres de sagesse », Paris
- ENCYCLOPÉDIE PHILOSOPHIE UNIVERSELLE, 1990, *Les notions philosophiques*, « Sagesse », Paris, Presses Universelles de France
- EPES BROWN, Joseph, 1996, *L'héritage spirituel des Indiens d'Amérique*, Éditions du Rocher/Le Mail
- ERNY Pierre, (1981 ; 1991) 1995, *Ethnologie de l'éducation*, Éditions de l'Harmattan, Paris
- ERNY Pierre, 1975, *Éléments d'enquête autour des images et des rôles parentaux en milieu bantou (Brazzaville, Kinshasa et Kisangani)*, Éditions « Anthropos-Institut », vol. 70, Fribourg
- EUSTACHE, Jean-Jacques, Janvier 1976, *Prolégomènes à l'élaboration d'une logique de la pensée traditionnelle*, Thèse de Doctorat de Théologie Catholique, Université des Sciences Humaines de Strasbourg II
- EXLEY Helen, 2005, *Les chemins de la sagesse. Un livre à offrir*, Éditions Exley sa
- EXTRAITS BIBLIQUES DU NOUVEAU TESTAMENT, 1988, *Sagesse. Enseignement de Jésus*, Édition originale, Lion Publishing, Grande-Bretagne. (Éditions Française 1988 Les Éditions Sator / Les Éditions Médiaspaul)
- FALQ J. & KANE M., 1978, *Littérature africaine, Textes et Travaux*, tomes 1 et 2, Paris, Nathan Afrique / Les nouvelles éditions africaines
- FAURE Patrick, La sagesse et le sage. Ben Sira 24, 30-34, II. Exégèse, in *Revue Biblique*, 102^e année N° 3 Juillet (1995) Paris
- FEDOU Michel, 1995, *La sagesse et le monde. Le Christ d'Origène*, Paris, Desclée, Collection « Jésus et Jésus-Christ » 64
- FEEST Christian F., (dir.), 2000, *Les civilisations des Indiens d'Amérique du Nord*, Könnemann, Texte original en Allemand sous le titre : *Kulturen der nordamerikanischen Indianer*

- FERRY Luc & COMTE-SPONVILLE André, 1998, *La Sagesse des Modernes. Dix questions pour notre temps*, Paris, Éditions Robert Laffont
- FERRY Luc, 2002, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* Essai, Paris, Grasset & Fasquelle
- FEVRIER James G., 1984, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot
- FOUCAULT Michel, 1966, *Les Mots et les Choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris, (réédition Gallimard, coll. « Tel », 1990)
- FOUCAULT Michel, 2004 (1975, 1993), *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, éditions Gallimard
- FOULQUIE Paul & SAINT-JEAN Raymond, 1969, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF
- FOULQUIE Paul (dir.), 1955, *Morale, "Sagesse"*, Paris, Éditions de l'École.
- FOULQUIE Paul (dir.), 1971, *Dictionnaire de la langue pédagogique*, Paris, PUF
- FRIEDMANN G., 1970, *La puissance et la sagesse*, Paris, Gallimard
- GALOT Jacques, 1959, *L'Esprit d'amour*, Paris, DDB
- GELB Ignace Jay, 1973, *Pour une théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion
- GESCHE Adolphe & SCOLAS Paul (Sous la direction de), 1998, *La Sagesse, une chance pour l'espérance ?* Paris, Éditions du cerf
- GILBERT M. & ALETTI, J.N., *La sagesse et Jésus-Christ*, CAHIER ÉVANGILE, n° 32, mai 1990, Cerf.
- GILBERT Maurice (dir.), 1990, *La sagesse de l'Ancien Testament*, Nouvelle édition mise à jour, Presses universitaires de Louvain (Belgique)
- GILBERT Maurice, 1998, *Il a parlé par les prophètes. Thèmes et figures bibliques*. Namur Bruxelles, Presses Universitaires de Namur, Éditions Lessius
- GILBERT Maurice, « Les livres sapientiaux de l'Ancien Testament », dans *Esprit et Vie*, n° 38 de juillet 2001
- GILLI B., 1997, *Naissances humaines ou divines ? Analyse de certains types de naissances attribués au vodu*, Paris, Éditions du Haho
- GILSON Etienne, 1929, *Le Thomisme, Introduction à la Philosophie de saint Thomas d'Aquin*,
- GOETTMANN R. et A., 1995, *Sagesse et pratiques du Christianisme*, Plon/Mame, Paris (Spiritualité)
- GOSSE Bernard, 1997, *Structuration des grands ensembles bibliques et intertextualité à l'époque perse*, De Gruyter, Berlin.

- GOUDJO R. B. N.-M., 1997, *La liberté en démocratie, L'Éthique sociale et la réalité politique en Afrique*, Paris, Peter Lang, Publications Universitaires Européennes
- GROSJEAN Jean, 1996, *Les versets de la sagesse*, Paris, Collection « Les Intemporels », Éditions Philippe Lebaud / Éditions du Félin
- GUENANCIA Pierre, SYLVESTRE Jean-Pierre (dir.), 2004, *Le sens commun : théories et pratiques*. Actes du colloque de Dijon. Éditions Universitaires de Dijon
- GUIART J., 1963, *Structure de la chefferie en Mélanésie du sud*, Paris, Institut d'ethnologie, Musée de l'homme
- HADOT Pierre, 1981, *Exercices spirituels et Philosophie antique*, Paris, Études augustinienes (2002, Albin Michel)
- HADOT Pierre, 1998, *Études de Philosophie ancienne*, Paris, Les Belles Lettres
- HEYER René, 1994, *La Mémoire de Dieu. Essai sur l'imaginaire religieux*, Paris, Cariscript
- HIGHWATER Jamake, 1984, *L'esprit de l'aube. Vision et réalité des Indiens d'Amérique*, Paris, L'Âge d'Homme
- HOTTOIS Gilbert, 1989, *Du sens commun à la société de communication*. Études de Philosophie du langage (Moore, Wittgenstein, Wisdom, Heidegger, Perelman, Appel), Paris, Librairie philosophique J. Vrin
- HOUNTONDJI P. J., (dir.), 1994, *Les savoirs endogènes. Pistes pour une recherche*, Série de livres du CODESRIA, Paris, Karthala, (broché)
- HUMBERT Paul, 1929, *Recherches sur les Sources égyptiennes de la littérature sapientielle d'Israël*, « Mémoires de l'Université de Neuchâtel » tome septième, Neuchâtel, Secrétariat de l'Université.
- HURAUULT Jean-Marcel & GRENAND Françoise et Pierre, 1998, *Indiens de Guyane. Wayana et Wayampi de la forêt*, Préface de Lévi-Strauss, Éditions Autrement, Paris
- HUTCHINSON Hilary, 1997, *Théories et pratiques de l'influence dans la vie et l'œuvre immoraliste de Gide*, Paris, Librairie Minard
- HUXLEY Francis, 1960, *Aimables sauvages*, Traduit de l'Anglais par Monique Lévi-Strauss, Titre original « *Affable savages* », Paris, Librairie Plon, Collection Terre Humaine.
- JOLLES André, 1968, *Einfache Formen*, Tübingen, M. Niemeyer
- KIDNER D., 1986, *Le livre des Proverbes, Commentaires Sator*, Cergy-Pontoise, Farel / Sator.

- KOSSI A., 1998, *Associations de Ressortissants au Togo : Enjeux de développement, Enjeux socio culturels et politiques*, Thèse de Doctorat en Anthropologie, Marseille, E.H.E.S.S.
- LA BIBLE ET SON MESSAGE, n° 61, *Prophétie et Sagesse*, avril 1972, Paris, Les Éditions du Cerf.
- LACOSTE Jean-Yves, (dir.), 1998 (Premières éditions Quadrige 2002), *Dictionnaire Critique de Théologie*, "Sagesse", Paris, PUF
- LAFON Robert (dir.), 1969, *Vocabulaire de psychologie et de psychiatrie de l'enfant*, Paris, P.U.F.
- LALANDE André (dir.), 1968, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F.
- LAMOTTE Etienne, 1981, *Le traité de la grande vertu de sagesse*. Tome II. Édition E. PEETERS. Université de Louvain, Institut oriental Louvain-la-neuve
- LAVELLE Louis, 1950, *La sagesse, Science de la vie spirituelle*, in *Les sciences et la sagesse*, Paris, PUF.
- LAYE Barnabé, PREVOST Liliane, *Guide de la sagesse africaine*, mai 1999, Paris, L'Harmattan
- LAYE Camara, 1953, *L'enfant noir*, Paris, Club des librairies de France / Plon
- LE NINEZE Alain, 2000, *La Sagesse, La force du consentement*, Paris, Éditions Autrement, Collection Morales n° 28
- LEBRUN René (éd), 1993, *Sagesse de l'Orient ancien et Chrétien. La voie de vie, la conduite spirituelle chez les peuples et dans les littératures de l'Orient chrétien*. Paris, UER de Théologie et de Sciences religieuses, Beauchesne
- LEE WHORF Benjamin, 1969, *Linguistique et anthropologie*, Éditions de Noël
- LENOIR Frédéric et TARDAN-MASQUELIER Ysé, 2002, *Le Livre des Sagesse. L'aventure spirituelle de l'humanité*. Paris, Bayard
- LEON-DUFOUR Xavier, (dir.), 2003, *Vocabulaire de Théologie Biblique*, "Sagesse", Paris, Les éditions du Cerf
- LEVI-STRAUSS Claude, 1958, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon
- LITTERATURES ANCIENNES DU PROCHE-ORIENT, 1987, *Les Lettres d'El Amarna*, Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, Les Éditions du Cerf.

- LORIES Danielle, 1990, *Le sens commun et le jugement de Phronimos. Aristote et les Stoïciens*. Louvain-la-Neuve, Éditions Peeters
- MAILLARD B., 1984,1985, *Pouvoir et religion, Les structures socio religieuses de la chefferie de Bandjoun (Cameroun)*, Berne, Ed. Peter Lang
- MALINOWSKI Bronislaw, 2001 (1933, 1968,1975), *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*, Traduit de l'Anglais par S. Jansékélévitch, Petite Bibliothèque Payot
- MALINOWSKI Bronislaw, 1989 (2^e édition), *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard
- MALTHON G. et BAUDRY G.-H., 1996, *Catholicisme, Hier, Aujourd'hui, Demain, "Sagesse "*, Encyclopédie de l'Institut Catholique de Lille, Paris, Librairie Létouzey et Ané
- MAQUET Jacques, 1962, *Les civilisations noires. Histoires, Techniques, Arts, Sociétés*, Collection Marabout université, Paris, Éditions Horizons de France
- MAQUET Jacques, 1970, *Pouvoir et Société en Afrique*, Collection « L'Univers des Connaissances », Paris, Hachette
- MARCEL Léon, 1983, *La sagesse africaine, Ouverture sur l'Évangile*, Éditions Saint-Paul
- MARITAIN Jacques, 1935, *Science et sagesse, suivi d'éclaircissements sur la philosophie morale*, Paris, Labergerie
- MARITAIN Jacques, 1963, *Distinguer pour unir ou Les degrés du savoir*, Paris, Desclée de Brouwer
- MARTINET André, 1970, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin
- MARTINET André, 1973, *Évolution des langues et reconstruction*, Paris, PUF
- MESLIN Michel (dir.), 1990, *Maître et disciples dans les traditions religieuses*, Paris, Cerf, Collection « Patrimoines, Histoire des religions »
- METZ Jules, 1990, *Croyances, légendes et dictons de la pluie et du beau temps*, Paris, Robert Laffont
- MICHAUD R., 1987, *Qohelet et l'hellénisme, La littérature de Sagesse, Histoire et Théologie II*, Collection " Lire la Bible ", Paris, Les éd. du Cerf
- MIES Françoise, (dir.), 1999, *Toute la sagesse du monde, Hommage à Maurice Gilbert*, Bruxelles, Presses universitaire de Namur, Diffusé par Cerf, Les éditions Lessius
- MONTREYNAUD Florence, PIERRON Agnès, SUZZONI François, 1993, *Le Robert, Dictionnaire des proverbes et dictons*, Collection les Usuels, Paris, Édition Gilles Firmin

- MUELLER Friedrich Max, 1879 (1972), *Essai sur l'histoire des religions*, traduction de George Harris, Paris
- MULAGO V., 1965, *Un visage africain du christianisme*, Présence Africaine, Paris
- NAVET Éric, L'héritage des Indiens Émerillon de Guyane française, in SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE DE PARIS (avec le concours du Centre National des Lettres), 1993, *L'ethnographie*, Tome LXXXIX, 2, numéro 114, Paris
- NOTHOMB D. P.B., 1965, *Un humanisme africain, Valeurs et pierres d'attente*, Bruxelles, Lumen vitae
- OLIVER-BEVER B., 1986, *Medicinal plants in tropical West Africa*, Cambridge
- OPPENHEIMER J. Robert, 1955, *La science et le bon sens*, Traduit de l'Anglais par Albert COLNAT, (Titre original : Science and the common understanding), Éditions Gallimard
- PAULME Denise, 1969 (1^{ère} édition 1953), *Les civilisations africaines*, 5^{ème} édition mise à jour, Collection « Que sais-je ? » n° 606, Paris, PUF
- PHILIPPE M.-D., 1994, *Les trois sages*, coll. « Aletheia », Paris, Fayard.
- PIETTRE Monique, 1989 (1^{ère} édition 1988), *Les paroles "dures" de l'Évangile*, Éditions du Chalet, Paris
- PRSTOJEVIC Alexandre, 1999, *Pourquoi la fiction ?* Paris, Éditions du Seuil
- RENOU Louis (sous la direction de), 1950, *Les Upanishad*, Texte et traduction, vol X *Aitareya upanishad*, Publiée et traduite par Lilian SILBURN, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve
- ROY Claude, 1954, 1997, *Trésor de la poésie populaire française*, « Anthologie », Paris, Plon
- SAPA Héhaka, (black elk), 1975, *Les rites secrets des indiens Sioux*, Textes recueillis et annotés par Joseph Epes Brown avec une introduction de Frithjof Schuon. Traduction de Frithjof Schuon et René Allar, Petite Bibliothèque Payot, n° 263, Paris
- SAPIR Edward, 1967, *Anthropologie*, (2vol), 1^{ère} édition 1924, Paris, Les Éditions de Minuit
- SCHAEFFER Claude F.-A., 1949, *UGARITICA II, Nouvelles études relatives aux découvertes de Ras Shamra*, « Mission de Ras Shamra » tome V, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner

- SCHOPENHAUER, 1964, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, Traduction de J. A. CANTACUZENE revue et corrigée par Richard ROOS, Paris, Presses Universitaires de France.
- SILBURN Lilian (sous la direction de), 1977 et 1997, *Aux sources du Bouddhisme*, Paris, Fayard
- SIMON Louis, 1961, *Une éthique de la Sagesse, Commentaire de l'Épître de Jacques*, Genève (Suisse), Éditions Labor et Fides
- SMEDT Marc de, 1993, *La porte oubliée du bon sens dans la quête du sens*, Paris, Éditions Albin Michel
- SOCIETES AFRICAINES ET DIASPORA, n° 9 de mars 1998, *L'Afrique en représentation*, revue universitaire et pluridisciplinaire, Éditions de l'Harmattan
- SUPPLEMENT AU CAHIER ÉVANGILE, 46, décembre 1983, *Sagesses de l'Égypte ancienne*, Présentation et notes par LEVÊQUE Jean, Préface de SEVIN Marc, Paris, Service Biblique Évangile et Vie / Éditions du Cerf.
- TAUXIER L., 1917, *Le Noir du Yatenga*, "Études soudanaises", Paris, Émile Larose
- THEVENIN René & COZE Paul, 1992, *Mœurs et histoires des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Éditions Payot, Petite Bibliothèque Payot/Documents 94
- THOMAS Louis-Vincent & LUNEAU, René avec le concours de DONEUX J.-L., 1969, *Les religions d'Afrique noire. Textes et traditions sacrés*, Collection « Le trésor spirituel de l'humanité », Paris, Fayard / Denoël,
- THOMPSON J. M., 1974, *The Form and Function of Proverbs in Ancient Israel*, The Hague, Mouton
- TRUBLET Jacques (dir.), 1995, *La sagesse biblique de l'Ancien au Nouveau Testament, Actes du XV^e Congrès de l'A.C.F.E.B. (Paris 1993)*, Lectio divina 160, Paris, Les Éditions du Cerf
- UNESCO, 1981, *Le concept de pouvoir en Afrique*, Paris, Les Presses de l'UNESCO, collection "Introduction à la culture africaine" n° 4
- UNESCO, 1986, *Spécificités et convergences culturelles dans l'Afrique au sud du Sahara*, Paris, UNESCO, collection "Introduction à la culture africaine" n° 7
- UNESCO, 1990, *Tradition et Développement dans l'Afrique aujourd'hui*, Paris, PUF, collection "Introduction à la culture africaine"
- VACANT A. (dir.), 1939, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, art. « Sagesse », Librairie Letouzey et Ané, Paris

- VALLEREY G., 1948, *Contes et Légendes de l'Afrique Noire*, Collection des contes et Légendes de tous les pays, Paris, Fernand Nathan éditeur
- VAN GENNEP Arnold, 1980, *Coutumes et croyances populaires en France*, Paris, Éditions Le Chemin vert
- VANEL Antoine, 1979, *Sagesse humaine et Sagesse divine*, Institut Catholique de Paris, 2^e édition
- VANEL Antoine, 1986, « Courant de sagesse », dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Fascicule 60, Paris, Letouzey et Ané, Éditeurs
- VAUTHIER Geneviève, 1991, *Première lecture de l'Ancien Testament*, tome 4, *Une sagesse pour les nations*, Paris
- VERVIN Claire, 1959, *La sagesse des nations*, Présentation et préface de Claude ROY. 18 jeux typographiques de Pierres FOUCHEUX. Paris, Club des Libraires de France
- von RAD G., 1971, *Israël et la Sagesse*, traduction française E. de Peyer, Genève, Fides et Labor
- WAGNER Peter, 1996, *Liberté et Discipline, Les deux crises de la modernité*, Paris, Éditions Métailié, Titre original : 1995, *Soziologie der Moderne, Freiheit und disziplin*, Fankfurt
- WEBER J.-J., 1949, *Le livre des Proverbes, le livre de la Sagesse, le Cantique des Cantiques*, Texte et Commentaire, Paris, Desclée et Cie
- WEBER Renée, 1988 (édition originale, 1986), *Dialogues avec des scientifiques et des sages*, Traduit de l'américain par Paul COUTURIAU, Éditions du Rocher

INDEX

INDEX

- Afrique, 11, 57, 64, 65, 69, 70, 84, 85, 88, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 132, 165, 206, 221, 222, 243, 245, 254, 273, 323, 339, 341, 342, 343, 345, 347, 349, 350
- Ancien, 12, 20, 23, 28, 32, 42, 76, 133, 134, 142, 143, 150, 152, 157, 161, 162, 169, 176, 180, 182, 192, 260, 263, 289, 290, 293, 294, 295, 323, 339, 342, 344, 349, 350
- Apocalypse, 129, 251
- archéologie, 57, 58, 59, 90, 132, 199, 344
- Aristote, 35, 104, 111, 113, 120, 122, 204, 347
- Augustin, 16, 17, 18, 33, 34
- Bible, 6, 8, 22, 23, 25, 28, 29, 44, 46, 51, 70, 84, 110, 129, 130, 131, 132, 135, 137, 138, 140, 144, 147, 151, 152, 155, 156, 157, 160, 161, 163, 164, 166, 168, 174, 175, 176, 177, 178, 180, 182, 184, 186, 189, 198, 201, 202, 205, 206, 223, 225, 232, 234, 238, 240, 246, 251, 256, 264, 275, 278, 280, 281, 284, 293, 339, 341, 347, 350
- Bonaventure, 19, 34, 67
- Bouyer Louis, 249
- Christianisme, 28, 30, 295, 326, 344
- Civilisation, 97, 155
- Concile, 8, 29, 56, 296, 297
- Contes, 221, 273, 339, 342, 350
- Culture, 97, 340, 342
- Ducourant Bernard, 205
- École, 80, 105, 243, 340, 344
- Écriture, 8, 28, 30, 97, 133, 151, 187, 286, 293, 317
- Éducation, 87
- émanation, 25
- Esprit, 16, 17, 18, 20, 21, 26, 55, 85, 133, 157, 158, 159, 161, 162, 186, 235, 253, 262, 266, 288, 292, 295, 298, 305, 306, 314, 316, 323, 332, 344
- Éthique, 35, 104, 345
- Fable, 225
- Foi, 240, 298
- Folie, 24, 289
- Frères Grimm, 222
- Généalogie
du savoir, 199
- Gilbert Maurice, 163
- Hassidisme, 236
- Hypostase, 23
- Initiation, 112
- Intelligence, 178, 292
- Lévy-Bruhl, 62
- Livres sapientiaux, 133, 161, 162, 323
- Logos, 112, 286, 291
- Monarchie, 140
- Mythe, 102, 339
- Nation, 257

Occident, 11, 32, 64, 67, 97, 104, 131, 228, 247, 287, 342

Paix, 68, 340

Paradoxe, 296

Peuple, 137, 180, 185

Philosophie, 28, 29, 36, 47, 123, 126, 341, 342, 344, 345

Platon, 30, 99, 103, 104, 107, 113, 119, 120, 125, 204

Proverbes, 19, 24, 27, 54, 120, 130, 135, 143, 144, 145, 147, 148, 150, 151, 160, 161, 165, 166, 173, 176, 177, 190, 201, 202, 205, 206, 209, 216, 233, 258, 286, 289, 345, 350

Raison, 115, 240

Réussir sa vie, 322

Royauté, 169, 224

Sagesse populaire, 321

Science, 28, 39, 140, 155, 341, 346, 347, 348

séphire, 311, 312

Shekinah, 26, 311, 312, 313, 314

Société, 50, 202, 210, 339, 347

Socrate, 106, 107, 108, 116, 119, 204, 248, 254

Soriano Marc, 54

Soufisme, 236

Thalès, 101, 104, 111, 154, 254, 255, 341

Théonomie, 309, 332, 333

Thomas d'Aquin, 17, 18, 20, 34, 122, 127, 341, 344

Tradition, 40, 66, 68, 82, 88, 91, 92, 98, 162, 202, 240, 340, 342, 349

Vanel Antoine, 175

Verbe, 12, 20, 286, 287, 288, 289, 291, 292

Vervin Claire, 205

Vissac Thierry, 234

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	5
Le point de départ	5
La thèse	8
Le signifiant et le signifié	10
Plan du travail	11
 PROLOGUE SAGESSE ET THEOLOGIE 	
I. LA SAGESSE EN THEOLOGIE	15
1.1. La Sagesse, un don du Saint-Esprit	16
1.2. Sagesse et Jésus-Christ	20
1.3. L'émergence du thème de la Sagesse en théologie	22
1.3.1. La Sagesse, personnification et hypostase divine	22
1.3.2. Le christianisme, une forme de sagesse	28
1.3.3. Sagesse et gnose : la perfection intellectuelle	31
1.4. Le concept chez les Modernes	35
II. SAGESSE POPULAIRE, SAGESSE DES NATIONS	37
2.1. Les questions actuelles	37
2.1.1. La question du sens	38
2.1.2. La question d'une éthique immanente	39
2.1.3. La question de l'actualité de la sagesse	40
2.1.4. La question de l'unité de la sagesse	41
2.2. La sagesse populaire ou sagesse des nations	43
2.2.1. « Sagesse des nations », une expression fort ambiguë	44
2.2.2. Le mot et la chose	45
III. POUR UNE ETUDE DE LA SAGESSE POPULAIRE	50
3.1. Que veut dire « populaire » ?	50
3.2. Vers une problématique	55

PREMIERE PARTIE

LA QUESTION DES GENRES: LES VISAGES POPULAIRES DE LA SAGESSE

CHAPITRE I. UNE SAGESSE ORALE ET COMMUNAUTAIRE, LA SAGESSE TRADITIONNELLE EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE : LE CAS DES AKPOSSO DU TOGO	64
1.1. LE PAYS ET LES HOMMES	65
1.1.1. Géographie	65
1.1.2. L'ethnie akposso.....	66
1.1.3. La sagesse en pays akposso	66
1.1.4. L'enquête	67
1.2. L'EXPRESSION SAPIENTIELLE CHEZ LES AKPOSSO DU TOGO.....	68
1.2.1. Le mot et la chose.....	68
1.2.2. Quelques aspects de la sagesse chez les AKPOSSO.....	69
1.3. L'ART D'INVENTER LA VIE.....	75
1.3.1. Des activités culturelles	75
1.3.2. Les rites de passage : de la conception à la mort	80
1.4. LES DEPOSITAIRES DE LA SAGESSE POPULAIRE CHEZ LES AKPOSSO DU TOGO	81
1.4.1. La personnalité du sage.....	81
1.4.2. L'héritage des anciens	83
1.4.3. La sagesse royale.....	84
1.4.4. La place des "dieux"	85
1.5. DIMENSION AFRICAINE DE LA SAGESSE TRADITIONNELLE.....	88
1.6. UNE CERTAINE IDEE DE LA TRADITION	91
1.6.1. Le vocable « tradition »	91
1.6.2. La puissance de la parole	93
1.6.3. L'oralité	95
CHAPITRE II. UNE SAGESSE RATIONNELLE : LA SAGESSE GRECQUE OU PHILOSOPHIE	99
2.1. LA CONCEPTION DE LA SAGESSE CHEZ LES GRECS	100
2.1.1. Du mythe ou de l'histoire	101

2.1.2. La question de la terminologie	103
2.1.3. La connaissance du sage	106
2.1.4. La sagesse, objet de la philosophie.....	109
2.1.5. Un savoir-faire politique	110
2.2. LES PREMIERES ELABORATIONS PHILOSOPHIQUES : LA SAGESSE, UNE ECOLE.....	111
2.3. LA SAGESSE STOÏCIENNE	113
2.4. LA PHILOSOPHIE, UNE SAGESSE	119
2.4.1. La sagesse philosophique.....	119
2.4.2. La philosophie, une science autonome	122
2.4.3. La rupture entre sagesse et philosophie	123
CHAPITRE III. UNE SAGESSE RELIGIEUSE : LA SAGESSE BIBLIQUE	129
3.1. LES ORIGINES DE LA SAGESSE BIBLIQUE	130
3.2. LES INFLUENCES : UNE POLITIQUE D'INTEGRATION	135
3.2.1. Des théories de base	136
3.2.2. La sagesse politique.....	139
3.2.3. Parenté littéraire	145
3.3. LA SAGESSE RELIGIEUSE.....	150
3.3.1. La spécificité des proverbes bibliques.....	150
3.3.2. Distance doctrinale avec l'Égypte	152
3.3.3. Le savoir en Israël	155
3.3.4. Des sources anciennes de la sagesse d'Israël.....	156
3.3.5. Le mouvement sapientiel	157
3.3.6. Un corpus de livres sapientiaux	160
3.3.7. La reformulation de la sagesse des nations.....	164
3.4. L'ORIGINALITE DE LA SAGESSE BIBLIQUE.....	173
3.4.1. Un vocabulaire propre	174
3.4.2. La personnification de la sagesse et la sagesse en personne.....	179
3.4.3. Naissance d'une religiosité propre à Israël	181
3.5. SAGESSE ET INTERTESTAMENT	189
3.5.1. L'hellénisation d'Israël.....	189
3.5.2. Le passage de l'Ancien au Nouveau Testament.....	192
3.5.3. Sagesse et Apocalypse	194

DEUXIEME PARTIE

SAVOIRS ET TRANSMISSION: LES ELEMENTS DE LA SAGESSE

CHAPITRE IV. LES SAVOIR-DIRE : LE GENRE SAPIENTIEL POPULAIRE ..	200
4.1. L'ART DE BIEN DIRE BREF.....	200
4.1.1. Quelques savoirs-dire brefs et familiers	201
4.1.2. Structure des proverbes.....	206
4.1.3. Le domaine des proverbes et dictons.....	209
4.1.4. Une morale de l'expérience	209
4.2. L'ART DE CONTER.....	220
4.2.1. Quelques exemples de vision du monde	220
4.2.2. Caractéristiques fondamentales du conte.....	226
4.2.3. Principales fonctions du conte.....	227
4.2.4. La métaphore et le transfert : la production d'un nouveau savoir.....	229
4.3. LES LIVRES DITS « DE SAGESSE POPULAIRE »	232
4.3.1. Des caractéristiques des livres dits « de sagesse populaire ».....	233
4.3.2. Un vaste domaine de définition.....	234
4.3.3. La sagesse du livre.....	235
4.4. LE LANGAGE DES SIGNES.....	236
CHAPITRE V. LES SAVOIR-FAIRE : LES EXPERIENCES	240
5.1. L'ANCIEN ET LE VIEILLARD.....	242
5.2. LE CONSEIL DES SAGES	250
5.3. LE GOUROU, L'INITIATEUR.....	252
5.4. LE SAVANT.....	254
5.5. LE SAINT.....	256
5.6. LE PEUPLE.....	265
CHAPITRE VI. LES SAVOIR-VIVRE : LES LECONS DE SAGESSE	271
6.1. LES CONSEILS	271
6.2. L'HABILETE TECHNIQUE	275
6.3. L'ART ORATOIRE	276
CHAPITRE VII. LA RECHERCHE DU BONHEUR	279
7.1. LA GESTION DES CONFLITS.....	279

7.2. RÉUSSIR SA VIE.....	282
--------------------------	-----

TROISIEME PARTIE

LA PERSONNALISATION DE LA SAGESSE: LA SAGESSE ET LE VERBE

CHAPITRE VIII. JESUS, SAGESSE DE DIEU	289
8.1. LES MÉTAPHORES	290
8.2. JÉSUS ET LA SAGESSE VÉTÉROTESTAMENTAIRE	292
8.3. LE PARADOXE JÉSUS-CHRIST	295
CHAPITRE IX. UN ENSEIGNEMENT PARADOXAL : ENTRE NATURE ET GRÂCE	300
9.1. LE CARACTERE TRIVIAL DES IMAGES	300
9.2. LE GÉNIE DE JÉSUS.....	301
9.3. L'ÉTHIQUE NOUVELLE	306
CHAPITRE X. LA NOUVELLE VIE DANS LE CHRIST	310
10.1. FONDEMENT THÉOLOGIQUE DE LA VIE EN DIEU	310
10.1.1. Entre transcendance et immanence.....	310
10.1.2. Le tabernacle mosaïque	313
10.2. LA VIE DE BAPTISÉ.....	314
10.3. LA PRATIQUE DES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES.....	317

CONCLUSION

POUR UNE ETHIQUE DE LA VIE BONNE

1. BILAN : LE DESIR DE SAGESSE.....	321
1.1. <i>L'universalité de la sagesse</i>	321
1.2. <i>Les causes d'un nouveau retour à la sagesse</i>	323
1.3. <i>La sagesse aujourd'hui</i>	325
2. PERSPECTIVES : LA SPIRITUALITE POPULAIRE	327
2.1. <i>La spiritualité populaire</i>	327
2.2. <i>L'esprit ou l'Esprit ?</i>	332
ANNEXES	336

BIBLIOGRAPHIE GENERALE	339
INDEX.....	352
TABLE DES MATIERES	355